

VALERY ALEFF

FASCISME

Je ne suis pas sur le point d'écrire mon autobiographie, et même si j'étais sur ce point quasi-imaginaire, je ferais de mon mieux pour l'égarer : je n'aime pas les confessions pour la bonne raison que, si j'étais mes péchés devant tout le monde ou une personne, je me suiciderais ensuite, sans perdre une seconde. Mes péchés sont si lourds que je m'écroule sous leur poids. Et ce n'est pas la peine de me demander pourquoi je suis toujours plié en deux, lorsque je marche dans la rue. Quel soulagement éprouverais-je si je pouvais me débarrasser de ce poids en haussant les épaules ! En ce cas, la rue où je me promène actuellement deviendrait une rue maudite – à cause des monticules de péchés que les passants sans soucis trouveraient par-ci par-là. Ils prendraient alors une autre appellation : des passants avec beaucoup de soucis. Et je les regarderais, de loin, un sourire amer accentuant les traits de mon visage. Vous mettez un accent sur votre visage et les autres se mettent à vous plaindre ou à vous envier. Seule la neutralité de votre regard, de vos traits, de votre allure peut vous garantir la paix et une solitude salubre.

Memento mori est un bon conseil, mais vous pouvez vous en souvenir (de *mori*) différemment : on ne sait pas exactement de quel *mori* il s'agit en l'occurrence. Par exemple, vous pouvez vous représenter votre lit de mort et même votre corps et le drap mortuaire qui le recouvre, comme s'il avait peur de ne pas le protéger contre une angine ou une bronchite. Comme si quelqu'un qui meurt d'une cirrhose était en mesure de mourir plus tard – disons deux semaines après sa mort – d'une bronchite. Cela me rappelle une histoire qui se réfère à un pape dont les péchés excédaient même ceux auxquels je fais allusion au début de ma soi-disant biographie. Je ne me souviens pas de quels péchés parle le récit, mais la punition réservée au pape défunt est assez spectaculaire, pour ne pas dire sensationnelle. On attache le cadavre à un pilori et on se met à lui couper les doigts, un par un. Les doigts tombent et on peut dire qu'après un certain laps de temps, ils jonchent le pavement. (J'imagine que le supplice se déroule dans une cathédrale.) À quoi s'adonnait le pape, on se le demande ? au plaisir solitaire ? C'est un péché grave, d'autant que le héros de notre récit appartient à la catégorie des hommes grandissimes qui régissent notre histoire depuis des siècles. On se demande aussi pourquoi il fallait lui couper tous les doigts sans exception, comme s'il avait vraiment eu besoin de dix doigts pour exécuter ce rite maudit. Deux doigts suffisent, disent la plupart des hommes, mais n'oublions pas qu'il s'agit d'un homme exceptionnel : on n'exhume pas les cadavres tous les jours. En tout cas, on ne les exhume pas pour leur couper les doigts, un par un ; ou deux par deux. Et la deuxième main ? A-t-on besoin de la deuxième

main ? Pourquoi pas ? Tout dépend des dimensions de l'objet que l'on manipule au cours de ce rite (béni, comme précisent les masturbateurs, petits ou grands).

Vous vous imaginez donc un lit et vous vous dites que tôt ou tard votre corps y sera allongé dans l'attente de la mort qui est plutôt ponctuelle. Un prêtre se tient au chevet de votre lit, et vous vous dites que vous ne pourrez rien lui dire, à part : « Merci, mon père. Merci d'être venu. » Mais il insiste, comme s'il dédaignait non seulement la mort, mais aussi vos souffrances insupportables ; et aussi votre incapacité à vous souvenir de quoi que ce soit, à part l'approche de la mort. Il vous dit : « Mon fils, s'il vous plaît, souvenez-vous de tous vos péchés sans exception. Je sais que vous êtes un homme exemplaire et qu'une place au Paradis vous est déjà réservée. Mais le repentir, le souvenir actif des péchés commis au cours de la vie humaine, est une condition sine qua non ; nous ne devons pas la négliger, quel que soit notre état. Même les paralytiques prennent en considération cette règle ou plutôt cette loi. Si vous ne confessez pas tous vos péchés, séance tenante, vous irez au Purgatoire, au lieu de vous prélasser dans un hamac sur le territoire du Paradis. Vous savez, le Paradis est assez grand et il y a des hôtels neuf étoiles sur son territoire. Si vous ne confessez qu'un tiers de vos péchés, vous passerez votre éternité dans un hôtel trois étoiles. Cela vous conviendrait-il ? Je vous connais suffisamment pour savoir que vous vous sentirez mal à l'aise dans un établissement de cet ordre. Par contre, les palaces dont le Coran nous parle avec abondance vous feraient plaisir, j'en suis sûr. J'ai toujours eu l'impression que vous préféreriez les hommes aux femmes. Eh bien, dans les palaces il y a des hommes pour tous les goûts, même pour le vôtre, figurez-vous. Quelles que soient les exigences de nos clients, disent les propriétaires, un sourire béat accroché à leur visage – j'ai toujours l'impression que les sourires sont accrochés aux visages des hommes et des femmes – nous serons heureux de les satisfaire. Les exigences, s'entend. Vous me suivez, j'espère, malgré votre état déplorable. Eh bien, je crois que l'homme n'est pas bon, contrairement à ce que disait Rousseau, si mes souvenirs sont bons. L'homme est mauvais. Que voyez-vous sur son visage, d'habitude, quotidiennement ? Un rictus cruel, un rictus moqueur. Pourquoi ? Parce que ces rictus font partie du visage humain, de sa psyché, de sa psychologie et de sa nature. Et un sourire ? C'est un intrus, ce sourire dont je vous entretiens. C'est comme si l'on accrochait ce sourire artificiel sur son visage moqueur, impitoyable. Je sais que vous n'avez pas assez de force pour sourire, mais votre rictus ne me convient pas, pour dire la vérité. Je veux être franc avec vous. Vous savez que les Russes disent : 'Seule la tombe guérira le bossu.' Vous n'êtes pas un bossu que je sache. Mais si j'étais vous, je n'attendrais pas la tombe pour effacer ce rictus de mon visage. Comment l'effacer ? me demanderez-vous. En confessant vos péchés. »

Vous répondez que le français n'est pas votre langue maternelle. Par conséquent, vous êtes incapable de décrire vos péchés *par le menu*. Et c'est ainsi qu'il faut décrire ses péchés, sinon on risque d'atterrir au Purgatoire ; ou même en Enfer. Vous omettez deux détails à cause de la déficience de votre mémoire moribonde, et saint Pierre vous dit : « Arrêtez ! Je dis Stop ! Où dirigez-vous vos pas si allégrement ? » « Je me dirige vers ma suite dans le palace dont j'ai oublié le nom. » Évidemment, saint Pierre ne rate pas la belle occasion que son destin (et votre destin) lui offre : il vous rappelle les deux détails que vous avez nonchalamment négligés pendant votre dernière confession. Vous ne vous en souvenez pas : vous ne vous souvenez de rien, à part votre destination, à part le palace dont vous avez oublié le nom. Rien d'étonnant : les oublis vous guettent partout. Dès que vous apparaissez quelque part, il y a un oubli qui sort de son coin et vous rappelle son existence et son impertinence. Vous le regardez droit dans les yeux avant de lui poser la question : « Qui êtes-vous ?

- Je suis un de vos oublis.
- Lequel ?
- Vous ne vous souvenez donc pas de moi ?
- Non. »

Alors l'oubli commence à se déshabiller en votre présence, et vous vous dites que vous n'aimez pas sa silhouette. Vous n'en raffolez pas, en tous cas. Plus il se dénude, plus vous vous rendez compte que ce n'est pas la peine de restituer cet épisode à son propriétaire, alias votre mémoire. Et s'il agit d'un péché capital, mortel ? Vous pouvez dire au prêtre, « Père, si vous pouvez attendre encore quelques minutes, je vous décrirai avec exactitude l'anatomie de mon péché. Il est en train de se déshabiller, vous savez. » Le prêtre n'est pas très content : même dans le domaine du repentir, les strip-teases gardent leur côté déplaisant, immoral et même ridicule. Mais le représentant de l'Église et des mœurs se contente d'exhiber un sourire mou où l'on devine sa patience, sa tolérance et aussi son désaccord avec la procédure à laquelle recourt son client. Il est vrai que Proust ne déshabille pas la madeleine ; ou il le fait discrètement. Dans le roman, la madeleine ne nous apparaît pas sous les traits d'un bel homme qui enlève successivement sa cravate, sa veste, et ainsi de suite. On a l'impression que le héros est en train de grignoter ladite madeleine afin de comprendre ce qu'elle représente dans le monde du goût, des couleurs et des senteurs. À propos, il est inutile de manger vos péchés, ce qui est tentant, quand on y pense. Quand on y pense – pendant une prière, par exemple – on se dit qu'on pourrait préparer un dîner du repentir. Les mets qu'à cette occasion on verrait sur la table seraient des péchés en personne, si je puis dire. Vous vous mettez à table, prenez un couteau et une fourchette, et vous vous attaquez d'abord à votre orgueil,

ensuite à votre lubricité. Vous vous dites que ce dernier péché est plus succulent que le précédent. C'est comme si vous faisiez l'amour à la femme personnifiée par cette tranche de saumon. Et ainsi de suite.

La suite se termine, mais vous ne vous sentez pas à l'aise. Peu à peu vous vous rendez compte que vous n'êtes pas débarrassé de vos péchés – pour la bonne raison qu'ils sont tous à présent dans votre for intérieur. Cela ne fait qu'empirer la situation dont vous souffrez depuis des années, depuis le temps où vous avez commencé à sentir l'approche de la mort. Les péchés que jusqu'à ce jour-là vous contempniez de loin – en tous cas, ils étaient à l'extérieur – sont à l'intérieur par les temps qui courent. Et ce n'est pas la peine de se précipiter vers les toilettes.

Mais laissons tout cela tranquille car les métaphores et les tropes ne nous emmèneront jamais très loin ; sans parler du but de notre voyage, le Paradis, autrement dit. Bref, les figures de style ne nous emmèneront pas au Paradis parce qu'ils sont impuissants dans le domaine du repentir. Et n'importe quel prêtre vous dira, après avoir écouté votre discours : « Ce n'est qu'une métaphore. Encore un trope. Je ne vois aucun repentir au milieu de ces antonomases, catachrèses et synecdoques. » Et le problème principal reste à l'ordre du jour, à l'ordre du jour de votre mort (j'ai tapé « à l'ordre du jouir »). Comment donner une forme sonore aux plus graves péchés que vous avez commis dans votre adolescence ; et un peu plus tard – tout au long de votre vie, pour être franc ? Vous dites au prêtre : « Mon français n'est pas assez riche pour dépeindre les horreurs de mes fautes. Il est vrai que la bonne chère a toujours été au centre de mes préoccupations, et je pourrais vous nommer quelques plats qui me feront toujours plaisir, même dans l'au-delà – j'en suis certain. Mais les autres péchés... mon Dieu... quelle horreur. » Il va sans dire que le prêtre vous demande de lui expliquer la nature ou les natures de cette horreur, mais une fois de plus vous évoquez votre ignorance – ne serait-ce que partielle – de la langue de Dumas. « Vous parlez du père ou du fils ? » demande le prêtre. Il est vrai qu'aux moments difficiles, pour ne pas dire tragiques, les prêtres font de leur mieux pour nous divertir, pour nous faire oublier les punitions infernales.

Bizarrement, vous vous souvenez d'un départ – je parle toujours du départ vers la mort – qui pourrait vous faciliter la tâche. Quelle est cette tâche ? Rejoindre le ciel coûte que coûte pour jouir pleinement des joies célestes. Vous en parlez au prêtre : vous n'avez pas encore oublié les mots « joie » et « ciel ». D'ailleurs vous dites « joie » (*joy*) en anglais, mais le prêtre comprend l'anglais. Il dit même qu'il a un *smattering of English*. Il vous dit en français que même au ciel, il y a des coins sombres où l'on torture des gens – plus exactement les pécheurs qui sont obstinés et rejettent le repentir de toutes leurs forces. Peu importe : vous

voulez aller au ciel, malgré les liens qui vous rattachent fermement à la terre, à votre mère. Pour une fois, vous préférez le père et vous dites au prêtre : « Risquons le coup. Du même coup vous serez transporté au ciel avec mon esprit ou mon âme. Je me perds parmi toutes ces notions, vous savez. Mais ce n'est pas le moment de les disséquer pour comprendre quelque chose à la vie humaine. Il faut comprendre tout ce qui est *surhumain*, comme disait Nietzsche ou quelqu'un d'autre. Un Russe, peut-être. Ce que je vous propose n'est pas simple, car il faut trouver un couteau approprié. » « Approprié à quoi ? » demande le prêtre. Et vous répondez qu'il faut enlever votre estomac de l'endroit où il se trouve. Bien sûr, le prêtre pense que vous pensez à votre gourmandise dont de nombreux excès peuvent vous amener ou même vous propulser en enfer. « Je ne pense pas à la gourmandise, pas en ce moment. J'y ai pensé encore à ce moment-là. D'ailleurs, je ne pourrais plus situer ce moment-là sur la carte des moments que nous traversons au cours de notre existence. » Et vous continuez à parler de votre estomac, de son enlèvement du Sérail, comme vous dites, pour contredire le prêtre sans arrêt. Dans un tel combat, n'importe quel arrêt signifie l'arrêt de la mort. On dit souvent que la mort ne s'arrête jamais : elle avance toujours vers vous. Ce n'est pas vrai. La mort s'arrête de temps en temps pour vous dévisager, pour vous mesurer, pour savoir si elle peut vous engloutir d'un seul coup. Son cerveau lui dit que c'est impossible : « Il faudra deux coups pour engloutir cet individu. » Et la mort réfléchit ainsi : « D'accord. Il faudra deux coups pour anéantir cet individu. Je m'exerce, je m'exerce. Je claque mes mâchoires deux fois. Ne l'entendez-vous pas ? Claque, claque, Kleinzack *or whatever*. »

Bref – il faut toujours être bref par crainte de devenir ennuyeux, insupportable et mortel – vous vous couchez sur un lit de fortune qui pourrait imiter votre lit de mort, trait pour trait. Vous laissez les autres ouvrir votre ventre, enlever votre estomac – rempli de foie gras, comme je disais autrefois. Vous éprouvez une douleur atroce et le prêtre chancelle, comme s'il ne pouvait supporter votre douleur ; lui, qui supporte toutes les douleurs, même celles du Christ, surtout celles du Christ. Alors, vous dites à ce prêtre très orthodoxe : « A-t-on enlevé son estomac à Jésus ? » Et le prêtre de répondre : « On lui a tout enlevé, à part son âme immortelle, sa divinité, son lien indissoluble avec son Père. » Bref, l'estomac gît sur votre table de chevet et l'esprit s'envole, dégoûté par l'opération, par cette démonstration de l'inquisition. Ou par quoi que ce soit – vous le dites à mi-voix pour ne pas déchaîner les passions de ceux qui entourent votre lit de mort. Votre lit de résurrection, comme disent les vrais chrétiens. Et quand vous leur posez des questions au sujet de ce lit, ils vous répondent : « Il faut creuser la terre pour en dégager ce lit. Une fois le lit dégagé, vous la jeter en l'air à l'aide d'une fusée quelconque, étant donné que vous n'avez pas assez de force pour lancer en

l'air ni votre corps ni son lit, son appui. Et si vous ne lancez rien ni en l'air ni vers les étoiles, vous resterez collé à la terre, à votre mère, comme vous dites, pour toutes les éternités à venir. »

Les optimistes écrivent mal, comme disait Paul Valéry. Les pessimistes n'écrivent pas, comme disait Maurice Blanchot. Je ne sais même pas si j'écris ou non car je ne sais pas ce que ce processus signifie au cours de l'histoire ou au cours de cette journée que j'entame sans l'entamer : ce que j'écris n'entame rien. Mais revenons à nos âmes ou à nos esprits. L'un d'eux part pour le ciel, dégoûté par la procédure infligée au corps d'un mourant ; moi, en l'occurrence. Le prêtre tout entier rejoint cette substance, mû par la force qui le dépasse de loin, de sorte que cette force lointaine se reflète dans les chiffres, dans le numérique dont tout le monde raffole aujourd'hui ; en devenant fou parfois. Le corps d'un mourant ou d'un mort virevolte dans le ciel. On dirait qu'il n'est pas mort : il est plus vivant que tous les vivants dont nous pensons de temps à autre. Le prêtre fait l'impossible pour rivaliser avec le cadavre qui danse d'une manière insolente, pour ne pas dire révoltante ; dans le cadre de l'Église catholique et même orthodoxe. Les théologiens pensent sincèrement que l'on ne doit danser ni sur terre ni dans le ciel de son plein gré : il nous faut un chorégraphe. Comme l'affirme une fable célèbre, célébriissime : « Tu as chanté, c'est charmant. À présent tu peux danser. » Et même si vous n'avez pas chanté – votre voix ne se prête ni à Schubert ni aux King Crimson – vous vous mettez à danser parce que vous en avez reçu l'autorisation. C'est ainsi que l'on guérit les paralytiques, paraît-il. D'abord, on leur fait comprendre qu'ils ne savent pas chanter ; ensuite on leur dit : « Dansez ! » et les paralytiques se débarrassent de leurs béquilles, de leurs infirmières, nièces et neveux, et dansent un peu partout ; pas uniquement sur le pont d'Avignon.

Je ne sais pas ce qui risque de se passer avec mon estomac ou mon âme dans le royaume des cieux ; d'autant que je ne sais pas danser. Et j'ai l'impression qu'aucun dieu ne m'apprendra cet art – surtout dans les conditions où je me trouve actuellement : mes jambes bougent à peine, avec beaucoup de peine. Mais je suis sûr qu'aucun prêtre ne sera jamais prêt à céder à une demande du genre : ouvrez mon ventre et sortez mon estomac. (Même si je lui dis que le péché de gloutonnerie est mon seul péché capital, monumental.) Ce prêtre hochera la tête et prononcera cette phrase : « D'accord, mon fils. Vous refusez de débiller en ma présence votre collection de péchés. Au moins devriez-vous l'étaler devant votre âme qui vous jugera encore plus sévèrement que n'importe quel prêtre. »

Je ne sais pas ce que je veux dans ce monde ou dans un autre monde. Dans tous ces mondes je serai la même personne ou persona – peu importe : je n'ai pas envie d'engager Carl

Jung et ses thèses dans cette discussion qui ne concerne que moi. Je déballe quelque chose lié intimement à mon for intérieur. Je n'ai aucune idée de ce que cela donnera à la longue, à la courte. Vous déballez un tas de choses, votre âme y compris, et puis vous constatez que cela ne sert à rien : tout est déballe, tout est là, et vous ne savez pas quoi en faire. Vous vous souvenez vaguement du ciel où vous vouliez envoyer votre estomac ou votre âme – ce qui revient souvent au même – et vous vous mettez à regarder les étoiles. Vous vous demandez si une des étoiles que vous voyez correspond, d'une manière ou d'une autre, à votre âme ; ou à votre estomac. Vous avez l'impression de reconnaître votre estomac dans les cieux, et vous vous dites : « Voici une nouvelle constellation à laquelle je donne le nom d'‘estomac’. » « Attendez, attendez un peu, dit quelqu'un que vous ne connaissez pas. Pourquoi fixer vos regards sur le ciel qui ne vaut rien ? par rapport à la terre que nous foulons aux pieds ? S'il nous est permis de fouler quelque chose aux pieds, nous nous sentons au pinacle de quelque chose – de notre self-estime, peut-être. »

Ce qui me préoccupe en ce moment n'a rien à voir avec ce que je raconte. À un moment donné – et ce genre de moment est toujours donné, sinon nous serions tous morts en un rien de temps – nous nous souvenons de Goethe et de son *Urpflanze*, de sa plante primordiale qui pousse quelque part, probablement au Tibet : ce genre de plante ou d'homme pousse toujours au Tibet, à en croire les documentaires que l'on regarde de temps en temps. Cette plante pousse et vous vous demandez si vous n'avez rien d'autre à faire : « Cette plante est-elle *ur* ? Autrement dit, est-elle venue avant la terre, cette plante primordiale ? Avant quelle lettre est-elle venue ? Avant la lettre 'A', avant la lettre 'B' ? Elle est venue avant la lettre 'Z', mais peu importe, peu importe. » Goethe cherchait cette plante et Schiller lui disait : « Pourquoi cherches-tu cette plante aussi obstinément ? Que veux-tu en faire ? Veux-tu la manger ?

- Non.

- Pourquoi non ? La plante que tu recherches doit être bio, sinon ce n'est pas la peine de la chercher.

- Cette plante est *ur*, *ur*, *ur*. Écoute n'importe quel chat et tu comprendras de quoi je parle.

- J'écoute un chat, deux chats. Et je ne comprends toujours pas de quoi tu parles.

- Alors je ne parle plus. »

Votre estomac vole un peu partout – dans tous les cieux qui sont à sa disposition. Et l'*Urpflanze* dont Goethe parle dans ses bouquins ? (J'en ai pas mal dans ma bibliothèque ; en allemand, de surcroît.) Ce problème nous concerne au premier chef : faut-il s'envoler à l'aide d'un estomac ou d'un autre organe de digestion pour être heureux dans les cieux ? Si l'on se

met du côté de l'*Urpflanze* – la marotte de Goethe, si j'ai bien compris – on a une plante qui croît un peu partout ; elle est *ur* et le chat Murr. Mon raisonnement baisse son regard et je me trouve plus près du ciel que les étoiles. Il y a des plantes qui poussent sur les étoiles, mais je n'ai pas assez de chapitres à ma disposition pour les décrire. Qu'ai-je à ma disposition pour décrire quoi que ce soit ?

Si l'on parle de l'*Urpflanze*, on parle aussi de la terre. Il est vrai que si l'on se donne la peine de parler, on parle de tout, et je ne suis pas sûr que ce soit l'effet du village global ou d'une autre globalité. Il n'y a rien de global dans le monde. Nous sommes tous locaux, recroquevillés comme un Bernard-l'hermite dans sa coquille.

*

Je ne sais pas de quelle coquille il s'agit ; il s'agit peut-être d'une coquille de saint Pierre ou de saint Paul. Il faut que je parle de ma vie, sinon cela n'a pas de sens parce que je sens qu'elle se trouve toujours à l'intérieur d'une vie, pas dans son for extérieur. Il y a donc cette *Urpflanze* dont j'essaie de parler depuis quelque temps. D'accord, d'accord. Je me baisse, je m'abaisse, je me penche tant bien que mal et je creuse la terre pour trouver cette fameuse plante sans laquelle on ne peut vivre, étant donné l'état écologique de notre planète. Aujourd'hui vous ne devez manger ni une plante ni une herbe, par crainte de commettre un suicide involontaire. Vous avalez quelque chose et puis vous vous dites que votre gorge ne supporte pas cette gorgée. Votre gorge est serrée, tout est serré, tout votre être est serré : votre ego, votre surego, votre ombre, votre être, votre non-être ; tandis que la *ur* que vous trouvez sous vos pieds vous sauve la vie, vous nourrit et ainsi de suite. Et comme d'habitude, cette suite dure jusqu'à votre centième anniversaire, jusqu'à votre dernier centimètre.

Le problème repose ailleurs. Où êtes-vous ? Voulez-vous être sous la terre ou dans le ciel ? Même si personne ne vous pose la question, vous vous dites tout de suite : « Dans le ciel, dans le ciel, dans le ciel. » Vous le répétez trois fois pour être sûr que tout le monde a entendu votre remarque. Et puis vous vous souvenez de l'*Urpflanze* qui est une (*ur*) panacée bien connue, à en croire les écrits de Goethe consacrés aux couleurs, aux goûts et aux couleurs. Alors, vous vous dites qu'il vaut mieux séjourner sous la terre en tenant cette plante fermement entre vos deux mains. Ensuite vous vous dites qu'il vaut mieux avoir cette plante entre vos mains sur terre, pas au-dessous de sa surface. Vous creusez donc la terre, vous agrippez cette plante et vous la sortez de son habitat pour l'installer sur un des rebords de vos fenêtres. Vous la sortez, vous l'installez, vous la regardez et vous continuez à la regarder jusqu'à ce que vous vous sentiez bien, très bien. Vous vous endormez, paisiblement,

paisiblement. À votre réveil, vous jetez un coup d'œil sur cette plante et votre coup d'œil reste collé à cette plante car vous savez qu'elle peut prolonger votre vie au-delà de toutes les mesures. Vous avez toutes ces mesures sous vos yeux et vous vous dites : « Ma vie ne s'arrête pas là. Elle ne s'arrête pas là non plus. Par conséquent je suis immortel. »

Mais je suis censé parler de ma vie. Je sais que c'est insensé. Tant pis, tant pis pour moi et pour ma vie. On est censé avoir des amis dans la vie que l'on vit, malgré soi. Mes amis m'ont souvent trahi et la faute, la faute, à qui la faute ? D'habitude on vous attribue la faute, comme si les autres n'existaient pas. On dit : « C'est votre faute, c'est votre faute. » On vous donne une chiquenaude pour vous démontrer la vérité de cette assertion. Il faut prouver le contraire, coûte que coûte, sinon on risque de ne pas mourir en paix. Et mourir en guerre n'est pas gai, comme on dit.

*

Comme disent les Russes : « Nous dévalons une montagne et nous remontons, nous remontons. » Je ne sais pas si, en ce moment, je remonte la pente ou non. En tout cas, je suis assis sur une chaise et c'est bien suffisant ; pour le moment. Je n'arrive pas à me défaire de ce mouvement qui m'entraîne tantôt vers les étoiles, tantôt vers l'*Urpflanze* à qui je parle ainsi : « *Ur, ur, ur*. Tu m'entends ? » Et la *Pflanze* me répond de temps à autre : « Oui, je t'entends. » Cela n'arrive pas tous les jours. Pendant ses jours d'absence – d'*ur*absence – je devrais dire, je mange des légumes bios et je crois pouvoir jouir de la santé qu'ils m'octroient. Mais quelque chose ne va pas et je sais de quelle chose il s'agit. Je n'ai pas envie d'en parler.

Mes amis, mes amis. C'est d'eux qu'il s'agit, si étrange que cela puisse paraître. Il n'y a rien d'étrange dans ce monde, un gourou vous dit et vous acquiescez d'un signe de tête. Un ami vous trahit, rien de plus naturel, dit le gourou. N'importe quel ou-ou peut vous dire la même chose. En quoi consiste une trahison, la trahison d'un ami ? Je me rappelle une histoire que je suis incapable d'oublier, même si l'Alzamaï insiste là-dessus. (Je ne me rappelle pas le nom de la maladie qui insiste, persiste et signe.) Voici cette histoire qui continue de me brûler l'estomac ; et je ne sais même pas dans quel pays on utilise cette expression. Les brûlures d'estomac, c'est bien connu. Je parle d'une femme et de moi-même, et aucune brûlure n'est intervenue lors de notre rencontre. Je sais qu'un séducteur qui vivait au XVIII^e siècle brûlait un doigt (les doigts, comme dirait un pianiste) de ses concubines. Il paraît que cela les enflammait.

Je crois que j'ai déjà raconté cette histoire. Je suis Shéhérazade et par conséquent j'ai déjà tout raconté ; mon attachement au piano, entre autres. Dans chaque livre que j'écris et

réécrivis, je me sens obligé de rappeler à n'importe qui que je suis pianiste. Cette fois, j'écris mon autobiographie, et je ne peux passer sous silence ma vocation, essentielle ou secondaire. Cette fois, pourtant, je parle d'une femme : et je n'ai pas envie d'en parler ; comme je n'ai pas envie de parler de la Deuxième Guerre mondiale. On peut écrire des poèmes à propos des anges, après Auschwitz. Ce n'est pas la peine de parler des humains.

*

Quand faut-il rompre les relations avec ses amis, ses maîtresses, ses épouses et ainsi de suite ? Quelle est cette suite dont on parle sans arrêt ? Il ne faut surtout pas que je rompe les relations avec la femme primordiale, l'*urfemme* dont les chroniques et les légendes nous sont parvenues. C'est elle qui incarne l'*Urpflanze* qui chante dans mes poèmes et aussi dans cette œuvre que j'espère pouvoir continuer jusqu'au bout. (Quel bout ?) J'ai encore quelques amis que le ciel ou Dieu parsème autour de ma vie. En ai-je besoin ? Les étoiles les parsèment et je fais le tour de ce soi-disant jardin. Et je dis à ces fausses plantes : « Bonjours ! Comment allez-vous ? »

Évidemment, lorsqu'on parle des femmes et des *urs* qui les accompagnent, on pense à la Belle Hélène, à Faust et on se dit : « Il a eu de la chance. Nous, nous n'avons que de laides Hélène à notre disposition. Parfois pas, pour dire la vérité. Nous nous disons : 'Voici Hélène. Elle n'est pas très belle, elle est plutôt laide. Mais c'est une Hélène, tout compte fait. Pourquoi ne pas boire un verre avec elle ?' » On boit un verre avec cette laide Hélène, puis on ouvre la porte qui mène vers la chambre à coucher, on met la laide Hélène sur le lit et puis on se dit : « Je ne suis pas capable de faire quoi que ce soit ; même un baiser simplissime est exclu. »

Les femmes nous donnaient naissance. Elles nous élevaient, éduquaient, d'après les mêmes mythes, d'après Claude Lévi-Strauss. Sur quoi pourrait-on reposer le piédestal du monde ? sur les trahisons ? Les trahisons de mes amis sont un des thèmes de ce livre qui n'en est pas un. Il est à la mode de dire : « Ce n'est pas un livre. Quelques phrases jetées par-ci, par-là. » Vous jetez une phrase sans regarder, soit droit devant vous, soit ailleurs. La phrase atterrit quelque part. Vous ne savez pas où votre phrase a atterri à cause de votre tentative ou de votre action. Et puis on vous dit : « C'est vous qui avez dit ça ? » Au début, vous faites semblant de ne pas comprendre de quoi on parle ou on écrit. Vous regardez la phrase en question et vous dites à votre interlocuteur : « Il se peut que j'aie prononcé cette phrase un des jours qui appartiennent aux jours anciens.

- Qu'appellez-vous les jours anciens ?

- Les jours qui précèdent les jours où nous vivons actuellement. »

Ce sont des androgenèses. Elles nous donnent naissance à tour de rôle et nous nous disons : « Je suis une femme par-ci et je suis une femme par-là. Ailleurs je suis peut-être un homme. » Et les autres vous disent : « Non, non, vous n'êtes pas une femme, pas par ici, en tout cas. Et par là vous êtes un homme sans doute, puisque vous le dites. Mais vous devez le prouver. » Vous essayez de prouver que vous êtes un homme et vous dites fièrement : « Je suis un homme » comme si c'était un grand mérite, un ordre de Saint-Esprit. Mais si vous reconnaissez que vous êtes un homme, il vous faudra affronter toutes sortes d'épreuves. On mesure votre pénis, on le met quelque part. On vous dit : « Permettez-moi de vous prendre votre pénis.

- Pour quoi faire?

- Vous posez une question ô combien illogique. Parce que nous voulons installer un autre soleil dans notre galaxie. »

Nous prenons quelques camions et nous partons en voyage à travers les galaxies. Les galaxies m'intéressent au plus haut point.

*

Mais non. Et tout recommence.

Et tout est vieux, l'éther et l'air

Qui entre dans les poumons.

Sans invitation.

On n'invite pas.

Ô toi, Soleil, ô toi qui rends le jour au monde,

Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde !

À de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons... ?

Racine, *La Thébaïde*

Il y des pessimistes – et certains optimistes les rejoignent de temps à autre – qui veulent éteindre le jour coûte que coûte. Et si on leur dit : « De cette façon on risque d'éteindre l'univers entier, ils répondent : « Qu'il soit éteint, une fois pour toutes. » Mais la plupart du temps, les optimistes disent : « Qu'il s'étende, notre univers. Qu'il soit encore plus étendu qu'il ne l'est actuellement. Il n'y a pas assez de bonheur pour tout le monde. » Si on leur demande : « Penseriez-vous que le bonheur dépende uniquement de l'espace ? » ils répondent : « Oui. Vous ne me poseriez jamais une question aussi stupide si vous viviez dans

mon studio, dans mon sous-sol encombré au maximum. » Et si l'on met cette catégorie d'optimistes devant un fait accompli : « Vous savez, après tout, le soleil a décidé de laisser le monde dans une nuit profonde », ils allument leur briquet. S'il leur manque un briquet, ils sortent une boîte d'allumettes de leur poche. On voit une foule d'optimistes se promener de par le monde, une allumette allumée à la main. Ils éclairent tous les coins et tous les recoins du monde où nous continuons à vivre (malgré la nuit profonde) et à admirer tantôt une page de Proust, tantôt un portrait de Bellini.

Et Beethoven que je ne peux jouer si toutes les lumières sont éteintes – dans toutes les salles du monde, dans tous les studios d'enregistrement ? Je connais quelques pianistes aveugles qui ne se débrouillent pas mal dans leurs ténèbres personnelles, mais je n'ai pas leur expérience : je ne suis pas né aveugle. Je suis né, il est vrai, et les pessimistes déplorent ce fait « lamentable », comme ils disent. Si l'on adopte le point de vue selon lequel il ne faut juger rien ni personne, il faut laisser ce fait tranquille : ce qui est fait est fait, comme on dit communément. Les pessimistes et aussi les optimistes le disent presque à l'unisson. Autrement dit, on ne peut retourner dans le ventre de sa mère. Et même si on le pouvait, cela ne suffirait pas : il faudrait aller plus loin, beaucoup plus loin, jusqu'à l'endroit où se situe la source de toute naissance, de toute connaissance de la vie réelle. Et où trouverait-on cet endroit ? Le ventre de votre mère. Vous le voyez devant vous, à condition que votre mère soit encore en vie. Et si elle n'est plus de ce monde, éteint ou non, vous pouvez consulter votre album de photos où votre mère joue souvent un rôle de choix. Et si vous avez égaré tous vos albums, toutes vos photos, vous pouvez fouiller dans votre mémoire où votre mère voisine avec votre grand-mère et aussi avec la madeleine de Proust.

Quant à la source de la vie, on ne la trouvera sous aucune terre, sous aucuns cieux. Il faudrait d'abord créer ces cieux ou cette terre, ces objets susceptibles d'abriter la source primordiale de toute manifestation de la vie. Il faudrait une mère de plus ; la mère cette fois. Mais laissons tout cela car nous avons d'autres petits et grands pains sur la planche. La vie est déjà là, complexe et agitée, et nous sommes censés y faire face. Ce n'est pas le moment de faire un mauvais jeu de mots et d'idées, en disant : « Y faire dos plutôt. » Et pourtant c'est cela qu'il faudrait faire en réalité, dans la réalité de tous les jours : faire dos à la vie. Pas le gros dos, entre parenthèses.

On a l'impression que les régimes totalitaires du XXe siècle sont des contes de fées où pullulent les fées Carabosse et les belles au bois dormant, mais la plupart de ces belles ne sont pas belles et elles vocifèrent et tendent les bras, au lieu de dormir paisiblement au cours des siècles. Hitler, Staline et Mussolini sont des Carabosse en pantalons, tandis que les belles –

elles ne sont pas toujours belles – participent aux meetings et crient « Duce » ou « Hitler » ou « Staline », en ajoutant quelques mots à ces noms bien connus. *Evviva, Heil, Da zdrastvouet !* Et les objets – les arbres, par exemple – échangent des points de vue. Dans mon conte de fées, c'est le soleil qui prend l'initiative et la parole pour dire : « Ils s'apprêtent à m'obscurcir. Je dois à tout prix contrecarrer leurs desseins et enfoncer leur destin dans la boue. Racine pense que je prête mes rayons aux noirs forfaits. Les noirs forfaits de qui ? Des humains, cela va sans dire : les animaux sont innocents, même lorsqu'ils tuent et se dévorent. Ils n'ont pas de desseins, ni noirs ni blancs. Et c'est mieux ainsi, toute réflexion faite. Quels sont lesdits forfaits ? Prenons la bombe atomique pour ne pas perdre trop de temps à dévisager l'histoire de ces créatures. Cette bombe s'inspire de mes rayons, me semble-t-il. En tout cas, les explosions que je vois dans ma chambre obscure orientent ma méditation dans cette direction, sur cette voie de garage. Après tout, l'histoire n'est rien d'autre qu'un grand nombre des voies de garage. »

L'histoire est-elle mobile ou immobile ? Se repose-t-elle quelque part, là où le temps a interrompu tel ou tel épisode, ou se déplace-t-elle à la vitesse de la lumière ou des ténèbres ? Cela dépend, comme on dit, mais je me demande de quoi cela dépend car ce n'est pas la peine de parler en l'air en disant par exemple : « Le 11 septembre. » « Quoi, le 11 septembre ? » demande Derrida. « De quoi parlez-vous ? Savez-vous de quoi vous parlez ou pensez-vous qu'il suffit de dire 'le 11 septembre' ? Vous êtes même capable de réduire votre discours à son début, au mot 'onze'. Vous dites 'onze' et une paire d'yeux vous regarde. Et dans chaque œil il y a une question. Quoi ? pourquoi ? Que voulez-vous dire ? » Pendant tout un temps les gens pensaient que vous parliez toujours du 11 septembre, des attentats qui ont secoué le monde. (Beaucoup plus que la Révolution d'octobre, entre nous soit dit.) Vous disiez « onze » et votre interlocuteur faisait « oui » de la tête. « Je sais, je sais, disait-il. C'était horrible, n'est-ce pas ? J'espère que ça ne se répétera plus jamais.

- De quoi parlez-vous ?
- Et vous, de quoi parliez-vous ?
- Je parlais des euros que j'ai dans ma poche.
- Comment osez-vous parler d'une chose aussi insignifiante en présence d'un événement de cette envergure ?
- Quel événement, quelle envergure ?
- Les attentats en Amérique.
- Par rapport à la Deuxième Guerre mondiale, ce n'était qu'un incident, rien de plus.
- Et les tours ?

- Elles n'étaient rien en comparaison de la tour de Babel qui s'est écroulée à l'aube de notre civilisation.

- Et les victimes ?

- Les purges staliniennes en ont fait beaucoup plus. »

Dans mon enfance, j'entendais souvent des gens et même des objets parler de la Grande Guerre Patriotique. Les objets disaient : « Les Allemands ont détruit beaucoup de nos frères qui se trouvaient dans les palais de Tsarskoye Selo, entre autres. Les Allemands ont enlevé beaucoup de nos sœurs qui souffrent à présent dans un environnement hostile, dans un pays étranger dont elles ne parlent pas la langue. » Et les gens disaient n'importe quoi : il leur suffisait de parler de la Deuxième Guerre mondiale pour se défouler et surtout pour justifier tout ce qui se passait en Union Soviétique. Il y avait des pénuries dans tous les domaines, de sorte que l'on pourrait dire : « Il n'y avait que des pénuries en Union Soviétique, rien d'autre, rien d'autre. » Hélas, les pénuries ne se mangent pas. C'est pour cela que les gens continuaient à mourir de faim. En tout cas, ils ne mangeaient pas à leur faim, et ce qu'ils mangeaient ne leur faisait aucun plaisir. Ils ne connaissaient pas Kafka dont les œuvres n'étaient pas encore publiées en Union Soviétique, mais cette ignorance ne les empêchait pas de répéter les paroles d'un de ses héros qui a dit : « Si je pouvais trouver de la nourriture à mon goût, je mangerais toute la journée. Je ne ferais rien d'autre. Je n'écritais pas de nouvelles, de romans, de lettres. Je mangerais à n'en plus finir. D'ailleurs, j'agis comme dans cette nouvelle de Beckett dont le titre est assez éloquent : *Pour en finir encore*. Supposons que je finisse un plat succulent et que mon chef de cuisine me dise : « C'est fini, n'est-ce pas ? » Alors je lui réponds du tac au tac : « N'auriez-vous pas quelque chose, un tout petit quelque chose pour que je puisse finir encore ? Finir un petit morceau, un petit bout. Vous voyez ce que je veux dire ? »

Mais les gens ne se plaignaient pas, contrairement à ce qu'un citoyen occidental, le citoyen d'un pays capitaliste et démocratique faisait dès qu'il lui manquait quelque chose ; un petit bout par ci, un petit bout par là. Les gens disaient et se disaient : « Pourvu qu'il n'y ait plus de guerre. » Ce qui voulait dire : « Je suis prêt à manger n'importe quoi, un petit bout que je ne donnerais même pas à mon chien, si j'en avais un. Mais si la guerre éclate nous sommes tous foutus. Donc, il vaut mieux manger n'importe quoi. D'ailleurs, un chien, la possession d'un chien est hors de question. Comment voulez-vous que je nourrisse ce chien hypothétique ? Je ne pourrais tout de même pas lui offrir mon corps. J'aime les animaux, je les aime éperdument, mais pas au point de leur offrir mon corps sur une assiette ou dans un bol. » Les gens ne se plaignaient pas et c'est pour cela que les Soviétiques ont duré trop

longtemps. Les chiens ne se plaignaient pas non plus. Ils mangeaient peut-être les cadavres de leurs maîtres.

Au début de mon ère occidentale, j'ai lu un livre où un chapitre parle de l'appréciation soviétique de la Deuxième Guerre, de l'attitude adoptée par les autorités et les artistes soviétiques – vis-à-vis de cette guerre. *La guerre n'était qu'hier*. C'est le titre de ce chapitre. Et pourtant j'ai constaté qu'en Occident la guerre avait à peu près le même statut au royaume du temps. Il est vrai qu'il y a une différence entre ces deux hier. Les Soviétiques en parlaient pour rappeler à tout le monde, à tous les Soviétiques et aussi au monde entier, que l'armée rouge avait vaincu Hitler malgré les manigances et les trahisons des capitalistes. « C'est nous qui avons hissé le drapeau rouge sur le toit du Reichstag », disaient chaque film, chaque livre et même chaque brochure. « Et vous, vous nous mettiez les bâtons dans les roues. » Nous faisons fi de l'aide apportée par les Anglais et les Américains. Mon père disait : « Les conserves américaines ? Nos soldats sacrifiaient leur vie. Et eux, ils pensaient que le bœuf américain comptait pour les assiégés, pour les habitants de Piter. » Mon père répugnait à faire usage du nom soviétique de sa ville natale : Saint-Petersburg. On disait Piter (le diminutif de Petersburg) pour ne pas prononcer le nom de Lénine. Mais oui, le bœuf américain comptait pour les victimes du blocus et aussi pour d'autres habitants de l'Union Soviétique. Et s'il y avait eu des poulets américains, ils auraient compté aussi, ces poulets. Cela me fait penser à Georges Poulet : c'est ainsi que fonctionne la littérature et aussi le cerveau humain.

Il n'y a aucun doute quant à la place de la Deuxième Guerre dans l'histoire de l'humanité ; et ce n'est pas uniquement en vertu du nombre de victimes qu'on lui attribue cette place. En Occident le souvenir de cette guerre traîne toujours dans les esprits, surtout à cause de l'Holocauste qui n'a pas son équivalent dans l'histoire de notre race, de notre impasse finale. Hélas, il y avait beaucoup de pareils – des pogroms par ci, par-là, un peu partout ou même partout – mais l'envergure de l'holocauste a dépassé toutes les autres envergures, de sorte que quand les soldats soviétiques ont découvert Auschwitz, ils sont demeurés bouche bée pendant trois heures environ. Ces soldats sous les yeux desquels les Allemands (et Staline) tuaient leur mère, leur père, leurs neveux et ainsi de suite – je connais peu d'expressions aussi sinistres que cet ainsi de suite ; « ainsi » est sinistre, « suite » est sinistre, « de » est sinistre – étaient bouleversés. Leur déjà vu, entendu (une multitude de cris) était énorme, mais ils sentaient encore quelque chose, au lieu de céder à l'indifférence de *stupor*. Les Anglais disent « *drunken stupor* » que l'on peut traduire par : « ivre mort ». Et ainsi de suite : « guerre mort », « mort mort ». Ils étaient déjà morts, tous ces soldats russes dont les yeux avaient vu trop de sang, trop de membres détachés des corps, jonchant la terre et

même le ciel, surtout dans les cauchemars. Pas toujours, pas toujours – surtout dans la réalité. Il y a des moments où vous constatez que tout le cosmos est jonché de bouts de cadavres. Vous vous demandez comment ces bouts sont arrivés au ciel et vous vous répondez : « C'est une fusée qui les y a transportés au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Les cadavres vont au ciel, comme on dit, de sorte qu'aujourd'hui on ne voit plus les étoiles. On pense qu'on les voit, mais on se trompe : ce sont des bouts de cadavres, de bons petits bouts de cadavres. »

Adorno a dit que l'on ne pourrait plus jamais écrire des poèmes – après Auschwitz. On a écrit beaucoup de beaux poèmes après Auschwitz, mais l'on ne pourra plus jamais regarder quelqu'un en face en pensant que ce quelqu'un est un être humain. Même pas un animal, surtout pas un animal. Même pas une mouche. Un poète russe dit : « Face à face, on ne voit pas la face. Le grand se voit à distance. » Selon ce poète, on peut voir la grandeur si l'on prend ses distances. On prend ses distances par rapport aux humains et par conséquent on commence à reculer de plus en plus jusqu'à ce que l'on tombe à la renverse, jusqu'à ce que l'on renverse quelque chose, par exemple un vase. C'est pour cela que les philosophes disent : « Nous connaissons les étoiles bien mieux que la nature humaine. » Si l'on se place dans la perspective de mon récit, on constate avec amertume que l'on connaît les cadavres, pas les étoiles. Et ce n'est pas la peine de les disséquer, de les anatomiser, atomiser. Tout est déjà accompli de ce côté-là. Plus de leçons d'anatomie, plus de Rembrandt. (Nous jouissons de nos vieillards et de notre noirceur à satiété.) C'est le moment de se souvenir que nous ne sommes pas des substances ; rien que des manières d'être, d'après Deleuze et Spinoza. L'âme n'est pas divisible, mais le corps l'est et c'est pour cela que l'on démembre les corps pendant des guerres et même dans la vie courante. (Jack l'Éventreur est toujours là.)

À quoi bon connaître des étoiles ou des bouts de cadavres ? Nous sommes tous des bouts, et nous ne sommes pas exquis, contrairement à ce que pensent les cinéphiles. Mais les distances sont nécessaires, lorsque nous sommes à la recherche d'un objet perdu qui demeure invisible, même si nous nous mettons à quatre pattes. C'était mon cas il y a quelques jours. J'avais perdu mon réveil de poche et je le cherchais partout, dans tous les coins, dans tous les recoins et dans les recoins des recoins ; à quatre pattes. Aucun résultat, cela va sans dire. Et puis j'ai reculé et j'ai vu deux objets appuyés l'un contre l'autre : mon réveil et les gouttes que je cherchais également en vain. Quand on recule ou on avance – il vaut mieux reculer, pas pour mieux sauter, mais pour ne pas trop s'enfoncer dans un futur ô combien prévisible – on crée un espace supplémentaire qui ramasse et amasse les objets, les sensations, les éléments pour en créer une harmonie ; l'harmonie du monde, si vous voulez. (Et, à quelques exceptions près, on veut toujours l'harmonie. Même les fous la veulent, leur harmonie.) Nous voyons des

objets perdus dans des temps divers, dans des pays lointains, et ils sont tous là, pour une raison inconnue. Et pourtant cette raison est bien connue : c'est le mariage des espaces auquel succombent une multitude de temps qui se mettent à se marier à une vitesse incroyable ; autant dire incessamment, simultanément.

Mais je dévie du thème, ce qui me fait penser à la nature même des harmonies : ce sont toujours des déviations. Il est vrai qu'un morceau de musique – surtout s'il s'agit d'un morceau gourmand, étant donné que nous sommes toujours dans le domaine de la gastronomie – se dissout dans une harmonie, la plupart du temps, comme s'il arrivait à bon port. Dans le domaine de la musique, tout est un bon port, même les élucubrations électroniques et concrètes. Malgré notre désir insurmontable de transformer notre existence en musique, nous n'arrivons qu'à une sorte de chaos qui n'obéit même pas à la théorie du chaos. Il n'obéit qu'à son propre chaos, pourrait-on dire, si l'on voulait dire quelque chose à ce sujet. (*Unpalatable subject*, comme disent les Anglais ; le sujet qui révolte le palais.) Bref, je parlais des événements et de leur naissance dans notre monde. À quel moment peut-on dire : « J'ai assisté à un événement » ? Jusqu'ici, nous mettions l'accent sur les cadavres et leurs bouts, quoiqu'il ne soit pas nécessaire d'insister sur les bouts de cadavres infiniment divisibles ; en tout cas, à l'heure qu'il est. Et cette heure risque de durer quelque temps ; jusqu'à ce soir, peut-être.

Vous tuez une personne. Une autre personne s'approche de vous et vous pose la question : « Pourquoi avez-vous tué cette personne-ci ? »

- La vie est si *uneventful* que vous avez envie de faire quelque chose avec brio. (Mallarmé parlait souvent de cette façon, mêlant les expressions anglaises à la langue française.)

- Mais c'est un incident assez grave.

- Vous trouvez ? Croyez-vous qu'il s'agisse d'un événement ? Croyez-vous que tout soit un événement ?

- Je n'irais pas jusque là. »

Alors vous allez un peu plus loin et vous tuez encore deux personnes. Puis vous reposez la même question à la même personne. Cette personne vous répond qu'il ne s'agit toujours pas d'un événement. « Si vous tuiez un empereur, ce serait une autre paire de manches. Même l'assassinat d'un prince héritier pourrait suffire. »

Deleuze dit qu'une vraie idée est un événement plutôt rare. On n'est donc pas obligé de tuer les princes, les rois ou de simples passants pour se divertir dans la vie, pour sentir son importance, sa propre importance.

Souvent l'être le plus stupide arrive, sous l'effort de la passion, à la plus haute éloquence dans l'idée, si ce n'est dans le langage, et semble se mouvoir dans une sphère lumineuse.

Elle vient de Balzac, cette phrase-là. Je pourrais dire « cette phrase-ci », mais j'ai envie de m'éloigner de cette phrase parce, de retrouver mon enfance où je lisais Balzac sous l'influence de ma mère dont l'attachement à la culture française, à tout ce qui est français, dépassait les bornes ; en tout cas, il dépassait les bornes soviétiques. La France à l'intérieur de mon pays natal ? Elle était plutôt misérable, cette existence de la France. Si vous vouliez rendre hommage à la littérature française, vous alliez dans une librairie qui s'appelait « boutique internationale » (nous étions tous des internationalistes, nous les Russes, car nous chantions l'*Internationale* au moins une fois par jour) et vous n'y trouviez ni Flaubert ni *Le Roman de la rose* ni Ronsard ni Proust. Vous y trouviez l'œuvre complète de Jacques Duclos. Je ne me souviens pas si c'est lui qui parlait de son intimité avec Dieu – malgré son appartenance au parti athée. (Parlait-il de sa première communion ?) Nous sommes athées au plus haut point, disaient les autorités soviétiques en levant les bras lors d'un vote ou même en dehors des votes. On leur demandait pourquoi ils levaient les bras comme ça, pour rien. Ils répondaient : « Nous vous montrons à quel point nous sommes athées. » Et si on leur répondait : « Vous savez, le point que vous nous montrez avec votre bras droit n'est pas très haut », ils se mettaient à sauter ; plus haut, encore plus haut. Et si leur interlocuteur continuait à hocher la tête, ils invitaient un champion, un sauteur en hauteur qui démontrait son art en présence des sceptiques. Et si cela ne suffisait pas non plus, ils invitaient un sauteur à la perche. Pour commencer, celui-ci levait sa perche, comme si c'était un étendard portant l'inscription « Vive le communisme » ou « Viva il comunismo, viva il fascismo », si nous étions en Italie, à l'époque mussolinienne. Ensuite on assistait à un saut spectaculaire qui rendait l'athlétisme des participants aussi visible que la fumée qui entoure une église pendant sa destruction. On met quelques bombes sous cette église et elle saute, comme si elle était un sauteur, à la perche ou non. Et on se dit en souriant : « Nous avons encore fait sauter une église. Le communisme n'est qu'un saut, après tout. » Et Mao de corriger : « Le communisme est un bond en avant. »

On se contentait donc des cogitations de Duclos, tandis que moi, déçu par les recherches de la culture mi-perdue, je me rabattais sur les traductions de Balzac, de Stendhal et de Zola. À la maison, on avait vingt-quatre tomes de Balzac, et cette comédie m'accompagna pendant

un certain temps. Ma mère disait que Balzac était un écrivain très important, au même titre que Stendhal dont nous avons *Le Rouge et le noir* en français. (Un rescapé de la soi-disant révolution, des famines successives et des purges. Heureusement que les livres peuvent se passer de produits alimentaires.) J'ai même écrit un essai sur Balzac. J'en ai aussi écrit un sur Stendhal et sur Zola. Nous avons aussi huit tomes de Victor Hugo que j'appelais Vitia ; je ne pouvais résister à cette tentation enfantine. Bizarrement, nous n'avions pas un seul livre de Flaubert qui est à présent un de mes écrivains préférés. Cela a l'air d'étayer ma thèse selon laquelle nous changeons au cours de notre vie – de tout en tout. Si nous étions « A » dans notre berceau, nous serons « Y » sur notre lit de mort. Ou « Z » peut-être. Je ne sais pas ce qui est mieux en l'occurrence. Aimerais-je mourir en tant que « Y » ou en forme de « Z » ? On peut se dire que la lettre « Z » est plus avancée que sa collègue et son iPod est plus à la page. Mais faut-il s'occuper de son iPod au seuil de la mort ? Je n'en ai pas, de toute façon ; même sur mon lit actuel qui deviendra peut-être mon lit de mort, un jour, une nuit.

Et si l'on se souvient toujours des jours anciens, malgré les innombrables iPod et d'autres avantages octroyés par la civilisation toujours galopante, on atterrit d'abord à proximité de la lettre « A » et puis on continue la descente en espérant d'atteindre les temps préhistoriques où seuls les animaux circulaient sur la surface de la terre, où seule la terre parlait à ces animaux, au lieu de leur faire respirer des gaz toxiques. À ces époques-là la terre parlait encore à ses habitants, et les lettres qu'elle prononçait n'avaient rien à voir avec notre alphabet. La terre se disait qu'il fallait profiter au maximum du présent, de ce présent-là – du grand absent, pourrions-nous dire – parce qu'une fois la lettre « A » atteinte et engagée dans la lutte pour la survie, tout sera fini, à part les lettres qui ne signifieront plus rien. Oui, elles seront fidèles à la mort, mais cette fidélité n'arrange personne, même pas ceux qui font de leur mieux pour que le cosmos périsse. Nous pensons naïvement que notre technologie débridée ne détruit que la terre. Nous oublions la mécanique quantique, les connections non-locales. Les connections se mettent en marche, les localités aussi ; et les étoiles commencent à disparaître, comme si quelqu'un les éteignait, l'une après l'autre. « Combien d'étoiles as-tu éteint aujourd'hui ? » entend-t-on dans les champs. « Trois. Et toi ? »

Je n'aime pas la stupidité, sous quel que forme qu'elle se présente. C'est mon amour de Flaubert qui en est responsable, j'imagine. Ou un séjour prolongé en Union Soviétique, ce qui ne veut pas dire qu'ailleurs les crétins ne poussent pas comme des mauvaises herbes ; ou tout simplement comme des crétins. À cette occasion il ne faut surtout pas recourir au terme « idiot », ne serait-ce que pour épargner le héros du légendaire roman de Dostoïevski. Et Socrate, par la même occasion. Ne disait-il pas qu'il ne connaissait rien ? Il disait aussi que le

mal n'existait pas. Alors, on lui montrait les ruines infligées à Rome par Néron et sa musique, ses poèmes. « C'est le bien compris de travers », répondait Socrate.

Je n'ai pas vraiment compris le concept que Deleuze sonorise dans un de ses cours consacrés à Spinoza. Ma mémoire est capable de retenir quelque chose et de tenir cette chose dans son for intérieur l'espace de quelques minutes. Les minutes passent, l'espace disparaît, et je ne vois à présent que l'idiotie telle quelle à laquelle je suis censé rendre hommage. Pourquoi ? Parce que le cours sur Spinoza est magistral, et je ne veux surtout pas compromettre l'admiration que je ressens pour Deleuze. Hélas, je ne l'ai jamais entendu en chair et en os. En chaire. D'ailleurs, je crois qu'il donnait ses cours depuis une chaise, pas depuis une chaire. À l'époque dont je parle, j'habitais Versailles et le bois de Vincennes se trouve à l'autre bout de Paris. Il est vrai que j'ai failli y acheter une petite maison ; en 1980. Mais je ne l'ai pas achetée et par conséquent j'ai raté tous les cours de Deleuze.

On a envie de commenter une tranche de vie et cette vie que nous vivons prend des formes différentes. Elle peut même se présenter sous la forme d'une phrase que l'on a envie de contester, de ridiculiser ; pour ne pas mourir d'ennui ou d'un cancer quelconque qui souvent arrive sur scène à cause de l'ennui et d'autres problèmes psychiques, existentiels. L'être le plus stupide arrive sur scène, lui aussi, et je supporte à peine son apparition. Ses idées ne m'intéressent pas du tout ; elles me dégoûtent avant d'apparaître sur scène, de sorte que je n'ai aucune idée au sujet de ses idées. Mais je me dis qu'il y a suffisamment de stupidité dans le monde sans ce personnage, sans le contenu de sa tête. Il faut lui couper la tête pour réduire la quantité de la stupidité qui se promène partout pour nous apprendre des vérités, ses vérités ; pour nous envahir, envelopper de sa lumière. Ma compagne a dit il y a quelques jours : « On a mis un nouveau réverbère dans notre rue. L'as-tu vu ? »

- Non.

- Il faut que tu ailles le voir.

- Pour quoi faire ?

- Pour comprendre à quel point les ténèbres sont irremplaçables dans notre vie. Et dans la vie de la végétation, des animaux. La lumière que ce luminaire projette tue le noir sans lequel nous ne pouvons pas vivre. Les plantes se couvrent d'une pellicule à l'approche de la nuit. Elles se préparent au noir qui les aide à comprendre l'alternance des saisons et le mouvement du temps. Et cette lumière leur enlève une pellicule vitale en les plongeant dans une ignorance partielle qui les prive de l'éternité. »

Balzac voulait dire sans doute que chaque être humain est capable de produire une idée brillantissime en dotant le monde d'une quantité impressionnante de particules de lumière.

Mais il y a des lumières stupides qui nous font mourir à petit feu (à petite lumière), au lieu de nous laisser en compagnie de nos propres idées, lumières et noirceurs. Elles nous privent de notre pellicule sans laquelle nous ne pouvons ni vivre ni mourir dignement, comme un arbre dans une nouvelle de Tolstoï. Hier, je suis allé voir le réverbère en question. J'ai fait quelques pas et j'ai vu un réverbère stupide dont Balzac aurait chanté les louanges pour protéger l'égalité qui doit régner partout, d'après les révolutionnaires et certains philosophes.

J'ai eu une idée, moi aussi. Cette idée est pour le moins bizarre, mais je ferai de mon mieux pour la justifier, pour ne pas avoir l'air de ce réverbère. Comme je l'ai dit plus haut, beaucoup plus haut – par rapport à quoi, on se demande – je veux écrire mon autobiographie pour éclairer d'une lumière quelconque certains coins et recoins de ma vie secrète. Cette lumière est tantôt noire, tantôt blanche, tantôt rouge – surtout aux moments où je parle de ma vie soviétique, du parti communiste et de ses slogans. Et j'ai décidé de le faire à la lumière de ce qui se passait dans la vie de Mussolini. Pourquoi Mussolini avec qui je n'ai rien en commun ? Même les femmes que j'ai connues n'étaient pas aussi belles que Claretta Petacci. Une autre idée qui accompagne l'idée précédente me dit que seule la réconciliation des opposés peut m'assurer la vie éternelle, idéale, pleine d'harmonie. En d'autres termes, je dois m'identifier au Duce pour être aussi parfait que la pierre des alchimistes.

Une fois de plus, je me dis que, face à face, on ne voit presque rien. On voit peut-être le nez du visage que l'on dévisage, mais on ne voit ni les yeux ni le menton. Et le menton de Mussolini est connu dans le monde entier. Il jouait un rôle très important dans les discours qu'il prononçait assez souvent : il aimait sa voix, ses gestes et surtout son menton. Il prononçait quelques phrases, et puis on regardait son menton et aussi les joues qui l'entouraient. Ces joues s'engageaient dans une lutte pour le pouvoir, malgré l'inutilité de l'entreprise : elles appartenaient au même visage. À quoi bon se détruire mutuellement si l'on pousse sur le même territoire en faisant le même boulot qui consiste à conquérir le monde, les foules et le suffrage universel ? Et pourtant les joues entraient en jeu et faisait toutes sortes de simagrées – pour se faire remarquer, je crois. Une partie de son visage se moquait de l'autre partie en disant : « Je suis encore plus ridicule que toi. Et c'est moi qui attire tous les regards. Prenons cette fille-là, par exemple. C'est moi qu'elle regarde, pas toi.

- Non, c'est moi qu'elle regarde. D'ailleurs, elle vient de me faire un clin d'œil.

- Je dois persuader les Italiens que leur maître est aussi grand que Jules César et l'empereur Auguste.

- Tu n'y arrives pas. Tu n'es pas assez loufoque pour ce genre de job. Tu es aussi pitoyable que Job, tu sais. Et ce n'est pas lui que tu es censé représenter à la foule. Ce n'est

pas Job et ses souffrances que la foule doit voir à ce moment crucial où le destin d'Italie est en jeu.

- C'est moi, leur chouchou. Moi et ma grimace préférée. Seules les grimaces plaisent, parce que le peuple est une grande grimace, rien d'autre. »

Et le jeu continue à n'en plus finir. Les joues jouent, jouent, jouent ; et Mussolini parle, vocifère et promet monts et merveilles à l'Italie qui l'écoute de toutes ses oreilles, si bien que l'on peut dire : « L'Italie est toute oreille. Et quand Mussolini n'est plus là, l'Italie n'a pas d'oreille, même pas pour la *mamma*. » C'est pour cela que dans le musée Magritte situé au centre de Bruxelles on voit un tableau où il n'y a que des oreilles, une quantité impressionnante d'oreilles. Le titre du tableau abonde dans mon sens : *L'Italie*. Magritte n'a même pas ajouté « à l'époque de Mussolini », comme si les Italiens écoutaient toujours quelqu'un, leurs corps amassés sur une place, dans toutes les impasses. Il est vrai qu'ils écoutent le pape, de temps à autre. Mais ce n'est pas la même chose : le Duce était un anti-chrétien forcené. Il a fait imprimer un pamphlet *Cristo et Quirino (Le Christ et le Citoyen)*, où il dit : « Le succès du christianisme est dû simplement au fait que saint Paul est venu s'installer à Rome, centre du monde ». On peut lui objecter que tous les citoyens de Rome ne jouissent pas de la réputation qui accompagne saint Paul et ses écrits. La plupart des Romains n'écrivent pas d'épîtres et ne croient pas en Dieu. Et même si certains d'entre eux vont à l'église, ils n'essaient pas de convertir leurs proches, leurs voisins et les foules qui s'assemblent régulièrement pour écouter le pape ou regarder Anita Ekeberg se baigner dans la fontaine de Trevi. Dans une conférence qu'il tient à la Maison du Peuple de Lausanne, Mussolini s'écrie : « Le Christ ? Un méchant petit bonhomme qui, en deux ans, ne sut convertir que quelques villages et dont les disciples étaient des vagabonds ignares, la lie de la Palestine. »

Avançons à présent dans le temps. Il est vrai que nous avançons toujours dans le temps, même si nous reculons pour mieux sauter. (Et ceux qui n'arrivent pas à sauter peuvent faire quelques pas en avant, après avoir reculé de quelques mètres. Ainsi nous parlait la radio soviétique pendant les leçons de gymnastique auxquelles je soumettais mon corps tous les matins pour me maintenir en forme. Y avait-il quelque chose à maintenir ?) Avançons, avançons ; c'est d'autant plus facile que le magazine où travaillait Mussolini s'appelait *Avanti*.

Mais avant d'en arriver à la persécution de Mussolini, examinons un autre tableau de Magritte qui est rempli d'yeux ; à ras bord, comme diraient certains. Une fois de plus, le titre se réfère à l'Italie : *l'Italie II*. Ou l'Italie d'yeux. Nous ne devons pas oublier que la foule

écoutait et regardait Mussolini, le jeu de ses joues, ses bras campés sur ses hanches. Et il y avait des femmes qui ne regardaient que les hanches de Mussolini. Elles ne l'écoutaient même pas ; elles se contentaient de ses hanches. Elles se disaient : « Quel dommage qu'il ne se déshabille pas pendant ses discours. Parfois il nous laisse voir son torse bombé, mais la vue de ses cuisses nous échappe. Nous donnerions n'importe quoi, n'importe quels bijoux pour voir ses hanches, leurs galbes. Ne serait-ce qu'une fois. »

Revenons en avant. Mussolini veut fuir, mais j'oublie régulièrement l'itinéraire de sa fuite. Il change d'avis et de direction tout le temps. Dès qu'il tourne au coin d'une rue, on lui annonce une mauvaise nouvelle : « Au bout de cette rue il y a un groupe de partisans et une centaine de kalachnikovs. Vous n'aimez pas les kalachnikovs, n'est-ce pas mon cher Duce ? Vous ne les aimez que quand vous pouvez les tenir et tirer sur tout ce qui bouge. Hélas, nous n'avons pas de kalachnikovs à vous offrir, à cette heure, ce soir. Et nous n'en aurons pas plus demain soir. » Mussolini rebrousse chemin, mais la même histoire, le même discours se reproduit quelques kilomètres plus loin. Cette fois on lui dit que le lac de Come est sillonné par les bateaux des partisans. Et sur chaque bateau il y a au moins deux canons. « Ce sont des cuirassés, lui explique-t-on, et ces cuirassés sont plus grands que le cuirassé Potemkine. Connaissez-vous le cuirassé Potemkine ? Avez-vous vu le film d'Eisenstein ? Vous devriez le voir avant de mourir, sinon ce n'est pas la peine de vivre. Sinon ce ne valait pas la peine de vivre », ajoutent-ils en hochant la tête.

Mussolini pense qu'il est à l'abri. À l'abri d'Hitler, des partisans, des soviétiques, de ses propres camarades qui sont las de sa politique, de son torse, de ses joues et même de ses paroles. Quand il crie : « Viva Italia », on lui répond : « Va, va, va, va. » Et il va quelque part, peut-être en enfer. Au demeurant, ce n'est pas la peine de marcher en direction de l'enfer : d'habitude on vous y transporte dans une Rolls ou une Alpha Romeo. Soudain nous voyons Mussolini et sa compagne, Clara Petacci, dans une humble maison où une humble femme allume le feu. Mussolini et Clara se parlent peu. Clara dit, « Je t'aime. » « Il paraît qu'on se parle peu », répond Mussolini. « Mais si l'on se dit 'je t'aime', c'est énorme, gigantesque. Cela vaut plusieurs discours. » « D'Hitler, dit Mussolini. Mes discours sont incommensurables. » Ils continuent de parler à bâtons rompus et puis la femme dont l'humble aspect ne se dément pas lui pose la question (à Clara, à Clara) : « Voulez-vous quelque chose ?

- Non, merci, rien, dit Clara.
- Comme disent les Russes, dit Mussolini, avant la mort on respire en vain.
- Tu veux dire que les poumons ne nourrissent pas un corps condamné ?

- Exact.

- Et si je buvais du café ?

- En pure perte.

- Ce n'est pas du vrai café, dit la femme qui vient d'apporter une cafetière.

- En Russie on ne boit pas de vrai café. Les Russes ne savent même pas ce que c'est, le café. Et pourtant ils sont en train de gagner la guerre. La victoire est plus importante que le café. Il faut prier, Clara.

- Pour améliorer la qualité du café ?

- Pour échapper à la mort. »

Et Mussolini commence à prier. Il se met à genoux et Clara contemple les joues et les lèvres de l'homme qu'elle aime par-dessus tout, même par-dessus Dieu, même par-dessus l'Empire State Building. « Je sais que tu m'aimes par-dessus Dieu, dit Mussolini. C'est le moment de changer de position, de renverser des statues. Installe ton Dieu au-dessus de ma chevelure, sinon tu mourras comme une chienne. » Clara met Dieu par-dessus la tête de Mussolini et prononce quelques incantations, tout en buvant du faux café. « Comment est ton café ? » demande Mussolini. « Immonde », répond Clara. « Tant mieux. L'intensité, le pouvoir de ta prière se concentre uniquement sur nous, au lieu de gaspiller ses forces pour cette tasse misérable et ridicule. »

À dire vrai, la conversion chrétienne de Mussolini commence plus tôt : sous le capot d'un camion allemand. Tout se passe au milieu des crépitements d'une mitrailleuse. Il y a peut-être deux mitrailleuses sur la scène de cette demi-bataille : si l'on ne voit pas une mitrailleuse, cela ne veut pas dire qu'elle n'existe pas. Caché sous le capot d'un camion allemand, Mussolini se met tout doucement à se convertir au Christianisme. Il se dit qu'il a eu tort de sous-estimer la puissance du Christ et son don d'orateur. Il se souvient de ses propres paroles et il se dit que Dieu s'en souvient aussi. Ces derniers temps, le Duce a pris beaucoup de somnifères, ce qui détériore sa mémoire, inexorablement. Il se dit que Dieu ne prend pas de somnifères et que, par conséquent, Sa mémoire garde toute sa puissance, tous ses trésors. « Voici les paroles dont je me souviens », se dit Mussolini avant de les prononcer à haute voix, ces paroles. « Le Christ ? Un méchant petit bonhomme qui, en deux ans, ne sut convertir que quelques villages et dont les disciples étaient des vagabonds ignares, la lie de la Palestine. » Puis il baisse la voix pour que les partisans ne l'entendent pas et se dit : « J'ai eu tort. Le Christ était grand, à en juger par les tableaux que j'ai vus au Vatican. Il n'était pas méchant. (Je continue à évoquer les mêmes tableaux et les discours du Christ que j'ai lus dans mon enfance.) Ma mère disait toujours : 'Répète les discours du Christ avant d'aller te

coucher.' Et je les répétais, je les répétais. Il faut que j'en répète plusieurs en ce moment, à présent, sous le capot du camion blindé. Donc, le Christ n'était ni petit ni méchant. Et s'il arrive à me sortir de ces beaux draps, de ce capot, il sera encore plus majestueux et encore moins méchant. Il ne sera plus méchant du tout. »

Quand l'âme agit, le corps en pâtit. L'âme du Duce agit promptement : on la voit déjà au ciel où elle fait tout pour se faire pardonner. Que fait-elle ? Elle exécute plusieurs ballets à la fois ; elle est tantôt Giselle, tantôt Mademoiselle Nitouche. Elle pense que Dieu aime les ballets (et Mademoiselle Nitouche) ; elle ne sait pas qu'elle confond Dieu avec Staline. Le corps est dégoûté par sa propre immobilité. Il pense qu'il n'y peut rien, et pourtant il peut tout car nous ne savons pas ce que notre corps peut et doit faire. Sa puissance dépasse de loin nos connaissances. Il peut non seulement quitter son refuge et courir bien plus vite que les balles des kalachnikovs, mais les vols plus ou moins modestes ne sont pas non plus au-delà de ses capacités physiques et psychiques. Il pourrait par exemple voler jusqu'en Angleterre pour s'entretenir avec Churchill qui l'a beaucoup admiré dans les années trente. Il disait à ses amis : « Grâce à ce bonhomme de rien du tout, les trains en Italie arrivent à l'heure actuellement. » Churchill n'aurait pas pu *tout* faire pour Mussolini. Mais il aurait pu lui faciliter un transfert en Amérique du Sud où il aurait patiemment attendu Hitler et d'autres éminents Nazis. Hélas, il ne savait rien de la puissance de son corps (Churchill, lui aussi, ignorait la puissance de son corps) qui, minable et exécration, se reposait en vain sous le capot d'un camion.

Mussolini se souvient d'un autre épisode qui émaille sa vie du combattant anti-chrétien. Un jour il dit à un camarade de lutte : « Je donne à Dieu cinq minutes pour me foudroyer, moi qui nie son existence. » Et les cinq minutes écoulées, il s'écrie triomphant : « Vous voyez, Dieu n'existe pas. » Sous le capot du camion allemand, Mussolini se ravise ; lentement, mais sûrement. Il se dit que Dieu existe et qu'il est en train de le foudroyer – tant d'années après cet incident. « Dieu prend son temps, dit Mussolini. Et dire que les théologiens prétendent que Dieu existe hors du temps. Tout le monde se trompe de temps en temps. C'est inévitable, fatal et tragique. » Avançons encore un peu et assistons à l'exécution du Duce. (*Avanti, avanti !*) Son bourreau, Valerio, Valerio, braque sa mitraillette dans leur direction (Mussolini et Petacci) et dit : « Benito Mussolini, criminel de guerre, condamné à mort, vengeance du peuple italien. » Dans l'esprit de Mussolini, le Christ continue à grandir. Il dépasse déjà les limites de son crâne et amorce son ascension. « Vous ne ferez pas ça », s'écrit Petacci. « Regarde le Christ, murmure Mussolini. Le vois-tu ? Il le fera. Il fera tout pour nous. » Quelques minutes auparavant, au cours de sa descente de la voiture il trébuchait et plusieurs

fois était sur le point de tomber. Il ne savait pas encore ce qui l'attendait. À présent il sait tout. Il est monsieur je-sais-tout. Il est aussi omniscient que Dieu. D'un geste dramatique, il écarte sa vareuse et dit : « Visez la poitrine. » Mais Valerio a d'autres idées en tête et même à l'intérieur de sa mitraillette ou mitrailleuse ou kalachnikov. Il vise un orteil du Duce. Il tire et le Duce sursaute. Valerio vise un deuxième orteil et le Duce sursaute une fois encore. Combien de fois a-t-il sursauté au cours de cette cérémonie d'adieu ?

Ensuite Valerio vise un des pouces de Mussolini. Il tire et Mussolini étend son bras, comme pour marquer un point fort de son discours. Son discours contenait beaucoup de points forts ce jour-là. Tantôt il montrait un de ses poings, tantôt il exécutait avec élégance le salut nazi-fasciste. Valerio le criblait de balles, mais il était aussi résistant que Raspoutine qui continuait à se mouvoir, malgré le nombre de balles et de poisons dont son corps de paysan se remplissait. On entend encore claquer quatre, cinq, six, sept coups avant (*avanti, avanti*) que le corps de Mussolini ne glisse enfin lentement à terre ; les genoux repliés, dans une position assise – selon le livre consacré et dédié au Duce par André Brissaud. Selon le même livre, un mois plus tôt, sur les bords du lac de Garde, Mussolini déclarait à Ivanoe Fossani :

« Je n'ai aucune illusion sur mon destin. On ne fera pas mon procès, parce qu'on sait que d'accusé je deviendrais accusateur public. Il est probable qu'on me tuera et qu'on dira ensuite que je me suis suicidé, vaincu par les remords. Je ne crains pas la mort. Quiconque craint la mort n'a jamais vécu, et moi j'ai vécu, et même trop. La vie n'est qu'un trait d'union entre deux éternités : le passé et l'avenir. Tant que mon étoile a brillé, je suffisais à tous ; aujourd'hui qu'elle s'éteint, tous ne me suffiraient pas. J'irai où mon destin voudra que j'aille, car j'ai fait ce que le destin m'a dicté. Ceux qui me tueront seront suivis par mon fantôme qui voudra leur dire la parole du pardon. Mais ils s'enfuiront par peur de la vengeance. »

La mort du Duce – et de tous les autres – me rappelle la mort d'un syphilitique, comme si nous étions tous des syphilitiques. Schubert l'était, mais nous ne sommes pas des Schuberts, pas un seul. Analysons donc la mort d'un syphilitique ; ou d'un duce. D'abord c'est le nez qui s'enfonce et devient aussi plat que n'importe quelle assiette plate. Ensuite l'herbe cesse de pousser sur la tombe, si bien que la tombe se dénude de plus en plus, comme si elle était une strip-teaseuse. Quelques années plus tard les dents quittent le portrait. On les ramasse et on les met à la poubelle.

Lorsque nous lisons les dernières paroles de quelqu'un – moi, je ne tiens pas à *entendre* les dernières paroles – nous nous disons, même si nous ne savons pas ce que Leibniz dit à ce sujet : « Elles sont importantes, ces paroles. Ce ne sont pas les paroles en l'air. Ce sont les paroles en terre. » Quelqu'un d'autre peut nous objecter que cette fois précisément il s'agit des paroles en l'air puisque la personne en question, celle qui gît sur son lit de mort, est destinée au ciel, à ses éternités et ses plaisirs ; et par conséquent ce n'est pas la peine de passer par la terre. Mais nous maintenons que c'est notre terre nourricière (il n'y a plus rien à nourrir). Bref, nous comprenons l'importance de ces paroles, qu'elles soient en l'air, en terre, en mer, et Leibniz le comprend encore plus intensément. Il pense que ces paroles sont des passerelles, grâce auxquelles nous pouvons atteindre notre prochaine incarnation, notre future existence. La procédure ressemble un peu à ce que l'Église préconise : il vaut mieux se convertir à la dernière minute car Dieu préfère ces convertis-là à ceux qui se promènent en exhibant des icônes et en chantant des messes et des liturgies. Vous regardez votre montre et vous vous dites que ce n'est pas encore le moment de vous convertir : vous n'êtes pas sur le point d'expirer, de sorte que votre dernier soupir est toujours enfoui dans les tréfonds de vos poumons. Et puis vous sentez que ces tréfonds s'épuisent à vue d'œil et vous dites : « Pardonne-moi, Seigneur. Je ne T'ai pas été particulièrement fidèle au cours de ma vie. Mais au seuil de ma mort, je Te promets que je ne Te quitterai plus jamais. Parole d'honneur ! »

Les dernières paroles du Duce s'adressaient à Jésus. Il lui disait : « Ne t'envole pas encore. Ne continue pas à t'envoler. Ne m'abandonne pas à mon triste sort. » Ce qui nous intéresse en l'occurrence, pourtant, concerne les paroles que j'ai citées plus haut en parlant du bilan du Duce ou plutôt de ses grandes espérances. Il espérait qu'il disposerait d'un fantôme ; un fantôme grandeur nature. À l'aide de ce fantôme il espérait d'embêter tous ceux qui l'avaient trahi ou sous-estimé au cours de son existence spectaculaire. C'était un vrai spectacle – à tous points de vue. Imaginons que vous voyez ce proverbial fantôme du Duce sur une grande place. (Cela pourrait même se dérouler à Moscou, sur la place Rouge.) Vous êtes mêlé à la foule, et pour une fois personne ne vous dit : « Ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas. » Vous regardez donc le Duce ; vous l'écoutez et vous buvez du petit lait – du grand lait, plutôt. Et puis la foule commence à bouger. Pourquoi ? Parce que les membres de cette foule ne se contentent pas d'un seul point de vue. Ils veulent jouir du spectacle de tous les côtés, de tous les points de vue. Vous voyez et admirez tantôt le côté gauche du Duce ; ses côtes, autrement dit. Et puis la position que vous venez de prendre vous offre l'anatomie de son bras droit ; et aussi celle de sa jambe droite qui ne bouge presque pas,

comme si elle était plantée sur cette tribune pour l'éternité. Vous changez de position et c'est sa joue droit – sur laquelle je me suis déjà étendu – qui s'offre à votre idolâtrie.

Mais laissons tout cela de côté – du côté de la place où Mussolini continue à narguer ses ennemis et son destin inexorable. (Tous les destins ne sont pas inexorables, contrairement à ce que l'on pense d'habitude.) Prêtons plutôt attention aux paroles du Duce qui ne sont pas ses dernières paroles. C'est tout comme, c'est tout comme. Et cela me rappelle son dernier itinéraire – tout est dernier à ce moment de mon récit – et son passage par le lac de Côme. D'ailleurs, un des chapitres du livre que je continue à citer s'intitule : « Vers le lac de Côme. » Analysons la déclaration suivante : « Ceux qui me tueront seront suivis par mon fantôme qui voudra leur dire la parole du pardon. » Le mot « pardon » est intimement lié à la religion chrétienne et même au Paradis. C'est pour cela que dans les pays civilisés, vous entendez ce mot à longueur de journée : « Pardon, pardon, pardon, pardon. » Ce pardon ou plutôt ce mot vient de tous côtés car les gens se bousculent, s'interrompent les uns les autres. Et en Russie ? dans le métro de Moscou ? Jamais personne n'arrêtera la porte qui, quelques instants plus tard, vous frappera en pleine figure. C'est pour cela que très peu de Russes passent leur éternité dans une des enceintes du Paradis.

Le Duce prononce le mot « pardon ». Il va plus loin : il octroie ce pardon à tous ceux qui lui mettaient des bâtons dans les roues et même à Valerio (Valerio Aleffo) et sa kalachnikov. On l'oublie très souvent et notre vie en souffre, inutile de le préciser : nous devons répandre notre pardon un peu partout, de sorte que même les objets en profitent, à condition qu'on le fasse consciencieusement, presque professionnellement. Et le Duce ? Nous savons déjà qu'il est un de ces légendaires convertis de la dernière minute dont la Bible nous parle d'une manière assez instructive. D'après Leibniz, une bonne parole suffit à nous pourvoir d'une félicité sans bornes. (D'après un bon nombre de théologiens, le Paradis n'a pas de bornes, ce qui veut dire que l'Enfer n'existe pas.)

Mais c'est ici précisément que les ennuis du Duce commencent, ou plutôt se prolongent, vu le nombre d'ennuis qu'il avait subis avant cet épisode. Le pardon qu'il offre à tous ceux qui n'étaient pas à la hauteur de son personnage sublime doit être lié assez étroitement à la personnalité du Duce, à sa propre personnalité, à son personnage. (Ce mot n'est pas déplacé, comme il l'est habituellement, vu le caractère théâtral du Duce.) C'est-à-dire que Mussolini aurait dû demander pardon à tout le monde, y compris aux Juifs qu'il avait fait déporter pour faire plaisir à Hitler. Pour faire plaisir au dictateur que nous connaissons presque par cœur – dans un film de Fellini on voit une dizaine d'acteurs qui s'apprêtent à jouer son rôle – il avait envoyé dans les camps de concentration des milliers, sinon des millions d'Italiens. Je ne

connais pas les chiffres exacts, mais les faits sont là et nous pouvons les toucher grâce aux livres et aux articles qui les relatent. Au lieu de se mettre à genoux et de demander pardon au monde entier (et même à la lune), Mussolini se contente de son propre pardon, son pardon à lui, ce que lui permet de garder son ascendance sur le genre humain auquel il dit, « Je vous pardonne. Profitez de ma grâce, de ma bonne humeur. Allez dans un café et mangez un tiramisu. »

C'est le mot « pardon » et pas celui ou celle ou ceux à qui il s'adresse que notre attention retient et répète, lorsque nous repensons à ce discours pour en faire un compte-rendu dans nos écrits. Pour quoi faire ? Pour quoi faire ? On nous pose, on se pose toujours cette question car il n'y a rien à faire ; c'est clair. J'ai ma tâche à accomplir pourtant : la *coincidentia oppositorum* dont j'ai parlé tout au début de mon exposé de cette tragédie grecque ou italienne ou cosmique. Admettons que ce soit une tragédie cosmique. Le Duce prononce un discours et plusieurs planètes quittent leur orbite pour s'abattre sur terre, pour anéantir ce clown, cet orateur malchanceux, malvenu et malpropre. Ce parvenu, pour ainsi dire et faire. (Que fait-on ? On abat ce parvenu, ce symbole de la bêtise chanté par Flaubert qui aurait chanté une chanson encore plus séduisante s'il avait connu Mussolini.) Cette *coincidentia* et ces *oppositores* nous font comprendre que Dieu et Satan sont de mèche, que Dieu ne peut rien créer sans l'apport de Satan ; sans leurs rapports, autrement dit. Une chose à la fois : je reviendrai à cet accord plus tard, après la mort définitive du Duce. (Pas de réincarnation pour lui. Rien que le karma infini et invisible.)

« Je crois en moi, parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie qui ne me cause un frisson prophétique. » Alfred de Vigny (cité par Georges Poulet) ne précise pas si ses prémonitions s'avèrent toujours ou au moins de temps à autre exactes. On peut s'exclamer à longueur de journée : « Ah, je vois, je vois. C'est ce qui se passera dans quelques jours, dans quelques siècles. Je vois l'avenir clairement, sur le fond noir d'aujourd'hui. » Mussolini dit à peu près la même chose et pourtant il se trompe sur toute la ligne, à l'exception de sa propre mort : on le tuera à coup sûr. Et ce coup sera d'autant plus sûr que Valerio aura à sa disposition une mitraillette et deux kalachnikovs. Mais il (il Duce) pense que sa mort est probable. Elle est certaine, beaucoup plus certaine que la météo affichée par Internet et d'autres sources d'information. « Il est probable qu'on me tuera et qu'on dira ensuite que je me suis suicidé, vaincu par les remords. » Non, non, pas du tout. On le tuera et on le pendra, comme s'il était un aristocrate. « Tant que mon étoile a brillé, je suffisais à tous ; aujourd'hui qu'elle s'éteint, tous ne me suffiraient pas. » Est-ce là le début de sa conversion à la Saint-Augustin ? « Tous ne me suffiraient pas » peut vouloir dire : « Seul

Dieu peut me sauver. » Mais Mussolini ne lisait pas Heidegger. Et puis il faut prendre en considération la dernière phrase de ma citation : « Ils s'enfuiront par peur de la vengeance. » On ne s'enfuit pas à la vue d'un cadavre pendu tête en bas. Pas par peur, en tout cas. Par peur de quoi ?

Revenons aux dernières paroles, à leur pouvoir salvateur. (Salvateur Délire, comme dit un de mes amis russes.) J'ai une histoire à raconter et les histoires servent toujours à quelque chose ; entre autres, elles apaisent les élans meurtriers des sultans et de n'importe quels autres êtres humains, comme on dit. Un jour, une contessa (comme dit Mozart) alla rendre visite à son frère malade. À dire vrai, il était plus que malade : il était au seuil de la mort. Son frère – ce voleur, d'après ses dires, les dires de la contessa, d'après ses airs – avait eu un accident de voiture. Il n'était pas dans cette voiture ; il était en dehors, dehors, à l'extérieur, car il marchait dans la neige, solitaire pour une fois. D'habitude il était accompagné par une multitude de femmes, mais cette fois il était seul ; il n'y avait rien à voler dans l'immensité de la neige et du vent. D'habitude il volait des objets qui se trouvaient dans leur château, dans son château et dans celui de la contessa, sa sœur. Un jour, il décide que tout lui appartient ; en tout cas, dans l'enceinte familiale, sur le territoire acheté ou conquis par ses ancêtres.

Il marche le long d'une autoroute ou d'une simple route où il y a aussi des voitures qui dérapent de temps à autre. Cette fois le temps vient pour une voiture et pour le frère de la contessa. La voiture dérape ; le frère tombe. Il demeure immobile dans la neige. Quelques minutes auparavant il ressemblait encore au héros du fameux cycle de Schubert ; à présent il ressemble à lui-même, à un homme paralysé que l'on risque d'oublier dans les neiges belges, quelque part ; pas loin d'un hôpital, paraît-il. On le transporte dans cet hôpital et une femme âgée téléphone à la contessa pour l'informer de l'état de son frère. « Quel est cet état ? » demande la contessa. Et la femme répond que son frère, le frère de la contessa, ne passera pas la nuit. Contrairement à cette déclaration, le frère passe la nuit et même le jour suivant au cours duquel la contessa lui rend visite. Pour une fois, elle ne lui rappelle pas ces vols, ces envois que l'on pourrait désigner comme les exploits d'un voleur de grand chemin. À présent, ce voleur est couché sur son lit de mort, et le seul chemin dont il se souvienne (il en parle à sa sœur) est le chemin où la voiture fatidique le renverse toujours. Ou une fois pour toutes, pourrait-on ajouter ; par méchanceté. Malgré les circonstances, une fois de plus la contessa se souvient des tableaux et des tables disparus, vendus aux antiquaires. Il y avait une table, se dit-elle, qui était venue directement du château de Versailles. Pas tout à fait directement, faut-il ajouter. Elle avait passé par les mains des révolutionnaires et même par un décret du gouvernement. Et le tableau ? Lui aussi, il valait des millions et des millions. Des millions de

quoi ? De francs belges, de dollars ? Une chose est certaine : il n'y avait pas d'euros à cette époque-là.

Ce qui me vient à l'esprit se réfère à un poète que je continue à découvrir. Supervielle. « Il ne reste que l'oubli / Sur la planète immobile. » Cela correspond à ma vision de l'avenir radieux qui sera radieux, grâce à l'oubli, à l'immobilité. « À la place de ma forêt / Un chant d'oiseaux s'élèvera / Que nul ne pourra situer. » Nul. Qu'est-ce que cela veut-dire dans le contexte ? Y aurait-il encore quelqu'un sur la planète ? Un humain. (Une question beckettienne.) La contessa raconte la suite de son histoire et moi, je cite deux vers de Supervielle dont elle a entendu parler. Elle a entendu son nom, en tout cas. « Je regarde dans la glace / Et je vois vide la place. » « C'est ça, c'est ça, dit-elle. Je rôde autour de notre maison et je ne vois que le vide – à la place des objets précieux, vous savez. Et je me dis, et je répète : 'Encore un vide, encore un vide. Qu'as-tu vendu encore, mon petit frère ?' »

Ces réminiscences tournent autour des poètes. Par parenthèses, le frère a vendu le château, en imitant la signature de sa sœur. « Tu pourras faire quelque chose pour moi, » dit-il. Il est paralysé à cent pour cent, mais il arrive encore (cela lui arrive de temps en temps) à prononcer quelques mots. En d'autres circonstances, la contessa répondrait : « Ça dépend. » À présent elle dit : « Oui. » La présence de la mort nous rend presque angélique. La mort de quelqu'un d'autre, s'entend. Et son frère dit textuellement : « Lis-moi quelques poèmes de Pouchkine. » Cela requiert une explication : il y a peu d'occidentaux qui demandent à leurs parents ou amis de leur lire les poèmes de Pouchkine en traduction. (Il ne faut pas oublier que tous ces gens sont sur leur lit de mort.) Le père de la contessa était à moitié russe ou à un quart russe. Sa connaissance de la Russie incluait toutes sortes de choses entre lesquelles on trouvait des loups qui poursuivaient des traîneaux tout le long de la Perspective Nevski à Petersburg. J'avais beau dire à la contessa que ce récit était hautement fantaisiste « et beau, par conséquent », comme j'ajoutais. Mais Pouchkine figurait aussi dans l'amas des souvenirs qui constituait le trésor de la famille où la contessa a passé son existence pendant deux décennies environ.

Elle trouve un livre où les poèmes de Pouchkine sont présentés avec un accompagnement de quelques dessins ou plutôt quelques loups, et aussi quelques extraits des livres où le général Dourakine parade pendant des parades. Elle récite ces poèmes pour elle-même, au milieu de la nuit ; pour s'entraîner, pour préparer soigneusement et presque professionnellement sa prestation matinale. À six heures du matin, elle apprend que son frère est mort. Alors, je me demande – je ne peux m'empêcher de me poser cette question et je ne vois pas pourquoi je ne le ferai pas, au nom de quoi – si son frère a été sauvé de justesse de

l'Enfer par cette référence à l'œuvre de Pouchkine. Ce qui pourrait adoucir ses peines – au cas où il se trouverait à l'heure actuelle au centre de l'Enfer – est lié au fait qu'il s'agissait de traductions françaises. Les originaux russes sont réclamés par la plupart des mourants – c'est un fait bien connu. Mais les traductions françaises n'atteignent certainement pas ce niveau de communicabilité, malgré mon ignorance de leur contenu. Je connais quelques traductions anglaises des poèmes de notre poète national et universel, et je ne crois pas que je demanderai à quiconque de me réciter leurs extraits au cours de mon agonie, près de mon lit mortuaire.

Bref, le frère de la contessa est au Paradis, malgré ses vols perpétuels qui s'apparentaient à un *perpetuum mobile*, de sorte que l'on pourrait affirmer que ce fameux *perpetuum* avait été inventé (une fois pour toutes) par le frère de la contessa. Et le Duce ? Qu'a-t-il inventé ? Un autre comte m'a dit ceci : « Quand on dit que les Suisses ne valent rien, je dis qu'ils ont inventé la Suisse. » Ils ont inventé aussi Calvin, Rousseau, Jung, Starobinski et cetera, et cetera. Et le Duce ? On peut toujours dire qu'il est à l'origine du Duce, du personnage lui-même. Quand on voit les chroniques où il vocifère quelques vérités en se penchant vers son audience qui s'épanche sur une place, dans le monde et dans l'univers, on se dit qu'il s'agit d'un vrai leader ; mais on ne prononce pas le nom d'Hitler pour ne pas blesser la sensiblerie dudit Duce. Je parlerai de leurs relations plus tard si Dieu me prête la vie. Je me demande si Dieu me prêtera la vie pour si peu de chose.

Il y a un hic dans mes raisonnements ou plutôt dans l'histoire que je raconte pour une raison inconnue. Cette histoire (celle du Duce) a noirci les pages et les écrans ; ce n'est pas la peine de continuer à noircir des espaces pour raconter la même histoire ou une de ses versions. « Il est probable qu'on me tuera et qu'on dira ensuite que je me suis suicidé, vaincu par les remords », dit-il. N'est-ce pas une belle démonstration du péché d'orgueil ? On les a pendus tête en bas, tous les deux, au vu et au su du monde entier. Pourquoi cacher leurs cadavres ? À quoi bon les suicides imaginaires ? Il pensait que le peuple, son peuple, ne supporterait pas son assassinat, sans parler de ces deux crânes que l'on voyait en bas du gibet. En anglais on dit : « l'humour du gibet. » Et n'oublions pas que les Italiens et les Italiennes – le football féminin devenait de plus en plus populaire – jouaient un vrai match sur le terrain marqué par le gibet. Ils jouaient avec la tête de Mussolini, et les supporters criaient à tue-tête (on ne crie pas autrement) : « Réduis-le en bouillie, réduis-le en bouillie. » C'était leur chant révolutionnaire. Encore une révolution, encore un changement, comme disent les politiciens français.

Et les vers de Pouchkine entendus sur un lit de mort ? Serait-ce le ticket pour le Paradis qu'Ivan Karamazov rend toujours au Seigneur ? à cause d'une larme d'enfant ? N'oublions

pas que la poésie de Pouchkine a été lue dans une langue étrangère, pas dans l'original. La famille qui aime la Russie plus que le pays où elle habite pourrait, me semble-t-il, apprendre le russe pour mourir en paix et aller au Paradis sans l'encombre qui risque de surgir à cause d'une mauvaise traduction.

La contessa m'intéresse à plus d'un titre, de son titre. Il est vrai que son récit était instructif et touchant, d'autant qu'elle a pleuré un petit coup à la fin, quand son frère était déjà mort. (Un ticket pour le Paradis ?) Elle a la larme facile et cela veut dire que nous avons quelque chose en commun, malgré nos divergences fondamentales. D'ailleurs, c'est une pianiste, une très mauvaise pianiste, et je ne sais toujours pas si je peux inscrire sa façon de pianoter dans les ressemblances qui existent entre nos destins. De toute façon, sa présence me permet de me rapprocher encore plus du Duce qui demeure insupportable. Ce bouffon me fait penser à la stupidité qui règne dans le monde, malgré les efforts effectués par les animaux dont l'intelligence et la sagesse sont au-dessus de tout soupçon humain. Regardez attentivement les grimaces du Duce, les grimaces qui parcourent son visage au cours de ses discours et même en dehors de ses proclamations tonitruantes. C'est insupportable, dira-t-on. Serais-je par moments son portrait craché ? On s'interroge sur sa nature, sur l'état de son cerveau, de sa psyché. Appartenons-nous à la même espèce ? C'est la question que je me pose, et je me réfugie auprès de mon chat pour ne pas me poser la même question qui perturbe mes monologues intérieurs.

Comment accomplir cet acte dont je rêve depuis longtemps ? *Coincidentia oppositorum*. Par le truchement d'une femme qui se trouve tout en haut de la liste de ses maîtresses. Voici la description de sa vie que l'on trouve dans le livre d'André Brissaud. « Femme bizarre et probablement névropathe, elle eut de Mussolini un enfant mentalement retardé et fut pour lui une cause d'inquiétude constante. Lorsqu'enfin il rompit complètement avec elle, elle en éprouva un ressentiment si farouche qu'il fallut l'enfermer dans un hôpital psychiatrique. » Si l'on considère attentivement le récit de la contessa – je reparle de la mort subite de son frère – on ne s' imagine pas l'étendue de son horizon mental qui inclut des déviations de toutes sortes, des injures du genre « salaud », « connard », (tantôt avec « va », tantôt sans « va »), des mensonges, des trous de mémoire où tombe non seulement la vérité du monde, mais aussi la contessa elle-même. Si, pendant nos conversations téléphoniques, elle ne se sent pas à l'aise, elle se met à crier, et d'habitude cela lui arrive de but en blanc, de sorte que je n'arrive pas à éloigner mon oreille du récepteur à temps. Et mon oreille continue à résonner de ses cris durant une dizaine de minutes, au bas mot. Si elle limitait son courroux aux injures isolées

citées plus haut, je ne m'inquiérais pas outre mesure au sujet de mon ouïe. Après tout, j'ai besoin de mon ouïe pour jouer du piano plus ou moins convenablement.

NOTRE DERNIÈRE CONVERSATION

Cette conversation a eu lieu hier et je m'en souviens comme si c'était hier. Et j'ai hâte de noter tout ce dont je me souviens pour ne pas oublier l'essence de la contessa qui m'aide à construire mes coïncidences et mes oppositions. Elle est dans de beaux draps et je crois que nous avons besoin d'un idiome encore plus âpre pour décrire l'état où elle se trouve. Après tout, les beaux draps sont trop beaux pour décrire cette situation, même si l'on décide de ne pas la décrire par le menu pour ne pas éprouver une nausée beaucoup plus intense que celle décrite par Sartre qui s'est approprié au moins deux mots : « nausée » et « mots ». Et ces deux mots sont empoisonnés une fois pour toutes. Supposons que vous ayez une nausée avec toutes les conséquences prévues à cette occasion : des tapis abîmés, des abîmes salis et ainsi de suite. Même une suite impériale est souvent profanée par les nausées de ses propriétaires momentanés. Ils sont assez riches pour boire plusieurs bouteilles d'un grand bourgogne, chanter les louanges de Bacchus et s'écrouler sur un lit aussi temporaire qu'eux-mêmes, après avoir gâché la vue de leur suite ; pas une fois pour toutes, espérons-le.

De quelle conversation parlé-je ? Il y a tant de conversations, tant de conversions (par les temps qui courent, par les temps du Covid dont l'immobilité ou l'immortalité nous agace), que nous nous y perdons. Il y a beaucoup de peaux de par le monde, mais je suis presque sûr qu'aucune de ces peaux ne me conviendrait, si le but de mon existence était en unisson avec la sensation décrite par l'idiome : se sentir bien dans sa peau. D'ailleurs, parfois je ne me sens pas du tout. Je sens peut-être le cosmos ou la verve poétique de Dante ; moi, par contre, je demeure hors de ma portée. Ma portée n'a donc pas de portée.

La contessa me parle de son état actuel et je ne peux m'empêcher de penser qu'aucun état actuel n'existe tel quel. En quoi consiste cet état actuel des choses ? des choses de la contessa ? Elle est sous curatelle, et pour soulager sa peine je lui dis parfois qu'elle est sous la tutelle de Dieu. « Vous priez souvent de nos jours, si je ne me trompe ? Tel n'a pas toujours été le cas, si mes souvenirs sont bons. Aujourd'hui c'est le cas et je vous en félicite. Quand on me pose cette question : 'Est-elle sous tutelle ?' je réponds invariablement : 'Oui, la tutelle de Dieu.' » Mais la contessa ne se contente pas de mes explications ; elle ne se contente jamais de rien, sauf si on lui apporte une plaquette de chocolat suisse. Alors elle sourit, comme si c'était la fin du monde. Et si on lui demande : « La fin du monde, c'est quoi d'après vous ? un

happy ending ? » « *Happy, happy*, dit-elle. Supposons que ça existe, cette fin heureuse dont vous parlez avec ravissement. Eh bien, c'est la plaquette de chocolat suisse que je suis (que je suisse et suce) en train de manger. »

Le problème se situe ailleurs, de sorte que l'on n'est pas obligé de choisir une bonne plaquette de chocolat au milieu de milliers de plaquettes suisses ; ou russes. Pourquoi pas ? Il y avait de bonnes plaquettes du côté de la ville qui s'appelle Samara, si je ne me trompe. On coupe les vivres à la contessa, et c'est là que je situe son problème le plus crucial. Pourquoi lui coupe-t-on les vivres ? (On lui offre les mourirs en échange.) Parce qu'elle a signé un document de travers. Cet acte a une multitude de causes, suivant ainsi (assez scrupuleusement) la loi des causes et des effets et faisant fi, ne serait-ce qu'en partie, de la mécanique quantique. Nous sommes habitués à la croyance qui nous dit que la mécanique quantique règne de nos jours ; sans partage, s'il vous plaît. Mais, à l'occasion, cette mécanique partage son pouvoir avec d'autres mécaniques et c'est une exception de ce genre qui me préoccupe en ce moment précis. Je me demande d'ailleurs s'il est si précis que cela, ce moment : je n'ai pas de montre à portée de la main.

Deleuze et Guattari parlent des machines sans organes, mais je ne suis pas sûr que la contessa ou plutôt son corps n'ait pas d'organes du tout. En tout cas, elle a un estomac car elle m'a dit hier : « J'aime la bonne bouffe. » Cette remarque me rappelle une autre remarque que j'entendis lors d'une petite bagarre où elle m'accusa de lui avoir volé de l'argent, de grosses sommes. C'est à cause de cela, à son avis, qu'elle est pauvrete à présent. « Moi, je vous invitais dans les grands restaurants », lui réponds-je. « La bouffe ne m'intéresse pas », répond-elle. Ne serait-elle pas bouffonne, elle aussi, sur les bords, à ses heures perdues ? Quoi qu'il en soit, hier, elle n'avait que deux morceaux de pain à sa disposition, à la disposition de son estomac. Supposons qu'elle soit en effet une machine. Elle tend une main, agrippe un morceau et le porte à sa bouche, tout en regardant la télévision. Il y a encore quelques jours elle prétendait qu'on lui coupait non seulement les vivres, mais aussi la vie ; en petit morceaux. Elle voit un morceau de sa vie et se dit : « Ce morceau, on l'a déjà isolé de la société. » C'est ce qu'elle disait à longueur de journée : « On fait tout, on fait l'impossible pour m'isoler du monde environnant. » Je lui répondais que l'on ne pouvait pas la couper du monde spirituel et que c'était bien suffisant, « la portion des mondes qui vous reste fidèle ». Elle pensait que son téléphone ne marchait pas bien non plus. « On coupe mes conversations, on ne me laisse pas parler à mes cousins. » Le monde où elle habite ne contient que ses cousins et les gens « d'une extraction basse ». Il y a une semaine – je m'en souviens toujours, pourtant – elle me dit de but en blanc, comme d'habitude : « Votre compagne est d'une

extraction basse. » « Et vous, vous êtes d'une extraction basque », lui réponds-je ; et c'est tout à fait vrai. D'ailleurs, d'habitude je ne mens pas.

On voit se profiler un tas de causes à l'horizon de mon récit, si bien que j'ai du pain sur la planche. Ce chapitre n'est pas assez grand pour contenir tout ce pain ; et même la planche dépasse de loin ses bordures. Mais je ne suis pas pressé, et j'espère sincèrement que Dieu me prêtera vie pour ce récit : c'est important à plus d'un titre. Mon autobiographe (et ma vie) seraient lamentablement tronquées si je ne puisais pas mes ressources dans l'état pitoyable de la contessa. D'ailleurs, c'est une belle occasion pour décrire (par le menu) la pitié que j'éprouve à son égard – en grande partie à cause de Schopenhauer que j'ai toujours aimé et que j'ai découvert assez tôt ; je devais avoir quatorze ans.

La contessa ne mange donc pas à sa faim. « Je n'ai jamais été obèse, continue-t-elle. Mais à présent je suis maigre à tel point que mes vêtements flottent sur mon corps. Quand je marche autour de la maison, ils flottent sans arrêt, et j'ai peur qu'ils ne tombent en fin de compte. » Et j'imagine sa maison jonchée de ses pantalons, jupons et ainsi de suite. Par parenthèses, elle adore les jupons – beaucoup plus que des jupes. Une idée passagère, sans importance : au lieu d'écrire un roman, Malraux aurait pu décrire simplement le décor de la maison où la contessa habite depuis toujours (depuis cinquante ans, pour être précis). Les vêtements, parmi lesquels on voit un nombre impressionnant de jupons jonchent le plancher. Le corps squelettique de la contessa rôde au milieu des jupons, trébuche, tombe, se relève. « Je suis très combative », dit-elle de temps à autre. La condition humaine.

NOTRE DERNIÈRE CONVERSATION (2)

Cette conversation n'a rien à voir avec la conversation précédente. Et pourtant il s'agit de la même personne, des mêmes problèmes. (Perte de poids, manque d'argent, coupure avec le monde extérieur.) Je veux dire simplement que cette conversation ne fait pas partie de la conversation dont je relate le contenu dans le chapitre qui précède celui-ci. Ce chapitre-ci est centré sur la voiture de la contessa ou plutôt sur ses voitures successives. Elle roule, accroche quelque chose, un obstacle quelconque, et constate avec horreur qu'un mécanisme dont elle ignore tout ou presque est en train de tomber de la voiture où elle est assise. Pendant quelques kilomètres, cette pièce détachée continue à se détacher de ladite voiture et finalement le bruit s'affadit, s'estompe et la contessa n'entend plus rien, sauf le bruit normal de sa voiture qui fait beaucoup de bruit, entre parenthèses. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de mes paroles : la voiture ne fait pas ce bruit *entre parenthèses*. On entend ce bruit pas seulement à l'intérieur

de la voiture, ce qui met fin à toute tentative (si timide soit-elle) de conversation. On l'entend même dans les forêts environnantes ; et peut-être même dans la jungle amazonienne.

Bref, la voiture se désintègre – cela prend tout de même un peu de temps – et la contessa se voit dans l'obligation de s'acheter une nouvelle voiture. Elle déteste ce genre d'obligation, mais il n'y a rien à faire, d'autant qu'elle ne vit pas en autarcie. Par conséquent, elle doit faire des courses, ne serait-ce qu'une fois par semaine. Effectivement, elle fait des courses une fois par semaine car elle possède un congélateur gigantesque que son père lui a offert il y a une quarantaine d'années. (Il est mort il y a trente-cinq ans.) Elle fourre tous ses achats sans exception dans ce foutu congélateur – c'est dans ces termes qu'elle en parle – et je constate avec amertume que la nourriture surgelée et son manque permanent de qualités gustatives ne la dérange pas du tout. « Et la fraîcheur, et votre santé qui en dépend ? » lui dis-je. D'habitude je n'entends qu'une seule réaction à mes remarques : « Je m'en fous. » Mais la contessa ne se fout pas de sa santé. Elle dit assez souvent : « J'ai une santé de fer. C'est Dieu qui s'en occupe. » Elle veut dire par là qu'elle peut se permettre de manger n'importe quoi, même des poisons qui bizarrement ne porteront aucune atteinte à sa santé, son fer et son pont neuf. À ce propos, je me souviens de ce que Spinoza dit, lorsqu'il s'attaque au déchiffrement de « l'énigme du fruit défendu ». D'après lui, il n'y a ni énigme ni « défendu » : Adam était simplement distrait ou négligent ou stupide. Il a mangé du poison, de l'arsenic en quelque sorte, au lieu de savourer un bon fruit d'origine locale. (Une ferme située au centre du Paradis.)

Un jour elle me téléphone pour m'annoncer la mort de sa voiture. D'habitude, quand ses voitures meurent, elle les embrasse, elle leur dit « adieu » et si elle buvait du champagne, elle casserait une bouteille sur leur toit, comme si elles allaient renaître et travailler pour elle au moins une dizaine d'années. Mais elle ne boit pas d'alcool et je ne suis même pas sûr qu'elle aime la bonne bouffe, contrairement à ce qu'elle prétend pour montrer au monde entier qu'elle est bonne vivante, qu'elle est bonne tout simplement. Elle me demande donc de lui prêter de l'argent car elle n'a jamais d'argent dans son *purse* (portefeuille) et puis elle déclare : « J'ai quarante mille euros sur mon compte, mais je n'ai pas le droit d'y toucher. » C'est le contenu de notre conversation précédente – de toutes les conversations que nous menons depuis au moins six mois. C'est au cours de ces mois qu'elle a maigri au point de perdre ses jupons un peu partout, même dans son jardin. (Le jardinage est un de ses hobbies.) Moi aussi, parfois je m'empêtre dans son jupon, je trébuche et tombe sur l'herbe qui m'accueille d'autant plus chaleureusement que nous jouissons d'un été indien remarquable à

plus d'un titre. Il ne fait pas très chaud ; le soleil ne tape ni sur notre tête ni sur nos meubles. Mais nous pouvons nous promener nus dans notre jardin – même à huit heures du soir.

Je lui demande de me donner des précisions, quant à mon prêt futur et virtuel. Elle dit qu'elle a besoin de deux milles euros. « Quel genre de voiture vous apprêtez-vous à acheter ? » « Peu importe la marque. Il faut qu'elle roule et ne dépasse pas deux mille euros. Il y a un garage aux environs. Je connais le garagiste depuis vingt ans. Il m'a toujours trouvé des voitures bon marché et qui marchaient, figurez-vous. » Et puis nous nous querellons, comme d'habitude ; pour rien, comme d'habitude. Je lui dis quelque chose, elle répond : « Je sais, je sais, vous me tenez pour une imbécile totale. Je ne connais rien, je n'ai jamais rien lu. » Et je lui réponds, après l'avoir écoutée jusqu'au bout (et pourtant je connais tous les bouts de son discours par cœur) : « Ce n'est pas tout à fait exact. Je sais que vous avez lu Volkov, Ben Jelloun. Vous m'avez dit que les plus grands poètes français étaient des noirs. » (À cette époque-là on ne les appelait pas encore « africains ».) À cette époque-là, j'étais plus ou moins antisoviétique. Je connaissais peu les poètes français, à l'exception toutefois de Saint-John Perse dont mon ami Sacha m'avait beaucoup parlé. Grâce au même ami que vous connaissez aussi, d'ailleurs, j'ai lu quelques lignes de Paul Valéry et j'adore toujours ce poète parce que nous avons beaucoup en commun. Lui, il est Paul Valéry ; moi, je suis Valéry Pavlovitch. Je savais qu'il avait écrit un poème intitulé *Le cimetière marin* et naïvement je pensais qu'il s'agissait de navires, de barques, des Titanics locaux. J'ai même écrit un poème à son sujet. « Ils dorment dans la brume de l'eau. » Pourtant je continuais à croire que les meilleurs poètes français étaient Senghor et d'autres poètes noirs. (Politiquement correct, poétiquement incorrect.) Et puis un professeur du collège de France m'a dit : « Vous divaguez. Les meilleurs poètes français sont Yves Bonnefoy, Supervielle, René Char. » Je connaissais René Char – grâce au *Marteau sans maître*. « Il me faut deux mille euros. Si vous n'avez pas l'intention de me prêter cet argent, je téléphonerai à une de mes cousines. » Et elle me raccroche au nez, selon ses habitudes.

Lorsque notre conversation roule sur un sujet déterminé, elle trouve toujours un moyen de dévier de ce déterminisme en concentrant son attention et ses répliques sur le sujet d'à côté – *tangential*, comme disent les anglais. On peut dire en français qu'elle est presque toujours à côté de la plaque. Je ne crois même pas qu'elle voie cette plaque. Pour vous donner un exemple, je dois recourir une fois de plus à mon ami défunt dont le nom est toujours Sacha ; Alexandre, si vous voulez. Je dis à la contessa : « Vous aviez beaucoup en commun avec Sacha. Vous vous en souvenez ?

- Et comment, et comment, répond-elle. Un homme courtois, très belles manières, très bon français. Et pourtant ce n'était pas sa langue maternelle.

- Mais si, mais si. Il était né en France, à l'ambassade soviétique.

- Ah bon. Quelle horreur !

- Il vaut mieux naître à Paris qu'à Moscou.

- Mais l'ambassade soviétique ? Mouchards partout, espions, micros.

- Que voulez-vous ! Il n'y avait pas de puces à cette époque-là. Bref, au Sénégal – c'était son premier poste – il tombe amoureux d'un noir et tombe d'une fenêtre. Il était aussi politiquement correct que vous.

- Je ne suis jamais tombée amoureuse d'un noir. Sans parler des fenêtres, vous savez.

- Vous prétendez que les poètes noirs sont les meilleurs poètes de France. Oui, il tombe amoureux d'un employé noir.

- Je n'ai jamais fait l'amour avec un noir. J'ai peut-être raté quelque chose, je n'en sais rien. Il s'est donc jeté par la fenêtre. Je ne me rappelle pas à quel étage il habitait. Je suis allé chez lui deux fois, à Moscou. Non – trois fois, je crois. D'après mes souvenirs, ce n'était pas très haut. C'était un petit studio, plutôt moche.

- La scène se déroule au Sénégal. *Besides*, c'était une tentative de suicide, rien de plus. Il ne s'est pas suicidé, pas cette fois-là.

- Oui, ce n'était pas très haut, sa fenêtre. D'après mes souvenirs. Non, pas très haut, pas très haut. »

Je n'aime pas quand on me raccroche au nez, et je suis presque sûr que peu de gens sont férés d'un traitement pareil. À un moment donné, j'ai même dit à la contessa : « Vous savez, j'ai mal au nez. » À ce moment-là elle n'a pas encore perdu le sens de la communication, ce qui veut dire qu'un groupe de ses molécules sentait encore mes molécules ; je ne sais pas lesquelles. « Pourquoi avez-vous mal au nez ? » me demande-t-elle. « Parce que vous me raccrochez au nez. Et ça accroche mon nez. Et je constate que mon nez est plein d'égratignures. »

Donc, mon ami se jette par la fenêtre et cela mérite plus qu'un chapitre : il passe plus de trois mois à l'hôpital du Kremlin d'où ses parents le sortent pour qu'il rencontre ses amis ; moi, entre autres. Il nous sert du cognac sous l'œil bienveillant de sa mère. « Non, Sacha, tu ne vises pas bien le verre de ton ami Valery. Le verre de ton ami est à gauche, tandis que tu inclines la bouteille à droite. S'il te plaît, ne confonds pas les directions. Cette confusion pourrait nuire à ta santé, en définitive, définitivement. »

La même chose arrive à la contessa : elle confond directions et décisions ; elle dit « non » quand il faut dire « oui » ou « m-m-m-m-m-m-m-m ». On lui octroie 2000 Euros par mois pour qu'elle puisse subvenir à ses besoins qui sont réduits à quelques plaquettes du chocolat Lindt ; d'après ses dires. Il y a une quarantaine d'années, moi-même, j'adorais ce chocolat ; et après chaque voyage en Suisse, il y avait dans le coffre de ma voiture une dizaine de boîtes qui s'appelaient « Éléance ». Et si l'on me dit aujourd'hui – on me le dira peut-être demain – que je suis élégant (cela me paraît peu probable) je parlerai de ce chocolat et je lui rendrai hommage. J'irai même jusqu'à écrire un poème en son honneur, et pourtant le chocolat ne me dit plus rien, ne me chante plus. Je vis en Belgique actuellement et peut-être pour toujours, jusqu'à la fin, quelle qu'elle soit. Je ne mange plus de chocolat. J'en achète à l'aéroport de Bruxelles pour en donner à mes amis russes, japonais.

Et les voitures ? La contessa achète une nouvelle voiture. Elle est plus vieille que le monde, mais elle l'achète quand-même car elle n'a pas d'autre solution à ce problème. Le problème du roulement, du déplacement. Après tout, il faut se déplacer pour acheter un morceau de pain et quelques croquettes pour ses chiens adorés, mais pas toujours caressés et soutenus moralement, psychiquement. La contessa a deux chiens : Radjiv et Di Pack. Lorsqu'elle parle du Di Pack, elle enchaîne sur une histoire qui concerne ses cousins dont le nom coïncide plus ou moins avec celui de son chien : Du Parc. Très souvent je ne comprends pas de qui la contessa parle dans son demi-délire. D'ailleurs, je ne sais pas toujours s'il s'agit de son demi-délire ou de son deux-tiers-de-délire. Elle délire, ça c'est certain, mais à quel degré ? À quel degré pourrait-on la faire enfermer dans un asile pour comtesses ? pour son propre bien, comme on dit ? (Et comme on fait parfois.)

La contessa achète une nouvelle vieille voiture, grâce au concours pécuniaire d'une de ses cousines innombrables. Mais les billets que sa cousine lui fournit ne sont pas innombrables, loin de là. Le problème consiste dans mon ignorance de l'innombrabilité de ces billets, de ces cartes de crédit. Sont-ils si innombrables que cela ? (Que quoi ?) Bref, la voiture est là. (Heureusement que la notion « bref » existe, sinon j'entendrai la voix de la contessa jour et nuit.) Mais cette voiture est bancal. Certes, elle avance tant bien que mal. Toutefois il faut reconnaître que, pour son âge, la démonstration de son avancement est assez spectaculaire. Mais les papiers lui font défaut. On dirait que la voiture ou la contessa fabrique les défauts et les fléaux à la chaîne. La contessa était convaincue que tous les documents enfouis dans la boîte à gants étaient en règle. Elle n'y pensait même pas, étant donné que le garagiste qui s'était chargé de la besogne lui assurait sans arrêt : « Tout est en règle. » Et puis elle se rend compte qu'elle doit passer un contrôle technique : l'âge de sa voiture dépasse

toutes les imaginations. Il dépasse même mon imagination qui est assez fertile, d'après mes estimations : autrement je n'écrirais rien du tout. Je me réfugierai au fond de mon lit sans bouger, sans parler, en mangeant une terrine de canard au foie gras.

La contessa laisse sa voiture quelque part, dans un parking quelconque ; dans tous les sens du terme. Elle revient, mais elle ne revient pas dans tous les sens du terme car lorsqu'on revient, on retrouve tout de même sa maison en ordre de marche. Même le fils prodigue éprouve la même sensation : tout marche, tout est pareil et je reviens, et mon père me met ses mains sur les épaules. On ne peut s'attendre au même accueil de la part d'une voiture : même si elle avait des bras, elle ne vous embrasserait pas, même si vous étiez trois fois plus prodigue que le fils prodigue, la fille prodigue. La contessa prodigue s'approche de sa voiture, mais au moment de cette approche elle ne se rend pas compte (pas encore) que sa voiture n'est pas tout à fait la même. Il est vrai qu'on ne peut entrer deux fois dans le même fleuve, mais les voitures sont un peu différentes : vous ne pourriez pas vous déplacer en voiture, en votre voiture (entre autres), si elle changeait tout le temps. Vous montez dans votre voiture – en tout cas, vous avez l'impression qu'il s'agit de votre voiture – et vous appuyez sur une pédale. Et puis vous constatez que cette pédale ne correspond pas à votre représentation de cette pédale. C'est une autre pédale que vous poussez de toutes vos forces, mais cela ne sert à rien. Toutes vos forces réunies ne serviront à rien, étant donné que la pédale a changé d'emploi ; ou d'identité, si vous préférez. Vous préférez que la pédale à laquelle vous pensez reste toujours la même pour que vous puissiez aller au marché ou dans une boutique pour vous acheter des bijoux en prévision du bal de Noël. Vous vous dites que les pédales ne sont pas des êtres vivants qui changent assez souvent : ils vous caressent un jour, et un autre jour ils vous humilient, comme s'ils vous crachaient à la figure jour et nuit. (Comme disent les Russes.)

La contessa s'approche de sa voiture, et cette approche est réussie, comme disent les pilotes avant d'atterrir ou après avoir touché une piste d'atterrissage. Elle ouvre une portière et voit sa boîte à gants. D'habitude, on ne voit pas la boîte à gants au moment où l'on monte dans une voiture. On regarde plutôt les sièges et le volant, sinon on risque de rater ce que j'appelle un « atterrissage personnel ». Chaque fois que je m'assois, je pense à cet atterrissage, vu l'état de mes jambes dont je parle sans arrêt en français, en anglais et même en russe – au cours de mes monologues intérieurs. Ce qui fait bobo à quelqu'un, c'est de cela que ce quelqu'un parle, comme disent les mêmes (toujours les mêmes) Russes. La contessa n'est pas tout à fait Russe. Parfois, elle dit que parmi ses ancêtres il y avait le comte Tchernycheff qui a joué un rôle important pendant une de guerres que la Russie a menées au XIX siècle.

Mais elle n'est pas russe pour autant. Qu'elle soit russe ou non, cela n'a pas d'importance en l'occurrence : je crois que je serais étonné (moi-même, moi) si je voyais ma boîte à gants ouverte. Je me dirais : « Bizarre, je ne crois pas avoir retiré mes gants de cette boîte avant de quitter cette voiture. » La contessa se dit à peu près la même chose. Elle jette un coup d'œil en direction de l'ouverture et constate que les papiers de la voiture ont disparu.

Le jour suivant, je lui dis que ce vol me paraît étrange, pour ne pas dire surréaliste. (Les Russes recourent au terme « surréaliste » assez souvent : leur pays, mon pays, est surréaliste à mille pour cent.) Elle me répond : « J'ai téléphoné à la police. Il paraît que ce vol est courant : les papiers valent autant que la voiture elle-même. Dans mon cas, ils valent bien plus que la voiture parce que ma voiture ne vaut rien du tout. Elle tombe en panne tous les deux kilomètres. Parfois elle ne s'arrête même pas pour tomber en panne. Je roule, je conduis et tout à coup elle tombe en panne. » La contessa fait une réservation ; c'est ainsi qu'elle s'exprime de toutes les façons. « J'ai réservé des nouveaux papiers pour ma voiture, sinon je ne pourrai jamais sortir de chez moi, sauf à pied. » Et puis elle quitte sa maison à pied et se dit qu'il vaut mieux la quitter au volant de sa voiture – « étant assise au volant de ma voiture », comme elle s'exprime.

Cela prend du temps : la renaissance des papiers, les autres réglages dont on a besoin pour ne pas être arrêté par la police tous les cents mètres. Le temps passe, mais les papiers n'arrivent pas, malgré les prières incessantes de la contessa. À un moment donné, je lui ai conseillé de passer son temps « à l'intérieur d'une prière » parce que j'avais l'impression qu'en priant elle était toujours à côté de la plaque. Je ne sais pas si elle prie ou non : il n'est pas facile de détecter cet exercice de l'être dans l'atmosphère qui entoure cet être ; et c'est d'autant plus difficile si le test, si le démontage de la prière se fait par téléphone. Pour être franc, je n'ai pas envie de rendre visite à la contessa.

Il y a toujours des doubles dans les histoires qu'elle raconte, ce qui ne me fait penser ni à Hofmann ni à Gogol. Ni à Gougol, entre parenthèses. Il y a la vérité que l'on sent : c'est dans l'air comme on dit. On a l'impression que l'air est rempli d'une vérité presque absolue. D'autre part on entend la voix qui débite toutes sortes de contre-vérités et on hésite entre les deux versions de la vie ; entre la vie et la mort, pour ainsi dire. Sa voiture démarre finalement, et puis tout s'arrête une fois de plus. Étant presque aussi vieille que sa propriétaire, la voiture doit passer un contrôle technique afin d'être homologuée, d'après les dires de la contessa. Je ne sais pas si ces dires sont faux ou non : avec elle, en sa compagnie, on ne sait jamais rien (du tout). On oublie même l'alphabet dont on se souvient occasionnellement. On se souvient

des toutes premières lettres : A, B, C, D. Le reste demeure dans un brouillard absolu ; autant dire dans le noir.

Il y a un deuxième vol des papiers et ce vol prend ses racines dans la négligence de la contessa : elle oublie de fermer sa voiture à clé ou simplement de la fermer. Sa voiture reste ouverte, comme si elle voulait enseigner aux passants les structures et l'importance des œuvres ouvertes. C'est comme si la voiture disait textuellement : « Vous voyez devant vous une œuvre ouverte. Vous pouvez la prendre, si vous voulez. Vous pouvez la conduire et atteindre le point Z si vous en avez envie. Vous êtes aussi libre que n'importe quel libre penseur. » Un voleur s'introduit dans la voiture ; la contessa le voit en chair et en os, lorsqu'elle se donne la peine de visualiser la scène. Elle cède à son élan masochiste et revoit la scène, ce qui n'est pas difficile, étant donné ses capacités de visualisation. Par exemple, elle visualise souvent sa chute dans l'escalier qui mène de son grenier qu'elle appelle « mon deuxième salon » au rez-de-chaussée ; ou à la porte d'entrée qui n'est pas loin du bas de l'escalier. « J'enlève mes chaussures, dit-elle, et je descends cet escalier pieds-nus en m'accrochant à la rampe. » Je lui rappelle le film où Ava Garner danse les pieds nus ou se promène les pieds nus sur un bateau. La contessa (aux pieds nus) s'imagine qu'un jour elle tombera et sera entraînée vers le bas de l'escalier, vers la porte d'entrée et (toujours sur sa lancée) se retrouvera dans son jardin sans une intervention, ne serait-ce que minuscule, de ses jambes. Une fois de plus, je me sens obligé de comparer cet état de choses à ce dont je rêve dans l'état où je suis par les temps qui courent. L'état de mes jambes est déplorable, et tout en le déplorant – je noircis des pages entières de ce galimatias – je visualise mes montées et mes descentes miraculeuses. Je glisse, je glisse, vers le bas, vers le haut – sans aucun effort et parfois sans aucun désir. Le glissement progressif du désir. Je crois qu'un film de Robbe-Grillet porte ce titre. À mon avis, il est encore plus délicieux de glisser sans désir et même sans plaisir. Glisser, glisser – c'est tout ce qu'il me faut. Ce glissement est même préférable au sommeil profond d'où j'émerge avec le sourire, frais comme un gardon.

Le contessa continue à visualiser le vol des papiers et sa vision permet au voleur de s'emparer de ce précieux document qui, d'après les dires de la contessa, vaut plus que sa voiture. Ce n'est pas difficile ; une expression favorite de la contessa. Si l'on dit en sa présence : « Marie est plus belle que Julie », elle répond immédiatement (ses réponses sont immédiates, la plupart du temps) : « Ce n'est pas difficile. » Il n'est pas difficile de comprendre ce qu'elle veut dire : Julie est tellement laide que n'importe qui est plus beau qu'elle. Pierre, par exemple. Et pourtant Pierre n'est pas si beau que ça.

La contessa se met en rapport avec la police. C'est un rapport qui me rappelle les rapports glorifiés dans *L'Étique* de Spinoza. Dans son œuvre majeure, on ne fait que composer et décomposer les rapports. Ces compositions et décompositions constituent la vie de la contessa – plus que ma vie ou n'importe quelle vie, à mon avis. Elle a un rapport avec la police, et le policier qu'elle contacte – elle est même capable de lui toucher la main – peut l'écouter pendant cinq minutes. Mais ce qui arrive bien plus souvent irrite la contessa au plus haut point car cela lui arrive un peu partout ; pour une raison inconnue, comme elle le pense. Le policier et les autres employés lui disent : « Madame, je n'ai pas le temps. Vous n'êtes pas seule sur cette planète. » Le dernier policier engagé dans ses pourparlers s'appelle Saucisse, d'après les dires de la contessa. « Serait-il originaire de Francfort ? » dis-je. « Mais non, son nom est Saussus. » « Alors, c'est un neveu de Ferdinand de Saussure », répond-je.

Un jour, elle m'entraîne dans une petite aventure au bout de laquelle elle croit pouvoir résoudre un de ses nombreux problèmes. « Je dois arrêter l'avalanche des problèmes », comme elle dit. Cette fois, il s'agit de sa ligne téléphonique. Mais avant d'aller vers la boutique où l'on s'occupe des téléphones, elle passe à la banque pour retirer de l'argent dont elle a besoin, comme d'habitude. Elle n'arrive pas à retirer quoi que ce soit parce qu'elle confond des opérations et détruit quelques rapports qui pourraient lui permettre d'avoir un peu d'argent pour ses courses. Nous continuons notre promenade qui nous mène vers une boutique remplie de téléphones et de clients. Nous faisons la queue et j'essaie de ne pas perdre mon temps : je questionne la contessa, et elle me raconte quelques histoires instructives. Ensuite, c'est son tour. Elle s'approche de l'employé et lui pose une question qui n'a rien à voir avec son téléphone : « Comment retirer de l'argent des machines que l'on trouve à l'intérieur et aussi à l'extérieur des banques ? » La queue que j'observe commence à bouger, à réagir. J'entends quelques injures en plusieurs langues. La contessa n'entend rien, et même si elle entendait quelque chose, elle continuerait sur sa lancée : ses lancées sont interminables et peuvent durer tout un après-midi. J'appelle ce phénomène : « L'après-midi de la contessa. »

On me dit que la contessa n'est pas encore folle, pas tout à fait. Ses défenseurs et protecteurs me disent avec des accents coléreux : « Mais c'est normal. Il n'y a rien d'anormal à ça. Il faut profiter de chaque occasion pour se renseigner et pour gagner de l'argent. Et tous les employés ne servent qu'à ça, quel que soit l'établissement où ils travaillent et vous attendent. Après tout, ce n'étaient pas des paroles en l'air. Les fous croient sincèrement que l'air est une immense machine où il y a d'autres machines. Des avions, entre autres. Et dans notre monde, seuls les billets de banque comptent, et c'est pour ça que tout le monde ne fait

que compter ces billets, au lieu de jouer du piano, par exemple. Par conséquent, même si la contessa demande un jour : ‘Comment retirer de l’argent en l’air ?’ on ne doit surtout pas penser qu’elle est folle. On doit lui répondre : ‘Vous faites un signe, vous levez l’index et un hélicoptère descendra pour vous fournir autant d’argent que vous voulez. Et comme vous avez deux index, vous êtes en mesure de lever le deuxième index, et un deuxième hélicoptère suspendra son vol, descendra et vous donnera tout dont vous avez besoin. Et même plus. Vous verrez, vous verrez. »

L’ARGENT

Dans son autobiographie, Mussolini écrit :

« Il me fallait un quotidien. Je le désirais ardemment. Je rassemblai quelques-uns de mes amis politiques qui m’avaient suivi dans mon dernier rude combat et nous avons tenu un conseil de guerre. Pour toutes les questions d’argent, je suis loin d’être un aigle. Quand il s’agit de moyens ou d’un journal, je ne saisis que la partie abstraite, la valeur politique et l’essence spirituelle de la chose. Pour moi, l’argent est haïssable ; ce qu’il peut faire est quelque chose de beau et de noble. » J’ai déjà parlé de la tentative de m’extraire deux mille euros – de la part de la contessa. Oui, cette tentative venait comme d’habitude de la contessa. À présent elle me demande de lui prêter une vingtaine d’euros tous les jours pour qu’elle puisse manger et nourrir ses chiens. Quant à moi, je ne peux pas dire que je déteste l’argent. Le jour de mon anniversaire, je suis allé chez Rob – le meilleur magasin d’alimentation de Belgique – et j’ai acheté une douzaine de bouteilles, des salades et des terrines. Autrement dit, lorsqu’une occasion se présente – et elle se présenta, cette fois – je fais quelque chose de beau, de noble, de succulent avec cet argent. Quant à la contessa, elle dépense son argent n’importe comment. Elle a des abonnements dont elle ne se sert jamais. Elle a un Steinway – les Steinway coûtent une fortune – qu’elle appelle « mon bébé ». Chaque fois qu’elle touche son clavier elle détruit les rapports entre les cordes, les notes et leurs créateurs : Bach, Mozart, Schubert, Brahms. « Pour rien au monde je ne me séparerai de mon bébé : ce serait un meurtre. Et je ne suis pas une assassine. » « Vous assassinez votre bébé quotidiennement », je lui réponds. Au lieu de me raccrocher au nez, elle dit en soupirant : « Vous savez, je ne joue plus. »

Elle jouait non seulement pour gagner sa vie tant bien que mal – mille euros par concert – mais aussi parce qu’elle pensait avoir été amoureuse de la musique dès le début de sa vie. Son premier piano. Ce piano n’était pas le sien, pas au moment où elle l’a vu, mais elle tombe amoureuse de son aspect extérieur, de la queue du piano, et son père achète la queue et le

reste ; le clavier, entre autres. Et toutes les cordes, inutiles de le préciser. Depuis lors, elle malmène les pianos de toutes ses forces ; et elle est très forte, surtout dans ce domaine que j'appelle « le malmenage des pianos ». Son engouement pour les pianos, le coup de foudre que je viens de décrire me lance un reproche qui est d'autant plus amer que je suis un pianiste professionnel. Je donne des concerts, je gagne des concours, je fais des enregistrements. Pourquoi étais-je si insensible aux pianos dans mon enfance ? Nous avions un piano droit à la maison ; il a voyagé avec nous de Petersburg à Moscou, d'un appartement à l'autre. (Ce n'étaient pas des châteaux, hélas.) Comme notre premier appartement moscovite était très petit, je ne pouvais m'empêcher de passer devant ce piano, en le frôlant parfois. Je ne le faisais pas exprès, contrairement à ce que pensent d'habitude les biographes des pianistes célèbres ou demi-célèbres. « Chaque fois qu'Eugène s'approchait de son piano, il oubliait son itinéraire qui l'aurait amené à la cuisine, s'il avait poursuivi sa route avec un gâteau au bout. Il se mettait au piano et jouait une étude de Chopin (à l'âge de quatre ans !) pendant une heure environ. Il oubliait sa faim, sa famille et même ses jouets, ses jeux de construction. C'est le piano qui était son jeu de construction favori. Il construisait son avenir, sa gloire. »

Moi, je construisais des voitures, des radios, et mon père avait l'air de favoriser ce passe-temps : après tout, il s'occupait de machines qui travaillaient le bois. Si bizarre que cela puisse paraître aujourd'hui, à l'époque de l'écologie absolue (ou presque), mon père n'aimait pas qu'on lui parle de bois, de son travail lié directement (ou indirectement) au bois. Il disait : « Le bois n'a rien à voir dans l'histoire. Je me concentre sur des machines, sur des lignes automatiques. Ces machines pourraient travailler d'autres matériaux. Elles sont universelles. » Parfois, j'avais envie de lui poser la question qui m'a travaillé, moi, pendant quelques années. J'aurais pu demander à mon père : « Ces machines-là, peuvent-elle travailler le temps ? le remonter, par exemple ? le redescendre ? » À cette époque-là (à quelle époque ?) je connaissais déjà le roman de Herbert Wells. Et aussi quelques romans de Jules Verne. Mais les sous-marins m'intéressaient moins : je ne voulais pas vivre sous l'eau. Par contre, le passé et le futur m'intéressaient outre mesure.

Mes jeux de construction imaginaires débouchaient toujours sur l'avenir, surtout sur l'avenir où nous étions censés voler dans les airs ; comme Ariel, pour mettre les choses au mieux. (Je n'aimais pas les appareils volants qui risquaient de s'écraser en plein vol, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.) Et le piano ? Maman insistait sur l'amour qu'elle portait au piano, à la musique. Il insistait sur l'importance de cet amour et par conséquent de la musique dans la vie de tous les jours et aussi dans la vie de l'éternité. Mon père, par amour pour ma mère – lui aussi aimait la musique, surtout les opéras – me dit un jour que si je passais plus de

temps au piano, il mettrait de l'argent dans ma tirelire. Je ne me rappelle pas combien de roubles je recevais par heure, mais au bout de quelque temps, j'ai été en mesure de m'offrir une petite voiture ; un jeu de construction de luxe.

ÉVÉNEMENT

On peut traiter ce sujet à longueur de journée, sans arriver à « é » car il est plus facile de taper « e », sinon on est obligé de toucher une autre touche qui est un peu plus loin, de sorte qu'on la rate une fois sur deux. Comment expliquer cela aux Anglais et aux Russes qui m'intéressent au premier chef ? Tout est un événement, disent certains philosophes, et nous ne pouvons pas faire fi de leurs déclarations faites sur l'honneur. Prenons une table, comme le faisait Heidegger, et nous nous rendons compte que ce n'est pas une table simple, primitive qui ne bouge jamais, sauf si on la pousse, sauf si on lui donne quelques coups de pieds ou sauf si on appelle une grue et on leur (les ouvriers) demande de mettre cette table ailleurs, par exemple deux étages plus haut. Pourquoi ? Parce qu'à cet endroit précis prospère et vit un lauréat du prix Nobel qui a besoin d'une table pour tous ses volumes et aussi quelques instruments.

Concentrons-nous donc sur cette table – pas de la façon connue dans le monde des extra-sens, comme on les appelle en Russie. Ces extra-sens regardent une table fixement et cela devient un événement : la table bouge en tous sens sous les regards ébahis des spectateurs. Les spectateurs sont ébahis, les regards aussi. Et la table continue son voyage à travers la salle où elle est exhibée et attire les regards de tout le monde. Mais laissons de côté les extra-sens et leur talent indiscutable pour laisser assez de place à la table elle-même. Que se passerait-il si nous le faisons ? Vous entrez dans la salle dont nous parlons, et vous voyez cette table. N'est-ce pas un événement ? Cela ne veut pas dire que la table éprouve un frisson, qu'un frisson parcourt la table d'un bout à l'autre. Et si vous déposiez quelques feuilles de papier sur cette table pour y écrire quelques lignes, pas nécessairement un poème immortel ? un poème de Mallarmé, par exemple ? Chaque ligne, chaque vers serait un événement ; sans précédent. Même si les vers ne valent rien du tout, ce qui est le cas la plupart du temps. Mais vous notez aussi les bavardages des êtres humains qui causent, causent, causent à n'en plus finir. Et s'ils en finissent un jour, ils recommencent le jour suivant. Un des prix Nobel récents a dit publiquement : « J'aime la réalité. » Eh bien, je n'aime pas la réalité privée de ma participation. Je n'ai aucun pouvoir d'empêcher les princes d'envoyer des fusées dans toutes les directions, mais j'aime la réalité retouchée, arrangée par ma plume, de sorte que mes personnages ne parlent jamais comme ils parlent dans cette soi-disant réalité qui n'existe

même pas pour les animaux : ils l'inventent sans arrêt. Et nous ne comprenons presque jamais leurs inventions, sauf s'ils nous lèchent et nous regardent, comme s'ils nous faisaient confiance ; un pas dangereux. Une patte dangereuse. Une patte qui avance vers nous est dangereuse pour eux, mais ils ne le savent pas. Ils savent tout, à part cette vérité toute simple.

Donc, on prend au sérieux tout ce que les humains débitent, et on se dit que si une table constitue un événement, un être humain le constitue aussi, même si personne ne pose une feuille de papier sur son dos pour y écrire un poème de Pouchkine. Cet être pourrait nous mettre au courant de ce que Fermat a écrit un jour ou une nuit – pour nous prouver l'importance des mots fascistes (ou les peintures tachistes) dans notre vie de tous les jours, de toutes les éternités. On dit que chaque lettre prononcée par un être humain est précieuse car les humains et leurs lettres sont inscrits dans la Bible de l'humanité qui est identique à la Bible tout court. « L'événement, c'est ce qui arrive et en arrivant arrive à me surprendre, à surprendre et à suspendre la compréhension : l'événement, c'est d'abord *ce que* je ne comprends pas. Mieux, l'événement c'est d'abord *que* je ne comprenne pas. Il consiste en *ce que* je ne comprends pas ; ce que je ne comprends pas et d'abord que je ne comprenne pas, le fait que je ne comprends pas : mon incompréhension. » Derrida n'est pas à côté de la plaque : la plaque est partout pour une fois ; pour toutes les fois, en fait. (Tant que nous restons à l'intérieur de cette doctrine qui déclare avec présomption : tout est un événement.) Derrida est plutôt *sur* la plaque, *dans* la plaque, sinon il ne parlerait pas de surprises, de suspension. Prenons le cas de la contessa. Elle dit quelque chose et ces paroles vous surprennent ; si vous ne la connaissez pas, si vous ne connaissez pas les chemins des fous. Nous savons que ces chemins ne mènent nulle part, à part à la folie. C'est pour cela que la plupart des gens ne veulent pas les connaître. Ils se disent : « Ces voies ne débouchent sur rien. C'est le contraire qui se produit.

- Qu'entendez-vous par le contraire ?

- Vous perdez tout : votre position dans la société, vos possessions, vos tableaux, vos bijoux. Il ne vous reste plus rien, à part votre cellule dans un hôpital psychiatrique.

- Alors, pourquoi dites-vous : ça ne débouche sur rien ? »

Deux cousines papotent et leur papotage ne vous surprend pas du tout : vous savez que le monde est stupide et qu'il ne faut s'attendre à rien de la part du monde tel que nous connaissons. (Le monde qui s'étale sous nos pieds et se prosterne devant les dirigeants de ce monde.) Évidemment, l'événement arrive – pour que ces deux cousines-là se mettent à papoter, il faut qu'elles arrivent d'une manière ou une autre – mais on vous dit : « Et alors ? Une cousine téléphone à une autre. Elles se disent des bêtises à propos de leurs cousins et

leurs châteaux respectifs et respectés, comme elles le croient. Mais c'est un *non-event*, pas un événement, Dieu soit loué. » Pourquoi loue-t-on Dieu à cette occasion, à cet égard ? Parce que le monde est suffisamment encombré : la plupart du temps, nous avons affaire à des événements négatifs ; au Covid, par exemple. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que je doive appliquer l'adjectif « négatif » à cet événement. En aucun cas on ne doit être testé positif. Notre devoir civil. Sur la liste des devoirs de la même sorte se trouvent aussi les vaccins et les vaccinations auxquels chaque citoyen doit se soumettre sans faute, sans trop de protestation. Il est vrai que la vaccination est un événement, et vous avez le droit de dire : « J'ai trop d'événements sur le dos. Soulagez mes peines, je vous en supplie. Au lieu d'en rajouter. » Mais cette peine est nécessaire, d'autant qu'il ne s'agit pas d'une vraie peine. Vous prenez votre voiture, allez au centre de vaccination, dénudez votre bras, et votre timidité, votre pureté morale n'en souffrent pas : vous ne vous déshabillez pas *complètement*. Vous vous déshabillez partiellement et la parcelle que touche une seringue ne révèle aucun secret de votre anatomie. Par contre, si vous voyez une belle infirmière qui entre dans votre nouvelle cellule, une seringue à la main, vous lui dites : « Vous savez, mes bras sont trop sensibles – beaucoup plus sensibles que mes jambes. Puis-je me dénuder entièrement ? Si je le fais, vous trouverez plus facilement l'endroit insensible de mon corps. Dans ce cas, la procédure s'inscrira dans le cadre de ce qu'on appelle un '*non-event*'. » Mais l'infirmière ne prête aucune oreille (même pas une oreille interne) à votre déclaration. Elle vous pique, vous poussez un cri et le soir même votre température monte en flèche. La flèche est un événement ; au même titre que la température. Supposons que vous fassiez fi de vos obligations et des centres de vaccination. Vous sortez un thermomètre de votre placard ou de votre poche et le fourrez sous votre aisselle. Rien que ce geste dénote la présence d'un événement ; même si tout va bien.

Une vaccination de ce type ne vous surprend pas car vous savez ce qui se passe dans le monde que vous aimez, plus ou moins. (Vous l'aimez plus quand une grande bouteille de bourgogne embellit votre nappe. Vous regardez votre nappe ; un événement. Il n'est pas nécessaire de regarder toujours les pyramides.) On vous vaccine parce qu'une pandémie suit son cours et bat son plein. La pandémie, son avènement vous a surpris, et je ne peux même pas ajouter : « jusqu'à un certain point ». Bill Gates nous a mis en garde, en disant : « Ce n'est plus la bombe atomique que nous devons craindre. Les virus sont beaucoup plus forts que les atomes. » Mais nous ne faisons pas attention à ce qu'il disait car nous pensions : « Il pense toujours à ses produits chimiques, à ses médicaments qui ne sont que des produits chimiques et souvent mortels. » Il ne pense qu'à l'argent, pas à la vie humaine suspendue au-dessus des

précipices ; à cause de la bombe atomique. On est à la merci des généraux dont les doigts touchent en permanence des boutons archi-fatals, archi-démolisseurs. Et on ne peut jamais compter sur la mollesse de ces généraux : ils n'en ont aucune.

La pandémie suspend votre compréhension : vous vous croyez immortels, grâce aux fusibles qu'on promettait de vous installer dans la tête, en cas de besoin. Vous croyiez aussi, peut-être inconsciemment, qu'un autre fusible (ou le même, pourquoi pas ?) était en mesure de vous protéger de n'importe quel microbe. Il suffisait de suspendre un tel fusible au-dessus de votre porte d'entrée pour dissuader, décourager n'importe quel Covid : 19, 22, 37. Et tout d'un coup vous perdez votre compréhension sur laquelle vous comptiez pour déchiffrer définitivement tous les mystères du monde. Vous perdez le goût, lui aussi, et vous comprenez – il vous est permis de récupérer une particule de votre compréhension globale – que vous avez le Covid. Vous ne savez pas si vous l'avez attrapée ou s'il est venu tout seul, comme un grand. Et vous vous mettez à vous questionner à ce sujet : le virus que j'abrite, est-il grand ou non ? Sa fatalité et son impact mortel dépendent-ils de sa grandeur physique ? ou s'agit-il uniquement de sa grandeur morale ? morale ou psychique ?

Et le 11 septembre ? son concept ? Vous allumez la télévision et, contrairement à ce qu'on peut penser, vous ne restez pas bouche bée devant votre téléviseur. Et si vous ouvrez la bouche, vous utilisez cette ouverture pour éclater de rire : encore un film de science-fiction. Et puis, quelque temps après, vingt secondes après, votre bouche acquiert les caractéristiques de ce que l'on appelle communément bouche bée. Cette bouche bée signifie que votre compréhension est suspendue. Mais si les deux cousines ci-dessus et ci-dessous se mettent à papoter, vous ne vous donnez même pas la peine d'éclater de rire. Vous riez tout doucement, sans éclat, comme si les deux cousines ne méritaient pas un éclat de votre part.

Vous vous coupez un doigt lors de la « cérémonie du pain », comme vous l'appellez. Quelques gouttes de sang quittent votre petit doigt, mais pour vous il n'y a pas de petits doigts : tous vos doigts sont grands, pour ne pas dire grandissimes. Vous vous en plaignez à un de mes amis qui vous dit : « Il n'y a pas de quoi pleurer. Il n'y a rien à déplorer. Après tout, ce n'est pas comparable à la tragédie du World Trade Center. Même si votre doigt disparaissait dans une poubelle, on ne décréterait pas un deuil national, sans parler d'un deuil universel. » Vous vous coupez encore un doigt, et encore, et encore. Aucun deuil (les concernant) ne noircira les écrans des télévisions et des ordinateurs. Vous vous coupez une jambe. Vous croyez sincèrement que les unijambistes méritent la considération, et même la compassion de leurs frères et sœurs. Vous vous apprêtez à vous débarrasser de la deuxième et dernière jambe, et puis vous vous souvenez qu'après la guerre, les invalides de ce genre

étaient isolés de la société. Ils attendaient la fin de leur vie sur une île déserte. En tout cas, quand quelqu'un pointait son index vers l'emplacement de cette île et demandait : « C'est quoi, cette parcelle de terre ? » On lui répondait : « C'est une île déserte. » Il est vrai que pour les autorités et aussi pour certains citoyens soviétiques, les invalides n'existaient pour ainsi dire pas. Ces gens souhaitaient avec ardeur que ces gens disparaissent de leur vue, de leur ouïe et aussi de leur odorat.

De toute façon, il n'y a aucune commune mesure entre le bavardage de deux cousines et la coupure ou le coupage des doigts, mains et jambes, même si ce dernier cas ne joue aucun rôle dans l'arène mondiale, et se déroule dans l'enceinte des souffrances individuelles. Il va sans dire que si Trump se coupait tous les membres, le monde entier en entendrait parler, mais cet acte d'immolation ne changerait rien, quant à son statut politique. Il n'est plus président des États-Unis, mais il a envie de se représenter en 2024. (Cette référence aide à situer la période durant laquelle se déroule la composition de cette œuvre.) S'il se soumettait à ce rituel sanglant, il ne pourrait que diminuer ses chances qui existent toujours, malgré toutes les bêtises dont il est l'auteur. Il a quelques chances d'être réélu, mais s'il se débarrasse de ses moyens de persuasion – n'oublions pas ses gesticulations et ses danses – beaucoup de ses partisans risquent de se dire : « Il ne ressemble plus à rien, notre cher Donald. Il ne dansait pas très bien : il n'était pas Rudolf Noureev. Personne n'ose le déclarer sérieusement. Mais à présent il n'arrive même pas à imiter la cigale qui danse pour suivre le conseil de la fourmi. »

Derrida parle de l'incompréhension, et je dois admettre que je ne comprends pas non seulement notre cerveau et son fonctionnement, mais aussi la conduite de la deuxième cousine ou plutôt de la cousine de notre contessa. Celle-ci lui téléphone pour la mettre au courant de ses malheurs qui ne sont pas plus importants que les malheurs de Sophie. Au lieu d'écouter les détails de ces chutes et renaissances imaginaires, la cousine de la contessa dépose l'appareil sur une chaise et continue de vaquer à ses affaires. Elle entend une sorte de cri continu et quand le cri s'arrête, pour une raison inconnue – pour connaître cette raison, il faut savoir le contenu du cri – elle récupère le récepteur et dit : « Comme c'est triste, tout ça. » Mon incompréhension commence beaucoup plus tôt : je comprends parfaitement bien la réaction, le geste de la cousine. Je ferais la même chose si je ne m'intéressais pas de très près au personnage qui s'appelle la contessa. Mais je ne comprends pas pourquoi la cousine décroche son téléphone, malgré sa connaissance de l'identité de sa future interlocutrice. Au lieu de se dire : « Cette fois, pas d'interlocutrice, pas de cousine », elle se donne la peine de décrocher le téléphone, de supporter son poids, ne serait-ce que l'espace d'une minute ou deux. Il est vrai qu'elle se débarrasse de ce poids assez vite, mais peu importe, peu importe.

Elle perd son temps. Moi aussi, d'ailleurs. Pourquoi parler de ces cousines, de leurs temps, de leurs téléphones, de la ressemblance entre la Sophie d'une autre comtesse et ces comtesses-ci ? On n'en a pas assez de la condition humaine ? On n'en a pas ras-le-bol ? N'est-ce pas la seule chose au monde dont on puisse avoir ras-le-bol ?

Et le cerveau, notre cerveau ? Avons-nous toujours affaire à nous-mêmes ? Il paraît que notre cerveau sait à l'avance ce que nous ferons quelques instants plus tard. Le cerveau décide pour nous, comme s'il n'était pas nous ; comme s'il n'habitait pas dans le même appartement, la même maison ou le même camp de concentration. Et il nous assure que c'est notre décision que nous mettons en marche, que nous suivons pas à pas, seconde par seconde. Notre décision, mon œil, comme dit le cerveau ; mais il ne nous souffle pas cette réplique, de sorte que nous n'en savons rien. De ce point de vue – et c'est le point de vue de notre cerveau – ni la première comtesse ni la deuxième ne savent ce qu'elles font. Si, elles le savent ; elles le savent après coup : tout est déjà accompli par leur cerveau, à part l'accomplissement matériel, si je puis dire. Nous avons des matériaux à notre disposition, et notre cerveau nous dit : « Tu prends ce cube-ci et tu le poses sur ce cube-là. Puis tu prends ce triangle » et ainsi de suite. Notre jeu de construction démarre, se termine et notre cerveau est content. Il nous applaudit et du coup nous sommes au septième ciel. Les six premiers cieux appartiennent de plein droit à notre cerveau. Le téléphone sonne et la deuxième comtesse se dit : « C'est ma cousine qui me téléphone. » Et le cerveau de la comtesse lui dit, quelques secondes auparavant : « Ta cousine va t'appeler. Décroche et parle-lui. C'est ta cousine après tout et avant tout. Quelques mots suffiront. Dis-lui que c'est triste, ce qu'elle raconte. Pas la peine de l'écouter, tu sais. »

Si nous nous occupons de notre conscience que nous partageons avec les animaux et les insectes, cela devient curieux, excitant. Il y a des gens qui disent qu'au centre du monde se trouve le cerveau humain, l'instrument le plus complexe qui soit et que nous ne connaissons jamais, même si les cousines et les cousins nous aident volontairement, avec entrain. Mais le cerveau n'est pas un monument : on le sollicite littéralement et physiquement pour trouver la solution d'une énigme ou trouver la clé de sa maison. Je ne suis pas sûr que je puisse accuser mes amis sur le plan moral. Ils me trahissent à la queue leu leu, et je n'ai aucune envie de passer pour un paranoïaque, car se faire passer pour quelqu'un n'est pas très agréable. Vous passez, vous marchez dans une rue et on vous dit : « Vous passez pour un taquin. » Vous répondez que vous êtes comme vous êtes, mais on continue à vous accabler de toutes sortes d'étiquettes, en disant, entre autres : « Vous êtes un clown. Êtes-vous un clown triste ou un clown joyeux ? » Je réponds : « Je suis la veuve joyeuse », et je chante quelque chose d'approprié pour ne pas décevoir le public. Et s'il n'y a pas de public, je fais tout pour ne pas

décevoir le vide ou le non-public. Il y a tant de « non » qu'on accole à n'importe quel mot ou événement que l'on s'y habitue et que l'on se met à dire « non », même s'il n'y a aucun « non » dans les parages. Tout baigne dans une lumière harmonieuse, musicale, presque parfaite sur le plan audible et inaudible. Vous continuez à dire « non » pour contredire l'harmonie du monde. Pour être honnête : vous ne sentez pas cette harmonie. Vous trouvez toujours la petite bête, et vous jouez avec cette bête jusqu'à l'épuisement. Et puis vous déclarez solennellement : « J'aime les bêtes, que voulez-vous ? »

Aujourd'hui, au musée des sciences, je me suis rendu compte que je rôdais à l'intérieur du cerveau dont j'ai parlé quelques lignes plus haut. C'est dans ce cerveau que mes décisions viennent au monde, parmi ces animaux et même à l'intérieur de leurs squelettes. Je suis prêt à croire qu'une grande partie de mes idées, poétiques et même politiques, si tant est que j'en aie quelques-unes, sont dues à ces os, plus beaux que la plupart des visages humains. On dit que la langue française s'apparente à un dessin en noir et blanc. J'espère que mes œuvres sont blanches, malgré toute leur noirceur. Supposons qu'elles soient aussi blanches que les ossements des animaux historiques et préhistoriques. Mes œuvres et mes pensées sont de toute façon préhistoriques, qu'elles le veulent ou non.

« Faire date », en tout cas, suppose que « quelque chose » arrive pour la première et la dernière fois, quelque chose qu'on ne sait pas encore bien identifier, déterminer, reconnaître, analyser, mais qui devrait désormais rester inoubliable : un événement ineffaçable.

NOTRE AVANT-DERNIÈRE CONVERSATION

Hier, je lui téléphone vers sept heures du soir. Elle fait un résumé de ce que je sais déjà – presque par cœur, comme je dis d'habitude. En tant que pianiste, je devrais dire « par cœur » (tout court) car « presque » entraîne nécessairement des trous de mémoire, ce qui est inadmissible et insupportable. Avoir un trou de mémoire sur scène équivaut à un infarctus du myocarde. Quoi qu'il en soit, la contessa compte son argent, l'argent qui lui reste à la maison, à portée de la main – elle n'a plus d'accès à son compte en banque – et elle me dit : « J'espère qu'il y en a assez pour les timbres. Je dois écrire des lettres à tous ces salauds. » Parmi les salauds, il y a son cousin, Jacques d'Outremonde, qui l'appelle « ma tante » et ajoute que la situation où elle se trouve risque de durer au moins un an.

Quelle est cette situation, en question ? De temps en temps, on lui coupe la télévision, ce qui la prive des nouvelles en provenance de l'Afghanistan. « Vous voulez savoir pourquoi ce pays m'intéresse ? Parce que j'y suis allée, figurez-vous.

- Je pensais que vous vous y intéressiez, parce que vous êtes une citoyenne du monde. Vous l'êtes d'ailleurs, vu le nombre de voyages que vous avez effectués au cours de votre longue existence.

- Vous attendez ma mort ?

- Pas du tout, d'autant que vous n'avez pas l'intention de me léguer quoi que ce soit. Rousseau disait...

- Je m'en fous. Vous êtes fou, vous. Vous me parlez de Rousseau au moment le plus pénible de ma vie.

- Les philosophes nous aident à passer des caps.

- Quelles caps ?

- Celui du suicide, par exemple. »

La contessa a fait deux tentatives de suicide, mais elles ne font pas partie de ce flash car « ce sont les affaires de jours à jamais révolus », comme disent les Russes. (Comme disent les Russes, comme disent les Anglais. On fait le tour du monde et on commence à comprendre ; quelque chose.) La contessa achète du pain et des œufs qui, d'après une estimation où elle ajoute toujours quelques zéros ou d'où elle enlève quelques zéros, à sa guise, coûte plus cher que le pain. Et puis, lorsqu'on lui pose des questions au sujet des zéros ajoutés ou enlevés elle fait un geste qui rappelle le prince Albert quittant de manière élégante la pauvre Gisèle pour épouser une princesse – encore plus riche que lui. Il fait un geste indescriptible pour montrer son fourvoiement bien compréhensible dans le contexte de la cour, un zigzag presque beau, peint par un Picasso local. La belle se tue, le prince souffre. La contessa les oublie au profit de Nouriev.

Je reçois un coup de fil de sa cousine préférée, la cousine ci-dessus. Elle me pose la question au sujet de sa cousine, en disant : « Elle va très bien, n'est-ce pas ? Si je ne reçois pas de coups de fil de sa part, je ne suis pas inquiète. » « Je suis convaincue qu'elle va mal », dis-je à cette autre contessa que je pourrais peut-être appeler « baronessa » pour ne pas les confondre inextricablement. Ce sont des cousines qui s'aiment, apparemment ; par conséquent vous pensez sincèrement qu'elles sont serrées l'une contre l'autre à tel point que deux chevaux n'arriveraient pas à les séparer. Et puis elles se disent quelques mots et l'une d'elles vous demande de la suivre pour vous dire qu'elle est au bout du rouleau et qu'elle n'a jamais pu supporter la famille des cousins dont le père roulait tout le monde. « Il est vrai que maman lui posait des problèmes : ses répliques étaient sanglantes. Je ne sais pas qui a gagné en définitive. Moi, je suis ruinée en tout cas. Je le sais de source fiable. Si je pouvais boire l'eau de cette source, j'en boirais deux bouteilles, trois bouteilles par jour. »

Avant leur rencontre, je téléphone à la première contessa – elle s'appelle comme cela à la demande de son compagnon italien qui a sur le dos ses deux tentatives de suicide – et je lui dis : « Votre cousine est au courant de votre état. » (Par parenthèses, son dernier amant était un amiral espagnol et lorsque la contessa prononce ces mots : « en général, vous savez », je l'interrompe pour dire, « Vous devriez, me semble-t-il, utiliser l'expression 'en amiral'. En amiral nous sommes heureux au cap Canaveral. »)

Je raconte à la deuxième contessa tout ce qu'elle doit savoir avant de rencontrer la première représentante de sa race. Je lui dis qu'elle est sous tutelle. « Alors, tout sa famille a dû se mettre contre elle pour qu'elle ne dilapide pas l'argent de ses ancêtres et aussi de l'État. » La comtesse dit – il y a tout de même une différence entre elle et la contessa – que l'installation de sa cousine dans une maison de retraite ne serait pas une mauvaise idée. Pourquoi parle-t-on de maisons de retraite ? Parce que, d'après *une* personne en tout cas, le but des persécuteurs consiste à mettre la contessa dans cette maison proverbiale pour l'isoler de toute transaction financière où elle perd de l'argent, inévitablement. Cet argent lui appartient, me semble-t-il. Si je voulais vendre ma maison et acheter une million bouteilles de vodka, je pourrais le faire : personne ne m'en empêcherait, si j'ai bien compris la structure du monde de la loi. Je connais le nom de la loi : au nom de ce nom on a fusillé pas mal de gens ; pas seulement en URSS. Comme dit Proust : nom de nom.

« Que ferais-je dans une maison de retraite ? dit la contessa. Je me suiciderai. Et puis on tue les vieux chiens dans des maisons de retraite. Et il n'y a que des dingues, des fous à lier dans ces maisons. On veut me faire passer pour une folle pour m'enfermer dans cet asile. C'est toujours pour, c'est toujours pour, dans le mauvais sens. » Je lui rappelle le film où Charles Boyer rends sa femme folle (la fait passer pour) car il fait du bruit en cherchant des bijoux. Un film qui convient doublement à la situation, au vol de ses bijoux et de son âme. Et tout d'un coup elle me dit : « J'ai mis une heure pour changer les draps. Il faut que j'écrive à Pascal. Les femmes de chambres, ça se trouve tout de même, les boniches. »

« Au moment du suicide, la joie divine éclate. Même si la famille est en détresse. » Cette note ne m'oblige à rien ; la contessa non plus. Rien ne l'oblige à se suicider ou à continuer de vivre sur la planète où les machines avalent ses cartes de crédit. Elle demande à une de ses cousines : « Pourrais-tu me conduire vers une machine où je pourrais mettre ma carte ? la plus proche ? » Les cousines se dirigent vers une machine sans savoir si elle est plus proche que d'autres machines, et la contessa met sa carte dans cette machine assez courageusement, en comptant sur sa bonne santé et le concours de Dieu en qui elle ne croit pas vraiment. La machine avale sa carte – tout cru, comme me dit la contessa. Et une fois de

plus, je me remémore le livre de Lévi-Strauss consacré au cru et au cuit. Que serait-il arrivé si la machine avait avalé sa carte toute cuite ?

Dans un chapitre précédent j’amorce une discussion au sujet de sa voiture, de la voiture de notre contessa. Cette voiture ne vaut rien, même pas une description succincte de ses malheurs et de sa décadence. Je dis à la comtesse que tout le monde a l’air de s’acharner contre cette voiture qui ne paie pas de mine. On lui vole ses papiers, deux fois de suite. Je me demande si ma voiture, ma BMW, est digne de l’attention des voleurs. Parfois je trouve un petit mot accroché à son rétroviseur : « Votre voiture nous intéresse. » La voiture de la contessa ne peut intéresser personne ; à part les fous dont elle fait partie plutôt inconsciemment. La comtesse (*number two*) est toujours au bout du fil et je lui parle des tribulations de la voiture et de ses papiers. « On s’acharne contre sa voiture », lui dis-je. « Je ne m’acharnerai jamais contre cette voiture », dit-elle.

Sa cousine (pour en revenir à elle) est dans un piteux état et même les gens qu’elle blesse involontairement, par l’entremise de ses paroles, se mettent à pleurer en écoutant l’horreur de ses malheurs. Elle dit notamment : « Je me sens comme un oiseau perdu quelque part. Je ne sais pas où. » Je l’assure qu’elle est un ange car Swedenborg en parle dans un de ses livres. « Il est vrai qu’il ne parle pas de vous personnellement. Il a vécu quelques siècles avant votre naissance. Mais ce qu’il dit exprime votre déconfiture à merveille, croyez-moi.

- Rien ne peut exprimer ma déconfiture. À propos, je ne peux même pas m’acheter une confiture de cerise ou une marmelade anglaise.

- Il parle des anges. Swedenborg parle souvent des anges et d’autres créatures qui volent partout et toujours. Ils n’ont rien d’autre à faire. Balzac en parle aussi dans une de ses nouvelles ou romans. Ce roman s’appelle *Séraphita*, si je ne m’égare complètement, ce qui m’arrive de temps à autre.

- Ça m’arrive aussi, dit la contessa.

- Cet hermaphrodite tombe amoureux tantôt d’une femme, tantôt d’un homme. Je me demande pourquoi : il est déjà complet. Il reflète le cosmos et Dieu puisque dans sa nature – évitons le mot ‘substance’ pour honorer Spinoza – un homme et une femme mènent une existence paisible. Au sein (littéralement) de cette créature.

- Je n’aime pas les hermaphrodites. Je préfère les anges. »

Alors je prends le bouquin que je porte toujours dans mon attaché case, lorsque je me dirige vers la maison de la contessa. Je l’ouvre et je lis le passage suivant : « Bien que tout dans le Ciel apparaisse absolument comme dans le monde, dans un lieu et dans un espace, toujours est-il que les anges n’ont aucune notion ni aucune idée du lieu et de l’espace. »

J'explique à la contessa que les anges qui sont désireux de l'aider de toutes leurs forces (et leurs forces dépassent de loin nos forces humaines) ne le font pas pour la bonne raison qu'ils ne connaissent pas son adresse. Et même s'ils la connaissaient, ils ne pourraient pas intervenir dans le cours des événements qui la touchent de plus près et pénètrent même dans son corps, dans sa psyché, puisqu'ils n'ont aucun sens de l'orientation. « Et ils n'ont pas de GPS », ajouté-je en comptant sur son intelligence et sa compréhension.

« Je pensais que j'avais un ange gardien, dit-elle.

- Vous en avez un ou deux, j'en suis certain, lui réponds-je.

- Alors, d'après vous, tous ces anges ne sauraient me localiser, même s'ils le voulaient mordicus.

- Je n'en sais rien, réponds-je. Je ne sais pas ce qui se passe quand les anges veulent quelque chose mordicus. »

La contessa prétend que l'on détourne son courrier, si bien qu'elle n'arrive pas à jouir des photos prises lors d'une célébration vouée (corps et âme) à l'anniversaire de leur dynastie ou famille ou n'importe quoi et qui. Je ne suis pas au courant de ce qui se passe au sein de cette famille, mais je sais que son chef s'appelle Syriaquissime et cela me suffit pour m'imaginer les célébrations et les feux d'artifice que l'on contemple quand on célèbre quelque chose ; les yeux grands ouverts, en criant « ah » et « oh ». Je n'ai aucune idée de la façon dont le dénommé anniversaire s'est déroulé. Il se peut qu'il y ait eu un nombre suffisant des tranches de foie gras sur une dizaine de tables situées dans la cour d'un château quelconque ; pas tout à fait quelconque. Je dis n'importe quoi car je n'ai pas de photos liées d'une manière ou d'une autre à la fête.

Et les anges gardiens ? Parfois j'ai mal partout et un ange gardien qui ne connaît ni l'espace ni le temps sait pertinemment que son client souffre dans toutes ses cellules. On lui dit : « Voici ton client. D'accord, tu ne le situes pas correctement dans la structure de l'univers que tu ne connais pas. Tu ne connais que ton petit coin où tu t'agites avant de sortir dans le monde. Sors dans le monde et puisque tu es assigné à ce client-ci, tu le trouveras facilement. Il ne faudra même pas le chercher : il te suffira de sortir de ta tanière. Tu sors de ta tanière et tu ne vois rien du tout. Mais tu dois savoir que ton client est là. Tu ne dois pas chercher l'emplacement de ses bobos. Ils sont partout, tu m'entends ? Tu fourres ton nez partout, et ton nez guérira ton client en un rien de temps. »

Pour une fois, j'aimerais parler d'autre chose. Je parle toujours de la contessa et de mes bobos. Et la musique dans tout ça ? Y a-t-il de la musique dans le monde ? Je viens d'écouter une partie de *Boris Godounov* interprétée par Karajan, et je me dis qu'il faudrait mieux de

parler de Boris ou de moi-même, au lieu de m'enfoncer dans les trous noirs que je ne connais pas, par-dessus le marché. Comme il s'agit de moi-même, pour une fois, je pourrais dire (et je dois le dire : c'est mon devoir) que je suis par-*dessous* le marché. Autrement dit, on ne me trouve ni sur le marché ni à côté du marché, mais si l'on regarde *au-dessous* de tout ce qui se passe, on peut me voir, recroquevillé dans un des coins innombrables que la création nous fournit tous les jours ; et à longueur de journée. En ce qui concerne Boris et tous les Godounov, j'ai écouté le morceau qui correspond à la fin de la chronique tenue par un moine, dans un monastère quelconque. D'ailleurs, je voulais m'installer dans un monastère, pour de bon. Pour de bon – dans tous les sens du terme. Et c'est un cousin de la contessa qui s'est porté volontaire dans ce domaine ; dans le domaine de mon transfert au monastère situé à une cinquantaine de kilomètres de ma demeure. Mais le Covid intervient et tout tombe à l'eau, à l'exception de mon chat qui est toujours là, Dieu soit loué, chanté et enregistré sur les disques. (Dieu ; et mon chat aussi.)

Oui, j'ai terminé pas mal de choses, mais je ne sais pas si ces choses sont mauvaises ou non. Il y a trois jours j'ai fêté mon anniversaire et j'ai bu une bouteille mémorable dont je me souviendrai sur mon lit de mort ; peut-être, peut-être. De quoi se souvient-on sur son lit de mort ? De la mort, de Dieu ou simplement de son lit ? Je termine, je recommence. Et cela ne rime à rien, même s'il y a des rimes dans mes écrits, ce qui arrive parfois. Par exemple : « Je suis allé à Rome / En buvant du rom. » Malheureusement je ne sais pas comment on épelle cette boisson dont je ne profite jamais, étant donné que je préfère le vin. (En Russe, c'est *rom*.) Je ne bois même pas de vodka, malgré mon origine. On me pose la question assez souvent : « De quelle nationalité êtes-vous ? Ah bon, vous êtes russe. » Et on m'offre toute de suite deux bouteilles de vodka. Pourquoi ? pourquoi ? comme dit le poète. Mon amour les couve au ras des flots, si je ne me trompe.

Et la contessa ? Je crois que j'ai déjà parlé du détournement de son courrier. (Pour une fois, on ne parle pas de détournements d'avions.) Mais je suis presque sûr que je n'ai pas raconté la suite de l'histoire. La plupart des histoires ont une suite, même si l'on vous dit que les personnages vécurent jusqu'à la fin de leurs jours sans se suicider, sans assassiner leurs enfants et leur famille. Eh bien, elle va à la poste et pose la question qui lui brûle les lèvres. Et l'employé lui répond du tac au tac : « C'est un ordre. Vous n'avez le droit de recevoir rien du tout. »

Au cours de notre conversation récente, je lui ai dit qu'il fallait faire attention car les paroles sont des armes à feu. « Vous pensez que vous ne faites rien de mal car vous ne glissez pas des morceaux de sucre dans les moteurs. Mais il y a des choses impalpables, invisibles. La

plupart du temps, les anges sont indéfinissables. Vous blessez les gens et un jour vous risquez de blesser quelqu'un à mort. Alors, on vous emmènera à la guillotine, et vous y irez, à l'instar de Marie-Antoinette. La folie est multiforme et il ne faut surtout pas la réduire aux livres de Foucault et aux individus qui répètent à longueur de journée : 'Je suis Napoléon', 'je suis Marie-Antoinette'. Il est rare de trouver Louis XVI parmi ses individus.

-Vous pensez que je suis folle ?

- Non, pas nécessairement. De toute façon, que je le pense ou non ne modifie en rien votre destin.

- Et s'il y avait un procès ? Que diriez-vous aux juges ? Diriez-vous que je suis normale ?

- Sous serment ? Je n'en sais rien. Si je devais poser ma main sur la Bible, je dirais que vous êtes légèrement décalée.

- Par rapport à quoi ? par rapport à un calque ? de quel calque parlez-vous ? »

Sa cousine, la comtesse dont j'ai parlé plus haut, dit que l'idée de la maison de retraite lui plaît ; en tout cas, les grandes lignes de cette idée lui plaisent énormément. « Il paraît qu'elle ne joue plus de piano. Son piano est muet, en quelque sorte. On pourrait donc le mettre dans son appartement. Si elle vend sa maison, elle aura de quoi s'acheter un appartement dans une maison de retraite. Pas de Liszt, pas de plaintes des voisins. Mais je ne suis pas sûre qu'on lui permette d'utiliser le téléphone. Quand elle est au téléphone, elle crie tout le temps, et ses cris sont encore plus stridents que ceux de son piano qui sont obligés, hélas, de suivre les ordres de ses doigts. »

Tantôt elle crie, et ses cris m'informent que je suis un salaud (va !) et aussi un connard (va !). Ce va va et vient, et je joue un jeu inspiré par la cadence de ces ajouts. Je fais de mon mieux pour provoquer les insultes, pour les inspirer au bon moment, et puis je parie, soit sur « va », soit sur son absence. Le ton monte, sa voix atteint le volume requis et j'entends l'injure habituelle. Pendant quelques minutes, elle m'agonit de ses injures. Elle est remontée à tel point que je me demande s'il ne s'agit pas d'une vraie agonie – celle qu'on voit dans le film consacré à l'assassinat de Raspoutine. Ou de Mussolini. Ce dernier (et ce premier aussi) avait une multitude de maîtresses qui rendaient visite à la chambre secrète située à côté de son bureau. Le rite ne durait qu'une dizaine de minute ; une demi-heure maximum. Il y avait beaucoup de contessas parmi les femmes dont le Duce jouissait entre deux discours. Et une de ces contessas aurait pu être la mienne. Elle en faisait sans doute partie, étant donné son âge vénérable.

*

« Hitler s'adonnait à la peinture durant son séjour à Vienne. Mussolini avait un penchant marqué pour la musique, et notamment le violon. Le futur Duce prenait plaisir à donner de petits concerts en famille ou entouré d'amis » (André Brissaud, *Mussolini et fascisme*).

Dans le domaine de l'amour, je suis demeuré du côté de Platon – pendant des années et des années. Je m'adonnais à ce que nous appelions spirituellement des « promenades émoustillantes » pendant lesquelles il n'était pas interdit d'échanger un ou deux baisers. Trois baisers étaient fêtés comme une victoire de grande envergure. On était même capable de boire du champagne à cette occasion. (À l'âge de quinze ans je buvais du champagne et de la vodka. Les vins soviétiques étaient au-dessous de tout soupçon ou plutôt au milieu de tout soupçon.) Je me rappelle que le nombre des promenades marquées par des baisers augmentait lentement, mais sûrement. Un jour je dis à un de mes amis : « Vingt-cinq » et il me répond : « Un. » La nuit précédente, pour la première fois, il avait fait l'amour dans la réalité, dans l'espace à trois dimensions.

Mais parlons plutôt du violon : je n'ai pas de quoi me targuer dans le domaine de l'amour réel, palpable, palpitant. Mon père m'achète un violon ; je devais avoir quatre ans. Aujourd'hui, les Japonais et les Coréens surveillent leurs enfants ou plutôt leur carte d'identité, et lorsqu'ils atteignent l'âge suffisant pour tenir un violon, ils les envoient dans une école musicale. Rien d'étonnant que dans leurs écoles on ne voie que des gosses de trois ans. Mon père rate le coche : il aurait dû m'acheter ce violon un an plus tôt. Cela n'aurait rien changé, d'ailleurs : je n'ai jamais touché ce violon. (Dans le sens musical du terme.) Un jour j'ai eu envie de l'écraser contre un poteau électrique, mais un de mes copains m'appelle – un match de foot nous attendait et le foot, d'habitude, n'attend pas – et je laisse le violon par terre, quelque part. Il disparaît et personne ne le regrette, même pas ma mère : elle voulait que je devienne pianiste. Sa disparition prouve, pourtant, que les Russes ont de la musique dans l'âme ; et l'âme russe est connue dans le monde entier.

Et le piano ? C'est une question rhétorique et en même temps cela me touche profondément, parce qu'en définitive (et ce processus a duré assez longtemps) j'ai adopté le piano un peu à la manière de la contessa : il est devenu mon enfant ou mon père, ce qui revient au même. Vous vivez au sein d'une famille et il va sans dire que vous savez qui sont votre père, votre mère et votre frère. Vous ne voulez tuer personne, contrairement à ce que suggèrent Freud et la plupart des mythes, mais vous vous sentez plus au moins à l'aise : vous n'êtes pas seul et aucun loup ne vous mangera. Oui, votre famille vous défendra avec des

haches et des Kalachnikovs qui sont devenues légendaires et proverbiales au cours des dernières décennies. Par conséquent, les familles, leur sein et leur structure sont toujours très importants, malgré les controverses, les rapports qui se décomposent d'après Spinoza ; et d'après d'autres chercheurs, philosophes et observateurs plutôt neutres et objectifs. Eh bien, le piano est devenu un membre de ma famille réelle et imaginaire ; en l'espace de cinq ou six ans. Je ne sais pas par quel bout compter toutes ces années qui filent à toute allure et parfois dans tous les sens. Vous suivez un sens et vous avez l'impression d'attraper quelque chose : un bout de ficelle, par exemple. Et puis vous constatez que vous n'avez rien ni à votre disposition ni à votre indisposition. Et vous vous mettez au piano pour jouer quelques notes pour vous rassurer, pour vous assurer d'un avenir quelconque. Vous êtes prêt à accepter un avenir irradié, si étrange que cela paraisse à première vue, à deuxième vue.

Vous vous demandez si cet avenir irradié irradie quelque chose, ce qui expliquerait sa nomination ou dénomination ; et puis vous passez à l'essentiel car nous n'avons pas le temps pour les détails dans ce monde irresponsable. Ce monde immonde (c'est un jeu de mots facile, mais il est presque impossible d'en contester la véracité) ne tient compte d'aucun de nos désirs spontanés ou non. Il faut gagner sa vie et exploiter à fond l'accomplissement de ses désirs, de sorte que l'on se met au travail et que l'on travaille jour et nuit pour pouvoir aller au cinéma ou faire des courses insignifiantes, embellies de quelques chocolats ; signifiants, si l'on veut. Mais qu'est-ce que ça change ? Rien du tout. Vous êtes toujours dans un piteux état, et même si vous resplendissez à la lumière du jour ou à la lumière artificielle de la nuit, votre resplendi ou splendeur ne veut rien dire du tout. Ou bien ces mots disent que vous êtes misérable et que les nouvelles misères vous guettent partout et toujours. Et la seule chose qui vous prémunisse contre ces misères se trouve à l'intérieur et même à l'extérieur du roman d'Hugo que vous n'aimez pas.

Mais continuons à pianoter, d'autant que notre piano droit, notre voyageur vaillant, est toujours à ma disposition, grâce à ma mémoire volontaire. Je ne pianotais pas – même en passant ; ni à l'âge de quatre ans ni à l'âge de cinq ans. Et puis ma mère me demande de jouer une gamme. Je ne sais pas de quoi elle parle. Alors, elle me dit : « Do, ré, mi, fa, sol, la, si. » Comme disent les musiciens russes (c'est un ajout bien connu) : « Un chat voyage dans un taxi. » Heureusement, cela se traduit facilement : on a tant de problèmes avec la traduction et la communication. Tout le monde s'en occupe : l'Union Européenne dont le siège n'est pas très loin de chez moi. Il est assez loin pour que me sente tranquille, Dieu soit loué. Le chat est dans un taxi ; moi, je suis assis devant le piano droit de mon enfance, de ma naissance. Dans ma jeunesse j'ai eu deux pianos à queue car ma destinée, à ce moment-là (il s'agit plutôt

d'une longue période) était liée au piano et à la musique ; pas aux mathématiques, à la physique, à la chimie et à tutti quanti.

Que pourrais-je dire à présent au sujet des engouements de mon enfance un peu puérile ? Les jeux de construction que je tripotais en dehors de mes heures musicales me permettaient d'entendre des voix lointaines ; quand ma radio rudimentaire marchait à plein volume. Et cela me rappelle encore une chose, un aspect de ma vie soviétique. Il faut préciser, pourtant, que ni ma vie soviétique ni cet aspect n'ont joué un rôle dans ma vie universelle. On se demande, d'ailleurs, si cette vie universelle existe quelque part, pas seulement dans l'univers. Et ma vie personnelle ? Je me souviens de l'ardeur que mes concitoyens intellectuels manifestaient dans le domaine de l'écoute. Parfois ils écoutaient aux portes, mais la plupart du temps ils écoutaient « La Voie de l'Amérique » qui leur disait la vérité sur l'histoire de l'humanité et du moment présent. Il y avait aussi « L'Onde allemande » dont les « bruisseurs » – c'est ainsi que je les appelais, en français, pour ne pas perdre le contact avec ma langue préférée – étouffaient dans l'œuf les initiatives que les speakers russo-allemands prenaient pour nous tenir au courant de nos tragédies. Ces tragédies se déroulaient sous nos yeux, mais nous n'en savions presque rien. C'est comme si quelqu'un (un agent du KGB) se précipitait vers nous au bon moment ou plutôt au mauvais moment et plaquait ses mains sur nos yeux, en disant : « Il n'y a rien à voir. Il n'y a pas de beaux paysages maritimes, il n'y a pas de belles voitures. Pour voir une belle voiture, vous devriez acheter le nouveau numéro du magazine 'Connaissance et force' ».

Nous sentions la force de ces mains qui nous cachaient tout ce qu'il ne fallait pas voir – du point de vue des organes soviétiques, comme on les appelait. À présent, lorsque j'entends le mot « organe » je pense à quelque chose qui n'a rien à voir avec les agents du KGB ; et j'entends même parfois la *Passacaille* de Bach. Le nom de Bach me ramène vers le piano, si bien que je peux dire : « À cette époque-là de ma vie, tous les chemins menaient vers le piano, vers mon piano et vers d'autres pianos qui remplissaient notre école musicale où j'ai atterri à l'initiative de ma mère. Un jour, ma mère décide qu'elle n'est plus en mesure de m'enseigner l'art du piano. Elle pouvait jouer quelques morceaux : le début de *La Pathétique* de Beethoven, par exemple. Mais je pouvais déjà parcourir, tant bien que mal, tout le premier mouvement de cette sonate, pas uniquement l'introduction. Je le fais toujours, d'ailleurs, ce qui prouve que le lien du temps ne s'est pas désagrégé et Hamlet a tort quand il dit : « *The time is out of joint.* »

J'étends mes bras pour démontrer le cours de ma vie où les jeux de construction et les fugues de Bach se mêlaient d'une manière plutôt harmonieuse. Je peux donc dire que c'est

toujours moi, par-ci et par-là, dans les années quarante du siècle dernier et dans les années vingt de ce siècle-ci.

J'ai déjà esquissé l'aspect multiforme des occupations auxquelles je dédiais mon temps enfantin et même mon temps juvénile. Ma chambre regorgeait de fusibles et d'éprouvettes, et j'éprouvais une sensation bien particulière au moment où je réussissais à arracher mon regard de la complexité, de l'*intricacy* de mes projets constructeurs, biologiques et chimiques pour l'amener vers le clavier au-dessus duquel une partition me faisait un clin d'œil, comme si elle avait été peinte par Magritte ou Salvador Dali. Ce que je veux dire se rapporte surtout au déterminisme, au destin. Malgré la diversité de mes intérêts et de mes constructions (musicales et physiques), en fin de compte nous nous retrouvons tous ensemble à ce moment précis, ce matin, dans mon bureau situé au premier étage de ma maison belge dont l'adresse ne joue pour le moment aucun rôle dans mon récit. (Il a déjà joué beaucoup de rôles dans mes écrits et à présent je lui octroie une pause-café.)

Mes constructions physiques. Je ne devrais pas passer sous silence les leçons de la gymnastique qui détruisaient systématiquement mes rapports moléculaires. (Toujours le même discours : Deleuze, Spinoza. Leur discours de la méthode.) Je pouvais courir deux kilomètres sans me sentir épuisé, sans m'écrouler en appelant au secours. Si, un jour, je m'étais écroulé pour de bon, je suis certain que mes camarades de classe auraient continué leur course, en prenant comme appui mon corps : mes jambes, mon ventre, mes yeux. Je ne crois pas qu'ils me détestaient, mais leur mépris à mon égard se manifestait de temps à autre, comme pour me rappeler le sobriquet qui me collait à la peau : « Sac de merde. » L'auteur de ce sobriquet sordide, notre professeur de la gymnastique, l'employait surtout quand j'effectuais tant bien que mal (mal, mal, mal) un saut en hauteur ; et aussi quand mon corps engageait une lutte contre un trapèze. Le trapèze ne bougeait pas, comme pour imiter le comportement d'un géant qui se voit dans l'obligation de détruire un adversaire frêle, mince, éthéré et complètement ridicule. Il ne bouge pas, tandis que son adversaire se démène dans tous les sens. Il recourt même à sa tête qui, telle une boule de démolition, se heurte (plutôt maladroitement) contre le ventre du géant et même contre ses organes génitaux. On dirait que l'adversaire cacochyme a l'intention de détruire les rapports entre le sperme du géant et ses futurs enfants qui, à cause de cette intervention inopinée, risquent de demeurer à tout jamais dans le royaume de virtualité. Mais le géant dit de but en blanc : « Tu veux assassiner mes futurs enfants ? Je te les montrerai d'ici trois, quatre ans. Et je te laisserai en vie pendant ces années. Et je te tuerai juste après la démonstration, le spectacle que je prépare soigneusement avec ma future épouse. »

Je me démenais, je me tortillais, tantôt au-dessus du trapèze, tantôt par terre, aux pieds de mon tortionnaire. « Quel sac de merde », disait-il. Une fois il me donne un coup de pied, si bien que mon corps roule à travers la salle de la gymnastique. À la fin de la torture, je dis à notre instituteur que les sacs remplis de merde ne roulent pas si allégrement. Je ne suis donc pas un sac de merde. Je n'appartiens pas à cette espèce de créatures, à cette race. Comment cet épisode s'inscrit-il dans ma vie actuelle ? Serais-je toujours un sac de merde ? d'une manière ou d'une autre ? Quelle est ma manière d'être ? Ne parlons plus de ma substance – par crainte de tomber une fois de plus sur des sacs et sur de la merde. Ma manière d'être, en revanche, n'emprunte pas les tendances de la merde, sauf si c'est ainsi que l'on caractérise mes écrits et mes interprétations pianistiques des grandes œuvres du passé. Mais (comme dit la contessa) ne soyons pas scatologiques. À propos (à propos de la contessa : mes amis pensent que je lui consacre trop de propos), elle se prépare à écrire une lettre au chef de la famille qui, à son avis et à mon avis aussi, est en mesure de démêler les confusions où s'embrouillent les esprits de ses persécuteurs ; et de ses sauveurs, si étrange que cela paraisse. Tout est embrouillé dans cette histoire et seul un vrai débrouillard serait capable, à mon avis, de venir à bout de tous ces problèmes.

À propos, il y a une quarantaine d'années – c'était après la chute du communisme – j'ai rendu visite à ma vieille école. Je descends au sous-sol et presque machinalement mes pas se dirigent vers notre salle de la gymnastique d'où sort une femme, une seule. Elle me dit de but en blanc : « Vous êtes notre ancien élève ? Il n'y a que des anciens élèves qui passent par ici. Vous avez donc connu notre professeur de gymnastique. Il est mort la semaine dernière. » « D'ici quelque temps c'est lui qui sera un sac de merde », lui dis-je.

FLASH SPECIAL

Hier – c'est comme si c'était aujourd'hui – je téléphone à la contessa et je constate que son humeur n'est plus du côté des nuages et de la mer Noire. (Au lieu de dire : « Je broie du noir », elle dit d'habitude : « Je suis au bord de la mer Noire. » Je me souviens tout d'un coup d'une sorte d'éclair noir : elle avait prononcé cette phrase la veille de sa deuxième tentative de suicide.) « Vous êtes au bord de la mer du Nord, à ce que je vois », lui dis-je. « La mer blanche, vous voulez dire ? Vos plaisanteries tombent à l'eau aujourd'hui, ne trouvez-vous pas ? Et dire que vous avez vécu pendant vingt-six ans au bord de la mer Rouge. Oui, je suis de bonne humeur, parce que je peux enfin passer des coups de fil. Et la télévision marche. Vous l'entendez ? » Je l'entendais, aucun doute là-dessus. Je ne me demandais même pas s'il s'agissait d'un groupe d'êtres humains ressemblé près du téléphone. D'ailleurs, personne ne

rend plus visite à la contessa. Certains disent que sa maison ressemble à une porcherie : « On marche sur les cacas des chiens et peut-être aussi... », disent les membres de ce groupe. (Ceux qui ne sont ni malveillants ni vulgaires.) Les membres d'un autre groupe disent que « c'est un cloaque innommable ». « Hélas, Adam n'a pas eu le temps de donner un nom à ce cloaque », dit quelqu'un. Décidément tout tombe à l'eau aujourd'hui, les plaisanteries y compris.

« Êtes-vous sûr que le téléphone marche dans l'autre sens, dans notre sens ?

- Il marche dans tous les sens, j'en suis certaine, me dit-elle. Il a sonné une fois.

- Pourquoi ne l'avez-vous pas laissé sonner une deuxième fois ?

- Parce que je n'avais rien à dire à Bernard de Roquefort. Je ne lui parle qu'une fois par an, le jour de son anniversaire. Si je lui parlais ce soir, il croirait que c'est son anniversaire.

- Dans une chanson russe, un petit garçon chante ceci : 'Malheureusement l'anniversaire n'a lieu qu'une fois par an.' Il chante, tout en mangeant un esquimau, le cadeau d'anniversaire de sa sœur.

- Je mangerais bien un esquimau, mais je n'ai pas d'argent ni pour les glaces ni pour les chocolats ni pour les gâteaux ni même pour les timbres. Mais je ne suis plus coupé du monde. Pas entièrement. »

Je lui passe un coup de fil ce matin. J'entends une série de cracs, cracks, krachs, kraks. « Je mange du chocolat, dit-elle.

- Alors, tout va bien, Madame la Marquise.

- Madame la Contessa. Rien ne va plus.

- Et la télévision qui marche du tonnerre ?

- Elle ne marche plus.

- Et le téléphone ?

- Tout à l'heure j'ai appelé Bernard de Roquefort. Cette fois, j'ai laissé sonner deux fois. De toute façon, il vient toujours de l'autre bout de son château. Ça lui prend un temps fou. Ce que j'ai entendu la deuxième fois n'était pas vraiment une sonnerie. Boule-boule-boule-boule. C'est ce que j'ai entendu.

- Il a peut-être laissé tomber l'appareil dans sa baignoire. »

Et puis j'apprends que son téléphone ne marche pas non plus ; depuis ce matin ou depuis une heure. Ce qui compte c'est l'état actuel des choses ; l'essence instantané, comme disent les spinozistes. Cette essence vous accompagne pendant un instant, mais cet instant peut durer une éternité, comme nous les savons tous. Quand on dit « un instant », on pense à l'éternité ; les opposés se rencontrent et s'embrassent. Les hauts et les bas nous poursuivent

aussi, et je me dis que cela me rappelle beaucoup de choses, notamment mon départ de l'Union Soviétique. Mais ce n'est pas le moment d'en parler car cet épisode demande une investigation, un déploiement de toutes mes forces. À ce propos, j'aimerais citer le songe de Descartes qui, au moment donné, lâche prise et se retrouve tout seul, sans son bagage scolastique, sans saint Thomas d'Aquin ; et compagnie, comme dit un de mes copains russes. « *And company* ». On appelait ce phénomène « l'émigration intérieure ». On disait un mot anglais et on croyait avoir vécu en Angleterre pendant une décennie. Si l'on prononçait deux mots anglais, on pouvait se dire que la vie n'était pas gâchée, que l'on avait assisté à tous les concerts de Beatles et de Karajan.

Et la neige, la nostalgie ? Un milliardaire russe s'installe à Londres, comme d'habitude. (C'est un refrain, je vous assure.) Et il dit à un journaliste : « Je regrette la neige, elle me manque. Je suis en manque de neige car ici il n'y a pas vraiment de saisons. Vous voyez la neige tomber ou même fondre, et vous vous dites qu'il y a des saisons, que Vivaldi avait raison. Et si la neige ne tombe ni fond, vous vous dites que vous vivez dans un monde tronqué. C'est ce que je n'aime pas à Londres : l'absence de bonhomme de neige. » Et moi ? Même une bonne femme de neige ne me manque pas. Et les coupoles, les cercles qui se forment autour des églises russes, autour des cathédrales ?

Tant de choses découlent de ces deux conversations avec la contessa. C'est comme si l'on parlait de Dieu qui se concentre parfois – dans le célèbre poème de Maurice Sève, par exemple – dans un point d'où proviennent l'histoire et les histoires, les quiproquos et les qui, et les pros. Il y en va de même pour mon départ de l'Union Soviétique. Je me suis dépouillé de tout, de presque tout, en quittant ma partie de fortune ; d'infortune, comme le dirait n'importe qui. Était-ce difficile ? on me le demande encore ; quarante-sept ans après. (J'ai battu le record de Dumas Père.) Je me souviens de la dernière nuit soviétique. Pour un tas de mes concitoyens, cette nuit a duré encore quinze ans environ.

Je verse quelques larmes dont je n'ai pas honte : j'aime les larmes et j'aime le processus grâce auquel je les verse au moment opportun ou inopportun. J'ai versé ces larmes en présence des deux amis qui me trahissent à présent ; allégrement, *allegro vivace*. Pourquoi ? Parce qu'ils sont restés dans un pays qui ne se civilise pas, malgré le passage laborieux du temps. Le temps passe, mais rien ne casse, comme si une grande partie de ma patrie était toujours entre les griffes des soviets. Ces griffes sont toujours là et on voit les égratignures, les écorchures dues entièrement à l'action inlassable de ces griffes. On imagine un chat – j'aime imaginer des chats – qui courbe son dos, sort ses griffes et, les poils hérissés, se jette sur vous sans crier gare. Et même si ce chat crie « gare », vous ne vous sentez pas d'aplomb et

vous capitulez avant que les griffes ne s'enfoncent dans votre peau, votre corps et le reste de votre substance ou essence ou moyen d'être.

Pendant une grosse partie de cette nuit qui se termine enfin – un jour, j'allais écrire – je cherche une bande magnétique où ma pièce radiophonique avait été enregistrée quelques mois auparavant. Je voulais absolument la retrouver parce que je comptais me lancer dans cette direction ; et je ne savais même pas de quelle direction il s'agissait. Je ne le sais toujours pas, malgré toutes les années que j'ai vécues en allant quelque part. Je crois que j'ai bu ce soir-là, cette nuit-là ; et pourtant il fallait que j'affronte la vie en pleine possession de mes moyens, sinon je risquais de m'arrêter à la frontière et d'être renvoyé dans mes pénates ou dans leurs prisons. La cont(f)essa me dit incessamment : « Je ne sais pas où je vais », et il ne faut pas toujours se souvenir de *Quo vadis* ? lorsqu'on entend une phrase pareille ou quelque chose de similaire qui s'étend le long des mêmes lignes, d'après les Anglais. Le long des mêmes lignes énergétiques, si je comprends bien ce que l'on dit dans le monde.

Je cherchais la bande magnétique toute la nuit, et c'était un signe, le fait que je ne l'ai pas retrouvé. Et j'emploie ce mot (« signe ») dans le sens où il était usé jusqu'à la corde en Russie où l'on parlait des *znak* à n'en plus finir. Eh bien, c'était fini, cette nuit-là. Je pensais qu'en Occident je mangerais du chocolat suisse, boirais du vin français et composerais des pièces radiophoniques où toutes mes passions pourraient s'unir pour créer une harmonie inédite, *unheard of*. Il ne faut pas oublier – et je ne l'oublie pas, inutile de le préciser – que j'étudiais la langue anglaise pour pouvoir me débrouiller en Occident sans peine, *without toil*. Il y a eu beaucoup de *toil* pourtant, mais comme je le dis dans un e-mail récent envoyé à un de mes amis (il me souhaitait bon anniversaire) : « *Happy and healthy, until further notice.* » Jusqu'au nouvel ordre. Oui, heureux et en bonne santé relativement ; ou entièrement, si l'on exclut mes jambes de ce rapport à l'académie. (À quelle académie ? À celle de Kafka, pour honorer un de mes premiers amours ? Que Tourgueniev parle de ses demoiselles à n'en plus finir. Je parle de *mes* amours, de *mes* héros.)

J'étudiais l'anglais auquel je consacrais le plus clair de mon temps. Et ce temps était clair, clair, étant donné que je rêvais de ma vie occidentale, de mon avenir radieux, divorcé du communisme et de tous ses relents, de tous ses miasmes. À présent, à l'époque du Covid, les spécialistes nous disent : « Une chose est certaine : nos enfants, sans parler de nos petits-enfants, vivrons moins bien que nous. Beaucoup moins bien. » Et nos ordinateurs ? et tous nos pods, tous nos smarts ? Alors, l'avenir radieux n'existe pas ? nulle part, même pas sur la lune ? Autrefois, les amoureux se disaient : « Pour parfaire notre amour, il faut que nous nous

accouplions sur la lune, sur ce symbole d'amour et des amoureux. » L'espoir fait vivre et mourir. Et mentir.

Un de mes copains me dit un jour ; ou une nuit : « Tu te prépares à une défection ? Pourquoi l'anglais ? Pourquoi pas le russe de Platonov ? » Je réponds : « Il faut connaître ses ennemis : Lénine le disait tout le temps. À Trotski, notamment. » Et puis je tombe sur Descartes, et une fois de plus je me retrouve, moi-même, grandeur nature, à la veille de mon départ pour l'éternité, comme je me le disais. Le temps, je le laissais à l'Union Soviétique « où il serait dorloté par les quinquennats industriels et les promesses du communisme tout proche ». De quelle durée pouvais-je parler à mes amis au cours de cette nuit fatale, pleurée et épeurée ?

Les fantômes qui m'épouvantaient cette nuit-là étaient plantés à l'aéroport de Moscou. (Les fantômes sont-ils jamais *plantés* quelque part ? Ne voltigent-ils pas vingt-trois heures par jour ?) Et puis il y avait un autre fantôme dont la présence était constante et même accablante. À ce moment-là je n'en savais rien : c'était mon ami, et son soutien psychologique et même lyrique m'était d'un grand secours. À présent c'est un personnage de tragi-comédie qui diminue ma puissance et me rend triste. Heureusement que cette tristesse me revigore, comme disait Nietzsche. (Mais pas Spinoza – malgré toutes ses affinités avec Nietzsche.)

Eh bien, je n'ai pas retrouvé la bande en question, ce qui projette une sorte de lumière ou de ténèbres sur mon avenir qui n'est ni radieux ni sombre. Il n'est rien, il n'est nulle part. Je savais que pour les semaines à venir il serait logé en Belgique ; mais c'est tout ce que je savais. À présent je peux dire la même chose : mon avenir est logé en Belgique, pour le meilleur ou pour le pire. Ou pour le rire, peut-être.

Je demande un asile politique, mystique et poétique. Je dis à un commissaire américain qui m'interroge à ce sujet à l'ONU, dans un de leurs bâtiments : « Je veux continuer à écrire mes pièces radiophoniques. » Il me répond : « Savez-vous de quoi vous parlez ? » Je veux lui répondre que Dieu s'occupera du reste, mais je comprends à temps voulu que ce n'est pas la peine de parler. Et même si je parle toujours, je sais que ce n'est pas la peine de parler. Une chose est certaine (je ne sais toujours pas où je vais car ce n'est pas le Golgotha que je vise) : il y a des individus qui décomposent mes rapports et moi-même. Mais ce qui me décompose, me compose et recompose en un rien de temps. Il est bizarre à quel point je suis prompt à me redresser au moment où tout m'accable, comme si l'on mettait un sac de sable sur mon dos. (Est-ce ce qu'Hoffmann appelle « le vendeur de sable » ? Je traduis du russe, naturellement.)

Ce n'est pas le moment de parler de mon ami qui m'accompagnait partout, mon ombre, si vous voulez. Je le voulais et je ne faisais pas attention à la méchanceté, à ces méchancetés

qui étaient son ombre ; et mon ombre, par conséquent. Il augmentait ma puissance, de temps à autre, pendant tout un temps, un temps minuscule, mais il y avait un autre temps qu'il avait à sa disposition. Je n'ai pas retrouvé la bande magnétique où ma pièce radiophonique avait été enregistrée, et c'était un signe, un symbole, un poteau télégraphique qui me disait : « Pas par là. » Mais il n'y avait pas de « par ici ». Et mon ami était toujours là, comme s'il voulait me détruire avant mon départ ; pour que je ne parte pas, pour que je ne vive plus.

Je voulais réunir, faire cohabiter quelques lignes, quelques énergies de mon enfance, de ma jeunesse. Comment affronter l'épreuve qui m'attendait quelque part, je ne savais où ? Il ne suffit pas de dire « la Belgique ». Il faut dire « la vie », comme disent les psychiatres. Vous pouvez dire « la vie » tant que vous voulez, et en fin de compte vous vous retrouverez sur un paillason ou sous un paillason. Et quelqu'un utilisera ce paillason d'une manière ou d'une autre. On peut frotter ses jambes contre ce paillason ; on peut se coucher sur ce paillason et frotter son corps contre sa surface rugueuse : il y a des masochistes qui aiment cet exercice par-dessus tous les plaisirs et les jours. On peut aussi pendre ce paillason, le pendre quelque part – la géographie et la topologie et la topographie ne sont pas mon fort – et tirer dessus d'une manière ou autre ; d'une manière d'être. Vous cherchez un fusil, vous le trouvez et vous visez le paillason. Il y a des gens qui veulent toujours viser quelque chose, même s'ils ne peuvent tirer dessus pour une raison évidente. Mais ils visent, ils visent, ils visent jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés ; sur un autre paillason. Il y a toujours assez de paillasons dans les parages.

Tout à l'heure, la contessa me demande : « C'est vous qui m'avez appelé il y a quelques minutes ? » Je lui dis que c'est moi sur un ton qui a l'air d'exclure toute autre personne de cette compétition. (Il y a des tons qui prennent l'air supérieur.) « Vous savez, vous feriez mieux de compter jusqu'à dix, parce que je cours depuis le jardin. Je suis toujours en train de tondre la pelouse, comme vous le savez. C'est toujours la même pelouse, le même jardin que vous connaissez depuis quarante ans. J'entends la sonnerie du téléphone et je me mets à courir. Je cours, je cours et je vois un escalier recouvert d'un tapis. J'ai peur de glisser sur ce tapis et par conséquent je ralentis mon allure. J'agrippe de ma main droite ou gauche (ça dépend) la rampe de l'escalier et je prie le bon Dieu pour qu'Il ne me laisse pas tomber au moment critique. Depuis quelque temps, tous les moments de ma vie sont critiques, comme vous le savez mieux que quiconque. Et puis je vois le téléphone se profiler au loin. Et je me dis : 'Pourvu que Dieu n'interrompe pas la sonnerie avant que j'arrive au bout de mon voyage.' Eh bien, je ne sais qui je suis – qui, quoi, qui, quoi – au cours de mon voyage :

l'escalier, le tapis, un pied, une main, une chute virtuelle ? Parfois on se dit qu'il serait agréable d'être un objet. »

Hier j'ai vu un extrait du ballet que Béjart a composé il y a des années de cela. De ceci, plutôt : du monde actuel et lamentable. (Quel dommage qu'il soit actuel.) Noureev et Bortoluzzi dansent cet extrait sur l'écran de mon ordinateur. C'est ainsi que se déroule, roule, s'embrasse une vraie amitié, pendant que la vie s'éloigne à petits pas. Pourquoi la vie ne danse-t-elle pas comme eux, comme Béjart ? Pourquoi la vie ne chante-t-elle pas comme Mahler ?

*

Depuis quelque temps je redécouvre la littérature française, ce qui paraît incroyable, étant donné que j'écris en français depuis quarante-cinq ans. Je ne me rappelle pas si j'ai déjà raconté cette histoire dans mes écrits. D'ailleurs, cela n'a pas d'importance, étant donné que personne ne lira jamais tous mes écrits ; même pas les spécialistes – pour la bonne raison qu'il n'y aura jamais de spécialistes de ce genre, de cette spécialité. Peu importe – il y a un Sibérien qui arrive à Moscou pour entrer à l'université. Il veut étudier la littérature, l'art d'écrire des chefs-d'œuvre. Il passe l'examen d'entrée. Il y a deux questions sur un papier qu'il tire au hasard : « les premiers œuvres de Tchekhov », « les dernières œuvres de Tolstoï ». Il dit aux examinateurs : « Je ne peux pas répondre à la première question. Je n'ai pas lu Tchekhov. » « Et la deuxième question ? » « Je ne peux pas y répondre non plus. Je n'ai pas lu Tolstoï. » « Quel écrivain avez-vous lu. » « Je n'ai lu personne. Je ne suis pas un lecteur. Je suis un écrivain. »

Prenons, par exemple, Benjamin Constant qui se plaint de la peur qu'il éprouve vis-à-vis de la vie. Sa déclaration me rappelle un ami qui disait à propos de son appartement minable : « Il n'y a pas de vis-à-vis. » Je ne crois pas que j'aie peur de la mort, mais cela n'a pas d'importance : de toute façon, depuis votre enfance, vous êtes secoué par la certitude de votre disparition finale. Et c'est pour cela que vous tremblez de temps à autre, sans raison ; il y a toujours une raison à votre tremblement que l'on appelle « un tremblement du corps ». Il faudrait peut-être avoir peur de la peur, comme dit quelqu'un. Quelqu'un dit toujours quelque chose.

La veille de mon départ – trois mois avant mon départ – je me mis à me détacher de ma vie. C'était un processus beaucoup plus dramatique (si je puis dire) que le renoncement à la philosophie scholastique, aux règles enseignées au lycée ou je ne sais où. On vous dit : « Dieu est là », et vous répétez : « Dieu est là ». Et vous montrez ce Dieu à tout le monde. Vous ne

pointez pas votre index vers ce Dieu scholastique – cela ne se fait pas – mais vous faites comprendre à tout le monde, surtout à votre professeur, que vous voyez ce Dieu et que vous comptez sur Lui, sur Lui et sur votre professeur qui vous parle à présent de la bonté de ce Dieu. Descartes se débarrasse de tout cela et, du coup, il se dit qu’il n’y a ni Dieu ni professeur ; ni même des doigts qui se pointent vers quelqu’un ou quelqu’une. Mais c’était la faute de Descartes ; ou sa bénédiction. Il enlevait tout cela de sa poitrine, de son cœur, de ses poumons. Dieu demeurait, malgré tous les enlèvements qui nous rappellent les terroristes d’aujourd’hui. Ces terroristes kidnappent votre fille et vous recevez un coup de fil qui vous dit – ces coups de fil anonymes s’adressent à vous directement, comme si l’enlèvement avait été effectué par eux – que vous devez apporter cent mille dollars à cette adresse-là. Vous notez l’adresse et aussi ce « là » sur un bout de papier qui vous tombe sous la main, avant que vous ne tombiez vous-même. Vous tombez et quelques heures plus tard vous retrouvez ce bout de papier et vous téléphonez à votre banquier qui vous dit : « D’accord, je vous apporte la somme demain matin. »

Moi-même, j’enlevais les voix, les mains qui me caressaient pendant des années, des années, des baisers que je sentais encore sur tout mon corps. Je m’enlevais moi-même, de sorte que je voyais mon corps devant moi, derrière moi. Je lui demandais : « Que fais-tu derrière moi ? » « Tu m’as enlevé et à présent je suis derrière toi. » Et puis, pendant une heure ou deux, je regardais l’œuf de Fabergé qui était, en quelque sorte le symbole de notre famille. Il avait traversé beaucoup de frontières – chaque exil, chaque guerre sont des frontières ; et aussi chaque minute – et je me demandais si je pouvais le prendre avec moi pour que ce symbole m’accompagne et soit ma famille, mon passé, ma Russie tsariste. À la longue j’ai compris qu’il fallait tout porter en soi, pas dans les valises qui m’attendaient déjà près de la porte d’entrée, près de la porte de sortie définitive, éternelle. Pas de ritournelle, pas d’éternel retour.

Ce détachement de la vie continua toute la nuit, et je devrais remercier mes amis qui risquaient gros en me tenant compagnie car, à n’importe quel moment, un agent du KGB pouvait faire intrusion chez nous, dans le capharnaüm où les valises, les livres, les disques et les larmes faisaient mauvais ménage ; il faut le constater et le reconnaître. Rien ne pouvait dorénavant, dès lors, faire bon ménage dans ma vie. Je délaissais la femme que j’aimais par-dessus tout. À présent je comprends que je ne l’aimais pas par-dessus les chocolats suisses et belges, par-dessus Dante et Shakespeare, par-dessus Heidegger et Furtwängler.

Je débarque en Occident. J’aurais pu prendre l’œuf de Fabergé couronné de la couronne – le cadeau de la reine Victoria à mon grand-père. Mais c’est tout, à peu près : je n’ai pu

prendre ni mes amis ni leurs paroles ni leur caresses. J'aurais pu prendre un nombre impressionnant de « ni-ni », mais laissons tomber tout cela, étant donné que tout est déjà tombé à l'eau, dans les marais, dans les marécages. Je suis en Occident et je déclare qu'il m'est impossible de voir à deux jours de distance ; parce que je n'ai aucun document pour le moment : pas de passeport, pas de carte d'identité. Je n'ai pas d'identité non plus. Je veux écrire en français, et je n'arrive même pas à gribouiller quelques mots en russe. Je n'ose pas traverser une rue si je vois une voiture au bout de cette rue. Je sais que cette voiture se dirige vers moi. Cette voiture ne cherche pas de magasins où l'on peut faire des courses pour les mettre ensuite dans un congélateur. Cette voiture ne cherche pas un congélateur non plus. C'est moi qu'elle cherche et trouve, mais au dernier moment j'effectue un saut et j'échappe à ma fausse destinée, à ma vraie mort. Et les parapluies bulgares qui vous piquent au milieu des foules ? Personne ne se souvient aujourd'hui de ces parapluies. Vous voyez un parapluie normal, mais vous vous demandez à quoi il sert, étant donné que le soleil brille de tous ces feux. « C'est pour me protéger de ce soleil », dit un Bulgare, avant de vous piquer au vif ou plutôt au mort. Il y a beaucoup de poisons de par le monde, et il ne faut surtout pas croire qu'on épuisa leur stock au moment de l'assassinat d'Hamlet. On prit une toute petite quantité, en se disant : « Il y a beaucoup d'Hamlet qui vagabondent de par le monde. »

Après mon débarquement allié – les occidentaux ne connaissent pas d'autres débarquements – je n'avais ni projets ni plans ni pièces radiophoniques ; à ma portée, dans mon champ de vision. Mon champ de vision ne voyait que le chocolat suisse, Paris et ses balcons, le Louvre que je valorisais à travers mes rêves centrés sur mon avenir radieux ou plutôt ridicule. Et pourtant je n'ai pas été déçu par l'Occident, à la différence d'un certain nombre de mes compatriotes-transfuges qui se plaignaient de tout, disant que l'Union Soviétique était partout. Moi, j'allais dans les librairies et dans les salles de concerts. Et je me suis acheté un lit espagnol du XVI^e siècle où je dors toujours, malgré mes insomnies ; ou à cause de mes insomnies.

Je passais mon temps à étudier l'anglais ; cette étude, je l'avais commencée sur les plages de la mer Noire en 1973. Et dire que j'étais sûr de ne pouvoir réentendre les clapotis de l'eau noire ; plus jamais. Une fois de plus, je me dois de raconter l'histoire de ma rencontre avec la mer Noire. Nous roulons dans notre voiture, et mon père me dit : « Il ne faut surtout pas rater le moment où la mer Noire apparaîtra dans toute sa splendeur, tout d'un coup, au moment où personne n'attend rien, à part des ennuis. » Je n'attendais pas d'ennuis ; j'attendais la mer Noire. À présent, empoisonnés par le Covid et les vaccins, les gens se

disent : « J'attends des ennuis noirs. » Et je leur réponds : « Pendant des années, j'attendais des ennuis rouges, la catastrophe rouge. »

En ce qui me concerne, il n'y a que des projets qui se suivent, comme s'ils étaient obligés de suivre mes aspirations. Je viens d'avoir soixante-quatorze ans. À l'âge de soixante-seize ans, Cioran dit : « Je dépose ma plume car j'ai assez pesté contre l'humanité. » Quant à moi, je n'ai pas assez pesté contre l'humanité. Mercutio dit quelque chose à ce sujet : « Que la peste soit avec vos deux maisons maudites. »

Nous sommes très bas et vous pouvez appeler ce trépas « le bas empire ». Le bas empire des sens, le bas empire des non-sens, le bas empire de la Russie, le bas empire du cerveau. Et je chéris encore un projet dont tout le monde peut se moquer à l'avance.

NOTRE DERNIÈRE CONVERSATION

« Je ne tiens plus. Je ne peux pas utiliser la voiture : on m'arrêtera tout de suite, parce que les papiers ne sont pas en règle. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que je les aie dans la boîte à gants ou ailleurs. On les a sans doute volées. Je ne peux rien faire.

- Vous pouvez écrire des lettres. Ou un journal, si vous préférez.

- À qui pourrais-je écrire ?

- À l'aîné de la famille, par exemple.

- Pour lui dire quoi ? Que je n'ai plus de quoi manger ? Il doit y avoir quelque chose au frigo. Je ne sais pas quoi, un petit fruit sec. Hier soir, tard dans la soirée, je voulais retrouver ce fruit, mais je n'ai pas osé descendre l'escalier. Que se passerait-il si je dévalais l'escalier, au lieu de le descendre ?

- Vous n'avez donc plus de lumière ? on vous l'aurait coupée ?

- Je n'en ai jamais eu à cet endroit-là.

- Mais c'est justement à cet endroit-là qu'il faudrait en avoir.

- Mettez des ampoules où vous voulez, chez vous, et laissez-moi tranquille.

- Vous m'avez dit que vous aviez une torche.

- Quelques allumettes, c'est tout. Et je ne peux appeler personne : mon téléphone ne marche que dans un sens – votre sens, en l'occurrence. Mon sens est interdit, vous savez.

- C'est sans doute la faute d'une facture que votre administrateur n'a pas réglée, puisque ce n'était pas sa facture.

- Oui, c'est ça. Je suis allé à la poste pour leur demander de trier ma correspondance. 'Vous mettez d'un côté, leur dis-je, mes factures et d'un autre le reste.' 'Les beaux restes ? me répond-t-on. Madame, nous n'avons pas l'habitude de lire les lettres d'amour. Et de toute

façon nous n'avons de temps ni pour vos factures ni pour vos lettres.' Et au téléphone j'entends régulièrement une voix qui m'informe que j'ai dépassé mon quota.

- Si on me le disait, à moi, je penserais que j'ai bu trop de bouteilles de Sancerre de François Cotat. J'en ai racheté hier six bouteilles.

- Vous n'êtes qu'un ivrogne qui écrit des conneries. »

Pourquoi écris-je tout cela ? Pourquoi écris-je à propos de la folie, du fascisme ; à propos de moi-même ? Je ne suis ni fou ni fasciste, jusqu'au nouvel ordre. Le nouvel ordre arrive et l'on me dit : « Vous-êtes fasciste, fou. Suivez-nous. » Non, ce n'est pas ça. C'est peut-être ça, mais ce n'est pas ça. Comme dit une de nos chansons : « Tourne, se retourne le ballon bleu / Il tourne, se retourne au-dessus de la tête / J'en ai donc par-dessus la tête / D'autant qu'il veut tomber / Et je sais que s'il tombe / Il tombera nécessairement sur ma tête. » Il tourne, se retourne, le ballon, mais il ne tombe pas ; c'est pour cela que je continue à écrire à propos de n'importe quoi. Il y a quelques mois j'ai conçu un livre inconcevable ; en tout cas, pendant tout un temps il demeurerait inconcevable. Et puis je me suis dit que je pourrais écrire un livre sur le fascisme car le fascisme était partout, surtout dans mon enfance. On disait à longueur de journée : « Vous êtes fasciste » et on entendait des claques, des claques, des claques ; à longueur de journée et aussi de nuit. Les nuits sont longues, très longues, surtout si vous ne dormez pas. On dit par conséquent que les nuits blanches sont plus longues que les nuits noires ; on a écrit beaucoup de livres là-dessus. Le ballon ou la boule continue à tourner et on vous dit : « Félicitations, vous n'avez pas encore perdu la boule. » Et on pointe vers l'endroit où la boule est censée tourner, comme un *perpetuum mobile*.

Roland Barthes dit que la langue (ou le langage) est fasciste. Cela veut dire que toutes nos paroles sont fascistes et que naturellement, logiquement, elles portent un uniforme fasciste. Elles font le salut fasciste et nous reconnaissons ces saluts, et nous les saluons à notre tour, en disant : « Salut, les gars ! Vous vous portez bien ? » Et les gars répondent : « Oui, nous nous portons très, très bien. » C'est pour cela que je continue à écrire. Et j'écris à propos de la genèse de ce roman qui n'en est pas un, pas deux ; trois peut-être. Le fascisme me vient à la tête – il continue à me venir à la tête puisqu'il n'y a rien d'autre dans notre réalité, à part le Nôtre peut-être – et je me dis que mes anciens amis (ils sont beaucoup plus anciens que les jours anciens, que les neiges d'antan) sont tous fascistes ; fascistes et masochistes. Ils vivent toujours dans notre pays natal et ce pays et son natalisme – la Russie n'est pas vraiment nataliste – ne sont toujours pas civilisés, de sorte que l'on peut s'attendre de tout de la part de tout le monde. Il ne s'agit pas toujours du langage : n'importe quel geste est fasciste, sans

parler des actions qui ne correspondent pas toujours aux paroles que l'on prononce ou vocifère. Par parenthèse, la contessa vocifère tout le temps, depuis quelque temps, et une de ses dernières vociférations peut être transcrite de la façon suivante : « Adieu, salaud. » Je me demande si je dois écrire « salaud » avec un « S » majuscule : depuis quelque temps, c'est mon nom.

Il y a un tas (un gros tas) de gens qui décomposent mes rapports ; avec moi-même, ma vie et même avec les animaux que j'adore par-dessus tout ; même par-dessus les arbres et les fleurs. Ma femme ou ma compagne me parle souvent des arbres, des brins d'herbe ; et même des nuages qui sont pourtant loin : on ne peut les toucher. Et le toucher fait partie de notre vie à tel point que nous nous demandons si la vie ne s'arrête pas au moment où le toucher s'arrête. Supposons que vous soyez sur votre lit de mort ; pas dans votre tombe mortuaire, pas encore ; mortuaire et éternelle. Vous demandez un verre d'eau et on vous l'apporte. Vous avez soif et vos regards sont concentrés sur le verre apporté, sur le verre qui se balance devant vos yeux. (Votre neveu, le porteur de ce verre, est visiblement, sensiblement ivre.) Eh bien, vous n'arrivez pas à toucher ce verre, quel que soit les efforts déployés. Vous déployez une multitude d'efforts pour toucher ce verre, mais celui-ci vous échappe constamment ; comme s'il se méfiait de vous et de votre soif. Et de votre vie, en définitif. Vous vous dites que vous êtes mort. Et vous avez raison sans doute. Il n'y a pas de doutes ni là-dessus ni par-dessous.

La contessa crie très souvent, presque tout le temps ; et je suis tenté de diviser le temps en deux. Il y a le temps (et ce temps s'appelle aussi « la durée ») où elle crie à tue-tête – ou à tuer les oreilles – et aussi celui qu'elle consacre aux insultes. Elle prononce ces insultes tout bas, comme pour saluer Offenbach et faire hommage à une des ses opérettes où quelqu'un ou quelqu'une chante : « Je le dis tout bas, je le dis tout bas. » Ou je le *chante* tout bas, si vous préférez. D'ailleurs, on ne sait pas toujours ce que l'on préfère. Parfois on ne préfère rien, et cela m'arrive de plus en plus souvent ; cet état d'esprit, cet état de choses.

La contessa conteste toujours l'état de choses où elle est folle ; au milieu desquelles elle est folle. « Vous pensez que je suis une folle ? Salaud ! » Il y a quelques jours, elle termine notre dernière conversation par un cri mémorable : « Adieu, salaud ! » Le jour suivant je lui dis : « Chère amie, vous auriez dû consacrer votre vie à la poésie. La rime que vous avez créée au cours de notre dernière conversation n'est peut-être pas parfaite, mais l'intention était bonne. Et ce sont les intentions qui comptent, comme nous le savons tous. Vous auriez pu devenir Emily Dickinson, si vous n'aviez pas épousé votre mari, Thierry de La Vodka. Au lieu de cette vodka minable, au lieu du passe-temps que vous lui avez consacré, vous auriez

pu écrire une centaine de poèmes célébrant l'univers et votre participation à l'interminable jeu de la vie. Ou aux joutes de la vie. »

Elle crie et je me dis que si je reproduisais ces cris dans un tribunal (c'est ainsi qu'elle parle de son sort) elle sera enfermée pour toujours ; je ne sais pas où, d'ailleurs. Dans une maison de retraite, dans une maison de fous. Où que vous voulez, mais pas dans une maison de rendez-vous. Je lui conseille d'écrire une lettre à son cousin, au chef incontesté et incontestable de sa famille qui pourrait éventuellement – je répète mille fois éventuellement – la tirer de l'embarras, de tous les beaux draps où elle s'est empêtrée. « Vous dites que ma compagne est de basse extraction. Vous, vous serez de haute extraction si l'on arrive à vous tirer de votre pétrin. »

Tout ça décompose mes rapports, les amours que je porte à moi-même. J'aime mon existence, mon corps, mon âme et la sonate de Beethoven que je joue pour ne pas la rater lors de mon prochain récital. Tout à coup, j'entends un cri de la contessa et le rapport que je chéris par-dessus tout – en tous cas, pour le moment – se voit détruit ; peut-être pour toujours. Proust ne rate aucune occasion pour parler des comtesses et des duchesses. Je ne veux pas rater l'occasion qui se présente actuellement. Il s'agit d'une comtesse, ou plutôt d'une princesse allemande qui épousa un comte russe il y a soixante ans. Ce comte russe disait à tout le monde, à mon sujet, après mon évasion de l'URSS : « C'est un espion soviétique. Méfiez-vous. » Je le dis en deux mots car je n'ai pas assez de mots à ma disposition : j'ai toujours pensé que l'on ne peut parler tout le temps, de peur d'épuiser les mots. Après ma demande de l'asile politique – je quitte la Russie pour donner trois concerts en Belgique (trois mots), je demande cet asile et on me l'octroie – je refusais de donner des interviews pour ne pas noircir le tableau du monde. On noircit l'Union Soviétique, ce qui n'est pas difficile, entre nous soit dit, et du coup le monde devient noir. L'Union Soviétique faisait partie du monde à cette époque-là. En 1974.

Élisabeth de Zed était riche, à un moment donné. Mais ce moment n'a duré qu'un moment. Elle épouse un voyou – et aussi un voyeur – et elle perd tout son argent englouti dans les passions et les extractions de toutes sortes. À présent elle fait figure de femme de ménage, mais elle refuse de laver et de polir le plancher. Ce serait au-dessous de sa dignité. Les Anglais utilisent cet expression ; les Français aussi. Mais je ne connais pas beaucoup de comtesses qui lavent quoi que ce soit chez les autres ; après un dîner peut-être, pour rire, pour échanger quelques histoires sans portée, sans conséquences, sans mort d'homme. La contessa dit à l'administrateur de ses biens : « J'ai besoin de compagnie. Je crève à cause de ma solitude permanente, chronique. » Et l'administrateur fait « oui » de la tête : en tout cas, la

contessa pense qu'il le fait car cela va de soi : on fait toujours « oui » de la tête quand il s'agit d'une détresse éprouvée par un être humain. Et puis la contessa reçoit une lettre recommandée. On se demande ce qu'elle peut trouver dans cette lettre, quel est son contenu. Voici son contenu : « Le schizo dispose de modes de repérage qui lui sont propres, parce qu'il dispose d'abord d'un code d'enregistrement particulier qui ne coïncide pas avec le code social ou ne coïncide avec lui que pour en faire la parodie. Le code délirant, ou désirant, présente une extraordinaire fluidité. On dirait que le schizophrène passe d'un code à l'autre, qu'il brouille tous les codes, dans un glissement rapide, suivant les questions qui lui sont posées, ne donnant pas d'un jour à l'autre la même explication, n'invoquant pas la même généalogie, n'enregistrant pas de la même manière le même événement. Votre gérant. »

Votre gérant ou plutôt le gérant (le gênant) de vos biens ou de vos maux. C'est ainsi que cela se passe et cela ne se lasse pas, contrairement à ce que la plupart des gens croient ferme. Analysons un peu cette citation d'*Anti-Œdipe*. (Anti-Oedipus Rex, comme aurait dit Stravinski.) « Le schizo dispose de modes de repérage. » Si je prononçais le mot « schizo » en présence de la contessa, elle me répondrait : « Je ne suis pas schizo. Je suis schizophrène. » Laissons tout cela tranquille ; du moment que les schizophrènes sont tranquilles, vous êtes tranquille vous-même. Et la contessa, que repère-t-elle ? (Quand j'écris « contessa », mon correcteur d'orthographe suggère « confessa ». Mais la contessa n'a pas encore confessé son appartenance au château des fous.) Je donne un exemple qui est assez éloquent, à mon avis ; en tout cas, il parle de lui-même, de sorte que je n'ai rien à ajouter à la confession de cet exemple. Je le ferai quand-même car c'est mon métier ; après tout. Son cousin me téléphone il y a huit ans, quelques jours après mon installation en Belgique. Il me dit presque textuellement : « Tu sais qu'elle est allée au Canada ? pour l'anniversaire de cette bataille ? Il paraît que c'était une catastrophe. Tu sais aussi qu'elle va en Inde assez souvent, et chaque fois qu'elle y va, un drame, une tragédie éclate. Elle tape sur les nerfs de tout le monde, même si les tragédies n'éclatent pas tous les jours, pour ne pas dire toutes les heures. La famille n'est pas très contente, comme tu peux l'imaginer. Il faut qu'elle meure avec dignité – on ne demande rien de plus ; ni de moins. »

Je raconte cet épisode à la contessa ; le contenu de ce coup de fil. (À présent cela n'a plus d'importance : elle est brouillée avec ce cousin-là ; et aussi avec ce cousin-ci.) Elle dit tout de suite, sans réfléchir, sans essayer de comprendre le sens profond de la remarque plutôt remarquable de son cousin : « Je n'ai pas l'intention de mourir tout de suite. » « Avez-vous l'intention de mourir un jour ? » C'est la question que je lui pose, parce qu'elle s'impose. Elle me raccroche au nez, comme d'habitude. Les gens (les êtres humains) prennent des mauvaises

habitudes assez fréquemment et assez vite, si bien (si mal) qu'à la longue, n'importe quel être appartenant à cette espèce devient un salaud, comme dirait la contessa. Mais le problème n'est pas là. Les problèmes sont partout, mais ils ne sont pas toujours ici ou là ; ils sont souvent par-delà ceci ou cela. Dans cet épisode ou plutôt au cours de mon analyse de cet épisode, il faut mettre l'accent sur le mot « dignité ». Ce que son cousin voulait dire se réduit à une notion de dignité qui n'a rien à voir avec le temps : vous pouvez être digne même après votre mort. Peu importe si vous mourez aujourd'hui ou demain ou dans cent ans, comme les héros de Garcia Marquez. La contessa a ses repères qui lui permettent de déplacer tous les accents, toutes les emphases, et nous nous sentons coupables car nous avons l'air de souhaiter sa mort prochaine, au lieu de l'aider à quitter ses beaux draps et ses mauvais calculs, quel que soit le lieu où ils se déroulent.

Voici un autre exemple qui n'est pas moins éloquent, à mon avis. Je lui parle de ce cousin-ci – et pas de ce cousin-là, pour une fois – et je lui dis ce que je viens de dire : « Vous allez en Inde où vous séjournerez chez Michelle et Farid. Et c'est un drame ou une tragi-comédie. Ils se rongent les sangs.

- Pourquoi se rongent-ils les sangs ? demande-t-elle.
- Parce que vous ne partez pas.
- Mais je pars, je pars. Je suis partie. Je ne suis plus en Inde.
- J'espère que demain vous n'y serez pas non plus. En tout cas, c'est eux qui l'espèrent.
- Quoi ? qui ?
- C'est Erikson qui m'a dit ça.
- Erikson ne les connaît pas. »

C'est comme si elle vivait au XIX^e siècle : pas de téléphone, sans parler d'Internet.

Je parle au même Erikson et je suis presque sûr qu'il y a beaucoup d'Erikson de par le monde. Peu importe – cet Erikson-ci me dit : « Au Canada... » et cetera, et cetera. La contessa rétorque : « Il n'est pas allé au Canada avec moi et Cyriaque (Lybiaque ou Sibériaque). Il n'était pas là, un point c'est tout. » Je lui dis qu'il s'agit plutôt d'une virgule ou d'un point-virgule. Les animaux sociaux se parlent, échangent leurs points de vue, même s'ils n'en ont pas. Ça tourbillonne et ça donne ce que nous appelons des « scandales », « brouilles », « guerres » et « révoltes ». Et lorsqu'ils se disent : « Il faut qu'on se parle », la brouille reprend sa place. De temps en temps, elle est suspendue au-dessus de la tête des parleurs. Un mot tombe, un penny tombe, un kopeck tombe et la machine sans organes se met en marche.

La contessa parle de son voyage au Canada. Elle dit : « Tout s'est bien passé. J'étais avec Cyriaque, le chef de famille. » À ce moment-là je lui pose cette question : « Je crois que je sais d'où vient ce prénom exotique. Cyriaque. Au départ il s'appelait Alexandre, comme Alexandre le Grand. Puis il séjourne en Syrie quelques mois. Il rentre et quelqu'un demande à son frère : 'Qui est-ce ?' 'C'est notre Syriaque', répond-il. » « Oui, évidemment, j'aurais dû y penser, dit la contessa. Les croisades. » Et elle continue son récit : « Il m'attendait d'abord à Vienne où nous étions censés prendre le même vol. Il n'aurait jamais pris le même avion avec moi s'il ne m'aimait pas. Il m'aime de l'amour d'un cousin, mais c'est bien suffisant, pour s'entendre bien, pour manger ensemble. Plusieurs fois nous sommes allés dans de bons restaurants : il en connaît une quantité impressionnante, et j'ai été impressionnée. Notre voyage était un tableau impressionniste, pour tout vous dire. À propos, mon tableau de bord – je parle de mon tableau électrique – bat de l'aile. Quand un oiseau bat de l'aile, il s'abat à terre, pauvre chose.

- Vous me dites 'pauvre type'. Assez souvent.

- Vous n'êtes pas pauvre, par rapport à moi. Mais quel rapport, quel rapport ?

- On parlait d'un oiseau. À propos, l'autre jour un oiseau entre dans ma cuisine. Il n'entre pas vraiment. Quand je dis : il entre, je pense aux jambes, même si elles ne sont pas belles. Un oiseau vole. Il est vrai que ses pattes sont belles. Tous les animaux sont beaux, surtout vos chiens, évidemment.

- Ils ne sont pas beaux, mais ils sont adorables, fidèles, tendres et doux à souhait.

- L'autre jour, un oiseau entre dans ma cuisine et mon chat fait un bond, avant même que je me rende compte de la présence de l'oiseau. L'oiseau se met derrière une vitre, le chat est devant la même vitre. Il se met à taper contre cette vitre et je me dis, pour une raison inconnue : 'Onomatopée, onomatopée.' Les mots sont fascistes. Ils vous collent à la peau, aux oreilles.

- Il y a beaucoup de mots qui me collent aux oreilles, comme si c'étaient des boucles d'oreilles. Vous pensez qu'ils soient beaux, qu'ils aillent bien avec ma robe ?

- Et puis j'entends un bruit supplémentaire et je me dis que ce bruit est de trop. Le chat a attrapé l'oiseau. Je le vois parader devant moi, l'oiseau dans la bouche, et je me dis que je ne pourrais jamais retirer ce pauvre oiseau de la bouche de mon chat triomphant, pour la bonne raison...

- Pour quelle raison ?

- De toute façon, la raison ne serait pas bonne. »

Elle continue à me parler de Cyriaque. Pour quelle raison ? « Nous sommes allés dans un restaurant, à Vienne. Il téléphone à sa cousine, Éléonore, et elle lui donne l'adresse d'un des meilleurs restaurants du monde. Nous y allons, nous arrivons et voyons beaucoup de chaises et de tables vides. Personne ne nous accueille. Nous nous installons à une table et puis un homme arrive. Je ne crois pas qu'il soit en larmes, mais c'est tout comme. Il dit : 'Désolé, *meine Frau und mein Herr*. Nous ne pouvons pas vous servir ce soir. Notre patron est dans le coma. Nous n'avons que quelques œufs. C'est tout ce qui nous reste.' Alors, nous repartons. Je ne sais toujours pas si le patron de ce restaurant est mort ou non. Nous sommes allés dans un autre restaurant. Il était très bon, lui aussi. »

Une fois de plus, j'attaque le problème de l'appréciation, de l'angle de vision. « Il dispose d'abord d'un code d'enregistrement particulier qui ne coïncide pas avec le code social ou ne coïncide avec lui que pour en faire la parodie. » De quoi fait-on la parodie aujourd'hui ? Nous sommes à Vienne pour un mariage archiducal, cela va sans dire ; sinon on ne va pas à Vienne. On va à Vienne pour écouter Karajan ou pour assister à un mariage de ce niveau. Dans les cercles ésotériques, on parle souvent des passages. Voilà un de ces passages.

Nous sommes déjà sur place, à Vienne, dans un hôtel situé à un kilomètre du Palais de Schwarzenberg où le mariage se déroule ; deux ou trois heures plus tard. Nous voulons faire une petite promenade pour rendre hommage à tous les grands ; et même à tous les petits. Nous sortons de l'hôtel et nous y rentrons aussitôt. Pourquoi ? Parce que la contessa a oublié quelque chose, quelque part. Elle cherche l'objet négligé, perdu et ainsi de suite. Elle n'entre pas dans sa suite car ce n'est pas une suite qu'elle occupe dans cet hôtel : elle n'a pas d'argent. Pourquoi m'attarde-je sur la contessa et ses rocambolesques préoccupations ? Proust s'attardait sur les souliers de la duchesse et je crois que le cerveau dérangé de la contessa n'est pas moins important que les souliers de la duchesse : n'importe quel homme politique vous le dirait. Il dirait : « Je vous demande de voter pour le bonheur de vos concitoyens, par pour leurs souliers. Peu importe leurs souliers – c'est leurs pensées qui comptent en définitive. » Il faut que, tôt ou tard, je revienne à Mussolini, même s'il n'est pas aussi important que les souliers ou les chaussures de la duchesse. Ou même que les chaussettes de l'archiduchesse.

La contessa qu'il ne faut pas confondre avec l'archiduchesse et ses chaussettes, s'apprête à écrire deux lettres à « mes tortionnaires », comme elle s'exprime ; pas seulement au moment d'une vive colère. Mais je me demande si j'ai analysé à fond la citation empruntée à Deleuze et Guattari. La contessa ne coïncide avec rien. On lui parle du déshonneur ; elle parle du bonheur qu'elle éprouve en compagnie de l'aîné de la famille ou son chef. Et Vienne ? Vienne ? Nous sortons de l'hôtel, elle s'arrête, elle y rentre, elle en ressort, elle boit

un verre d'eau, elle ne boit pas un verre de cognac, elle dit qu'elle ne peut assister à la cérémonie, parce qu'elle ne va pas bien. Elle va mal et quand elle marche, on voit qu'elle va mal. Mais si on lui pose une question relative à son séjour à Vienne, elle dira : « Tout s'est bien passé. On s'est amusés comme des fous. On dansait, on dansait, on dansait, on buvait du champagne. » Elle juge le monde du point de vue de ses sens. Si elle se sent bien – aux dépends des autres, naturellement – tout va bien. Donc tout va bien jusqu'au jour où l'on vous coince quelque part ; peut-être dans un de vos coins. Après cet incident, ce coin ne sera jamais le vôtre.

Je peux écrire à propos de la contessa jusqu'à la fin de mes jours, parce que je l'aime peut-être et que la pitié joue un rôle primordial dans cet amour. Hier – je pourrais intituler ce chapitre *Notre dernière conversation* – elle s'est mise en route pour m'accabler d'injures. Je voyais cette route jonchée de salauds de toutes sortes et je me disais que j'en avais pour un petit moment. Et après ce petit moment (je le savais aussi), il y aurait un autre petit moment, et ainsi de suite ; cette suite serait impériale, d'après mes calculs. Alors, une idée me vient à l'esprit. (Où pourrait-elle venir s'installer, sinon dans l'esprit ?) Je lui dis de but en blanc (pour elle c'était de but en blanc) : « Vous savez, je me souviens toujours de notre première rencontre. Je crois que Tourgueniev a écrit une histoire à ce sujet. Vous portiez une robe rose, rose pâle.

- Vous en êtes sûr ? Après tout c'était il y a quarante-cinq ans. (Quelques minutes auparavant elle n'arrivait pas à se situer ni dans l'espace ni dans le temps. Cela me rappelle Supervielle.)

- Oui, il y a quarante-cinq ans. Et pourtant je m'en souviens toujours. Vous étiez ravissante.

- Merci, mais je ne crois pas que j'aie cette robe. Vous savez, je garde toutes mes robes, depuis des années, des décennies.

- C'est charmant. Toute votre vie s'étale devant vous, sur votre lit.

- Parfois par terre. Il y en a trop. Une robe rose pâle. Vous permettez un instant ? Vous avez une minute ?

- Oui.

- Je vais fouiller dans ma garde-robe. »

Puis elle me demande la permission de déposer le téléphone car elle a besoin de deux mains pour que les fouilles soient efficaces. J'entends un bruit vaporeux, évaporé, le bruit que l'on associe communément avec des robes de gaze. D'ailleurs, je crois que la robe en question était de cette sorte – de gaze. (Une sorte de gaze.) Elle me demande si la robe était brodée. Je

lui réponds que l'image qui me traverse l'esprit se situe trop loin, dans un coin lointain de cet esprit. Et cet esprit n'est le mien qu'en partie. Quand on fait un effort pour se souvenir de quelque chose, souvent on voit son esprit ou sa mémoire voler autour de sa tête, comme s'il s'agissait d'un tableau de Salvador Dali. Ensuite tout se met à flotter et l'on voit une de ses jambes pendue au plafond.

La contessa ajourne les recherches jusqu'au lendemain : elle veut voir sa robe à la lumière du jour. Je lui rappelle que nous nous sommes rencontrés à un concert, et que, par conséquent, j'ai vu sa robe à la lumière électrique. « Je veux la voir à la lumière du jour », dit-elle. Elle regarde les autres robes et son temps, sa vie entière se redresse devant elle, comme si elle était un succédané de la tour de Babel dont le but suprême se perdait au-delà des nuages, des étoiles et au-delà des ultimes frontières que nous ne connaissons même pas par ouï-dire. Certes, les savants nous disent de temps à autre : « Vous savez, il y a des frontières. Et au-delà de ces frontières il y en a d'autres frontières. Le cosmos est une série infinie des frontières. Comme l'Union Soviétique, somme toute. »

Comme je l'ai dit tout à l'heure, la contessa est une grande voyageuse qui traverse habilement le temps et l'espace ; et même les étoiles, leurs poussières et leurs chevalières. Pour le moment on reste ici, et je regrette d'avoir à parler de la contessa qui commence à me taper sur tout ce que l'on tape d'habitude ; et elle va au-delà de ces habitudes. Elle me dit, par exemple – et je ne suis pas sûr que ce soit notre dernière conversation à laquelle j'emprunte ces paroles, ces idées précieuses – « Je suis un clou, vous êtes un marteau. Vous me tapez dessus pour m'enfoncer, m'enfoncer, enfoncer le clou que je suis. » C'est peut-être charmant ; d'ailleurs, ma compagne m'a dit, après avoir écouté cette histoire dans mon jardin : « Elle a raison. Et elle n'est pas folle. » Je crois qu'elle l'est, malgré toutes les affirmations, toutes les déclarations que j'entends autour de moi ; sauf que je n'entends rien du tout : personne ne s'intéresse à la contessa. Pas dans mon entourage, en tout cas. Je n'ai pas d'entourage ; je n'ai que mon piano, mes livres et mon chat qui m'entourent ou m'encerclent. Ou m'ensevelissent.

Je lui parlais d'un événement que j'avais raté dans mon enfance. J'avais onze ans à l'époque où cet événement s'était produit. (Un produit du temps, comme d'habitude.) Nous revenons de nos vacances qui se déroulaient aux abords de la mer Noire, à cette époque-là, dans les années cinquante. (Mes parents étaient suffisamment jeunes pour supporter la chaleur. Moi aussi.) L'événement dont je parle – c'était un vrai événement et son authenticité ne peut être contestée par quiconque, sans parler de toutes sortes de quelconques – était le concours Tchaïkovski. Le premier concours Tchaïkovski qui ouvrait les portes à l'Occident, des portes situées du côté occidental de notre pays. Et aussi du côté oriental de notre pays.

Mais le côté oriental était aussi le côté occidental : tous les côtés chics se situaient hors des frontières soviétiques, ce qui se comprenait facilement. Il ne fallait pas faire un grand effort pour le comprendre, pour comprendre ce fait et même ce geste. Et même ce n'importe quoi. Parce que l'Union Soviétique était n'importe quoi au départ et aussi à l'arrivée.

Il y a des phrases de Hegel et de Kojève qui expriment la même idée ou les mêmes sentiments ; ou l'absence des sentiments. Vous écoutez, vous regardez ; c'est bien suffisant. J'aimerais pouvoir écrire « c'est bien suffisant » le plus souvent possible. Je trouve une vidéo du *Troisième Concerto* de Rachmaninov par Van Cliburn et Kondrachine, et je retrouve mon enfance, grâce au miracle. Le miracle ne se borne pas à la tombée du mana ou *whatever it is*. Il ne tombe pas toujours ; parfois il descend lentement et vous trouvez ce miracle juste au-dessus de votre nez. Cela ne vous plaît pas : vous voulez voir et sentir ce miracle sur votre table de chevet ou sur votre bureau. Vous sentez un miracle sur votre bureau. Et votre bureau ? Que sent-il ? Le cosmos participe-t-il à vos sensations liées aux miracles ? Ou est-ce privé ?

Je lui explique (à la contessa) que cet événement qui date d'il y a soixante-quatre ans est un vrai événement. Et pourtant je n'y assistais pas. Quelqu'un d'autre y assistait, comme il se doit. Je dis que la pureté qui me poursuit depuis des années peut se trouver à l'intérieur de ces séquences. Elles montrent un pianiste américain en compagnie de son complice, Kyrill Kondrachine, dans la salle la plus prestigieuse de l'Union Soviétique. Et tout d'un coup je vois la pureté ; et ma femme ou compagne me fait remarquer que je vois la pureté partout, surtout là où il n'y en a pas. « C'est l'habitude des impurs, tu sais », je lui réponds. Que pourrais-je lui répondre ? La contessa dit : « Votre langue traîne par terre. » D'accord. En ce cas je dois faire attention à ne pas marcher sur ma langue, sinon je risquerai de la couper en deux, en trois et en quatre, comme les cheveux.

Van Cliburn pose les mains sur le clavier et cela survient, *happens, slouchaietsia*. Il ne force rien, même pas la force.

Je regarde mon chat et mes arbres. Je les décris verbalement et émotionnellement. Jusqu'à présent tout va très bien. Malheureusement ma fenêtre me permet de voir un bout de la rue où j'habite, et cette rue n'est pas interdite aux passages de toutes sortes. Elle est même permise aux passants de toutes sortes, et en leur présence on oublie le passant sans souci. (Ou la passante – je ne m'en souviens plus.) On pose les mains sur le clavier et cela joue, cela connaît la lumière du jour et la grandeur de la nuit. Que devrais-je décrire ? Rien du tout. J'existe, c'est tout, comme on dit communément. On dit : « Je pense, donc je suis », mais on dit aussi : « Je ne pense pas donc j'existe ». Et aussi : « Je ne pense pas, je n'existe pas. » La

contessa dit parfois : « Je vis sans réfléchir, sans rien. Il est vrai qu'à présent – à cause de tous ces salauds – je vis sans rien. Et je ne suis rien. » Je lui réponds : « Vous êtes un clou que j'enfonce.

- Pourrais-je servir à quelque chose ? me demande-t-elle.
- Oui. Je pourrais vous enfoncer dans un mur.
- Pour quoi faire ?
- Vous pourriez servir de support à un tableau.
- À quel tableau ? Vous savez, je ne serais pas d'accord pour supporter n'importe quel tableau.
- Celui que votre frère a volé, un portrait de Louis XIV.
- D'accord. J'aime beaucoup Louis XIV. Et aussi Louis XV.
- Je vous promets de trouver un portrait de Louis XV. Je l'accrocherai aussi sur vous. Je vous le promets.
- Je ne pourrais pas supporter les deux portraits.
- Vous les supporterez alternativement. Je décrocherai Louis XIV pour que vous portiez Louis XV dans vos bras. Et vice-versa.
- Merci. »

Et tout cela recommence, mais je n'ai aucune envie de recommencer. La contessa est née sous une bonne étoile. Hélas, c'était une étoile filante.

*

Et je ne sais même pas si la phrase (cette phrase, par exemple) appartient à quoi que ce soit. La contessa reste en dehors de tout ça – et dans ce cas, le « ça » est énorme. Ça se déroulait il y a soixante-six ans ; et j'étais jeune, très jeune à l'époque. Je ne pensais même pas aux jeunes filles ou aux jeunes n'importe quoi. Les gens n'écoutent plus la musique de cette manière. Pour eux, cette manière relève du maniérisme. Ils regardent les exécutants et restent en dehors de la musique, sauf si les jambes d'une exécutante attirent des particules de leur libido et décomposent les rapports de leur sérénité.

Combien de vies ai-je vécues ? Depuis la fenêtre de notre appartement moscovite je vis les funérailles de Staline ou plutôt la foule qui se dirigeait (lentement mais sûrement) vers son cadavre exposé à la Maison des Unions. De quelles unions ? des Unions Soviétiques ? Sur leur agenda, les dirigeants soviétiques avaient le complot des médecins dont l'hystérie antisémite réglait les nuances. Et puis, quelques jours après la mort de Staline, on y renonce pour une raison évidente : Staline était mort, ce qui ne voulait pas dire que tous les antisémites

l'étaient, eux aussi. Nietzsche disait qu'il fallait fusiller tous les antisémites et je me demande toujours si ce n'est pas lui qui versa du poison dans la tasse de thé de Iossif Vissarionovitch. Et puis on arrête Beria et on le fusille, ce qui n'avait pas été prévu par l'histoire, si bizarre que cela paraisse. L'histoire avait prévu le trône de Beria érigé au centre de Moscou et de toute l'Union Soviétique. C'est ce que pensaient les marxistes russes : tout est prévu, tout est déjà écrit en haut, en bas et même au milieu, dans notre milieu. Tout est prévu et il n'est pas difficile d'être une diseuse de bonne aventure – dans notre société, dans la société soviétique. Kojève dit que la société idéale ne bouge pas, parce que ce n'est pas la peine de bouger. Tout est réglé et la vie personnelle n'existe pas. Cela bouge, le monde bouge, parce que les individus se marient, se querellent, battent leur femme et leur mari, et leurs enfants qui, à leur tour, battent leurs parents et leurs neveux. Mais si la vie est immobile, rien ne bouge. Mon Dieu, quelle route a-t-elle parcourue, cette vie que j'ai vécue ? Quelle distance s'étend-t-elle entre un concert dans la Grande salle du Conservatoire et la petite chambre où je suis en train d'écrire ces lignes, ces vérités partielles ? ces particules de la Vérité Absolue ?

On nous promettait le communisme à partir de 1980. « Le pain sera gratuit, les transports en commun aussi. » Quelqu'un prétendait que même les transports *en particulier* seraient gratuits, eux aussi : les taxis et les hélicoptères, par exemple. Tout cela continue à tomber à l'eau, parce que je m'en souviens ; je me souviens de cette énorme supercherie. Mais on me répond que toute la vie est une supercherie. Au début de notre vie, pendant nos prières nocturnes, Dieu et maman nous promettent le bonheur sans bornes. Et puis nous nous rendons compte qu'il y a des bornes – un peu partout. Pourquoi ne pas dire carrément : «Foutez-moi la paix ! » La contessa le dit tout le temps. Pourquoi pas moi ? Ce concert, ce *Troisième Concerto* de Rachmaninov ne tombe pas à l'eau. On dirait qu'il n'y a pas d'eau acceptable pour cette interprétation. On essaie plusieurs eaux ; même la Volvic y passe, sans parler de l'Évian. Mais on rejette toutes les candidatures et le concerto, son enregistrement, trône toujours au milieu de mon champ de vision et d'écoute. Van Cliburn n'a pas fait de carrière. Il était milliardaire et par conséquent il n'avait pas besoin du piano pour gagner sa vie. Moi si, moi si. Je crois que j'aurais abandonné le piano il y a une trentaine d'années si je n'avais pas eu une peur bleue (la peur rouge n'est plus dans mes cordes) pour ma survie.

Chaque fois que je me chauffe dans ma loge où un piano minable m'attend pour me torturer, je me dis que c'est mon dernier concert. Mais le souvenir de mon compte en banque me hante, et je me contredis en me disant : « Je dois donner encore quelques concerts pour ne pas mourir de faim. » La contessa pense (ou parle) toujours de ses chiens. Ils ne mangent pas les meilleures croquettes du monde, mais la contessa pense que l'essentiel se trouve à

l'intérieur du mot « croquettes » : vous mangez des croquettes, n'importe quelles croquettes, et vous êtes toujours en vie ; et c'est ce qui compte.

Les croquettes et les branches. D'une manière générale, je n'oublie jamais ni les unes ni les autres. La contessa me dit toujours : « Je ne coupe pas les branches en été ; ce serait malhonnête ou criminel. Connaissez-vous la différence entre être malhonnête et criminel ? Peu importe. Je ne coupe pas les branches quand les feuilles sont en pleine floraison. C'est beau, vous savez. C'est beau, très beau. J'aime les fleurs épanouies. Mais à l'automne je cède à la tentation : je les coupe. Vous savez, j'ai souvent cette tentation qui m'invite aux coupures : j'ai envie de couper les têtes, la tête des gens qui m'embêtent. Je ne le fais pas pour une raison évidente : je ne veux pas que l'on m'emprisonne.

- Vous êtes emprisonnée de toute façon, lui dis-je.

- Comment ça ? comment ça ?

- Vous pouvez sortir de chez vous. Mais vous n'avez que cent euros par semaine. Ce n'est pas suffisant pour faire des noubas partout.

- J'aimerais faire la nouba ici, chez moi. Pas partout. »

Et les croquettes ? Je regarde les croquettes que j'ai achetées pour mon chat il y a une semaine. Et je me dis que je pourrais les manger si l'on me persécutait de la même façon – de la façon dont on persécute la contessa.

Je lui conseille d'écrire des lettres pour que quelqu'un – pas moi, cela va sans dire – la délivre de sa situation dont la pénibilité est indescriptible. (Elle est beaucoup plus indescriptible que le Paradis de Dante.) Voici ces lettres, les lettres qu'elle a écrites en suivant mes conseils d'ami fidèle et de compagnon d'autrefois ; et de fortune.

LETTRES

Chère Gee,

Je t'écris parce que je n'en peux plus. Tu sais ce que ce « en » signifie et par conséquent, je ne dois pas t'expliquer quoi que ce soit, même pas l'essentiel de ce dont je parle et de ce sur quoi j'écris, en l'occurrence. Comprends-tu l'horreur de ma situation ? L'horreur de ma situation se résume en quelques mots, si l'on veut : je n'ai pas d'argent, je n'ai pas de voiture, je n'ai pas de vie proprement dite, et ainsi de suite. Mon ex-compagnon me dit que je dois regarder le Réel en face, sans y intervenir. C'est-à-dire qu'il ne faut pas déranger le Réel qui continue à dérouler son papyrus. *All right, all right*. Tu sais que je parle bien l'anglais et que je me débrouille pas mal lors de mes voyages en Inde. Mais quelle est la nature de ce Réel, je me demande ? Il y a un salaud qui me prive de tout ; ou presque. Il ne

m'autorise pas à avoir une femme de ménage, sans parler de femmes de chambres. Ça rime à quoi, tout ça ? N'aurais-je plus le droit de mettre une robe ? ou un pantalon, tant qu'à faire ?

Tu es censée surveiller mes dépenses, et tu m'apportes tantôt cent euros, tantôt quatre-vingts euros. Et je te donne des reçus pour ces pitances, pour ces insolences. Tu penses que cela suffit pour subvenir à mes besoins. Penserais-tu que mes besoins soient étriqués à ce point ? À quel point mes besoins sont-ils étriqués ? à ton avis ? Pourrais-je manger un peu de chocolat, à l'occasion ? À quelle occasion ? C'est ça, ta question ? À l'occasion de mon anniversaire, par exemple. Ou à celui de mon mariage. J'avoue que ce mariage n'a pas été très beau, très heureux. C'était un mariage quand même, et je dois l'honorer, coûte que coûte. D'ailleurs, mon mari est décédé. Tu le sais peut-être. Je suis allée à son enterrement où j'ai vu sa dernière femme. Elle m'a saluée et je crois qu'elle pourrait devenir mon amie. Même si elle devient mon amie, elle ne me donnera pas assez d'argent pour ma voiture, pour son entretien et aussi pour l'essence qui a augmenté la semaine dernière. J'espère que tu comprends ma situation : je suis enfermée dans une cage. Un de mes ex-amants promet de m'envoyer un récit qui s'appelle *Dans la cage*. Il pense naïvement qu'il pourrait m'aider, m'orienter, me remettre sur les deux pieds – je suis sur un seul pied pour l'instant – me dire exactement dans quelle cage je me trouve depuis pas mal de temps. Mais ce n'est pas vrai ; c'est un calcul ridicule, comme la plupart des calculs, d'ailleurs. À quoi bon savoir dans quelle cage on se trouve ? Si on me donnait le choix dans ce domaine – quelle cage choisissez-vous ? – j'aimerais avoir un penthouse sur la Cinquième avenue.

Essaie de me comprendre. J'ai très peu d'argent en poche. Il s'agit de mon argent de poche, mais il n'est pas suffisant pour m'acheter l'ordinateur dont je rêve pour pouvoir suivre les événements qui explosent dans le monde. (On m'a volé mon ordinateur, tu sais.) J'aime le monde. Et j'aimerais savoir ce qui s'y passe. Mais tu voudrais sans doute savoir ce qui se passe dans mon monde – pas dans mon beau monde (il n'existe plus, *I'm sorry to say*), et aussi dans le monde tout court ; ou tout long, si tu veux. On m'a tout coupé, tout ce que l'on pouvait couper à une pauvre femme de quatre-vingts ans ; même le cordon ombilical, figure-toi. Je ne sens plus ma mère. C'est mieux ainsi, je suppose car maman me détestait d'une manière ignoble. Et je recevais sa haine en pleine figure lorsqu'elle était inspirée, comme une grande pianiste. Elle adorait mon frère qui me volait tous les objets dont j'aurais hérité s'il était mort au moment voulu. Quel est ce moment voulu ? Le moment qui précède son premier vol ; et son deuxième vol. Et ainsi de suite. Il y avait tant de suite à ces suites que je me serais enrouée si je les récitais à haute voix pour te prouver à quel point je suis bafouée dans ce monde où mes cousins ne font rien du tout pour me sortir de mes pétrins.

Tu m'apporte cent euros par semaine. Que veux-tu que j'achète avec cet argent minuscule ? Une robe de bal ? Mais tu te dis que je n'assiste plus aux bals. Et tu as raison, parce que je n'ai pas de belles robes pour y assister. Tu me dis : « De toute façon tu n'as jamais eu des robes de couturiers. Tu achetais toujours des tissus minables dans les bazars indiens, pour rien. Et puis une bonne-femme locale te fabriquait une robe dans laquelle tu paradas dans les salons de Bruxelles et ailleurs, en pensant que tes accoutrements étaient très chics. Qu'est-ce qu'on riait de toi pendant ces bals ? Et pendant les enterrements ? Tes chapeaux. Mon Dieu, mon Dieu. » Ces remontrances se terminaient toujours par Dieu – mal placé, il faut bien le reconnaître. Dieu n'a rien à voir dans l'histoire.

Je n'ai plus d'essence dans ma voiture. Mon ex-compagnon me dit : « Vous n'auriez pas dû aller à l'enterrement de votre mari. Trop d'essence. » Je lui réponds : « Mais je ne suis pas allé à sa crémation pour pouvoir acheter des croquettes dont mes chiens raffolent depuis longtemps. » Je vais où je veux, non ? On s'apprête à me prendre mes chiens. On me dit qu'ils coûtent trop cher. Les croquettes que je leur donne. Et une saucisse de Francfort par-ci, par-là. Ce n'est pas mal, n'est-ce pas ? Vous, vous mangez aussi des saucisses de Francfort dans les gares allemandes – à Cologne, par exemple. Je ne peux plus vivre comme ça. Contrairement à mes chiens, je ne mange pas de viande – heureusement, car la viande coûte très cher. Mais j'adore le poisson, la sole surtout et les fruits de mer. (Sans commentaires, comme on dit assez souvent, quand il s'agit de la contessa.) Mon ex-compagnon me dit que je ne dois pas nourrir mes chiens des produits que j'achète au supermarché. Mais que faire ? Les croquettes qu'il préconise sont trois fois plus chères que les saucisses de Frankfort. J'écris « saucisses » et mon correcteur d'autographe suggère « auspices », ce qui n'est pas correct : mes chiens ne mangent pas les auspices.

Je ne sais pas si tu as connu ma mère. Vous avez dû manger quelques gâteaux ensemble. Sais-tu combien de gâteaux il faut manger ensemble pour pénétrer dans l'âme de son interlocuteur ? Tu manges un gâteau avec lui ou elle et tu ne sens que la peau de son âme. Et que pourrais-tu faire avec cette peau ? C'est une peau de chagrin, tu sais. Il faut manger, manger, manger, pour comprendre quelque chose. Mais je ne veux pas trop manger car j'ai peur de grossir. Et mon métabolisme n'est pas à la hauteur de ses exploits d'autrefois. Il digérait tout, il dirigeait mon corps, il éliminait tout. Il ne restait à la longue que moi-même, et c'était agréable d'être soi-même, crois-moi.

Pourquoi ne puis-je aller chez mon coiffeur ? On me dit que c'est trop cher. Et mon électricien que je connais depuis cinquante ans ? Il est très cher aussi, d'après leurs estimations. Et pourtant il ne demande que deux cents euros pour une installation qui dépasse

six cents euros, d'après les estimations officielles approuvées par le gouvernement. (Quel gouvernement avons-nous, mon Dieu ! As-tu déjà réfléchi au sujet de notre gouvernement ?) Le tableau électrique que l'on doit installer dans ma maison, sinon tout risque de flamber, n'est pas encore installé, inutile de te le dire car tu es au courant de leurs ignominies. Et toi, tu ne fais rien pour que je ne les subisse pas. Par conséquent, je les subis, subis, subis, je ne cesse de les subir. Est-ce une vie, d'après toi ? Tu me donnes soixante euros qui te seront remboursés : je signe tous les papiers que tu me tends. Tu me tends un papier et je le signe ; c'est ça notre rituel. Mais il y a d'autres rituels de par le monde, tu sais ; et un de ces rituels prévoit beaucoup de billets de banque et aucune signature.

On dit que j'ai maltraité nos cousins au cours de mon séjour au Canada. Comment ai-je pu les importuner ? On voyageait ensemble, on quittait les avions ensemble, on mangeait les mêmes petits-fours. Qu'ai-je fait de mal ? Il ne fallait pas manger les petits fours, avec eux, sans eux ? Aurions-nous dû manger les GRANDS fours ? Je me perds dans tous ces *amazing mazes*, comme dit mon ami indien, Farid. « Les dédales, je lui réponds. Il faut que tu apprennes le français. » De toute façon, je ne le vois plus. Et je parle l'anglais à la perfection, comme tu le sais. Que sais-tu encore ? Tu sais que je suis honnête et que je ne suis pas folle. Tu sais qu'Axelle ramasse des signatures pour prouver au monde entier que je ne suis pas folle. Même si ces signatures tombent, ce qui peut arriver quand on les tend, quand on tend les signatures, elle les ramasse. Elles tombent à l'eau parfois, ces signatures ; elle les ramasse, malgré la présence tangible de l'eau. Elle les nettoie, si nécessaire, et les remet au procureur.

Penses-tu au Jugement Dernier, de temps à autre ? Ou penses-tu à ce Jugement en te disant : « Il y aura un autre jugement après celui-là. Et lors de ce Jugement-là je serai comblé de louanges et de fleurs » ? « Vous avez enfoncé votre belle-sœur, » on te dit en douceur. « Je n'ai enfoncé personne », dis-tu, et tu t'envoles, comme si de rien n'était. Penses-tu que je pourrais te rejoindre au cours de cet envol spectaculaire ? Je ne sais pas voler, tu sais. Je ne sais pas voler, je ne sais pas voler, je ne sais pas voler.

Tu détestes mes chiens, parce que tu détestes tous les animaux sans exception. Et évidemment tu ne fais pas d'exception pour mes chiens exceptionnels. Tu n'as jamais eu aucun animal domestique, aucun animal sauvage. C'est toi qui es sauvage, tu sais. Et nous, nous avons des chevaux, des chiens et même des moutons. Et même des oies de garde qui se précipitaient sur les voleurs pour leur pincer le derrière, comme Donald Ronald. (Ou Donald Trump ?) Et comme les moutons qui sont aussi stupides que les vaches, me semble-t-il. Ou certains humains, la plupart des humains, à en juger par ce que je vois et sens depuis quelque temps. Sache que je ne peux vivre sans mes chiens. Si vous me les prenez pour les tuer

quelque part, je mourrai, moi aussi. Et vous aurez ma mort sur la conscience, si tant est que vous en ayez une. De toute façon, vous m'aurez toujours soit sur le dos, soit sur la conscience et même sur le ventre, à cause de la faim que j'éprouve. À vous de choisir.

Tu sais, je pense à nos canards. Nous en avons une cinquantaine et le chef de famille (de leur famille) sortait le premier et il dirigeait sa troupe vers l'étang le plus proche ; nous en avons plusieurs. Tous ces canards se baignaient dans l'étang et puis ils revenaient à la maison, en marchant à queue leu leu, et je les regardais, médusée et fascinée. Ils revenaient pour, entre autres, se laver dans un bassin creusé à proximité des dépendances. Si nous autres, les humains, pouvions nous conduire comme ça, ce serait merveilleux. Mais nous nous conduisons erratiquement et érotiquement : nous allons de tous les côtés et dans tous les sens. Je ne dis pas que c'était mieux en Union Soviétique où tout le monde marchait à la queue leu leu, et nous savons à quoi cette manière de vivre aboutissait : c'était une manière de mourir. Je crois, d'ailleurs, que les Soviétiques se lavaient assez rarement car ils n'avaient pas de baignoires à leur disposition. J'imagine qu'ils avaient quelques toilettes à proximité de leurs lits, mais pas de baignoires, pas de baignoires. J'en suis certaine. Je me demande, d'ailleurs, ce qu'ils avaient à leur disposition : pas de saucissons, pas de viande en général. Peut-être quelques poissons. Ça ne me gênerait pas : je déteste la viande. Et j'en suis ravie parce que la viande coûte très cher. Par contre, j'adore le poisson, ce qui ne veut pas dire que j'aurais pu vivre en Union Soviétique. J'aime la liberté dont on me prive actuellement.

La prochaine fois, apporte-moi deux cents euros. Je signerai tous les papiers que tu me tendras.

P. -S. Merci d'être venue, mais, comme tu le sais sans doute, tu es venue pour rien. D'accord, tu as fait quarante kilomètres pour me rendre cette visite improductive. Tu viens parce que je n'ai plus d'essence dans ma voiture. Ni ailleurs, d'ailleurs. On dirait que je n'ai pas d'essence non plus, moi. Bien, tu apportes un jerrycan qui t'accompagne dans ta voiture – tout le long du trajet. (Quarante kilomètres.) Il est aussi fatigué que toi, j'imagine, et tout ça pour rien. Son bec verseur est trop large pour ma voiture. Alors, tu hoches la tête et tu repars, au lieu de me donner de sous. Tu ne m'as rien donné cette fois. Pourquoi ? une crise de radinerie ? de pingrerie ? J'ai passé un coup de fil à Axelle, tu sais. Tu sais ce qu'elle m'a dit ? « Pourquoi n'avez-vous pas utilisé un entonnoir ? » Je dois en avoir un, quelque part. Mais tu n'as rien dit, rien dit du tout. Merci quand-même.

P. -S Tu sais que ma carte a été avalée ? dans ma banque ? Je sais ce que tu me dirais, si je te racontais cette histoire de vive voix. « Tu as dû faire une fausse manœuvre, comme d'habitude. » C'est ça – comme d'habitude. Eh bien non, ma chère. Détrompe-toi ! C'est la

caissière qui a pris soin de ma carte, de l'argent que je n'ai pas reçu. Je n'ai donc plus ni carte ni argent. Merci quand-même. D'ailleurs, je me demande pourquoi je te remercie. Si tu m'avais apporté de l'argent, j'aurais aujourd'hui ma carte et aussi de l'argent. Penses-tu que j'avale des billets de banque ? pour m'amuser ? Merci quand-même.

*

Je n'ai pas envie de m'étendre sur les dires (ou le dit) de la contessa. Il n'est pas facile d'entrer dans le monde des fous qui vous abêtit, vous ralentit et vous rend encore plus stupide que vous ne l'êtes. Tout à l'heure, je lui parle au téléphone, ce que je ne dois pas faire, étant donné l'abêtissement que j'atteins à la fin de nos conversations. Je lui raconte une histoire très simple, et cette histoire concerne mon ex-femme de chambre que je recevais de temps à autre dans mon appartement versaillais. Un jour, je me promène dans les bois. Je reviens et elle me dit : « J'ai cassé votre carafe. » Ensuite elle se lance dans les explications sans fin, dans les détails qui ont leur fin dans l'éternité, pas dans le temps où l'on vit et meure. La contessa écoute mon récit, le mien, et elle me dit : « Elle a peut-être glissé. » Et je me lance dans une diatribe sans fin. « Ce n'est pas de ça que je vous parle. Je vous parle de ces explications sans fin. Par le menu – c'est ce que je n'aime pas dans le domaine des pots cassés. Et vous ne faites qu'ajouter une touche supplémentaire à ce chaos, au lieu de comprendre de quoi je vous parle.

- Vous m'engueulez une fois de plus.

- Une fois de moins. J'essaie de vous expliquer votre erreur fondamentale. Les à-côtés, il faut les oublier une fois pour toutes. Vous devez être du côté de ceci et du côté de cela. Et ce n'est pas la peine de se souvenir de Proust à cette occasion-ci. Il se peut, d'ailleurs, que ce soit la peine de se souvenir de Proust à n'importe quelle occasion.

- Pourquoi m'engueulez-vous ?

- Je vous parle de votre grand défaut. Ces déviations agacent les gens, comme toutes les déviations. Quand vous tombez sur une déviation sur le chemin que vous suivez pour prendre un thé en compagnie de votre cousine, ça vous agace, je parie. »

Je gagne le pari. La contessa est agacée. Elle raccroche sur le champ ou dans sa chambre.

Je suis las de tout cela. Parlons plutôt de l'Union Soviétique, d'autant que les répliques de la contessa me fournissent un lien nécessaire pour ce genre de transition et discours. L'Union Soviétique, l'époque de Khrouchtchev que j'ai traversée clopin-clopant au début de ma carrière ; de toutes mes carrières. Quelles carrières ? quelles carrières ? J'ai commencé à

m'approcher du piano ; tout doucement. Je n'aimais pas cet instrument ; je n'ai jamais aimé aucun instrument, mais j'aimais la musique. À une certaine époque, je voulais même devenir un chef d'orchestre. Mais même aujourd'hui, après avoir dirigé plusieurs orchestres, je ne connais ni les orchestres ni les instruments qui les constituent. Ou les forment, ou les informent. Je remercie Dieu de ne pas m'avoir permis de continuer dans cette voie : plusieurs orchestres ont refusé de jouer sous ma direction. Et je les comprends très bien, beaucoup mieux que la philosophie de Kant.

Il faut que je raconte une histoire ou deux ; de toute façon, ces histoires seront plus intéressant que le délire de la contessa. Une fois de plus – si l'on pouvait faire compte de toutes ces histoires de plus, il y en aurait mille-et-une, comme d'habitude – je raconte une histoire qui concerne mon séjour au collège musical situé à Moscou, dans ma ville natale et malade. Mais je reviens un instant à la contessa qui n'est vraiment ni un fil conducteur ni un fil rouge, d'autant qu'elle ne deviendrait rouge pour rien au monde – même pas sous la torture, comme elle dit parfois. Nous (les Soviétiques) n'étions pas censés avoir de rapports trop directs avec la musique ; et aussi avec la peinture et l'art occidental en général. Il est intéressant de noter, pourtant, que certains membres de la famille à laquelle appartient la contessa sont guevaristes, comme je les appelle, entraîné par mon élan russe. Mais laissons tout ça, une fois de plus : nous laissons trop de choses et tôt ou tard nous aurons une poubelle à nos pieds. Et je me demande si quelqu'un aura recours à cette poubelle dans les siècles à venir.

Nous allions, mon ami et moi, écouter des enregistrements dans un studio du Conservatoire de Moscou. Nous écoutions surtout ce que l'on appelait de la « musique d'avant-garde » ou « musique bourgeoise ». Cela n'intéresse personne à présent ; paysan ou ouvrier, les gens viennent et écoutent ce qu'on leur offre. Ils sortent de temps en temps ou tout le temps. Dans le studio d'enregistrement situé dans une aile du Conservatoire de Moscou, on pouvait écouter les œuvres de Boulez, de Ligeti, de Berio. C'est une époque à jamais révolue. À présent, vous pouvez écouter ces œuvres à la maison, mais qui les écoute ? Peut-être un « quel est son nom » ; personne d'autre.

La directrice de notre collège nous convoque. (Une fois de plus, c'est une hantise : je crois avoir raconté cette histoire quelque part. En anglais peut-être. Pas en russe en tout cas.) La directrice nous dit : « Pourquoi allez-vous dans ce studio pour écouter les œuvres qui ne sont pas jouées en Union Soviétique ? » Et je réponds : « Il faut connaître nos ennemis, comme disait Lénine. » Quelle chute libre. Et quel triomphe, en même temps. Je permets à la contessa d'intervenir encore une fois, une fois de plus : je n'en ai pas fini avec elle.

Malheureusement, malheureusement. On ne termine pas avec tout le monde, tout de suite, hélas. Que dit-elle encore pendant nos conversations mémorables et insupportables ? Elle dit : « Il faut couper l'herbe. La nature est sauvage, encore plus sauvage que les bêtes sauvages. Si elle pense (la nature) que tout est permis, elle pousse de tous les côtés. Je ne coupe pas les branches quand elles sont pleines de feuilles. Je ne m'attaque pas à ce qui est vivant. Je les coupe à l'automne, quand les feuilles sont par terre. Je les coupe parce qu'elles gênent. Quand il y a des feuilles, elles ne gênent pas. La beauté ne gêne jamais. »

« Où commence la patrie ? » Cette question résonne au début d'une chanson patriotique que nous (les citoyens soviétiques) entendions souvent à la radio et même dans la rue, grâce à quelques fenêtres ouvertes. Nous entendions souvent des chansons dans la rue, en été et même au printemps. Vladimir Vysotski, notre barde, comme nous l'appelions, chantait aussi ; devant les fenêtres ouvertes. Au-delà des fenêtres ouvertes. Je ne l'aimais pas : d'une façon générale, je n'aimais rien de ce que les Soviétiques aimaient ; même pas Chostakovitch. Je le trouvais trop soviétique, rempli de slogans. Tout le monde peut se tromper. Comme disent vulgairement les Russes (nous ne sommes pas toujours vulgaires, pourtant) : même une vieille bonne femme a un trou quelque part. Où commence ma haine, la haine que je ressentais et que je ressens toujours envers ma patrie ? On est censé aimer sa patrie parce que c'est elle qui nous a appris à aimer notre prochain, l'humanité et même le monde. A, a, a, a. Je pousse quelques exclamations en entendant ces vérités de pacotille ; ou de La Palisse. Tout cela est de la foutaise ; en tout cas, dans le cas de l'Union Soviétique. Ce pays m'a appris à détester le genre humain. Entre autres, parce que nous chantions l'*Internationale* trop souvent, pour ne pas dire tout le temps : après les réunions du komsomol, entre autres. Au conservatoire de Moscou, ne vous en déplaise.

Je quitte le pays en 1974 ; j'y retourne en 1990 pour quelques concerts. Et je constate que je ne connais pas ma ville natale. (J'ai tapé « ma fille natale ». Non, je n'ai pas d'enfants. La paternité – c'est le seul péché que je n'ai pas commis, comme disait quelqu'un en regardant les enfants des autres.) Pour moi, à un moment donné, tout devient soviétique ; ou dégoûtant, autrement dit. Comme dit Ilya Kabakov : « Dans les années soixante, l'URSS était un dépotoir. » C'est comme si les anges vidaient leurs poubelles au-dessus de notre territoire. Et encore, et encore. Les poubelles des anges sont trop belles pour nos soucis soviétiques. Il convient de noter qu'en Union Soviétique on ne disait pas : « Pas de soucis. » (Pas à cause d'une ignorance de la langue française.) On disait plutôt : « Plein de soucis » ou « le trop plein de soucis ». Et on disait parfois : « Ne me faites surtout pas un plein de soucis » – avant de faire remplir le réservoir d'une voiture. Dans leur (ou notre) dépotoir, on ne trouvait ni

disques étrangers – à quelques exceptions près – ni médicaments destinés à la récupération ou à la restitution, à la renaissance de la santé. Les parents ou les amis essayaient de nous en envoyer quelques-uns ; par l'intermédiaire d'autres amis. Malheureusement il n'y avait pas de ces soi-disant « *go-between* » car nous ne voyagions pas librement. Autant dire que nous n'allions presque jamais à l'étranger, de sorte que l'odeur de notre dépotoir était toujours sur le point de nous déposséder de nos sens, de nos moyens ; et aussi de nos biens qui disparaissaient à cause des reformes monétaires, à cause des obligations que nous étions obligés d'acheter pour tirer notre pays d'un faux pas ou plutôt d'une marche maladroite vers le communisme. On disait : « *obligatsia* », si bien que personne – à quelques exceptions près – ne voyait le lien indissoluble entre ces deux obligations. Et si vous n'en achetiez pas ? pour ne pas perdre vos derniers roubles ou un bijou de votre grand-mère ? Alors, on vous flanquait dehors et vous voyez une série interminable de portes qui se fermaient derrière vous.

Il est intéressant de comparer les points de vue qui ne coïncident pas du tout, comme si leurs émetteurs ou leurs auteurs se battaient à mort, quelque part. Simone de Beauvoir (Simone de Boudoir, d'après mon correcteur) écrit : « Il s'agit de maintenir un régime qui apporte à une immense masse d'hommes une amélioration de leur sort. » Il est bizarre que cette féministe notoire n'ajoute pas une masse de *femmes* à son discours. Quel sort, quelle amélioration ? On sortait désespérément de ce cauchemar pré-communiste. Pour la première fois on parle de ces sorties clandestines en 1971, si je ne me trompe. Un groupe de Juifs voulait kidnapper un avion. Tout marchait bien, jusqu'à un certain point. D'ailleurs, leur leader contacte Israël pour savoir s'ils peuvent compter sur l'aide et la compréhension de l'État où ils veulent s'installer. La réponse est négative pour la bonne raison qu'Israël ne peut approuver le détournement d'un avion, à cause des terroristes arabes. Si ma mémoire ne me joue pas un mauvais tour – je ne vois pas pourquoi elle le ferait en cette occasion-ci – ils transportaient leur Kalachnikov dans l'étui d'un violoncelle. (Kalachnikov, éternel Kalachnikov : je ne connais pas d'autres armes.) Et puis ça se termine mal. Dans mon cas, par contre, ça se termine bien ; et ça continue à se terminer bien. Et j'espère que ce n'est pas encore terminé, Dieu soit loué.

Voici le discours de Simone de Beauvoir, un autre bout de discours : « À la mort de Boukharine on oppose Stalingrad ; mais il faudrait savoir dans quelle mesure effective les procès de Moscou ont augmenté les chances de la victoire russe. » Boukharine était un des millions de victimes des purges staliniennes. Supposons que sa mort s'oppose effectivement à Stalingrad. D'accord, vous mettez Boukharine sur un plateau de votre balance qui se trouve habituellement dans votre salle de bain. Chaque matin, vous vous pesez, et vous pleurez un

petit coup en regardant les chiffres qui vous menacent d'obésité et de mort prochaine. Sur l'autre plateau vous mettez Stalingrad, toute la ville, toutes les victimes de cette bataille. Il est clair que Stalingrad gagne haut la main. (*Hände hoch*, comme disent les Allemands. On répétait cette phrase souvent en Union Soviétique.) Mais vous persistez et signez : vous mettez les soixante millions de victimes staliniennes sur le plateau où Boukharine souffrait de la solitude. Il ne pouvait même pas profiter de la beauté de sa jeune femme. Et vous voyez que ce dernier plateau plonge, comme pour imiter *Le grand bleu*, un film que je n'aimais pas. Je ne l'aime toujours pas ; et pourtant je ne l'ai jamais revu. (Il s'agit d'un grand et beau plongeur.)

Et notre vie, nos magasins vides ? notre pénurie permanente ? Et l'ânerie de nos dirigeants ? Les clowneries de Nikita Sergueïevitch, par exemple ? Je ne connais toujours pas l'orthographe française de son nom. J'ai réussi pourtant l'autre jour ; je ne sais comment. Il brandissait son poing et tapait sur les tables avec son soulier. (Droit ou gauche ?) Ces gaucheries étaient interminables et hilarantes. Il nous promettait monts et merveilles, mais au lieu des merveilles, nous achetions du blé au Canada et ailleurs. Il faisait planter du maïs – un peu partout ; même sur la lune, d'après une histoire soviétique. Plus de saucissons, plus de viandes non-surgelées. Mais je me souviens encore des jours où l'on voyait des poissons vivants dans l'aquarium de notre *gastronom*.

D'après Kabakov, on disait dans les établissements destinés à la croissance rapide des peintres, à leur maturité prometteuse : « Manet est ignare, parce que les ombres ne sont pas bleues. Elles sont soit noires, soit marron. » On ne pouvait prononcer le nom de certains peintres. Et on se demande, on se demande toujours si Kojève était un agent soviétique. Pour une fois, l'agent n'était pas un agent double : il ne travaillait que pour les Soviets. Pourquoi ? Parce qu'il croyait dans leur avenir radieux ? L'immobilité, c'est ce qu'il aimait par-dessus tout. Il n'était pas hégélien, contrairement à ce que ses élèves croyaient. Il était parménidien et aimait le parmesan. Si l'on utilise un ordinateur et que l'on fait une faute, ce qui est inévitable (on fait les fautes tout le temps et dans tous les domaines) on reçoit d'un correcteur d'orthographe toute une série de mots que l'on a envie d'utiliser, quel que soit leur rapport avec le sujet, le thème. On se dit que, de toute façon, le thème est la folie, alors tout est permis, tout, sans exception. Alors pourquoi pas Parménide et parmesan ? et parapsychologue, pour faire bonne mesure ? D'ailleurs, ma compagne – appelez-là comme vous voulez ; moi, je l'appelle « champagne » – est magnétiseuse et je vois souvent ses mains au-dessus de ma tête. Et notre folle nationale, internationale (je pense à la contessa) insiste, persiste, mais je l'empêche de signer quoi que ce soit. D'ailleurs, c'est à cause d'une signature

qu'elle a mis quelque part, de travers, à travers de toute une feuille, que l'on essaie de l'enfermer dans une maison close ou dans une maison de retraite anticipée. (Pour rien au monde elle ne veut jouer un rôle de retraîtée *psychique*.) Elle veut que je lui arrange un rendez-vous avec ma compagne, mais je refuse. Pendant nos conversations centrées sur la séance, je pense à la lettre d'adieu qu'elle laisse sur sa table de nuit avant d'avaler une centaine de somnifères. Dans cette lettre elle m'accuse de sa mort, en disant : « Il est mauvais, mauvais, mauvais. Il est de mauvaise extraction. Et rien ne pourra jamais extraire cette extraction de son corps et de son cœur. » Et quelques jours plus tard, après avoir passé quelques jours dans un hôpital – tous les hôpitaux me rappellent l'hôpital du Kremlin – elle me dit froidement, avec une petite note de pitié, de miséricorde et de moquerie : « Mon pauvre ami. Ce n'est pas à cause de vous que j'ai tenté de mettre fin à mes jours. » Charmant, n'est-ce pas ? Les charmes de la contessa sont indéniables et incorrigibles. La contessa ne reconnaît jamais ses fautes, ses péchés. « Je n'ai jamais fait de mal à personne », dit-elle. Je réponds que même les saints se repentissent tous les jours. Et ceux qui sont snobs disent, en hochant la tête : « Je suis le plus grand pécheur du monde. » Pour une fois, pourtant, la contessa devient la confessa : elle reconnaît son méfait : « C'est un fait, il n'y a rien à dire. Oui, j'ai mis cette lettre sur ma table de nuit. Par parenthèse, je pensais que c'était ma table de mort.

- Pourquoi l'avez-vous fait ?
- Par méchanceté, sans doute.
- Reconnaissez-vous que vous êtes mauvaise ?
- Non. C'est vous qui êtes mauvais. Vous êtes le mal incarné.
- Vous vouliez protéger votre amant ? Pietro le Grand ?
- Je l'aimais. Il était mon père, l'incarnation de mon père mort, tandis que vous, vous êtes simplement le mal incarné. Il était ma *father figure*.

- Ni *father* ni figure.
- Il n'est plus en vie. Il aurait cent-dix ans. Et on ne dit pas de mal des morts. Il ne faut pas qu'ils se retournent dans leur tombe. Ou qu'ils fassent pipi dans leur tombe. »

Il y a pas mal de pères de par le monde, et un de ces pères s'appelait Staline. Il était le petit père des peuples, le grand-père des peuples. Dans son premier discours après l'invasion allemande en 1941 il s'adresse à nous de la façon suivante : « Frères et sœurs. » Si j'étais né dix ans plus tôt, en 1937, j'aurais dit à mes parents : « À présent j'ai un frère et une sœur. Je ne suis plus un enfant unique. » Au cours des interminables parades sur la place Rouge, on voyait la figure de Staline sur la tribune du mausolée, et cette figure nous faisait signe, comme

diraient tous les structuralistes, tous les sémiologues, tous les peirciens, tous les saussuriens. Il fabriquait un signe et nous adhérions à ce signe sans trop tarder. Staline faisait des signes – un jour il imita même les gestes d'un accordéoniste exploitant son instrument – et nous marchions devant le mausolée en souriant, en faisant des signes en retour, en tripotant des accordéons et même des pianos. Et nous criions, criions, criions, dans toutes les langues : « Bravo, bis, gloire à, *three cheers for*, soit sain et sauf, cher camarade Staline, *be safe and sound, dear comrade Lénine*. »

À peu près à la même époque, en Italie, D'Annunzio effectue de longues marches dans la campagne avec ses légionnaires. Il dialogue avec eux par l'intermédiaire de mots ou de signes (mais il ne fait pas de grimaces mussoliniens) :

- À qui l'Italie ?
- À nous ! (*A noi* !)
- Que font nos ennemis ?
- Vomir ! »

Et chez nous ? chez nous ? Trotski criait :

- À qui la Russie ?
- À nous ! (*Nam* !)
- À qui la Pologne ?
- À *nam*.
- À qui le monde ?
- *Nam*.
- Aimez-vous le monde ?
- Miam-miam ! »

Et Mussolini bougeait ses lèvres de telle sorte que tout le monde comprenait la vérité suivante : « Le monde est délicieux et par conséquent il faut le manger. Commençons par l'Éthiopie. » Et D'Annunzio aussi bien que Trotski et Lénine déclaraient : « Voilà la vie qui éclate. » Le poète italien pense à l'éclatement psychique de la vie, tandis que Trotski et Lénine oublient le sens figuré et se mettent à dépecer leurs sujets. Parmi les membres du parti communiste il y a des ogres qui, avant de dévorer leurs adversaires, les épicient : ils aiment la bonne cuisine et prétendent qu'un cadavre épicié est plus gastronomique que n'importe quel restaurant français. « Mieux que le foie gras et les huîtres », ajoutent-ils.

D'Annunzio (aussi bien que Trotski et Lénine) voulait être le chef d'une nouvelle croisade, celle des peuples opprimés, « la nouvelle croisade de toutes les nations pauvres et appauvries : la nouvelle croisade de tous les hommes pauvres et libres contre les nations

usurpatrices qui accumulent toutes les richesses du monde, contre les races de proie. » Et Trotski écrit un poème à ce sujet (en français, s'il vous plaît) :

Nous avançons, nous piétons.
Où sont nos pieds ? Sur leurs têtes.
Ils sont vaincus, vaincus, vaincus.
La lutte finale, internationale.
Debout, courez, courez, marchez,
Dans tous les sens, dans tous les sens.
Nos adversaires sont partout.
Ne pas dormir – debout, debout !

Staline n'écrivait pas de poèmes ; il se contentait des signes qu'il envoyait à ses sujets. Chaque signe est équivoque, comme nous le savons tous. Parfois, ses sbires se disaient : « Le camarade Staline nous souhaite bonne route – c'est clair et pas vraiment équivoque. Mais quelle route devons-nous prendre ? Celle qui mène vers la Nomenclature ou celle au bout de laquelle il y a un échafaud ? S'il s'agit de la deuxième option, je souhaite de tout mon cœur que la route soit mauvaise. Je ne la prendrai pas, un point c'est tout. Et je dirai à Iossif Vissarionovitch : 'La route était trop mauvaise. Il pleuvait tout le temps, la voiture s'embourbait sans arrêt. Par conséquent, elle s'arrêtait tout le temps. Elle ne cessait de s'embourber, et je me suis dit que nous n'arriverions jamais à destination, mon chauffeur et moi. Il y avait partout des trous noirs où nous risquions de tomber à tout moment. Et tôt ou tard, le moment fatal arriverait – fatalement, peut-on dire. Je vous aime, Camarade Staline, et je pensais que vous ne vouliez pas perdre ma portion d'amour, si insignifiante soit-elle par rapport à l'amour que vous portez au communisme, au marxisme et au léninisme. »

Staline a toujours été Dieu, et on le disait de son vivant, tout le temps, comme si l'on pouvait l'oublier, oublier ce fait inévitable. Après sa mort, après le discours du premier secrétaire du Parti Communiste (il est plus facile de se souvenir de son poste que de l'orthographe française de son nom), Staline s'est mis à passer dans la catégorie de la théologie négative. On disait : « Il n'était pas grand, il n'était pas intelligent, ce n'était pas un philosophe, ce n'était pas un vrai communiste. » Mais on ne disait pas : « Il n'était pas psychologue » car il avait déjoué beaucoup de complots, évité beaucoup de pièges. Après tout, c'est lui qui envoya Trotski en exil. C'est lui qui fit assassiner Trotski et pas vice versa. C'est quoi ce vice versa ? Staline dont la nuque exhibe une hache.

Et puis une sorte de contre-réforme se met en route et on se met à dire : « Oui, mais il était communiste, beaucoup plus que vous et vos camarades, vos familles. Il était *éminemment* communiste, ce qui s'apparente à l'existence de Dieu. Dieu existe éminemment, pas comme vous et moi et n'importe qui. C'est une autre dimension, si vous voyez ce que je veux dire. » Parfois, je préfère ne rien voir du tout, sans devenir aveugle pour autant. On parlait de la même façon de Lénine : à l'occasion de son centenaire. On racontait des histoires russes – et pourtant il y a beaucoup d'étrangers qui s'intéressent à Lénine sérieusement, sans rire à gorge déployée – où l'on voyait notre leader, notre duce dans des situations plutôt cocasses. On disait par exemple : « Savez-vous que nos parfumeurs ont sorti un nouveau produit de luxe ? L'odeur d'Ilitch. » (Vladimir Ilitch Lénine.) « Savez-vous qu'il existe à présent des lits qui s'appellent, 'Ilitch avec nous' ? Pour trois personnes. » L'amour à trois était admis et même conseillé, en quelque sorte. Un lit éminemment grand, aussi grand que la terre ou l'univers. À vous de choisir votre échelle de valeurs.

Quand je vois les chroniques qui nous montrent les parades sur la place Rouge ou sur une place à Rome – j'oublie toujours tous les noms, à l'exception du mien – je me dis que je n'appartiens pas à la race à propos de laquelle un écrivain russe écrit : « Dans l'homme tout doit être beau : l'âme et même les pensées. Certes, ses pensées errent dans le cosmos et se perdent parfois dans les coins perdus de ce cosmos. Et dans ces coins perdus, la perdition nous attend avec impatience, presque avec avidité. » Qu'y avait-il de beau au cours de ces parades moscovites ? Il y avait quelques gymnastes qui faisaient des exercices devant le mausolée et ses habitants dont une partie était sur la tribune. Ils faisaient la roue ; je ne sais pas comment cela s'appelle en français ni même en russe. En tout cas, ils ressemblaient aux roues qui roulaient tout le long de la place Rouge pour démontrer leur habileté, leur force et le stade où ils se trouvaient sur leur chemin vers la victoire du communisme dans le monde entier ; ou dans un seul pays, comme disait Staline. Ils roulaient, roulaient, roulaient ; et puis ils sautaient ou souriaient – à n'en plus finir. On avait l'impression qu'ils continuaient leurs simagrées en dehors de la place Rouge et aussi à la maison. Ils faisaient la même roue dans leurs petits appartements en se heurtant régulièrement aux murs, en abîmant les murs et leurs propres corps. C'était cela, leur communisme vainqueur – ou vaincu : peu importe.

Je n'arrive toujours pas à m'endormir tout de suite, une fois sur mes draps et sous ma couverture. Et parfois je ne m'endors pas du tout, comme si je pouvais vivre et mourir sans passer quelques heures dans les bras de Morphée : toutes les nuits, pas une fois par semaine. Eh bien, j'en ai soupé et je ne peux plus voir ni ces corps ni ces roues ni ces sourires ridiculissimes. Je ne peux plus non plus entendre ces cris : « Duce », « Staline », « vivat ». Ou

« *viva* », « *viva* », « *viva* ». Malevitch écrit quelque chose à ce sujet, mais il ne parle pas de mon dégoût. Il dit qu'au bout du compte ou à la longue, le monde va disparaître dans une sorte de brouillard mental qu'il appelle « le suprématisme blanc ». À présent, si vous prononcez cette combinaison de mots, on vous dit toute de suite : « Vous êtes raciste. Vous pensez que les humains blancs sont supérieurs à tous les autres humains. Vous avez tort, vous vous trompez et vous serez condamné tôt ou tard. À un séjour sans bornes en Enfer. » En quoi cela vous regarde-t-il ? avez-vous envie de leur demander. Mais vous ne demandez rien : ni à eux ni à Dieu ni à la vie.

Tout se dissout et il ne reste qu'un carré blanc sur un fond blanc ; c'est cela que Malevitch voulait dire et prouver. Il peint ce carré et ce fond, et il dit : « Voici une preuve irréfutable de ce que j'avance, vous savez. » Nous ne savons toujours rien, et ce n'est pas la peine de vouloir apprendre quelque chose. Notre ignorance est immobile – aussi immobile que la conclusion de Kojève qui parle des animaux, des humains métamorphosés en animaux. C'est mon rêve depuis longtemps, mais je dois admettre que, malgré toute l'admiration que je voue à Kojève, nos points de vue diffèrent à ce point ; et sur ce point. Il bougeait, pourtant ; lui-même bougeait beaucoup. Tantôt il ne faisait rien ; tantôt il devenait philosophe. Tantôt il exploitait les actions de la « vache qui rit » ; tantôt il riait lui-même, à gorge déployée. Tantôt il travaillait à Bruxelles pour l'union Européenne. Tantôt il mourait pendant une réunion de cette union ; d'une crise cardiaque.

*

Où commence l'idiotie, la déchéance humaine ? À force de regarder la bouche de Mussolini, votre intelligence et aussi votre cerveau et aussi le reste tombe dans cette bouche qui les mastique jusqu'à ce qu'ils deviennent une purée de pommes de terre. Mussolini aime cette purée et il l'avale, et vous vous dites qu'il vaut mieux être avalé par la machine de Chaplin – on la voit dans un film de Chaplin – que de voir et sentir cette horreur : les dents pourries du Duce.

Vous détachez les formes de leurs contenus : discours, slogans. Vous détachez aussi leurs uniformes, leurs chemises noires, leurs humeurs noires ; il ne vous reste que leurs corps qui continuent à montrer leurs muscles et leur mobilité. Vous n'aimez ni leurs muscles ni leur entrain qui n'a rien à voir avec le suprématisme. Vous pouvez le comparez aux premières mises en scènes de Meyerhold qui étaient dynamiques, elles aussi. Puis vous laissez tout tomber et ce qui vous reste se réduit à quelques phrases de Malevitch. D'ailleurs, en cherchant le texte en question, je tombe involontairement sur un tableau de multiplication pour le moins

curieuse : « En Russie six plus six sont plus que six plus six. » « En Russie six plus six sont moins que six plus six. » « En Russie une femme est plus qu'un homme qui ne comprend rien. » « En Russie une femme est plus qu'un homme qui ne comprend que la moitié de ce qui se passe. On peut dire que cette femme comprend les deux tiers de ce qui se passe. Et le dernier tiers ? Il est compris par l'homme qui, d'habitude, d'une règle générale, ne comprend rien du tout. » On tombe sur des textes similaires tout le temps. Mais il y a des temps où l'on ne tombe sur rien du tout et l'on commence à s'ennuyer, comme si l'on retournait à l'ère de Pouchkine. (Onéguine rôde dans Saint-Petersburg.)

D'après Malevitch nous courons à travers le monde vers les objets, vers les archanges, et en fin de compte, nous nous trouvons face à l'absence des objets et de leurs icônes, face à la blancheur immaculée, et nous sommes censés faire l'amour avec cette blancheur pour nous vacciner contre la noirceur de nos péchés.

Les parades, les roues ne sont plus là et vous allez tout seul vers le mausolée et vous faite quelques roues pour vous amuser, pour soutenir votre candidature au poste de Dieu. Vous décrêtez la présence annuelle et éternelle de l'éternel retour ; ce n'est plus une doctrine que l'on peut réfuter. Il n'est pas nécessaire d'engager votre corps dans cette procédure. Votre petit doigt suffit pour la besogne et l'éternel retour (une immortalité de pacotille) se matérialise sous vos yeux. Vous faites ce que vous voulez, et dès que vous vous mettez à vous défouler pour de bon, votre volonté se matérialise, elle aussi. Elle se plante à côté de l'éternel retour et vous devenez Dieu, peu à peu. Vous êtes *superman* parce que vous êtes éminent et rien de superhumain ne vous est étranger.

Dans les années trente on disait que Mussolini était un surhomme ; il était sûr de lui et de ses partisans et de chaque citoyen de l'Italie qui était sienne. Les foules criaient, se précipitaient vers lui, portaient son corps, tous ses muscles. Les foules portaient aussi sa voiture, son Alfa Romeo. Pourquoi a-t-on construit toutes ces autoroutes ? en Italie, d'un bout à l'autre du pays ? Parce que, pendant les marches, les gens tombaient assez souvent. Il est vrai qu'ils étaient censés non seulement porter leur propre corps d'un bout à l'autre de l'Italie, mais aussi s'occuper soigneusement du corps de Mussolini. Ils n'avaient pas le temps de regarder sous leurs pieds, et rien d'étonnant que leurs pieds les laissent tomber, de temps à autre ; dans des trous, la plupart du temps. Comme nous le savons presque tous, sur les autoroutes il n'y a pas de trous, sauf en Russie. Mais en Russie, il n'y a qu'une seule autoroute qui relie Moscou à Petersburg. À présent la transparence règne en Russie ; pas tout à fait, à moitié. Mais cette moitié nous permet de savoir que chaque jour il y a une dizaine de voitures qui s'engouffrent dans les trous, sur cette autoroute unique. Pour les Russes,

l'expression « tomber dans un trou » est obstinément liée à l'autoroute Moscou-Petersburg. Comme s'il n'y avait pas d'autres trous sur le territoire de ce pays sous-développé. Mais, malgré toutes leurs déficiences, tous leurs retards, les Russes connaissent la notion que l'on appelle communément, universellement « le chic ». Ils pensent sincèrement qu'il est plus chic de tomber dans un trou sur cette autoroute que dans une rue piétonne, au centre de Moscou. Primo, cela fait comprendre – à tout le monde, à tout le monde – que vous avez une voiture. Et en Russie ce n'est pas le sort de tout un chacun. Puis cela veut dire que vous avez assez d'argent pour payer votre voyage le long de cette autoroute. Et ce n'est pas donné, croyez-moi. Par conséquent, ce n'est pas donné à tout le monde d'aller à Petersburg dans sa voiture avec le luxueux concours de l'autoroute dont l'exclusivité constitue une partie de la fierté que les Russes éprouvent (ou sont censés éprouver) quotidiennement. Ils se disent : « Nous avons une autoroute, donc nous existons. Ce n'est pas la peine de penser. Ce n'est pas la peine d'avoir une voiture et de payer quoi que ce soit. Nous savons que l'autoroute est là, et cette connaissance, cette conscience, nous suffit amplement, comme disaient les adolescents de Dostoïevski. »

« Choisissons, il est encore temps. » Que pouvons-nous choisir ? Pouvons-nous choisir le temps où l'on est né pour toujours ou pour une fois ? On ne le sait pas. On choisit la certitude concrète, mais la certitude ne vient pas. On pense pouvoir la tenir dans son cerveau et même dans ses mains, mais les mains ne nous montrent rien, à part elles-mêmes. Et mes mains ne m'intéressent plus depuis longtemps, malgré le piano et ses exigences qui ne concernent que les concerts : j'en donne une dizaine par an, même pas, pour remplir mon portefeuille, comme disent certains artistes. Et les autres, tous les autres disent qu'ils aiment leur métier par-dessus tout ; par-dessus leur vie, entre autres. Leur vie est en bas et leur piano vole au milieu des nuages pour exciter la curiosité et l'envie de quelques passants. Que pouvons-nous exciter ? quelques parcelles du temps ? Nous excitons ces parcelles et du coup, le temps nous offre quelques béatitudes, comme si nous les méritions. Nous ne méritons rien du tout et nous le savons mieux que quiconque. Les saints se repentissent – c'est ce que je dis à la contessa quand elle me répète (sans arrêt, sans arrêt) : « Je n'ai fait de mal à personne. » Alors, je lui rappelle la lettre qu'elle laissa sur sa table de chevet ou de nuit avant d'avaler deux cents somnifères. (Je suis presque obligé d'adopter sa manière maximaliste.) « Vous m'avez attribué la cause de votre mort, lui dis-je. Et quelques jours plus tard vous me dites que je n'y suis pour rien et que votre amant y est pour tout. » Au lieu de nier ce fait indiscutable, en criant : « Vous mentez ! Vous l'avez inventé, cette horreur ! » Elle dit tout d'un coup : « Il faut savoir pardonner.

- Vous parlez du pardon chrétien ?
- De n'importe quel pardon.
- Et si la police avait découvert ce message posthume ?
- J'aurais nié son existence.
- Et si vous n'aviez plus été là pour le nier ?
- Je l'aurais nié quand-même depuis ma tombe. Comme Chateaubriand. D'outre-tombe. »

Je pourrais sans doute parler d'autre chose. Il y a tant d'autres choses en dehors de la contessa et de l'archi-duchessa dont les chaussettes sont devenues proverbiales au cours des ans et des siècles. Et je suis prêt à en parler, d'autant que je viens de voir un film dédié à la mémoire de Karajan. (Il y en a tant, il y a tant de Karajan.) C'était mon héros, et ce n'est pas la première fois que j'adopte le langage de Heidegger, malgré les accusations portées contre lui. Je porte les mêmes accusations, ce qui ne m'empêche pas de le citer, si étrange que cela paraisse. Cela paraît étrange, mais je continue à porter mon fardeau que l'on désigne sous le nom « la vie », et je m'écroule de temps à autre, surtout quand mes jambes se plient et se déplient comme un dépliant.

J'aimais Karajan dans ma jeunesse et aussi partiellement dans ma vieillesse ; ou dans ma maturité, appelez cela comme vous voulez. Je voulais devenir chef d'orchestre et je crois que j'avais choisi ce métier ou cette vocation – choisit-on sa vocation – avant de le voir et entendre diriger *La Bohème* à Moscou, en 1964. Je pensais que j'aimais les autres ; les membres des orchestres, entre autres. À présent, même les membres des meilleurs orchestres me sont antipathiques : je ne les digère pas. Et pourtant je digère plutôt bien la nourriture que je mange : en Belgique, les produits alimentaires sont excellents. Mon meilleur ami, Vladimir Martynov, acheta une maison en Grèce ; pour rien, cela va sans dire. Et il ajoute inmanquablement à son récit de l'achat : « L'Europe, j'en ai marre. » Et je lui dis qu'il a bien fait d'acheter cette maison pour ses vacances d'été et peut-être d'hiver. J'ajoute qu'il ne faut pas en faire étalage parce que, de toutes façons, nous n'avons pas les moyens d'acheter des villas en Italie, en Suisse et aussi en France. Le lac Léman nous est interdit, dans une certaine mesure. « Et puis, ajouté-je, je ne pourrais pas manger convenablement en Grèce. » « Est-ce tellement important, la mangaille ? » « Oui, c'est très important », répond-je. La Grèce fait partie de l'Europe, à ma connaissance.

Karajan était d'origine grecque. Il aimait la musique, les avions, le sport, les piscines. Voici sa biographie approximative. On parlait de son pilotage, de son image qui incluait ses deux filles et aussi un chien, si j'ai bien compris. On ne comprend jamais rien, lorsqu'il s'agit

d'un autre mode de vie, de vide. Et le mode de vie que je ne pouvais ne pas adopter à Moscou n'avait rien en commun avec celui de Karajan. Notre famille possédait une voiture, mais les avions, les yachts et les villas étaient hors de notre portée.

Le film que j'ai vu hier, le film sur Karajan se termine par la *Neuvième* de Beethoven. José van Dam chante : « *Freude !* ». Et Karajan de lui rétorquer : « Ce n'est pas la joie que vous chantez. C'est la tristesse. » Van Dam – avec qui j'ai donné une cinquantaine de concerts – recommence, recommence. Et c'est toujours la tristesse. Parce que c'est toujours la tristesse, il n'y a rien à faire. Il paraît que l'ex-mari de la contessa a été incinéré car on n'enterre pas les cadavres par les temps qui courent. Sans doute, les autorités ne veulent-elles pas que la terre attrape le coronavirus.

Et les Américains ? leurs animaux que je n'ai pas encore explorés ? J'aimerais offrir la plus grande partie de mon temps – il ne m'en reste pas beaucoup – aux animaux que je chéris par-dessus le ciel et la terre. Hier, ma compagne me montre une configuration de nuages. Très beau, je l'admets et je vais jusqu'à hocher ma tête et même esquisser un mouvement de bras. Quel mouvement ? Je n'en sais rien. Et puis sa chatte arrive et je fonds en larmes : elle est belle, joyeuse, elle attrape toutes les mouches, tous les papillons. Je me demande si elle chasse les fourmis. Hier, j'écoutais une jolie histoire à propos d'un acteur qui adorait les animaux et les insectes encore plus que moi. Les fourmis envahissent la datcha voisine, et sa voisine lui confie son désir de les anéantir à l'aide d'un poison dont on enduit le plancher et même les murs. Alors, il arrive chez elle avec une vingtaine de boîtes d'allumettes vides et commence à y mettre les fourmis qu'il attrape avec dextérité. Ensuite il sort de sa datcha – non, c'était son appartement situé au centre de Moscou – et marche vers le jardin le plus proche. Ce jardin jouxte le mur du Kremlin, mais l'acteur ne pense pas à ce voisinage sinistre. (C'était l'époque des purges staliniennes.) Il ouvre la première boîte et laisse les fourmis envahir le gazon. Il ouvre la deuxième boîte et sent trois mains sur ses épaules. Les gardiens de Staline sont là, et ils ne le lâchent pas, malgré son récit, ses explications. Il leur montre une partie de son butin. Eux, ils continuent de penser que les insectes séjournant dans les boîtes sont des porteurs d'un poison destiné à assassiner le petit papa de tous les peuples. (Y compris le peuple américain.) Ils ne se donnent pas la peine de faire parvenir ces porteurs dans leur laboratoire. Ils enferment l'acteur dans leur prison privée, sans consulter Staline. En guise d'adieu, l'acteur leur dit qu'il a un spectacle. « Ce soir », ajoute-t-il. La réponse des gardiens est identique à la réplique fétiche de la contessa : « Je m'en fous. » Ils le disent tous à l'unisson, mais l'acteur prononce le nom de Stanislavski. Les gardiens connaissent ce nom parce que leur chef va souvent au théâtre. Ils permettent à l'acteur de téléphoner au célèbre régisseur et il profite de

leur générosité. À son tour, Stanislavski a recours à la technologie et passe un coup de fil à Staline. (La ligne rouge ou quelque chose de semblable.) Trois minutes plus tard, on relâche l'acteur : n'oublions pas que dans son théâtre ce n'est pas le jour de relâche.

Il y a une multitude d'histoires liées aux fourmis ; il y en a tant qu'on est tenté de dire : « Le nombre de ces histoires est égal au nombre des fourmis. » Une de ces histoires nous présente un grand roi, Indra, que l'on comptait aussi parmi les dieux. Il était à la fois un dieu et un roi ; et aussi le roi des rois. Un jour, il décide de se faire construire un palais, ce qui est normal dans un contexte où l'on rencontre des rois et des dieux. Ils se font tous construire des palais ; la seule exception est le Christ, comme nous le savons ; tous. Alors, le palais s'élève et même touche les cieux, mais Indra n'est pas content. Il exige que le bâtisseur (ce bâtisseur est aussi l'architecte du palais) l'élargisse, l'étende un peu partout. Dans le *Ring* de Wagner, le palais des dieux est construit par deux géants ; dans ma légende il n'y a qu'un seul individu qui construit absolument tout. Et ce tout s'appelle « le palais d'Indra ». Le bâtisseur est fourbu ; l'architecte aussi. (Et il s'agit toujours de la même personne.) Ces personnages s'adressent à un autre dieu qui est supérieur à tous les autres dieux ; et il s'appelle Vishnou, si mes souvenirs et mes sources sont bons. Tout à coup, dans un palais quelconque on voit une armée de fourmis qui arrive sur la scène de notre légende et envahit tous les espaces disponibles. Et même les espaces qui ne sont pas disponibles sont envahis par les fourmis. Et Vishnou dit à Indra : « Tu vois ce que tu vois ? Tu comprends ce que tu ne comprends pas ? Toutes ces fourmis sont des dieux, des Indra, si tu veux. Et même si tu ne le veux pas, elles sont des Indra. Et parmi elles il y a autant de dieux que de gouttes. Je parle naturellement des gouttes que l'on trouve dans un océan. Et chaque goutte contient un cosmos ou deux cosmos, si tu préfères. Je te demande, à présent, de compter des gouttes en question et aussi les grains de sable que tu vois sur un millier de plages gigantesques. Et toutes ces plages, toutes ces gouttes, tous ces grains sont des Indra ; et plus que ça. Plus que toi, tu sais. » Du coup, Indra comprend toute la vérité du monde et des mondes. Il dit à son architecte : « Je me contente de ce que tu as fait. Voici un cadeau dont tu profiteras toute ta vie. Même tes descendants pourront en profiter. Qu'ils en profitent au maximum. Adieu, porte-toi bien. » Et le bâtisseur se porte toujours très bien.

Depuis des années, je donne la palme d'or aux animaux, et je retire toutes les palmes des mains humaines qui, à mon avis, ne méritent ni des palmes ni des branches ni des feuilles. (Surtout pas des feuilles.) L'homme, sa silhouette, son esprit – la femme est tout de même différente, dans le bon sens du terme – est ancré dans nos esprits à tel point que même les prophètes se laissaient aller à toutes sortes de comparaisons et définitions

anthropomorphiques sans se donner la peine de présenter une autre image de Dieu, plus platonicienne, plus mathématique, symbolique, abstraite. Spinoza dit que les prophètes écrivaient pour la foule qui ne comprend rien, sauf des choses anthropomorphiques, de sorte que la foule ne comprendra jamais comment notre Dieu pourrait manger quelque chose s'il n'avait pas de mains pour prendre ce quelque chose. Il est vrai que la foule accepte l'aptitude de Dieu à voler dans les airs et même au-delà des airs. On dit par conséquent que Dieu voyage au milieu des étoiles à l'aide de ses ailes qui ressemblent point par point (à s'y méprendre) à nos bras ; tandis que nos bras ne nous permettent pas cet exploit. Comme dit un poète russe : « Je suis un esclave de la terre. Je n'arrive pas à m'en arracher, quels que soient mes efforts et l'intensité de ma volonté libre. »

Tout est humain, autrement dit. Et Swedenborg écrit abondamment à ce sujet : « Comme toutes les choses de l'univers représentent en image l'homme, Adam est décrit quant à la sagesse et à l'intelligence par le jardin d'Éden, où étaient des arbres de toute espèce, des fleuves, des pierres précieuses et de l'or, et des animaux auxquels il donna des noms. (Et les animaux l'ont toujours traité de tous les noms.) Par toutes ces choses sont entendues celles qui étaient chez lui, et constituaient ce qui est nommé l'homme. » On s'embrouille quand on veut répondre à cette affirmation mal-fondée ou pas fondée du tout. Si le jardin d'Éden est calqué sur ce soi-disant homme et ses attributs, il ne vaut rien du tout et je renonce à m'y installer (même si je ne reçois aucune invitation allant dans ce sens). N'importe quel arbre, même un arbre pourri est mieux que l'homme plein de santé et de beauté. Quant à l'herbe, même celle que l'on fauche pour une raison inconnue est bien supérieure au même homme, au même énergumène. Et je répète : ce sont les animaux qui donnèrent à l'homme son nom ; ou plutôt tous les noms. Et les fleuves, les fleuves. Je me souviens toujours de la rivière où j'ai pêché deux truites. C'était dans les Carpates, en un temps à jamais révolu. Et ces truites – je l'ai compris en les mangeant – étaient mille coudées au-dessus de n'importe quel humain.

On se demande sur quoi on peut s'appuyer dans l'univers de Swedenborg. On s'appuie sur quelque chose ; on pense qu'il s'agit d'un soutien moral et financier. Soudain tout s'écroule : on s'est appuyé sur la jambe d'un homme ; par mégarde sans doute. Oh ces mégardes, ces mégardes. Elles aussi, elles sont toujours liées à l'homme, à sa perversion foncière.

Au moins Spinoza aurait compris de quoi je parle. « Nul ne me contredira à ce sujet : les actions, que l'on réproche et considère avec dégoût chez les hommes, paraissent admirables et attachantes, au contraire, chez les animaux – par exemple, les guerres que se livrent les

abeilles, la jalousie ressentie par les pigeons. » Et par les chats, pourquoi pas ? Et lorsque mon chat porte dans sa bouche un oiseau ? Je le trouve touchant, oui ou non ? Je me dis que les dents de mon chat touchent cet oiseau de tous les côtés ou presque. En tout cas, les côtés qu'elles touchent et la force de leur toucher ou embrassade est suffisante pour écraser l'oiseau – sous mes yeux, par-dessus le marché. D'habitude, nous n'écrasons pas nos semblables de cette façon. Nous ne les tenons pas dans la bouche avant de pulvériser leurs os : ce n'est pas dans nos habitudes. Nous pouvons diriger notre future victime dans une salle de bains pour la déposer gentiment dans la baignoire. Ensuite nous engageons une conversation avec cette victime, ce que les chats ne font en aucune façon. Ils ne parlent pas aux oiseaux qu'ils tiennent entre leurs dents : ça ne se fait pas, paraît-il, dans le monde animal. Cela dépasserait les limites de leur code de politesse. Il est impoli de parler à votre future victime. Je dirais même que cette règle concerne aussi le monde humain car vous ne pouvez pas dire grand-chose à celui que vous vous apprêtez à fusiller. Vous pouvez lui poser quelques questions concrètes, telles que : « Voulez-vous que je vous bande les yeux avant de faire sortir une balle de mon revolver ? » La plupart du temps vos victimes – ou celles de Staline – vous répondent brièvement et bravement : « Je tiens à voir la mort en face.

- Et si la mort vous tourne le dos ?
- J'aimerais voir son dos qui est certainement plus beau que votre bandeau.
- Voudriez-vous voir le derrière de la mort ?
- Pourquoi pas ?
- Savez-vous que le derrière de la mort n'est pas très beau ?
- Tant pis. J'ai vu assez de beaux tableaux au cours de mon existence pour ne pas perdre le sens de la beauté au seuil de la mort.

- Et si la mort vous tire la langue ?
- Je ferai de même. Et je me moquerai de la mort.
- Comment ? *If I may be so bold...*
- Je lui réciterai un poème relativement court.
- Quel genre de poème ?
- Écoutez bien :

Tu penses que j'ai peur de toi.
 Tu penses que tu es omnipotente.
 Impuissante, impuissante –
 Voilà ce que tu es. Qui plus est,

Tu es morte et enterrée
 Et je viole ta tombe.
 Je fais l'amour à ton cadavre,
 Par derrière, par derrière,
 Tout en riant, tout en m'esclaffant :
 « Pauvre conne, va ! Pauvre salope, va !
 Va au diable ! Va aux enfers ! »

NOTRE DERNIÈRE CONVERSATION

LA CONTESSA : Pendant deux jours vous ne m'avez pas téléphoné. J'étais très contente.

MOI : Vous voyez, malgré vos plaintes permanentes, on se voit dans l'obligation de constater que votre vie contient quelques petites joies. À défaut de grandes joies.

LA CONTESSA : Quelles petites joies ?

MOI : Ce que vous venez de dire constitue une petite joie. Je disparaissais et vous êtes contente. Il faut également reconnaître que si je n'existais pas, ce genre de petites joies n'existerait pas non plus. J'existe, donc les petites joies existent.

LA CONTESSA : Foutez-moi la paix.

MOI : On vous apporte toujours de l'argent pour la nourriture ?

LA CONTESSA : Geneviève vient tout à l'heure pour me prêter cent euros.

MOI : Et les chiens ? Cette somme suffirait-elle pour la nourriture des chiens ?

LA CONTESSA : Foutez-moi la paix.

MOI : N'oubliez pas qu'il leur faut les croquettes Hills. Pas n'importe quelles croquettes.

LA CONTESSA : Foutez-moi la paix. Je ne veux plus entendre parler de vous.

MOI : Mais qui parle de moi ?

LA CONTESSA : Personne. Heureusement.

MOI : Alors, la façon dont vous vous exprimez ne correspond pas entièrement aux lois de la logique. Si personne ne parle de moi vous n'avez pas de quoi vous plaindre. Dans ce domaine, tout au moins. Et si par hasard quelqu'un dit quelques mots à mon sujet, je n'y serai pour rien. Par conséquent, ce n'est pas la peine de me parler des velléités de ceux que je ne connais peut-être pas.

LA CONTESSA : Vous ne faites que le mal. C'est votre vocation, votre profession.

MOI : C'est moi que vous ne voulez pas entendre. Vous feriez mieux de dire : 'Je ne veux plus vous entendre', au lieu de vous fourvoyer du côté des autres. À moins que vous n'aimiez pas le son de ma voix.

LA CONTESSA : Il y a beaucoup de gens qui s'agitent en France.

MOI : Les gilets jaunes ?

LA CONTESSA : Mais non, imbécile. Mes cousins. Ils trouvent que c'est illégal et ignoble, ma situation. Ils n'ont pas le droit de le faire.

MOI : Il faut s'agiter en Belgique. Mais vous avez raison : vos cousins n'ont pas le droit de le faire sans consulter les documents pertinents. Je sais que vous les trouvez impertinents.

LA CONTESSA : Vos jeux de mots imbéciles me fatiguent.

MOI : Je fais de mon mieux pour vous divertir. Et je vous conseille de lire *L'Idiot* de Dostoïevski.

LA CONTESSA : On ne se divertit pas en lisant des bouquins à propos des fous.

MOI : D'ailleurs, vos cousins doivent s'insurger contre le diagnostic de votre gérant. Vous n'êtes pas folle. Vous n'êtes pas Marie-Antoinette.

LA CONTESSA : On me traite comme si je l'étais. C'est encore pire, ce qu'on me fait. Ces pauvres pitres.

MOI : Vos jeux de mots sont sinistres. Vos cousins pensent sans doute que vous êtes la honte de la famille. L'idiote de la famille.

LA CONTESSA : Moi ? idiote ? Vous me confondez avec Dostoïevski.

MOI : Vous n'avez même pas vu le film de Kurosawa ?

LA CONTESSA : Évidemment, je suis idiote, je ne sais rien.

MOI : Moi, je ne suis pas non plus Monsieur je-sais-tout.

LA CONTESSA : Bip, bip, bip, bip, bip, bip, bip.

Elle me dit aussi que sa machine à laver est tombée en panne, ce qui n'est pas étonnant car elle achète toutes ses machines dans les magasins *low-cost*, comme si elle parlait l'anglais couramment. (Mon correcteur d'orthographe suggère « Cos ». Son créateur était sans doute un œnologue de renom.) Apparemment ce lave-vaisselle ne marcha qu'une fois. D'habitude, en guise d'adieu la contessa me dit : « Si vous me rappelez ce soir et je serai dans ma baignoire, je n'en sortirai pas pour papoter avec vous. » Elle me raccroche au nez, comme d'habitude. Elle a des habitudes dont elle n'arrive pas à se défaire.

Je continue à écouter les conférences de Deleuze sur Spinoza. Il parle de la lumière. (Spinoza n'en parle pas : il la crée. Deleuze aussi, d'ailleurs.) Cette lumière est née aux Pays-

Bas, dans la grisaille de ce pays, de ses paysages. La lumière ne naît pas sous un soleil qui vous crève les yeux, en plein soleil, en Italie, dans le sud de la France. Ma compagne vient de me parler de la lumière qu'elle a vue plusieurs fois de suite en Octobre 2119. Elle se réveille et regarde par la fenêtre. Par où peut-on regarder, sinon par la fenêtre ? Par un trou de serrure ? Elle voit une blancheur magnifique. Elle dit souvent : « Magnifique, magnifique », en mettant l'accent tonique sur la première syllabe. Elle ne dit rien sur l'étendue de cette blancheur, comme si elle n'avait pas d'étendue ; elle est sans contours et sans bornes. Cette blancheur est née de la grisaille de Bruxelles. Mais l'Île de France est trop belle pour cette blancheur, ce qui ne veut pas dire que les environs de Bruxelles soient laids. Cette lumière devient encore plus évidente, lorsqu'on regarde la peinture hollandaise du XVII^e siècle. Rembrandt, naturellement. Il y a beaucoup d'autres « naturellement » dans cette sphère. La peinture italienne fait ressortir les contours, les figures, les lignes. Il y a un jeu continu d'ombre et de lumière, tandis que la peinture hollandaise de ce siècle-là – et peut-être d'autres siècles aussi – est dédiée à la lumière pure ; et je suis même tenté de dire : « pure et simple. »

Spinoza était à la recherche de l'univocité, d'après Deleuze. D'après moi, on ne peut pas toujours rechercher le temps perdu, d'autant que cela ne sert à rien. Les signes ou les mots ou tout ce que vous voulez sont équivoques au plus haut point. Vous atteignez un point d'équivocité et puis vous vous apercevez que vous êtes au milieu de cette échelle, pas au bout, pas au sommet. On n'arrivera jamais à atteindre le sommet, à moins que l'on se contente d'injures, comme le fait la contessa. En effet, je pense que son langage – surtout quand elle dit « pauvre con » – se trouve au sommet de la clarté, de l'univocité. Il est vrai que l'on peut toujours dire : « Elle est amoureuse de vous. » (De moi, en d'autres termes.) Mais si l'on écoute son ton, la tonalité de ses injures, de l'humiliation qu'elle aspire à m'infliger, on n'hésite pas un seul instant : c'est n'est pas équivoque, loin de là. Très loin de là. On ne dit pas à quelqu'un que l'on aime : « Pauvre con », que l'on soit une contessa ou non. On ne dit pas « pauvre », en tous cas, d'autant que le mot « riche » résonne dans l'atmosphère de notre vie de tous les jours.

Si une femme vous dit : « Mon pauvre con », vous cessez d'aimer cette femme, parce que vous n'aimez pas ce langage, même s'il s'agit d'une déclaration d'amour. Quant à moi, je n'ai jamais aimé la contessa ; et pourtant elle a toujours cru que je l'aimais de toutes mes forces. (À propos, je monte mon escalier. Tout à coup, mon chat surgit de nulle part et court à toutes pattes quelque part. Pour rien, de mon point de vue. C'est cela le bonheur, l'amour et l'éternité, l'immobilité. Malgré la course et la disparition temporaire du chat.) Elle fait une seconde tentative de suicide. Un suicide de seconde classe : la première se déroule en

présence de son amant ou d'un homme qu'elle veut épouser à tout prix. Il a trois enfants et une femme qu'il ne veut pas quitter, malgré le suicide de la contessa. La première tentative (publique) a lieu à Rome ; la deuxième à Bruxelles. Je saute les détails parce que c'est l'unique occasion où je puisse encore sauter (mes jambes, mes jambes). Et j'en profite, cela va sans dire et presque sans penser. On la transporte à l'hôpital le plus proche. On la sauve à la dernière minute ou à la dernière seconde : le médecin ne me donne pas des précisions pour que je puisse étaler ce récit dans toute sa splendeur. Quelques jours après, elle me dit : « Mon pauvre ami, ce n'était pas pour vous. » Mon Dieu, à présent je me souviens que j'ai raconté cette histoire une quinzisième de fois, en tout cas, et même dans ce livre. Peu importe. En tout cas, la contessa croyait fermement que je l'aimais, sinon elle n'aurait pas dit : « Mon pauvre ami. » Elle n'aurait rien dit du tout ; elle aurait tout gardé pour elle. Qu'elle garde pour elle mon amour, lui aussi, d'autant qu'il n'a jamais eu lieu. Ni lieu ni endroit. Ni espace ni temps ; ni espace-temps.

Les animaux ne parlent pas, donc ils ne sont pas fascistes. Les humains parlent à n'en plus finir, même s'ils ne parlent pas. John Cage écrit une pièce intitulée : 4.33, si je ne me trompe. On se trompe très souvent en parlant de quoi que ce soit, même de la géométrie. Spinoza croyait qu'il pouvait s'y fier ; mais il ne connaissait ni Lobatchevski ni Riemann. Il ne soupçonnait même pas l'existence de leurs théories. Il croyait ferme que deux parallèles ne se rencontraient jamais. Mais ces parallèles continuaient à s'embrasser hors de son champ de vision. Le monde n'est pas univoque ; il est loufoque. C'est peut-être trop facile, trop simpliste, mais il y a des gens qui attribuent à la simplicité une importance démesurée, surtout dans le domaine des arts.

Je fais un saut périlleux : je passe à D'Annunzio qui s'adonnait à l'art, peut-être à ses heures perdues. « Italiens de Fiume ! Dans le monde fol et vil, il n'y a qu'une seule vérité : et c'est Fiume ! (Et moi ? et moi ? et mon chat ?) Fiume est comme un phare lumineux resplendissant au milieu d'une mer d'abjection. » Spinoza ne connaissait donc ni Fiume ni D'Annunzio ni Lobatchevski ni Dostoïevski. Mais il croyait que ses raisonnements géométriques n'étaient pas équivoques. D'Annunzio dit : « Dans le monde fol et vil, il n'y a qu'une seule vérité : et c'est Fiume ! » Vous ne savez pas ce qu'est Fiume et où ce nom est situé. Un grand écrivain et poète vous dit qu'il faut y aller. Et les professeurs vous disent : « Lisez l'*Éthique* de Spinoza. » Vous plongez dans ses labyrinthes géométriques et vous vous dites que vous n'y voyez goutte, que vous n'y comprenez goutte. Bref, vous êtes dégoûté. Alors, vous allez à Fiume, ou plutôt vous avez l'intention d'aller à Fiume pour trouver la vérité. Le soleil est la vérité dans un certain sens ; ou dans tous les sens. Mais nous ne

connaissions pas le soleil ; nous ne connaissons que ses effets sur notre beauté ou sur notre peau qui se met à brûler au bout de quelques minutes. Mais ce n'est pas la source qui nous intéresse, le soleil en l'occurrence. C'est l'effet que cela fait, tout cela, tout ce qui nous brûle ou refroidit. Mais nous voulons en connaître la cause – par cœur, si possible. Fiume a l'air d'être une source de joie, d'honneur et surtout de vérité. Nous sommes las du soleil et de l'Adriatique. Nous brûlons d'envie de connaître la vérité dans toute sa munificence. Nous n'en connaissons que les effets ; nous voulons pénétrer dans le secret des causes. C'est pour cela que des milliers, voire des millions de gens veulent voir Mussolini. Ils disent : « Nous sommes enthousiasmés, fascinés, remontés, pleins de verve. Et nous savons d'où toutes ces émotions, agitations, viennent. Elles viennent de cet homme, de notre Duce. Mais nous voulons le connaître par cœur ou plutôt par corps. Nous voulons faire l'amour avec lui. » C'est ainsi que les milliers des femmes se jetaient dans le lit de Mussolini, dans un seul lit : il n'avait qu'un seul lit dans son bureau, à côté de son bureau. Les femmes sortaient, entraient, se couchaient, ne se lavaient pas. Elles disaient : « Je connais la vérité. Ce n'est pas la peine d'aller à Fiume. C'est loin et nous n'avons pas d'argent. » On les mettait dans des camions pour les transporter – comme du bétail – sur un champ de bataille psychologique, psychique, physique et nationaliste.

J'admets qu'elles trouvaient pas mal de vérités sur le corps, dans le corps, en-dessous du corps de Mussolini. Mais que pouvaient-elles trouver à ce Fiume dont je ne connais presque rien ; rien à part les bribes que j'ai relatées dans les paragraphes précédents ? D'Annunzio écrit à ce sujet (au sujet de la vérité) : « J'ai tout risqué, j'ai tout donné, j'ai vaincu, je suis maître de Fiume. Si la moitié des Italiens avait seulement l'esprit des fiumins (humains ?), nous serions les maîtres du monde. » Je ne sais pas si je veux être le maître du monde (dans le domaine spirituel, s'entend), mais je suis presque sûr que Fiume, où qu'elle se situe et agisse à sa guise, ne me serait d'aucune aide. Même si j'avais vécu à cette époque-là, probablement à jamais révolue, comme tout le reste sauf le fascisme, je ne serais pas allé à Fiume. J'aurais relu Spinoza, une fois de plus.

Je ne connais que les effets, et c'est ce qui me frappe dans la conférence de Deleuze qui continue à discourir sur Spinoza. Le soleil nous brûle, Fiume nous brûle, mais nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Fiume ne m'est d'aucun secours. Et le soleil ? Quel soleil ? Deleuze dit que le soleil est équivoque car il projette des ombres, si bien que vous êtes obligé de les déchiffrer avant de faire encore quelques pas sur le chemin de la vérité absolue. Vous faites quelques pas, vous prenez un taxi, mais vous restez toujours à mi-chemin entre la vérité et vous-même, un homme en l'occurrence, qui s'expose aux affects. Oh, cet affect m'affecte,

dit-il. Il ne connaît rien de la source. Et cette doctrine me convient à la perfection, même si Fiume n'a rien ajouté à cette illumination, à cette révélation. En ce qui me concerne, je ne vise pas la vérité absolue : je n'en ai cure. Si elle n'est ni dans les Écritures ni dans l'*Éthique* de Spinoza, elle n'est nulle part. Ce qui m'enchanter concerne les effets que le monde produit sur moi, le monde, Dieu et même les antimondes.

Je me couche, je sens quelque chose et je me dis : « Voici un effet. » Je sens encore quelque chose et je me dis : « Encore un effet. Tant pis pour la cause : je ne veux rien savoir de cette cause maudite ou bénie. » Le soleil est une partie infinitésimale de mon corps et de mon âme, parce que je ne suis ni saint François ni Dante. Le soleil n'est pas mon frère ; moi non plus, je ne suis pas son frère. Je sens quelque chose en sa présence et cela me donne des idées. Je les note ou je ne les note pas. Je préfère mon chat au soleil et notre relation sort des limites de toutes les vérités théologiques ou philosophiques du monde. Quand Saint John-Perse dit : « La simple chose que voilà, la simple chose d'être là, » j'arrête ma lecture. Je regarde mon chat. Et je me dis que la simple chose dont Saint John-Perse parle est effectivement là ; nos échanges de regards, par exemple. Mais il ne faut surtout pas continuer, sinon on risque de se heurter à un humain ou à un soleil.

Le soleil fabrique les ombres ; à la chaîne. Et les ombres fabriquent des ombres dans nos relations humaines. On approche un humain et on lui dit : « Bonjour. » Il dit « bonjour », lui aussi, mais son bonjour projette un ombre insoupçonnable et désagréable. On dirait qu'il applique une tache à la surface de son bonjour. Comme pour me souhaiter un mauvais jour. Mais il ne le dit pas ; il ne prononce même pas le mot « mauvais ». La contessa dit sans arrêt : « Vous êtes mauvais, vous êtes méchant. Vous êtes une horreur sur deux pattes. » Elle aime ses chiens par-dessus tout et elle ne parle que des pattes. Et aussi des pâtes, parce qu'elles sont moins chères que le reste de la nourriture. Elle trouve qu'il est plus chic de manger des pâtes que des pommes de terre.

Je dois dire que j'adorais les pommes de terre dans mon enfance – surtout quand elles étaient en uniforme, comme disent les Russes. Et puis vous vous disiez, presque inévitablement, que ces pommes de terre défendaient votre patrie contre les fascistes de toutes sortes. Comme je le signalais tout à l'heure ou tout à l'année – pour les Soviétiques, tous les envahisseurs étaient des fascistes. Et tous les frères et toutes les sœurs beuglants et beuglantes étaient des fascistes-nés, et pas encore des fascistes morts. Alors, on les tuait pour terminer en beauté. (La beauté se limite aux cadavres de Petacci et Mussolini pendus tête en bas.) Citons – par acquis de conscience – cette devise : *Arresto, carcere, sfratto*. (Arrestation, prison, expulsion.) Presque toute ma vie soviétique j'ai rêvé de mon *sfratto* de l'Union Soviétique.

Dans ma jeunesse nous disions d'habitude : « La peine capitale, c'est la mort, naturellement. La peine numéro trois est égale à vingt-ans passés en prison ou plutôt dans un camp de concentration. Dans ces camps-là, on se concentre sur votre destruction encore plus intensément que dans les prisons. » Mais entre les deux il y avait dans la constitution quelque chose d'identique aux blinis avec du caviar : l'expulsion. Mais comment viser l'expulsion ? Que faut-il faire pour ça ? Et puis les autorités se mirent à expulser les dissidents, un par un, par groupes. Quelqu'un se souvient du légendaire navire des philosophes qui éloigna de nos universités les meilleurs philosophes, savants, théosophes et nos espoirs – en 1922. Je n'ai pas toujours voulu devenir un philosophe. Dans ma jeunesse, malgré tout le respect que j'éprouvais à l'endroit de Schopenhauer ou de Platon, je me disais que j'étais incapable de comprendre toutes leurs thèses, tandis que les thèses d'April de Lénine, je les comprenais bien, puisqu'il n'y avait rien à comprendre. Quand il n'y a rien à comprendre, vous ne faites aucun effort et une doctrine glisse dans votre oreille, sort par l'autre oreille, tombe et vous lui donnez un coup. Vous savez que si la doctrine glisse à travers votre cerveau sans laisser aucune trace ce n'est ni une trine ni un doc. Rien qu'un « ne » qui veut dire : « ne pas connaître », « ne pas retenir », « pas la peine », « rejeter sur le champ ». Et, le cœur léger, vous jetez la doctrine par la fenêtre.

Pourtant, je voulais me faire passer pour un philosophe. Je savais que le bateau philosophique avait quitté le sol natal en 1922 ; par conséquent il était plutôt tard pour m'engager comme matelot sur ce navire, d'autant que le métier de matelot m'était encore plus étranger que celui de philosophe. Mais je me disais que rien d'humain ne m'était étranger. Je m'attelai courageusement et cavalièrement aux études philosophiques, en me disant que tôt ou tard il y aurait un autre navire philosophique : beaucoup de gens étudiaient les langues étrangères pour lire Kant et même Heidegger dans l'original. De toute façon, on ne tolérait pas, en Union Soviétique, ceux qui pensaient autrement que le Parti omniscient et omnipotent. On finit par détester tous ceux qui s'adonnaient à un processus mental. On bannit de nos musées toutes les copies du *Penseur* de Rodin ; et par la même occasion, on se débarrassa de tous ses statues parce que la pensée est contagieuse. Les autorités avaient l'impression que toutes ces statues pensaient intensément, indécement.

Il fallait manœuvrer prudemment. Il fallait prouver à mes supérieurs que je pensais : c'était déjà suffisant pour être expulsé du pays ; dans les années soixante-dix. Mais il fallait éviter les pensées dangereuses qui risquaient d'irriter les dirigeants, de les mettre en garde, ce qui revenait au même. On disait autour de moi, au-dessus de moi : « Vous pensez, donc vous n'existez pas. » (J'espère que je ne suis pas en train de citer Orwell ou Huxley que je ne

supporte pas.) Vous vous trouviez dans un asile psychiatrique si vous franchissiez les limites. Personne ne savait exactement où se trouvaient ces limites proverbiales. Tantôt vous prononciez un mot inoffensif – à votre avis, à votre avis – et on vous mettait en prison, au lieu de vous permettre d’émigrer aux États-Unis. Tantôt vous alliez trop loin – vous le saviez et vous pouviez le prouver – mais on vous disait : « Si vous continuez comme ça, vous serez expulsé du conservatoire de Moscou. Vous passerez votre vie dans une école musicale sibérienne. » Et vous répondiez : « Pour rien au monde », et c’est à ce moment-là que l’on vous expulsait du conservatoire car vous étiez censé aimer la musique et la patrie au point de vouloir porter vos connaissances jusqu’aux dans les coins les plus lointains de son territoire.

À ce moment-là, j’ai changé de tactique, sous l’influence d’une époque à jamais révolue. Je me souvenais du navire emportant des philosophes parmi lesquels il y avait quelques marxistes de renom. Je me disais que nos autorités ne supportaient pas les déviations, le révisionnisme – dans le domaine du marxisme. Marx était une chasse gardée et aucune nuance de son enseignement ne devait être falsifiée, sous peine d’extermination. On envoyait donc dans les camps la falsification et son auteur. Mais le point de départ ne devait pas être situé dans le camp d’un ennemi : il fallait trouver un camarade errant. Il est vrai qu’on était capable de vous reprocher un léger rapprochement avec un compositeur hautement bourgeois, Gustav Mahler, qui était de surcroît un Juif ; et l’époque du « procès de blouses blanches » n’était pas très loin. (Elle n’est jamais très loin.) « Et les *Chants du compagnon errant* ? Les aimez-vous vraiment ? » Il m’accompagne partout, ce compagnon, ce chant. Errant, errant, errant, départ, départ. Quand les ai-je écoutés pour la première fois, ces chants ? et pour la dernière ?

Dans la Théologie de l’Esprit, comme dit Kojève, il y a quelque chose en soi, pour soi, sur le soi ; et chaque cas particulier représente une facette de notre existence qui nous échappe tout le temps. Et même si cela ne nous échappait que de temps à autre, nous ne comprendrions rien du tout. Et même si nous comprenions un tout petit tout, nous serions très loin de la vérité : quelques années-lumière, pour être exact. Assurément cela rime à quelque chose, mais on ne connaît pas cette rime. On est donc réduit aux conjectures, et la fin du monde est déjà là, comme dit Kojève. D’ailleurs, il l’a répété plusieurs fois de suite, et on appelle cette suite « La suite de Kojève en ré-mineur ».

Si vous êtes pour vous, vous faites tout pour être heureux ; cela va de soi. Cela va de vous, et pas de soi, comme disent les sémioticiens. Mais si vous faites quelque chose *en* vous, à l’intérieur de votre corps et de votre âme, dans les tréfonds de votre être – c’est mon cas, figurez-vous – quelqu’un intervient, perturbe toutes vos installations, toutes vos décisions, et

vous vous sentez comme le roi que l'on admire, si l'on peut dire, dans le conte célèbre d'Andersen. On crie : « Nu, nu, nu », ce qui prouve irréfutablement que même à cette époque plutôt lointaine, les gens aimaient l'érotisme et le nudisme : le dénudement complet et proche, comme dit Baudrillard.

Le vrai esprit ; le faux esprit. Quelle différence peut-on détecter entre ces soi-disant esprits ? Ce sont des traits d'esprit, de toute façon. La pseudo-religion est partout, d'après une multitude des gens qui ne croient à rien, même pas à Dieu ; surtout pas à Dieu. Ils croient peut-être à l'homme, à leurs heures perdues. Et puis ils perdent même ces heures-là et leur esprit ou cerveau se voit nu. L'un des deux se regarde dans un miroir et se dit : « Je suis nu, tout compte fait. Andersen a raison. » Et moi, par la même occasion.

FLASH SPECIAL

Il y a quelques années, mon amie me donne une chatte. Puis on me donne un chat et je me sépare de la chatte en question. C'était vraiment une chatte en question – j'hésitais avant de la rendre à mon amie – mais, à un moment donné, j'ai compris que je ne pourrais garder les deux chats sous le même toit. Et on ne peut avoir deux toits dans la même maison. (Et les penthouses?) Bref, la chatte que j'ai abandonnée (pas à son sort) est malade actuellement. Elle a à peu près la même maladie que moi, son papa. Elle a une hernie discale. (On m'a enlevé un kyste.) J'arrive à marcher une quarantaine de minutes par jour ; plus une demi-heure de vélo d'appartement.

Je pleure comme la ville de Verlaine, et ce n'est pas la première fois que j'évoque Verlaine au sujet de mes larmes. Ma chatte, ma chatte adorée n'arrive plus à marcher : elle rampe, parce qu'une de ses pattes arrière est raide ; elle se traîne, autrement dit. Elle se traîne par terre, comme ma langue, d'après la contessa. Cette plaisanterie est de mauvais goût, mais il faut que je rie, sinon ce sera insupportable ; et je sais ce que ce mot veut dire dans le domaine où règnent les animaux. Ma compagne (la magnétiseuse) fait le bilan, mais il faut que je m'explique, sinon personne ne comprendra jamais rien, comme d'habitude. Elle prophétise, elle guérit les gens à l'aide de ses mains étendues ; ou pas étendues. Parfois elle regarde simplement une photo et une opération s'opère ; la personne que l'on voit sur la photo guérit et vit jusqu'à cent ans. Ou quatre-vingt-dix-neuf-ans ; cela dépend.

Peu importe. Autrefois, ma chatte grimpait sur des rideaux et cette image perturbe mon imagination et mon imaginaire, lorsque je pense à ce que lui arrive actuellement, aujourd'hui, ce soir. Je disais : « Dinah, fessée » ; elle continuait à grimper partout. Comme on dit, je donnerais n'importe quoi pour qu'elle grimpe à présent sur mes rideaux, sur mon corps, sur

mon âme – sur tout ce qui pourrait attirer son attention, son désir, son plaisir. Trop tard, peut-être. Ma compagne dit que cela peut durer longtemps, si Dieu lui prête la vie, à ma chère poisonne, polissonne. Il faut que j’aie assez de larmes pour déplorer toute la vie qui lui reste.

Souffre-t-elle ? Comment pourrait-on le savoir ? D’après mon expérience triste et insurmontable, je sais qu’un chat ronronne même au seuil de la mort, pourvu que son papa soit à côté de lui, se couche à côté de son corps. Il peut mourir dans les bras de son papa tout en ronronnant, et ceux qui ne comprennent rien continuent à dire : « Il est heureux, il vivra jusqu’à vingt-cinq ans. »

LE COURRIER DE LA CONTESSA

Depuis quelque temps, depuis le concile – c’est ainsi qu’ils l’appellent, ces salopards – la contessa reçoit du courrier qui ne lui dit rien car il ne peut rien lui dire, par définition. Quelle est la définition de ce courrier ? Quelle est son explication, son but ? Il faut l’amener à quitter les lieux qu’elle occupe avec ses chiens âgés. Mais cela ne veut rien dire, se disent les salopards. La contessa est âgée, elle aussi. Et alors ? et alors ? Chaque jour elle me dit : « Heureusement que Dieu m’a prêté une bonne santé. » Il en va de même pour ses chiens. Que doit-on faire ? Et les salauds décident d’envoyer des « lettres de suggestion » à la contessa où ils exposent leur doctrine vacancière, comme ils l’appellent. « La retraite ou la fin d’une vie, ce sont des vacances que l’on a toujours ratées, que l’on a toujours regrettées. À présent, avec Édith Piaf, nous pourrions dire : ‘Nous ne regrettons rien du tout, même pas la mélodie de cette chanson.’ Nous préférons Mozart et Schubert, mais tout de même, nous ne regrettons rien, ni le texte ni la présence de nos copains et de nos ennemis, ni celle des cercueils. »

Tous les salauds va (quelques cousins y compris) décident de placer la contessa sous les auspices d’une organisation qui ne limite pas les amusements des vieillards à moitié fous au tricotage et au badinage. Leurs directeurs s’occupent plutôt du baignage de leurs clients et clientes. C’est pour cela que l’on écrit à la contessa :

À part les nombreux avantages que vos futurs locaux présentent – il suffit d’y aller et de s’y rincer l’œil, comme on dit aujourd’hui – ils vous offrent une belle compagnie dans tous les sens du terme. Vous y voyez de beaux messieurs – quelque peu âgés, il faut le reconnaître – et aussi des belles dames. Parmi elles, vous saurez reconnaître – je n’en doute pas un seul instant – quelques dames de pique. Vous pourrez jouer au scrabble, ce

que faisaient Nabokov avec sa femme. Vous pourrez discuter de Gilles Deleuze ou Paul de Man – à vous de choisir. Voici quelques extraits de notre documentation :

À mille longueurs de déambulateur de l'établissement médico-social, type Ehpad ou résidence autonomie, bien moins dispendieux (le deux-pièces se loue autour de 450 euros à la Tourangelle) que la résidence services privée, le béguinage, « c'est le chaînon manquant entre logement ordinaire et hébergement en institution », plaide-t-on chez la gestionnaire d'actifs Amundi. « Il combine autonomie et sécurisation de l'environnement. Il répond à ce besoin amplifié par le Covid-19 de plus d'échanges, d'entraide, d'attention à son voisin. » Christian Baiocco, président de l'association Vivre en béguinage, reçoit parfois des appels de dames en pleurs, lorsque démarre le processus de recrutement des locataires : « 80 % des occupants de nos béguinages sont seuls, des femmes pour la plupart, dont certaines ne voyaient personne pendant des semaines... Elles ont besoin de partager, de se regrouper pour lutter contre le fléau de notre époque, la solitude. » Nous pouvons vous assurer de notre aide, chère contessa. En tout cas, vous aurez toujours du chocolat suisse.

Vous trouverez cette information dans *Le Monde*, Madame. Ou dans cette lettre. J'espère que vous lisez les journaux : il est excitant de plonger dans le vortex de news qui viennent, la plupart du temps, d'Outre-Atlantique. En ce qui vous concerne personnellement, les nouvelles viennent de votre pays natal, de la Belgique. Nous respectons vos prédilections géographiques et nous espérons que vous appréciez nos efforts. Nous faisons tout pour vous rendre heureuse, indépendante et prête pour le meilleur des mondes.

Vos tuteurs

La contessa me parle souvent des efforts que ses tuteurs prodiguent. Il s'agit, entre autres, de la soupe qu'elle mange tous les jours, et cette soupe populaire – c'est ainsi qu'elle l'appelle – ne lui fait pas plaisir. Ce non-plaisir se manifeste par son rejet partiel de cette soupe qu'elle met de côté, après en avoir avalé deux-trois gorgées – à contrecœur. Elle attribue l'acceptation de ces gorgées par l'amour qu'elle porte à la vie. « Je lui pose la question la plus simple qui soit, me dit-elle. Est-ce la soupe populaire, ce que vous appelez 'la soupe populaire' ? » Et la représentante des tuteurs lui dit, « Je n'en sais rien, mais j'aime le peuple. Pas vous ? » « Je suis humaniste, répond la contessa. Par conséquent, j'aime tout ce

qui est humain. J'adore mes chiens aussi. Mais je ne leur proposerais jamais la soupe populaire. Ils méritent mieux que ça. » « Mettez un peu de fois gras dans cette soupe, répond la représentante, et vous aurez une soupe princière à votre disposition. » « Et ces macaronis ? que vous avez mis dans mon assiette ? » « Il y a une couronne sur votre assiette. » « Vous voulez dire qu'il s'agit des macaronis royales ? »

HUMANISME

Nous sommes tous des choses ou des marchandises ; dans le monde où nous vivons actuellement. Et nous parlons différemment ; le discours que nous tenons est différent de celui des choses. Nous nous disons : « J'intéresse celui-ci ou celle-là : c'est incontestable. Je me demande pourtant pourquoi il ne me regarde jamais. Serait-il trop timide ? Serait-ce un signe indubitable de l'amour ? Non, je crois que je me trompe et cela peut me coûter cher. Il ne m'aime pas, autrement dit il ne veut pas m'acheter. Et si je ne suis pas acheté, si je ne me vends pas, je suis un homme ou une femme fini(e) ; et je ne veux pas être fini. Je veux commencer et durer jusqu'au Jugement dernier. Je dois par conséquent attirer ses regards, son attention. Supposons qu'il soit un homme, pour une fois. J'attire ses regards. En tout cas je fais le maximum pour le faire, pour que ses regards se posent sur moi. Mais ils ne se posent ni sur ma poitrine ni même sur mon dos, quoi que je fasse. Je lui dis mentalement et réellement : 'Regardez-moi, regardez-moi. Vous voyez à quel point je suis beau, intelligent et efficace ? Et je ne coûte pas cher – pour ce que je représente, pour ce que je sais faire. Je fais tout, vous savez, et ça ne coûte presque rien. Invitez-moi au restaurant, de temps à autre. C'est tout ce que je demande. Et je serai éternellement satisfait et reconnaissant. Et je ferai tout pour vous. Je caresserai et laverai vos pieds ; entre autres. Je serai tendre et efficace, très efficace. Grâce à mes efforts et mon know-how – mon anglais est parfait – je vous ferai gagner beaucoup d'argent. Plus que vous ne croyez. Vous ne pouvez même pas vous imaginer combien vous gagnerez – et pas à la longue, pas à la longue – grâce à mon concours. Pour vous, je gagnerai tous les concours et je vous apporterai une série de médailles d'or. Et vous pourrez disposer de cet or en accord avec vos désirs. Ce n'est pas la peine de devenir alchimiste : vous aurez tout ce que vous voulez et même plus. Aujourd'hui, vous ne savez même pas ce que vous pouvez désirer. Vous ne savez pas ce que votre volonté peut et doit vouloir. Vous ne connaissez pas les horizons du monde. Ou plutôt, vos horizons à vous sont trop étriqués. Moi, j'irai jusqu'à l'horizon le plus proche et je le pousserai jusqu'à ce que le monde devienne gigantesque, plein de yachts et autres produits de luxe. C'est ainsi qu'il faut vivre, croyez-moi. Croyez en moi et vous vivrez comme ça et pas autrement. Croyez en moi, aimez-moi.

Non, ce n'est pas la peine de m'aimer. Donnez-moi de l'argent. Plus, plus. Savez-vous compter ? Avez-vous étudié les mathématiques, à l'école, à l'université ? Avez-vous étudié la table de multiplication ? Alors, multipliez, multipliez et remplissez mes poches. Elles ne sont pas encore remplies. Ne voyez-vous pas que mes poches sont à moitié vides ? Ne voyez-vous pas le vide qui s'est déjà installé à l'intérieur de mes poches ? Il faut boucher tous les trous, tous les vides, et pour ça, il faut que vous vidiez vos propres poches. Et quand elles seront vides, je trouverai quelqu'un d'autre : un autre protecteur, un autre acheteur. Multipliez, multipliez. Votre argent ne déborde pas encore de mes poches. À présent, il commence à en déborder. Offrez-moi un autre costume pour que je puisse avoir une autre série de poches à ma disposition, dans mon pouvoir.' »

En d'autres termes, la société capitaliste rend les gens fous car elle soumet leur esprit à un processus que l'on pourrait appeler « dispersion » ou « dissémination » ou encore « décomposition ». Notre cerveau consiste en une multitude de parties ou de cellules qui sont liées entre elles par des rapports moléculaires. Le tout est harmonieux, surtout quand vous êtes allongé sur votre divan et regardez votre plafond fixement, fixement. Vous ne pensez à rien ou à presque rien. De temps à autre vous vous dites : « Je regarde le plafond. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Et je ne veux rien savoir ni au sujet de mon plafond ni au sujet de mes pensées. Je ne suis plus un sujet. Je suis le calme absolu. » Mais une fois sorti, une fois dehors, vous vous mettez à regarder les vitrines plutôt alléchantes. Elles vous lèchent, ces vitrines, et vous les léchez à votre tour. Vous vous dites : « À présent c'est à mon tour de les lécher. » Vous les léchez pendant un quart d'heure et ensuite vous entrez dans le magasin en question. Vous posez quelques questions à un vendeur et ensuite vous achetez la moitié de la boutique. Vous souriez, vous êtes heureux, et vous quittez la boutique pour diriger vos pas dans une direction inconnue. Mais peu à peu, cette direction devient connue car il y a beaucoup de boutiques autour de vous : vous vous trouvez dans un des centres les plus réputés du capitalisme. Vous léchez encore quelques vitrines, vous mangez quelques sandwiches et vous achetez encore quelques moitiés : quelques moitiés de quelques boutiques. Votre voiture est pleine à craquer. Vous la laissez craquer à sa guise – qu'elle prenne son temps, vous dites-vous à vous-même – et vous continuez votre route marchande. (C'est ainsi qu'elle s'appelle. C'est votre pèlerinage personnel et social.) Oui, vous êtes un animal social et c'est à cause de cette définition que vous dévorez littéralement une moitié par ici, une moitié par là. Bref, la société capitaliste décompose les gens, ses sujets. Vous laissez une particule de votre personnalité dans une boutique, une autre particule dans une autre boutique. Vous vous dispersez et vous ne vous rendez même pas compte que vous êtes en état de décomposition.

Vous n'arrivez plus à composer quoi que ce soit : toutes vos pensées, tous vos désirs sont concentrés sur les vitrines et leur contenu. La chosification bat son plein. Vous vous achetez une nouvelle voiture, et vous vous mettez à la bourrer. Schoenberg aurait appelé ce processus « Bourrée-Lieder ».

LA FOLIE À TOUS LES ÂGES

Je crois que Cicéron dit quelque chose dans ce genre : « Votre corps n'est pas dans votre pouvoir qui s'arrête à la limite de votre corps. Vous voyez un objet qui gît à côté de votre corps, pas nécessairement à côté de votre main. Vous le prenez quand-même, vous le tenez pour la bonne raison que vous arrivez à vous pencher sans vous écrouler : vous ne souffrez ni d'arthrose ni d'arthrite ni même d'un rhumatisme de rien du tout. Vous ne souffrez de rien de tel, vous vous penchez et l'objet en question se trouve dans votre main. Mais un cancer arrive sans crier gare et vous êtes dépourvu de tout ce que vous avez – en présence de ce cancer ; ou d'un tout autre cancer, à quelques exceptions près. Il paraît qu'actuellement on opère un cancer de la prostate sous une lampe. Vous vous couchez sous une lampe et cette lampe opère des métamorphoses dont vous ne vous rendez pas compte. Et pourtant vous êtes opéré ; la lampe fait son devoir. Je ne sais pas s'il s'agit de lasers ou de Lazare qui se lève et marche, comme si de rien n'était. Peu importe. Ce qui compte c'est votre âme qui vous écoute, jour et nuit. Vous lui dites : « La vie est belle et j'aime tout le monde », et votre âme vous écoute. Elle répète votre phrase et se met à aimer tout le monde, pas seulement les étoiles et Jésus Christ. On en conclut que votre âme vous écoute, tandis que votre corps fait la sourde oreille, lorsque vous lui parlez de cancers et d'autres maladies de ce genre ; ou d'un autre genre. (Il y a tant de maladies, mon Dieu !)

La folie, on la rencontre tous les jours, dans les endroits différents ; et aussi sur l'écran d'une télévision, d'un ordinateur. Et on ne vous prévient pas en disant : « Attention à la folie ! » S'il y a un chien dérangé quelque part, vous voyez partout des annonces : « Attention ! Un chien fou, galeux, méchant et inquiétant ! » Mais quand on vous fait voir des humains déments, on ne vous dit rien. Tout au plus, on vous confie ce genre d'information : « Il ment » ou « elle est de. » « De quoi ? » C'est votre question. Et on vous répond : « C'est la comtesse de La Maille. » Et on ajoute : « Il n'y a que les La Maille qui déraillent. »

*

En USSR il n'y avait pas de marxistes parmi les citoyens libres ; d'après mes calculs. Évidemment on se pose la question à laquelle il ne peut y avoir de réponse. Y avait-il des

citoyens libres dans un pays qui ne vous prédisposait pas à la liberté, à la notion de la liberté, sans parler de la liberté telle quelle ? De ce point de vue, Kojève, ma situation et son Hegel sont d'une aide indispensable ; même si l'on sait toujours qu'il n'y pas de réponse à cette question, ô combien importante. À vrai dire, elle n'est plus importante pour moi, mais il y a d'autres gens sur terre, et cela vaut la peine de poser cette question et même d'essayer d'y répondre.

Voici ce que Kojève nous dit à ce sujet : « Dans l'état de la Liberté absolue, chacun veut devenir dictateur et imposer à tous sa volonté particulière. Chacun alors peut le devenir ; mais il n'est alors qu'un pseudo-dictateur, car les autres volontés restent particulières, et donc impénétrables à la sienne. » Cette remarque est fautive par définition (par quelle définition ?) et une fois de plus nous tournons nos regards et nos oreilles vers Staline. Il était n'importe qui, le premier venu ; il est devenu tout un chacun. Peu importe, se disait-il : ces sujets-là sont soit morts, soit sur la piste d'envol. Ils seront tous au Paradis, grâce à mes tortures, mais ça m'est égal. Seule leur mort compte, en ce qui me concerne. D'ailleurs, leur mort – une fois la condamnation signée – ne m'intéresse plus. » La plupart du temps – on pourrait enlever « la plupart » – ces gens-là, ces sujets obéissants n'avaient pas de volontés particulières, et la seule volonté qu'ils possédaient (qui les possédait) était réduite à l'image de Staline, à sa volonté. J'imagine qu'en voyant ces sujets-là, Schopenhauer aurait dit : « Le monde est une représentation, une seule, mais il n'a pas de volonté à part une volonté. » Je me demande si Kojève abonde dans mon sens : « L'idée de dictature est abstraite (pas du tout). Pour la réaliser, il faut supprimer effectivement les volontés particulières : – par la mort (et la terreur). (Surtout par la mort. Parfois la mort ne se déroule pas au sein de la terreur. On vous dit que vous vivez dans un pays libre où chacun est libre de ses mouvements et de ses pensées. On vous met dans un camp de concentration tout en vous assurant que vous êtes foncièrement libre, et si vous ne l'êtes pas à présent, c'est pour votre bien, pour que vous puissiez *arbeiten*. Une opération de sauvetage, somme toute.) Car il n'y plus de volonté universelle (il est vrai que Staline est mort), il n'y a plus que des êtres particuliers (une masse, une masse), que l'on ne peut atteindre que dans leur existence biologique, non dans leurs œuvres (si, Akhmatova et Chostakovitch sont de bons exemples), leurs actions (si, sinon ils ne voteraient pas pour vous) car ils ne font rien (ils 's'opposent' seulement. *intérieurement*, ce qu'on appelle 'l'émigration intérieure'.) »

Je ne sais pas pourquoi je me sens obligé de revenir là-dessus. Pour compléter mon autobiographie ? Je voulais écrire un livre sur Kojève, mais je n'aime pas trop Hegel, même si je salue sa doctrine de la fin de l'histoire. Pourtant il prononça son verdict trop tôt : il y eut

beaucoup de bis dans le domaine artistique depuis sa mort. À présent c'est vraiment terminé et cela me rappelle une histoire que j'ai lue dans un manuel quelconque, destiné à nous apprendre la langue allemande ou française. Il y a un homme dans un bus. Il dort et le conducteur le réveille parce que c'est le terminus, d'après le conducteur. Et quelques enseignes et inscriptions confirment son hypothèse. « À bon ? dit le passager. Je ferai avec plaisir encore un tour : j'ai mal dormi la nuit dernière. » Encore un exemple de la doctrine de l'éternel retour, à moins que le conducteur ne dise : « Monsieur, nous rentrons au dépôt. » Encore un exemple de la doctrine de l'éternel retour, sauf que les bus s'usent et meurent. Et ce n'est pas sympa, surtout si vous êtes à l'intérieur de ce bus mourant, agonisant.

Le même bus nous ramène vers Dieu, malgré notre marxisme (parfois inné) et d'autres opinions dont on n'arrivera jamais à se débarrasser, consciemment ou inconsciemment. Dieu est-Il notre tyran essentiel ? Supprime-t-Il nos volontés particulières, nos personnalités ? D'après les savants spirituels – appelez-les théologiens ou mystiques – la meilleure façon de rejoindre la vie meilleure, dans le sens divin du terme, est de trouver Dieu – pas seulement dans ses pensées où tous les éléments vivent en paix et disent continuellement : « Je visualise le Tout-Puissant et je Le sens. » Mais on répond à ces demi-mystiques ou demi-romantiques : « Non, d'après les pères de l'Église orthodoxe, ce n'est que le premier stade. Et le deuxième stade vous ramène à l'intérieur de votre cerveau, de sorte que vous bannissez tout ce qui est extérieur. Cet élément externe jure avec le contenu secret, intime de votre cerveau, et vous en souffrez de plus en plus jusqu'au jour où vous découvrez la vraie lumière. » Lorsque j'entends pareille phrase, je me réfugie dans mon cocon. Vous pensez que si vous voyez la lumière, c'est une vraie lumière que vous voyez. (Et vous tutoyez cette lumière.) Mais il y a des soleils noirs et les grands poètes attestent leur existence (Mandelstam, par exemple. Je parle de ce poète depuis mille et une nuits.) La liturgie orthodoxe vous fait comprendre, étape par étape, que c'est votre cœur qui porte votre essence, votre connaissance, votre naissance, votre troisième naissance qu'on appelle « la naissance définitive », étant donné qu'il s'agit du troisième stade. Comme d'habitude, il s'agit de la Trinité et nous y sommes habitués, grâce à leurs récits interminables (ceux des pères de l'Église, des mères de l'Église.)

D'après les Pères russes, il faut que Dieu soit incorporé et logé dans le cœur pour qu'il ne batte pas pour rien. Il y a des appareils qui nous permettent de savoir si notre cœur bat pour rien. Nos appareils nous disent qu'il se bat pour conquérir une femme ou un homme ; et cela ne sert à rien, du point de vue des mystiques ; tandis que les lyriques s'y précipitent en désordre, pour ne pas employer le mot « pagaille ». Non : tout se passe, s'immobilise dans notre cœur ; rien ne s'y déroule. Les mouvements sont exclus, une fois encore. Une fois de

plus le parménidisme (mon correcteur suggère « paludisme ») ou le nirvana sont à l'ordre du jour. Et pour une fois ma journée est en ordre. C'est peut-être le moment de discuter de l'ordre qui régnait en Union Soviétique ; à côté d'un désordre total. Même notre repos était structuré – à tel point que, pendant nos vacances (si nous choissions une maison de repos) nous nous levions à une heure précise, salués par toutes sortes de bip. Un bip nous ordonnait : « Ouvrez votre œil droit » ; un autre ouvrait notre œil gauche et ainsi de suite. Puis un bip nous invitait aux toilettes qui n'étaient pas incluses dans notre chambre. Pour que les vacanciers ne croient pas que leur promenade matinale était due à une imperfection du système, à une faille fatale qui tôt ou tard causerait la chute du communisme, on leur donnait des explications. On disait : « Pour plusieurs raisons, vous ne devez pas quitter l'immeuble et respirer l'air frais pendant une promenade dans le jardin. Il faut commencer par ce couloir où l'on peut vous sauver, en cas de besoin. Et on a toujours besoin d'être sauvé. Dans le jardin vous risquez d'accrocher quelque chose : n'oubliez pas que vous êtes encore à moitié endormi. Vous trébuchez, tombez, et comme notre jardin est très grand, nous n'aurons pas le temps d'atteindre votre corps et de lui tendre nos bras secourables. Donc, vous commencez la journée aux toilettes ou plutôt sur le chemin qui y mène. D'ailleurs, chemin faisant, vous pouvez faire quelques exercices pour que votre corps soit toujours en état de marche dans tous les sens du terme ou du mouvement. Vous pouvez même vous étendre par terre et continuez vos exercices, les jambes en l'air. Attention, nous ne vous conseillons pas de faire les mêmes exercices dans les toilettes dont le but ne coïncide pas avec ce que l'on appelle 'la gymnastique'. Et puis, l'air que l'on respire dans les toilettes n'est pas très sensuel : il n'a rien à voir avec Moscou Rouge, le parfum que vous connaissez tous. Il peut nuire à la santé. Par conséquent, si vous êtes constipé, vous feriez mieux de quitter les toilettes et de faire quelques sauts dans le couloir pour pousser les excréments vers la sortie, pour provoquer leur départ. Attention, leur départ ne doit pas avoir lieu dans le couloir. Nous vous conseillons donc de ne pas forcer la note, de ne pas sauter outre mesure, par-dessus tout. Voici nos instructions pour le début de la journée. Bonne journée. Nous espérons que vous avez bien dormi. Bonne promenade dans le couloir. Bons sauts et bonnes toilettes. »

Ensuite nous allions à la cantine ou parfois dans un beau restaurant (tout dépendait de votre rang) et nous mangions avec appétit. Et la voix que nous entendions sur le chemin des toilettes continuait à nous guider : « À présent vous êtes en train de manger. Ne dévorez pas votre petit déjeuner. Mangez lentement pour permettre à votre salive de s'insinuer dans la nourriture. C'est indispensable pour le bon fonctionnement de votre digestion. Ne mangez pas trop de pain et buvez des jus de fruit – autant que vous voulez. Nous en avons en abondance.

Vous le savez tous : la récolte de cette année est splendide, et nous avons tout ce qu'il faut pour nourrir la population de notre pays doublement et même triplement. Cela veut dire que vous pouvez manger tant que vous voulez, tant que la faim se manifeste encore dans votre estomac, tant que vous entendez son signal. Enfin vous vous dites : 'J'ai assez mangé. Il ne faut pas abuser des bonnes choses. Il ne faut pas abuser non plus de la générosité de l'État socialiste et communiste.' Vous avez entièrement raison, d'autant qu'aucun médecin ne recommande l'obésité qui vous mène à la mort, en fin de compte. Il faut pourtant comprendre ceci : nous pourrions satisfaire votre triple appétit grâce à la récolte de cette année. Et même si la récolte de cette année était mauvaise, nous pourrions satisfaire votre appétit supplémentaire – doublement. »

Ensuite nous nous installons sur la plage qui est une sorte d'annexe de la maison où nous passons nos vacances. La même voix nous guide toujours, soucieuse de notre vie, santé et psyché. Elle nous pose quelques questions. « Quels sont vos rapports avec les vagues, avec l'eau en général ? Votre corps sait-il s'inscrire dans le poème de la mer ? » Kojève écrit à ce sujet : « La *réalisation* de la Liberté absolue se fait par une lutte de Factions. C'est là que l'Esclave (ou le Bourgeois ex-Esclave) enfin se libère, car c'est là pour lui la Kampf, la Lutte sanglante pour la reconnaissance, qui lui était nécessaire pour intégrer en son être l'élément de la Maîtrise, de la Liberté. » Un homme qui ne sait pas nager aspire à la libération : il veut libérer son corps et son esprit de cette ignorance. Mais au lieu de s'adresser à un maître-nageur, il marche vers les vagues qui continuent leur mouvement perpétuel, comme si elles étaient immortelles. (Hélas, même les vagues ne sont pas immortelles ; la mer non plus.) L'homme ne considère pas sa déconvenue en ces termes : esclave, bourgeois, propriétaire, prolétaire, aristocrate. Il croit simplement que l'action ou la lutte est nécessaire pour devenir libre ; une fois pour toutes. Il avance donc et tôt ou tard ses pieds touchent l'eau ; et il appelle ce phénomène « mon premier pas ». La voix – celle du maître-nageur, cette fois – crie et même vocifère : « Arrêtez, arrêtez ! Que faites-vous ? Vous rendez-vous compte que votre marche s'inscrit dans la sphère des marches funèbres ? Connaissez-vous la marche funèbre de Chopin ? ou de Wagner ? Il y en a deux, vous savez. Il en va de même pour Beethoven, d'ailleurs. Vous savez que vos pas dans l'eau résonnent de la même façon ? Ils imitent ces marches-là. En ce qui me concerne, je n'y discerne aucune différence, aucune fausse note – dans cet amas des marches. Arrêtez, arrêtez, sinon il sera trop tard ! Malheureusement je suis trop loin pour vous empêcher de périr. »

Je me trompe peut-être : l'homme en question pense à Hegel et aussi à Kojève. Il aspire à la reconnaissance, au triomphe de sa volonté, de sa hardiesse et de sa jeunesse. (Admettons

qu'il est jeune.) Il dit : « Une vague ne peut pas me vaincre car je suis la création la plus parfaite de la Création. Une vague n'est pas un lion. Je reconnais que je ne suis pas Samson, mais la victoire sur une vague et même sur cette mer s'impose. Si, pour une raison ou pour une autre, je recule, je ne jouirai jamais de ma propre estime. Et la jouissance concerne également votre propre estime, sinon cela ne vaudrait rien du tout. » L'homme voit une vague qui est un peu plus grande que ses consœurs. Alors, il dit : « Voici mon premier cadeau », et il gifle la vague. Partiellement, la vague s'écroule, mais c'est une victoire à la Pyrrhus. Nous le savons ; l'homme ne le sait pas. Il continue à marcher et soudain ses pieds perdent leur appui, leur plate-forme. Le corps s'enfonce dans l'eau et l'homme se met à battre cette eau de toutes ses forces. Peu à peu, pourtant, il perd ces forces et un tas d'autres forces. Il s'enfonce de plus en plus, et il se rend compte qu'il meurt en esclave, pas en un homme libre.

C'est une histoire russe que j'ai déjà racontée plusieurs fois, mais je ne l'ai jamais notée, écrite, si bien qu'elle ne figure dans aucun de mes livres. Pour une fois, il ne s'agit pas de la doctrine de l'éternel retour qui m'obsède. Comme disait un homme que je ne connais toujours pas (il lit mes poèmes russes) : « Cette homme (moi en l'occurrence) craint la mort par-dessus tout. » Je ne sais pas si c'est vrai – parfois je crains les amis encore plus – mais je dois reconnaître que c'est vrai, dans une certaine mesure. Et essayons de mesurer cette mesure. Voici cette histoire. Un anglais se promène quelque part, à Londres sans doute. Il traverse Westminster bridge, peut-être, au-dessous duquel coule la Tamise. Soudain... L'été dernier. Non, pas toujours. Il y a des gens qui prétendent que toute la vie est soudaine, y compris notre naissance ; sans parler de notre mort. Et pourtant la mort n'est pas toujours soudaine. Vous êtes malade, très malade et tous vos proches (à quelques exceptions près) attendent votre mort – avec impatience. Parfois ils vont jusqu'à tambouriner sur le sol avec leurs pieds, en disant : « C'est à quand la mort de ce vieillard, de ce connard cacochyme ? » Ils regardent leur calendrier et soulignent une date, dans l'espoir de voir le résultat de leur manigance, de leur espérance chamanique. Mais la mort n'arrive pas, comme si la vie lui barrait tous les chemins sans exception. Alors, ils se mettent à taper sur les tables, et personne n'oublie la scène qui se déroula à l'ONU au cours de laquelle Khrouchev (*what's his name ?*) tabassa une table pour interrompre tous les discours, à part le sien.

Je continue mon histoire, comme je continue tout le reste ; ma vie entre autres et même mon jeu pianistique, malgré une sorte d'indifférence qui s'installe de plus en plus dans mon for intérieur ; et aussi dans mon for extérieur, parmi les gammes. L'homme (cet Anglais) continue à traverser la Tamise ; pas à la nage, Dieu merci. Tant mieux pour lui. Et puis il entend une série de cris qui lui font savoir qu'un autre homme est en train de se noyer. « Je ne

sais pas nager, je ne sais pas nager ! » L'homme s'arrête un instant, jette un regard vers le bas et dit : « Moi non plus, je ne sais pas nager. Mais je ne le crie pas sur les toits. » Ou dans les rivières, les fleuves, dans les mers et aussi dans la merde, comme aurait dit Antonin Artaud. Je me demande s'il est nécessaire de nager dans la merde pour pouvoir s'en sortir ; à moins que l'on ne veuille y rester.

Notre homme, un des héros de notre temps se noie, et l'histoire de sa noyade, je l'ai déjà racontée. Et malgré toutes les répétitions dont je suis féru, je ne me lancerai pas dans cette répétition. Donc, il se noie ; ou bref, il se noie. Mais il ne crie pas parce qu'il joue le rôle d'un héros, d'un serf émancipé. Il n'a pas beaucoup travaillé pour triompher de son maître ; du prince, comme dit Machiavel. Il a fait quelques pas vers le danger mortel, vers la mort qu'il bravait par tous les moyens qui lui étaient accessibles. Il battait la mer ; il nous rappelait Don Quichotte qui, perché sur un moulin à vent, sur une de ses ailes, s'acharnait contre cette aile à l'aide de son épée. (Il n'y avait pas encore de Kalachnikov à cette époque-là.) Il ne criait pas, comme s'il voulait se faire passer pour un maître ; un maître-nageur, si nécessaire. C'est comme s'il voulait annoncer à tout le monde : « Je ne suis pas celui pour qui vous me prenez. Vous pensez que je ne sais pas nager. C'est de la foutaise, votre monologue intérieur. Je sais nager mieux que quiconque. Vous êtes ce quiconque et je nage mille fois mieux que vous ; mille-et-une fois, si vous préférez. Mais cette fois je veux battre le record du plongeon – à plate couture, ne vous en déplaise. C'est pour ça que je bats cette mer de merde, pardonnez-moi l'expression. J'aime les mots et je joue avec eux avec plaisir, surtout lorsque je suis en pleine mer ou en pleine merde. Permettez-moi de vous donner un conseil : jouez avec les mots, utilisez-les à bon escient. De quel bon escient s'agit-il en l'occurrence ? Vous avez peur d'une vague qui est sur le point de vous engloutir une fois pour toutes. Après avoir battu cette vague à plate couture, vous faites ceci. Vous citez un extrait de la lettre que Mallarmé dédie à la mémoire de Rimbaud. « J'imagine qu'une de ces soirées de mardi, rares, où vous me fîtes l'honneur, chez moi, d'ouïr mes amis converser, le nom soudainement d'Arthur Rimbaud se soit bercé à la fumée de plusieurs cigarettes ; installant, pour votre curiosité, du vague. » Vous vous accrochez au mot 'vague'. Peu importe l'article : on s'en débarrasse assez facilement, d'autant plus facilement qu'en russe il n'y a pas d'articles. Vague, vague, vague. Vous avez du vague à l'âme, après une lecture de Rimbaud. Lisez ses lettres, lisez ses lettres. Par conséquent, au lieu d'une vague en chair et en os, en eau et en écume, vous avez du vague à l'âme que vous pouvez vaincre en buvant deux ou trois bouteilles de champagne. Buvez-les, au lieu de vous noyer comme Paul Celan qui, entre parenthèses, était un bon nageur. »

Quant à moi, je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour ne pas me noyer dans les bêtises et les horreur de l'Union Soviétique. J'étais quasi certain que je vivais en enfer, malgré la présence de Chostakovitch, de Rostropovitch et de mon immortel professeur, Emil Gilels. Rimbaud écrit à propos d'une saison en enfer. J'y ai passé vingt-six ans et quelques. Ô saisons, ô prisons ! Mon âme est sans raison et peut-être sans âme. Je crois sincèrement que notre âme a besoin de notre raison, malgré son indépendance proverbiale. Et notre raison subissait des attaques régulières de la part de nos slogans, nos dirigeants, leurs grimaces, leurs proclamations mensongères. « Je me suis armé contre la justice. » Leur justice était injuste – non seulement quand leur procureur disait à la télévision : « Il faut fusiller ces traîtres comme des chiens enragés, galeux et gâteux. » Un jour, je décide de m'armer, et je crois que ce jour vient au monde lors de ma visite à l'exposition Américaine. Mon père m'avait acheté un chemin de fer électrique en Allemagne de l'Est. Il n'était rien à côté de *leur* chemin de fer exposé dans un des pavillons. Et ce pavillon était dédié et consacré aux enfants, ne l'oublions pas. Je me dis donc que les enfants américains avaient tous des chemins de fer de cette taille à leur disposition. Et cette disposition faisait allusion aux dimensions de leur maison ; ou de plusieurs maisons qui leur appartenaient.

Je vis un documentaire où les gens marchaient dans la rue, au lieu de se battre contre la police, conformément à nos documentaires où figuraient les États-Unis. Je n'arrivais pas à m'imaginer une rue américaine sans bagarres, sans le sang qui coule à flot, de sorte que l'Hudson était une rivière de sang ; dans mon imagination. Et puis je vis des gens qui marchaient, souriaient et mangeaient des saucisses. Visiblement ils ne passaient pas leurs journées entières dans les queues, contrairement à ce qui se déroulait en Union Soviétique. À dire vrai, les queues soviétiques ne se déroulaient pas ; elles étaient immobiles. C'est pour cela que les gens y passaient des jours entiers. « Dans quelle queue avez-vous passé la journée d'hier ? » vous demandait-on. Et personne ne demandait où vous travailliez, où se trouvait votre bureau. La réponse aurait été : « Tantôt je changeais de queue, tantôt je ne changeais rien. Je ne bougeais pas ; j'étais un monument historique. » Alors, on vous aurait demandé – si cette discussion avait eu lieu – si l'on vous avait battu ou non. « Oui, ce qui signifie que je bougeais de temps à autre. Mon corps n'a pas toujours été capable de résister à la pression des coups et logiquement je perdais l'équilibre. Comme vous le savez, dans notre pays on ne respecte pas les monuments historiques. »

Ce n'était pas la peine d'appeler les bourreaux : ils venaient tous seuls. Chacun avait sa Kalachnikov, et quand j'essayais de mordre la crosse de leurs fusils, ils me mordaient à leur tour. Puis ils m'emmenaient au KGB et disaient : « Cet homme a été mordu par un chien

enragé. Par conséquent, il faut l'abattre sans trop tarder. » Mais on tardait, on tardait. « Je me suis enfui. Ô sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié ! » Mon trésor, mes inspirations juvéniles, mes concerts, les deux médailles d'or que j'ai reçues au Concours Reine Élisabeth. Je ne dirai rien sur ce concours, sur les deux médailles d'or que le KGB a confisquées pour les déposer dans la trésorerie du Conservatoire de Moscou où elles dorment toujours, je l'espère, je le crois.

NOS CONVERSATIONS

C'est un interlude, comme disait Claude Debussy lors de la création de *Pelléas et Mélisande*. La contessa daigne de me parler – de temps à autre – au téléphone qu'elle ne décroche pas régulièrement. Voici ce qu'il en résulte :

- « Oui, je sais. Je suis une conne et une ignorante. Une connasse ignorante.
- Je ne le pense pas. Mais je crois que vous connaissez surtout les fausses valeurs.
- Et vous, vous êtes une vraie valeur ? Je vous ai connu, vous savez.
- Avez-vous bien dormi la nuit dernière ?
- Comment pourrait-on bien dormir à côté d'un salaud ?
- Quel salaud ?
- Vous.
- Je n'étais pas à vos côtés la nuit dernière. Ni la nuit d'avant.
- Que Dieu m'en préserve.
- Il vous en préserve.
- En tout cas, Dieu m'octroie une santé à toute épreuve.
- Vous êtes le pont Neuf.
- Salaud, salaud. Connard, connard.
- Quelles que soient les circonstances, on ne prononce pas de tels mots dans une conversation où votre interlocuteur est désigné par ces noms.
- Si on vous entendait, on vous prendrait pour un fou. Immédiatement. »

*

LA LETTRE À MA COMPAGNE (MAGNÉTISEUSE)

Je vous écris parce que je n'en peux plus. Je ne peux faire ni plus ni moins. C'est pour cela que je vous écris. Désolée, je ne peux plus me retenir, d'autant que je crois que cela n'en vaut pas la peine. Je vous écris parce que vous faites n'importe quoi : vous trompez les gens honnêtes et innocents. Vous leur dites que vous les guérirez de tout, ce qui n'est pas vrai, et

vous le savez mieux que moi. Vous êtes une sorcière ; c'est votre profession, comme si les sorcières faisaient leurs études dans les universités. Avez-vous un diplôme quelconque ? Même un diplôme quelconque ferait mon affaire car je vous juge, comme un des juges du Jugement dernier. À propos : que feriez-vous pendant ce jugement ? Vous vous inclinerez ? Vous salueriez les juges sans dire un mot. Vous n'avez aucun mot à votre disposition, aucun mot valable, si vous voyez ce que j'ai l'intention de dire. Vous n'avez rien à votre disposition, aucun métier, aucun savoir, aucun certificat. Vous pensez que la sorcellerie est une profession digne du respect de tout le monde, y compris des individus que vous ne soignez pas. C'est eux peut-être qui peuvent vous respecter car ils ne savent pas que vous ne valez rien. Ils n'ont pas subi vos traitements et s'ils meurent – ce qui nous arrive à tous, tôt ou tard – ils ne vous accusent pas de trahison. Vous trahissez la confiance des gens qui se fient à votre soi-disant art, à votre 'science' médicale entre guillemets.

Ils ne voient pas les guillemets et disent que vous êtes un puits de science. Et puis vous levez les bras et vous les suspendez au-dessus de leur tête. Et après vos soi-disant séances, ils vous disent : « Je me sens mieux. Je me sens beaucoup mieux. Merci infiniment, chère Madame. » Quelle idiotie ! Et vous supportez tout cela parce que ces idioties vous flattent. Il n'y a que les idiots qui vous croient, mais votre soi-disant mari continue à vous parler de *L'Idiot* de Dostoïevski. Du coup vous vous mettez à croire que les idiots comptent – beaucoup plus que les gens normaux. Pourquoi ? Parce que l'un de leurs spécimens est décrit par Dostoïevski. Bravo, encore bravo ! Votre naïveté m'étonne et me choque. Comment pouvez-vous croire que vos séances télépathiques sont en mesure de guérir le genre humain ? Même si vos mains miraculeuses touchent leur front, elles ne les guériront jamais, pour la bonne raison qu'elles ne guérissent rien, vos mains ; même pas les cigales, même pas les fourmis, même pas les guêpes. J'espère qu'une de ces guêpes vous piquera un de ces jours, ce que vous empêcherait de tuer une dizaine, voire une centaine de personnes.

Vous êtes une tueuse à gage et les gages vous sont versés par vos victimes. C'est le comble, le comble du déshonneur. Vous êtes une Staline en jupon ; ou en pantalon, peu importe. Vous êtes Staline, un point c'est tout. Ou vous êtes Lénine. Il y a quelques jours j'ai vu une émission. Il paraît que Lénine était insensible aux malheurs de ses sujets, au point de ne pas vouloir entendre parler de leur cancer. Un client arrive et vous dit : « Vous savez, j'ai un cancer. Pourriez-vous m'en guérir ? » Vous répondez : « Oui, naturellement. » Et vous mettez vos mains au-dessus de son front. Au bout d'une demi-heure vous retirez vos mains et vous lui dites qu'après la séance son état risque d'empirer. « Pourquoi ? pourquoi ? demande-t-il. Je suis venu chez vous dans l'espoir que ça irait mieux, que vous me guéiriez de ma

maladie fatale. » Et vous lui répondez : « Oui, ça ira mieux – dans deux ou trois jours. Soyez patient et souffrez en silence, sans pousser trop de cris. » Votre attitude est-elle humaine ? votre attitude envers l’humanité ? C’est honteux, honteux – m’entendez-vous ? Non, vous n’entendez rien : vos oreilles sont bouchées. Votre cerveau et votre cœur aussi.

Bien cordialement,

Adieu

LA CONTESSA : Vous empirez. Depuis deux ans, trois, quatre. Depuis le jour où vous avez rencontré votre voisine que vous appelez parfois « ma femme ». Mon œil !

MOI : En quoi consiste ma déchéance ?

LA CONTESSA : C’est une sorcière. Elle vous a lancé un mauvais sort.

MOI : On dit « jeter le sort ».

LA CONTESSA : Je m’en fous. En plus, elle est flamande.

MOI : Vous êtes née en pays flamand. Vos domestiques étaient flamands. Et aussi vos voisins.

LA CONTESSA : On n’allait pas chercher les domestiques et les voisins en Wallonie. Et puis mon père a hérité de ce château. Vous contestez l’héritage de mon père ? De quel droit critiquez-vous mes parents ?

MOI : Vous élargissez ma vision.

LA CONTESSA : Quelle vision ?

MOI : Ma vision fugitive.

LA CONTESSA : Quoi ?

MOI : Vous dites que ma voisine est flamande. En plus. Comme si c’était un défaut. En plus de la sorcellerie.

LA CONTESSA : Je n’ai jamais dit ça. Ni l’un ni l’autre.

MOI : Penseriez-vous qu’il s’agisse du fruit de mon imagination ?

LA CONTESSA : Non, je n’en sais rien. Et vous, vous ne savez rien des châteaux, puisque vous êtes né dans un pays communiste.

MOI : J’ai vu des tableaux. À l’Hermitage, au musée Pouchkine. Et même à la galerie Trétiakov.

LA CONTESSA : Vous ne connaissez pas *la vie* de château.

MOI : J’ai tout de même lu quelques livres.

LA CONTESSA : Mais vous n'avez pas *vécu* cette vie. Moi si. Et notre cuisinière était flamande. Elle a écrit un livre de recettes en français. Une des meilleures cuisinières du monde.

MOI : Mieux que les chefs des restaurants étoilés ?

LA CONTESSA : Je parle de maisons privées, de châteaux.

MOI : Connaîtriez-vous toutes les maisons privées ?

LA CONTESSA : Encore une engueulade ? Vous avez vraiment empiré.

MOI : Sous l'influence de ma sorcière bien aimée ?

LA CONTESSA : Taisez-vous.

*

La folie préside à la vie des sociétés humaines, quelle que soit la consistance ou le contenu de ces sociétés. Il y a une folie légère, la folie bergère : tout le monde danse, tantôt en rond, tantôt en carré. Danser est un verbe significatif, étant donné qu'il peut définir votre vie d'une manière ou d'une autre. Vous entendez une question pertinente : « Faut-il définir une vie humaine ? Laissez-vous aller comme la contessa, dites tout ce qui vous passe par la tête et vous vivrez jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Vous vous défoulez sans arrêt, et les foules de vos amis qui vous écoutent en souffrent, parce que vous dites n'importe quoi. Mais pas même une particule de stress ne reste dans votre intérieur et vous sortez de n'importe quel espace en respirant profondément pour étendre votre vie au-delà de toutes les limites possibles et imaginables. Vous vous dites : « Ma vie s'étend jusqu'à cent ans, et c'est bien. Je crois que cela me suffira pour atteindre les limites de mon génie, de son étendue. » Et puis, après une réflexion plutôt mûre, vous vous dites : « Non, rien ne suffit à rien. Un petit rien de rien du tout persiste dans son être et veut le prolonger au-delà de toutes les limites. Je ne m'arrêterai donc jamais, même si la mort m'arrête. » La mort l'arrête et c'est la fin de l'histoire.

Au début de notre histoire commune – je n'aime rien de commun, surtout pas les appartements communautaires – nous persistons et signons. Quoi ? Pourquoi ? Nous persistons à croire qu'autrefois notre vie, sa création quotidienne, dépendait des sacrifices : il fallait tuer quelqu'un, un animal ou un homme. Dieu nous disait : « Si vous voulez que la vie sur terre continue pendant un moment qui peut être très long, sacrifiez un animal. Alors, vous vivrez longtemps, plus ou moins, moins ou plus. Mais si vous voulez que la vie sur terre continue à n'en plus finir – jusqu'au prochain déluge – tuez un homme ou une femme. Iphigénie, par exemple. » Les Soviétiques écoutaient ces paroles, ces paraboles, avec une attention soutenue, et ils se sont mis dans leur tête, peu à peu, une idée qui les mena vers

la création d'un gratte-ciel. Ce gratte-ciel était censé gratter non seulement le ciel, mais aussi les dieux ou Dieu tout court. Les Bolcheviks ne croyaient pas aux dieux, quel que soient leurs dimensions, leurs définitions ou leurs conclusions. (C'est quoi la conclusion des dieux ? Vous n'êtes pas dignes de nous.)

Ce qui se passe au début de notre histoire – et les dieux nous disent que ce n'est pas un début ; c'est la fin – ressemble au chaos primordial ou à n'importe quel autre chaos. Vous êtes knock-out, autrement dit. Et puis vous commencez à quitter la poussière primordiale. Vous enlevez la poussière de votre corps, mais vous savez que sans un nombre impressionnant de morts, vous ne pourrez rien construire. La société soviétique où il n'y avait pas assez de saucissons pensait aux victimes – à l'instar des sociétés primitives, ce qui répondait à la logique mondiale et philosophique : c'était une société primitive. Vous êtes un membre respecté et vénéré d'une société primitive. Vous vous dites : « Je veux construire quelque chose parce que la vie doit être renouvelée tout le temps. Sinon on mourra tout de suite. »

Les Soviétiques décident de construire le Palais des Soviets à l'endroit occupé par la cathédrale du Christ-Sauveur, ce qui n'est pas facile et peut s'avérer dangereux. (Ce genre de construction, ce genre de substitution.) On ne peut remplacer le Christ par Lénine dont la statue était censée orner le sommet de tout – de la vie humaine, entre autres. De tous les espoirs, en tout cas. On commence par structurer le chaos qui détruit notre vie, selon les sociétés primitives. Il est vrai que nous ne sommes pas primitifs : nous connaissons Marx et sa doctrine ; et aussi ses manuscrits de 1848. (J'espère que je ne me trompe pas d'année.)

Staline, de son côté, décide de construire le Palais des Soviets. Après tout, c'est un jeu de construction que vous pouviez acheter dans un magasin soviétique ; dans n'importe quel magasin, pas uniquement dans les magasins consacrés aux jeux d'enfants. Vous entriez dans un de ces magasins et vous construisiez un autre homme à votre retour à la maison. Vous le construisiez de la façon suivante : d'abord, vous consultiez l'instruction et vous la copiez mentalement ; et corporellement, dans la mesure du possible. Ce processus s'appelait « 'la construction d'un communiste'. Pour commencer, construisons l'homme socialiste qui mange à sa faim et travaille jour et nuit. Et s'il s'endort au cours de la nuit, on lui dit : 'Si tu t'endors encore une fois, lors de l'exécutions des travaux, tu seras traduit en justice. En tout cas, tu ne seras ni communiste ni socialiste ni même capitaliste : tu ne gagnes pas assez pour devenir capitaliste.' » « Qui suis-je ? demandez-vous, désorienté et au bord de la crise cardiaque. » « Tu es fasciste, tu sais. Tu es aussi Trotskiste. Tu en veux au camarade Staline. Tu veux le tuer. Est-ce cela ton but ? »

À ce moment de mes rêveries, je passe à une autre vitesse et j'enclenche quelque chose d'inconnu pour faire un bond jusqu'à une autre dimension. Dès que l'on dit « un bond », un mot inoffensif, somme toute, on vous répond tout de suite : « Vous voulez sautez comme Mao ? Il ne sautait pas, le savez-vous ? Il nageait en présence de Khrouchtchev dans sa piscine ou dans sa mer privée, et Khrouchtchev restait au bord de la piscine ou au bord de la mer, de l'océan. Il regardait Mao et il se disait : 'Une prochaine fois, j'enverrais les meilleures nageuses de notre pays pour humilier Moa.' 'Il s'appelle Mao', disait son interprète et conseiller. »

Pour un Russe, tout dépend de la prière qu'il prononce à genoux. Il prononce cette prière et plie aussitôt les plis et même les os de son corps. Il courbe tout ce qu'il peut courber, et tout se courbe, en obéissance à sa volonté. Voici la prière du jour : « Tu me sépares de moi-même / Pour que je te suive dans l'injustice / où la justice tombe, comme une feuille. » L'Union Soviétique tomba il y a trois décennies et pourtant les Soviétiques sont toujours les mêmes, même s'ils ne sont plus soviétiques. Ils subissent les mensonges venant de tous côtés. Supposons qu'il y ait un côté d'où viennent les mensonges : c'est l'écran de votre télévision. Mais cela suffit largement : l'espace n'est pas important dans cette conjoncture. Vous entendez : « Cette année, la récolte est gigantesque – à tel point que Léonid Brejnev décide de construire une nouvelle tour de Babel en n'utilisant que le blé et la viande. » On vous pose une question : « Avez-vous entendu le dernier discours de Brejnev ? » Vous répondez que vous l'avez entendu deux fois de suite pour en comprendre toutes les nuances. Et puis on vous demande de prouver ce que vous avancez. Vous n'avez même pas un morceau de pain à votre disposition, mais vous faites semblant de manger. Vous ouvrez la bouche, y mettez un peu d'air, et les autres se disent : « Il a l'air de manger quelque chose. » On vous demande le contenu de ce que vous mangez. Vous dites que vous mangez un sandwich au saumon. « Ah bon, ah bon ? » disent les autres. Vous continuez à insérer de l'air dans votre bouche, entre vos dents. Et les autres continuent à vous poser des questions. « Vous mangez toujours du saumon ? » Et vous répondez : « Non. Cette fois je mange un sandwich au caviar. » Naturellement, les autres ne résistent pas à la tentation. Le caviar pourrait leur rappeler leur enfance où on en vendait même dans les kiosques à tabac. « Je n'ai pas mangé de caviar depuis ces jours bénis et bannis, disent-ils. Pourriez-vous nous en passer un peu ? quelques grains ? » Vous dites : « Volontiers, avec plaisir », et vous leur passez quelques grains d'air.

Au bout de quelques temps on voit un groupe de gens manger de l'air avec appétit. Mais on leur dit à juste titre : « Vous mangez de l'air pur – rien du tout, autrement dit. Dirigez vos pas vers les artères de notre ville où il y a tant de voitures que le pétrole flotte partout. Vous

mangerez du pétrole aérien qui est bon, bon, bon. Vous n'avez même pas besoin d'ajouter une tranche de saumon. » Et vous répondez en toute franchise : « Mais j'aime beaucoup le saumon aérien. Pourquoi y renoncer pour une raison inconnue ? » Et vous vous mettez à table, même s'il n'y pas de table à votre portée. La table, elle aussi est aérienne ; et votre femme l'est aussi, mais c'est agréable de faire l'amour avec l'air. Même si vous ratez quelque chose – votre coup, pour dire la vérité, pour être dur – l'air vous pardonnera car ce n'est rien d'autre qu'une bouffée d'air. Et il y a assez d'air pour tout le monde, comme vous vous dites. Et vous ajoutez : « Personne ne me cassera la gueule. Pas en l'espace de vingt minutes, en tout cas. » Effectivement, personne ne vous casse la gueule, ni en l'espace de vingt minutes ni dans aucun autre espace. Vous continuez à manger de l'air et vous mourez de faim. C'est ainsi que les citoyens soviétiques meurent dans leur prime jeunesse.

Vous êtes habitué à l'air, aux paroles en l'air ; vous vivez en l'air, en quelque sorte. Cette sorte devient la seule sorte qui vous soit accessible. Vous y accédez et vous êtes heureux ; en tout cas, un sourire embellit votre visage plutôt maigre, et on vous dit : « Vous avez un beau sourire, comme la Joconde. » Si l'on me permet une petite déviation, j'aimerais dire quelques mots au sujet de la Joconde. (Les mots et les choses, comme disait Foucault.) On a l'impression que le tableau est aérien ; et pourtant on sait pertinemment que Léonard mangeait des nouilles, beaucoup de nouilles. Comme tous les autres Italiens, dira-t-on. N'oublions pas pourtant que l'inspiration joue un rôle primordial dans le domaine de la création artistique. Vous voulez créer quelque chose et vous vous appuyez contre le dossier de votre fauteuil ou chaise, en attendant l'inspiration ; ou la muse, si vous préférez. Vous préférez la muse – *all right, all right*. Cela veut dire simplement que votre libido continue à grandir à vue d'œil. Vous utilisez la muse pour votre travail – on la pompe, comme disent les artistes – et ensuite vous faites l'amour avec elle. Logique, n'est-ce pas ? Personne ne vous accusera de viol, d'autant que la muse en question est aérienne, elle aussi. Elle sort de l'air, comme Aphrodite ; pas tout à fait, pas tout à fait. Peu importe – elle sort, mais au lieu de l'avaler comme une tranche d'esturgeon, vous la mettez dans un livre, sur une page.

Les dirigeants soviétiques se mettent à construire le nouvel homme et aussi des bâtiments. Ils changent la structure qu'ils trouvent sous leurs pieds et aussi dans l'air. Sous leurs pieds, ils trouvent un marécage. Oui, c'est vrai, comme disent les historiens d'aujourd'hui. Les dirigeants veulent bâtir le Palais des Soviets à l'emplacement de la Cathédrale du Christ-Sauveur, mais ils trouvent un marécage sous leurs pieds. À ce moment-là, les bâtisseurs soviétiques décident d'avoir affaire exclusivement à l'air. « Nous construisons les châteaux dans l'air », disent-ils. Oui, et ils confirment mainte fois cette

décision qui n'est pas volatile : « Oui, nous construirons les châteaux dans l'air, comme le font les Américains et les Anglais. Pour une fois nous suivrons leur exemple, d'autant qu'ils ont bien réussi, à ce qu'il nous semble. »

Je me demande s'il ne vaut pas mieux oublier tous ces détails, toutes ces coutumes, tous ces régimes. Il y a trois sortes de prières chez les Russes. La première vous met en contact avec les objets de vos rêves, et vous avez l'impression de les toucher, de les posséder. (Et nous connaissons les objets de vos rêves : diamants, yachts et ainsi de suite. N'oublions pas qu'ainsi de suite est aussi l'objet de vos rêves les plus chers, les plus chéris.) Comment oublier tout cela ? Le passage d'un aspirateur ne suffirait pas, et pourtant il s'agit d'air : tout cela est de l'air et on n'a même pas besoin d'ajouter « et ainsi de suite ». Il faut se concentrer sur le ciel ; pour commencer. On commence, on se concentre sur le ciel ; et on voit des nuages ou, pour mettre les choses au mieux, des étoiles. Mais rien ne se passe ; ou il se passe plutôt un tas de choses. Tout virevolte et vous êtes ébloui, vous avez le tournis. Mais ce qui compte est votre distraction : vous êtes loin du nirvana ou même d'une simple méditation sans raison. Vous décidez donc de passer au deuxième stade de la prière qui ne garantit rien, ça va sans dire. Vous vous retranchez du monde qui entoure votre méditation, et du coup vous entendez le chœur des anges. « Est-ce le meilleur chœur des anges ? » C'est la question que vous vous posez. Ces anges, sont-ils émérites ? C'est une question oisive et sa stérilité vous incite à passer au troisième stade de la prière où vous parlez à Dieu, en tête-à-tête. Il n'y a pas d'anges émérites ni d'autres mérites ou fautes. Vous voyez tout face à face et vous parlez ; ou c'est plutôt votre cœur qui parle. Que dit-il ? Il ne dit rien. C'est ainsi que le meilleur des cœurs parle en présence de Dieu.

Vous montez vers Dieu et vous oubliez la pénurie de saumon et le reste des inconvénients. Vous êtes né dans un appartement communautaire et vous partagez votre cuisine – elle ne vous appartient pas – avec les autres qui cuisinent leurs petits plats à vos côtés. Vous jetez un coup d'œil sur leurs plats et vous vous dites que vous n'en mangerez pas, même pas un petit morceau. Et l'odeur est insupportable. Vous vous le dites quand-même et vous quittez la cuisine pour vous réfugier dans l'air frais de votre chambre. Hélas, l'air de votre chambre n'est plus tout à fait frais : les effluves de la cuisine située à quelques mètres de votre chambre y pénètrent. Alors, vous montez vers Dieu ; les effluves vous accompagnent. C'est comme s'ils disaient : « Nous aussi, nous voulons connaître Dieu, parce que nous sommes ses créations, que vous le vouliez ou non. Et nous sommes créés à Son image, que vous le vouliez ou non. Pourquoi ne voulez-vous pas que nous soyons créés à Son image ? » Après une réflexion digne de respect, vous répondez : « Parce que ma voisine ne sait pas

cuisiner convenablement. Elle fait n'importe quoi en présence des fourneaux. Ailleurs aussi. En ma présence, par exemple. Non seulement elle est laide, mais tout ce qu'elle fait est laid : ses gestes, ses vêtements, ses moindres nuances, comme je dis. Nous sommes tissés de nuances, et son tissage est lamentable, pour ne pas dire criminel. »

Le reste ne vous atteint plus. Vous êtes là et vous regardez le reste, comme si c'était un paysage lointain ; pas très beau. Tant pis. Vous êtes en contact avec Dieu et les e-mails, les SMS n'ont rien à voir dans l'histoire. Les cieux s'ouvrent, et cetera, et cetera. Et cetera s'ouvrent aussi, comme je dis. Que voyez-vous ? Et cetera.

Les Soviets voulaient construire un bâtiment presque symbolique, rempli à ras bord, mais il n'y avait que des bords et des rats, et il était difficile de construire quoi que ce soit sur cette base, avec ces matériaux. Ils voulaient construire un bâtiment « haut comme le soleil », se disaient-ils, et ils voulaient le remplir de manteaux de Lénine et de tous les autres dirigeants du parti ; de tous les guerriers qui périssaient (en chantant) de tous les couteaux, revolvers et même de tous les squelettes d'antirévolutionnaires. Mais il faut reconnaître qu'ils voulaient bâtir une sorte d'axe avec une statue de Lénine au sommet. L'arbre de vie, la tour de Babel. Lénine est une tour de Babel, mais Dieu est jaloux de son pouvoir car Lénine est sur terre et Dieu est au ciel. Il fait des séances télépathiques, comme dit ma compagne ou ma femme ; cela revient au même. Nous savons tous que tout revient au même. Vous voyez une grosse pierre, un *boulder*, selon les Anglais, et ce *boulder* n'est rien d'autre qu'un sutra Bouddhiste. On en trouve des masses en Birmanie ; et leur masse est imposante.

Puisque nous parlons de Dieu et même de l'Église, je me dois d'évoquer les travaux de mon ami Martynov qui, pendant toute une époque ou simplement cinq, six ans, a travaillé dans un collège religieux, et je n'en sais pas plus ; c'est tout ce que je peux dire. Et puisque je peux dire tout en toute liberté, étant donné que je vis en Belgique actuellement et pas dans un pays totalitaire, je dis qu'il était mécontent de la façon dont l'Église orthodoxe évoluait à la fin du XXe siècle. On dit que l'Église n'a subi aucun changement. Kierkegaard disait à peu près ce qu'il disait, sauf que Kierkegaard se concentrait sur l'existentialisme. Martynov se concentrait sur le chant. Il est vrai que les gens à qui je parle de mon origine (je suis Russe) me félicitent en disant : « On s'ennuie dans les églises catholiques, tandis que vos chœurs chantent des merveilles et merveilleusement, surtout vos basses. » Martynov ne supporte pas ces chants, puisqu'il est subjugué par l'authenticité des premiers orthodoxes (ils étaient presque des écorchés vifs) qui chantaient des partitions émaillées de crochets, en guise de notes. Un historien prétend que ces crochets correspondaient aux pendants que l'on connaît grâce aux films consacrés à Pierre le Grand. (Ils lui sont dédiés et il reçoit des royalties.) Oui,

à cette époque-là, on accrochait un crochet au sommet d'un poteau et on pendait ceux que l'on voulait pendre ou simplement éliminer.

Les Soviets faisaient de leur mieux pour construire le Palais des Soviets ; et tout était écrit au moyen de majuscules. Et ces moyens étaient majestueux. Les Bolcheviks ne connaissaient pas l'alphabet – aucun alphabet, pour être précis. Ils disaient et écrivaient n'importe quoi. « La paix doit être répandue dans le monde parce que c'est la façon d'éviter la guerre. » Ils étaient si vulgaires, ces gens-là, que l'on ne veut pas les connaître, même au bénéfice de la science historique, mythique, psychologique et psychopathique. Martynov parle de la façon dont les religieux chantaient dans les églises au XVI^e siècle. Il y avait des crochets dans leurs partitions et ils imitaient ces crochets : ils se penchaient en avant et demandaient à leur professeur : « Mon corps, sa silhouette, son dessin, son dessein correspondent-ils aux livres sacrés que vous portez sur votre corps ? et votre âme surtout ? et votre jugement dernier ? » Et le moine ou le gourou répondait calmement : « Je ne suis pas votre jugement dernier, sinon je vous mettrais tout de suite dans un four micro-onde. »

Ils font exploser la Cathédrale du Christ-Sauveur et découvrent un marécage au-dessous de cette cathédrale. Et le reste s'écroule : échafaudage, étage, toit, et tutti quanti. Par parenthèse, quanti s'écroule encore plus que le tutti. Cette situation me rappelle – une fois de plus, *I'm sorry to say* – la contessa qui ne supporte aucun écroulement. Quelque chose s'écroule dans sa vie, mais elle dit : « Ce n'est pas un scandale que l'on voit sur les écrans de la télévision. Une vie normale, rien de plus. » Et puis elle me dit : « J'aimerais aller voir ma gérante qui est censée m'apporter cent-vingt euros. Je lui dis : 'Je peux arriver chez vous, mais comme je n'ai pas assez d'essence pour revenir à la maison, je serai obligé de passer la nuit dans votre chambre de bonne.' »

Et puis elle écrit une lettre à son administrateur qui s'occupe de tout ou plutôt de rien, mais si vous lui dites : « Vous ne vous occupez pas de mon arrivée d'eau qui va sauter d'un instant à l'autre et inonder la maison entière, même les toilettes, » il répond : « Ne sont-elles pas déjà inondées ? » « Oui, mais si vous ne faites rien, elles seront encore plus inondées et je serai submergée *automatiquement*, comme si on me tirait dessus avec un Kalachnikov. » Le troisième genre de connaissance de Spinoza. De quoi parle-t-il ? Surtout de l'instinct. Nous savons pertinemment que le monde s'écroule et nous faisons partie de ce monde ; nous sommes « croule, croule, croule » ou même « cre ». Si nous étions « cr » nous pourrions nous en échapper en faisant semblant d'être le corbeau d'Edgar Poe. Nous nous asseyons sur un buste quelconque et produisons nos cris habituels, tel que : « Cr, cru, cra, cro, croque-monsieur. » Mais les ruines auxquelles nous faisons face nous arrêtent car on ne peut rien

construire sur cette base, sauf peut-être la Cathédrale du Christ-Sauveur qui est un exploit digne de ce nom. Mais vous avez beaucoup de mots et de choses sur votre liste. Et la liste vous dit ceci : « Les choses construites ces dernières années ne correspondent à rien du tout. Ce sont des choses divorcées des mots. Je ne sais pas quand leur divorce eut lieu et quel magistrat se chargea de cette affaire. Une chose est claire, pourtant : ils sont en instance de divorce. Un archange vient et dit que ce n'est pas le moment de divorcer, étant donné les données de la politique mondiale. Ils s'en foutent, apparemment. Il y a des rapports qui peuvent s'unir : ils sont compatibles, nom de Dieu, comme dit la contessa. Il n'y en a d'autres qui n'y arriveront jamais, quel que soit leurs efforts. »

Churchill est considéré comme le plus grand homme de l'histoire anglaise. (Il devance légèrement Diana Spenser.) Si vous prononcez le nom de Churchill en présence de la contessa elle dit tout de suite : « C'est un descendant du duc de Marlborough. Il a battu Louis XIV, vous savez. Vous connaissez la chanson '*Malbrough s'en va-t-en guerre*' ? » Cela me rappelle une autre chanson sur le même sujet. Cette chanson, je l'ai entendue dans le camp des pionniers où j'ai passé presque un mois ; un supplice inimaginable. Et pourtant ce camp appartenait au ministère des affaires étrangères. (Une fois de plus j'ai l'impression de déjà vu ou plutôt de déjà écrit. Je suis un platonicien jusqu'au bout des ongles.) Il y avait un garçon qui me tenait compagnie de temps en temps, dans ce camp des pionniers. Il se peut que nous fussions tous des pionniers. D'ailleurs, j'étais très fier de ma cravate rouge ; à cette époque-là. Aujourd'hui, je l'aurais brûlée dans mon jardin. Ce garçon chantait des chansons et une de ses chansons se déroulait de cette façon : « Malbrough s'en va-t-en guerre / Il achète un préservatif, / Pendant cette guerre il fait l'amour à droite et à gauche / Et puis il donne naissance à une fille. » « Il en est mort, tu sais, ajoute-t-il.

- Pourquoi ? Est-il mort du chagrin ?
- Quel chagrin ?
- Sa fille était peut-être mort-née.
- Non.
- Elle était peut-être aveugle, sourde ou souffrait de l'hémophilie, comme notre prince héritier ?
- Non.
- De quoi souffrait-elle alors ?
- Elle ne souffrait pas.
- Quelle est la cause du décès de son père ?
- Il a eu des couches pénibles. C'est de ça qu'il est mort. »

Churchill est assis en face de Staline. Nous parlons de la conférence liée à la ville de Téhéran ou de Yalta, ce qui ne revient pas tout à fait au même : à Yalta il n'y avait ni Churchill ni Roosevelt. (Le premier y assistait partiellement ; l'ex-premier ministre de la Grande-Bretagne.) Pour le moment Churchill est assis, parce que Staline l'est aussi : il est assis en face de Churchill. Ce n'est pas vraiment un face à face, mais presque : Roosevelt est soit malade, soit absent ; mort, autrement dit. Mais ce n'est pas le début de la session, de la séance. Le début commence plus tôt, et d'une manière générale, Staline – il n'est pas encore le généralissime – est en retard. Il arrive – il est en retard – et Churchill est obligé (noblesse oblige) de se lever. Au bout de trois jours il en a marre. Il se dit que c'est au tour de Staline de se lever à l'apparition de Churchill qui n'a jamais été général, sans parler de généralissime. (On n'en parle pas souvent, d'ailleurs.) Churchill arrive donc en retard et Staline l'accueille debout, un sourire moqueur à l'appui. Churchill se demande pourquoi Staline ricane, pour ainsi dire. La réponse est très simple : pour ne pas se lever à l'entrée de Churchill, il ne s'était pas assis avant cette entrée.

Voici encore une histoire qui nous plonge dans l'univers de Staline ; ou stalinien, si l'on préfère. Je crois que cette fois il s'agit vraiment de Yalta ; pas de Sotchi, en tout cas. La ville de Sotchi est habituellement associée dans notre esprit aux jeux Olympiques d'hiver durant lesquels on renverse ou destitue le président d'Ukraine ; mais on ne l'assassine pas. Comme disait Samuel Johnson au moment où l'on tuait tous les chiens dans sa région : « Mon chien (Toby) ne le sera pas. » Il le dit à Boswell, si mes souvenirs sont bons. D'ailleurs, cet après-midi, au cours de ma promenade journalière, j'ai entendu cette observation de Mandelstam : « La mémoire est une jeune juive qui s'enfuit, se réfugie dans une gare dans l'espoir d'être enlevée et violée par quelqu'un. » Ma mémoire était-elle si belle que ça ?

Staline parle à ses interlocuteurs de la Pologne. (Non, il s'agit de Téhéran. Ils ont partagé le monde avant Yalta, si j'ai bien compris.) On lui dit : « Nous voulons la Grèce. La cédez-vous ? » Et Staline de répondre : « Oui, je vous cède la Grèce. Nous autres Georgiens, nous aimons faire des cadeaux. Que voulez-vous ? C'est notre caractéristique nationale, le trait essentiel et vital de notre personnalité. Je sais que vous n'appartenez pas à notre peuple, mais j'imagine que vous êtes suffisamment civilisé pour faire un *alaverti*. Savez-vous ce que ce terme signifie ? Il n'a rien à voir avec Verdi, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer. Il ne s'agit pas d'une pièce écrite dans le style de Verdi : à la Verdi. Pas du tout, pas du tout. En d'autres termes, mes espérances me disent que vous êtes capable de m'offrir, à moi et à notre peuple, la Pologne. » Et Staline entend une série impressionnante de « non ». Il voit aussi le même nombre de hochements de tête. Ce n'est pas la fin car toutes les conférences sans

exception se terminent par un dîner plus ou moins solennel. Au cours de ce dîner mémorable, Staline se lève, lève son verre et fait un discours au sujet de la Pologne et du cosmos. Tout le monde l'écoute : on ne peut faire autrement. (Dans les pays totalitaires, les dissidents veulent toujours faire autrement. Et puis ils sont envoyés dans les asiles psychiatriques ou plus loin encore.) Staline observait Churchill – Roosevelt ne comptait pas – et au moment où le premier ou plutôt l'avant-dernier était ivre, il commence son discours. Il termine, entend les applaudissements et se rend compte que la Pologne est à lui. Roosevelt s'en rend compte aussi : il n'est pas ivre. On peut être à la fois ivre et demi-paralysé. Cette fois, ce n'était pas le cas.

LE DERNIER HOMME, LA DERNIÈRE FEMME

On parle de cet homme depuis très longtemps. Et pourtant on ne sait toujours pas de qui on parle. Est-ce Ivanov ? Est-ce Jean d'Argent ? L'homme s'épuise de plus en plus ; il tue ses proches d'une manière ou d'une autre. Il les abrutit, il les extermine. Dieu est mort, l'homme est mort. Mais il y a des contours, comme disent les Grecs. L'essence tend vers les contours, se dissout tout le long des contours. Il n'y a plus d'essence, de consistance, de contenu. Il n'y a que des contours. Ce sont des limites de l'être et entre ces limites il y a quelque chose. Quoi ? N'importe quoi. Vous pouvez remplir l'intérieur de ces contours n'importe comment. On voit un contour et on se dit : « C'est un homme. » Qu'y a-t-il à l'intérieur de cet homme ? Quel est son contenu ? Personne ne se pose ces questions. Et si l'on vous les pose, vous répondez : « Mettez-y ce que vous voulez : du bronze, de l'urine. De toute façon, ce sera toujours un homme. » Ou une femme. Vous voyez le contour d'une femme et vous y mettez (dans le for intérieur de ce contour) du fer. Alors, vous aurez Mrs Thatcher ; à votre disposition. Après tout, c'est vous qui l'avez créée. Une fois de plus, vous êtes confronté à la dialectique du maître et de l'esclave. Madame Thatcher est votre esclave, mais elle reste là sans rien faire ; et forcément cela ne vous plaît pas outre mesure. Alors, vous ajoutez une pelle au fer que vous avez déjà mis dans son for intérieur. (Tout ce qui constitue Madame Thatcher, tout ce qu'elle contient est fort, même son intérieur.) Vous espérez qu'elle s'adonnera au jardinage pour convertir votre jardin en un paradis sur terre ; ou au moins sur vos terres. Tout d'un coup, cette dame se met à vous battre ; à plate couture et outre mesure. Vous lui dites : « Vous dépassez la mesure. C'est la limite-contour que vous avez déjà atteinte. Il n'y a rien au-delà de cette notion. Même l'au-delà est situé en deçà de ça. » Mais elle continue à vous battre, comme si de rien n'était. Et vous finissez par vous dire qu'il n'en a rien été.

Et la contessa ? Le phénomène de déjà vu revient au galop. Il galope, il galope et finalement vous vous dites que la contessa est toujours là, ce qui va de soi, somme toute. Que fait-elle ? Elle écrit encore une lettre. Cette fois, il s'agit de son gérant ou de son administrateur ou de tous les deux. N'oublions pas que la contessa est une vraie dame de fer et le combat qu'elle mène se terminera au moment où la dernière goutte de sang quittera son corps. Elle écrit :

Vous savez ce qu'il m'arrive ? (J'ai déjà glissé ma main à l'intérieur de son contour pour la déposer au milieu de son contenu.) Je ne peux acheter de la nourriture pour mes chiens. Mon ami, un écrivain céléberrissime, me dit qu'il faut leur acheter des croquettes de luxe, sinon ils crèveront tôt ou tard. Ils crèvent déjà, les pauvres. Je le vois, je le vois. Ils crèvent à vue d'œil. Et ma vue est excellente, comme le reste de ma santé, d'ailleurs. Dieu m'a octroyé une santé de fer et vous n'y pouvez rien. Même si vous me crevez les deux yeux, je verrai le monde et mes chiens. Je ne peux m'acheter de l'essence. Ne croyez surtout pas que j'aie besoin d'essence, moi : j'ai assez d'énergie pour surmonter tous les obstacles. Je peux même sauter par-dessus ces obstacles car mes leçons de gymnastique furent un reflet fidèle de ma volonté de fer, de sauts et de réussites générales. Bref, c'est ma voiture qui a besoin d'essence pour avancer. Je ne peux tout de même pas la pousser tout le long de la route qui doit me mener en principe vers ma cousine la plus chère. J'ai assez d'essence pour aller chez elle, mais pas assez pour revenir. Et à cause de votre cruauté et de votre inhumanité, je ne peux utiliser ma carte de crédit. Que faire ? Voulez-vous que je passe la nuit chez ma cousine ? Une nuit, deux nuits, trois nuits ? « Pourquoi pas ? me direz-vous. Puisque c'est votre cousine la plus chère. Vous passez trois nuits chez elle, chez cette cousine-là et puis vous allez chez une autre cousine, un peu moins chère. Vous savez, Gogol en parle dans un chapitre de son roman en vers. Une dame adorable à tous les points de vue. Une dame adorable sous certains aspects. Cela vous convient-il ? » Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Je n'ai pas d'essence, m'entendez-vous ? Penseriez-vous que mes cousines sortiront de leur maison avec un bidon pour remplir le moteur de ma voiture ? C'est dangereux, vous savez. Si quelqu'un approche une allumette de ce bidon, mes cousines brûleront vives, sur place, sans aller plus loin. C'est ce que vous voulez ? Voudriez-vous anéantir notre famille, raser nos châteaux de la surface de la terre ? Cette surface est très grande, contrairement à ce que vous pourriez croire au milieu de votre hébétude. Vous n'êtes certainement pas au courant de la découverte de Colomb. Savez-vous ce qu'il a découvert ? L'Amérique, mon cher ami. Rien de moins que l'Amérique. Et mes ancêtres ont combattu au

Canada, ne vous en déplaie. Et ils ont battu les Américains, ne vous en déplaie. Je ne sais pas s'ils les ont battus à plate couture ou autrement : je n'étais pas là. Une chose est certaine, pourtant : ils les ont battu et quand je vais au Canada, tout le monde me salue en lisant mon nom ; à l'aéroport et ailleurs. Même dans un jardin d'enfants, dans un *kindergarten*, des enfants se précipitent vers moi, scrutent mon visage et disent : « C'est vous, c'est vous ? C'est vous qui avez bouté dehors les Américains ? »

STALINE

On ne peut s'empêcher de se demander ce que l'on fait dans ce monde, au seuil de la mort. C'est la question que je me pose, et malheureusement je reviens à Staline car mes derniers documentaires parlent de lui. Ce sont les documentaires que je regarde, assis à la table de ma salle à manger, comme si j'étais prêt à avaler tout ce que je vois. Staline est en train de mourir et, comme d'habitude, je m'enquiers de l'âge du mourant. Il est mort avant moi – non seulement d'après le calendrier chrétien, mais aussi à l'égard de ma vie privée qui est aussi chrétienne, d'après mes calculs. (Que peut-on calculer dans le royaume chrétien ? à part les dates ?) Ce que j'écris actuellement, Staline n'aurait pas pu l'écrire à cause de son immobilité sépulcrale. Il voulait sans doute écrire quelque chose, à propos des langues sans doute, mais les gardes postés dans le Mausolée lui disaient : « Du calme, Iossif Vissarionovitch ! Vous êtes déjà mort. Par conséquent, ce n'est pas la peine de vous démener, de vous tortiller. Demeurez tranquille. Cela vous fera du bien à la longue. Et votre longue sera très longue, croyez-nous. » Mais sa très longue s'avère plutôt court : on l'expulse du Mausolée en 1961, à la suite du XXIIe congrès.

Une fois de plus, j'essaie de suivre les conseils de nos pères orthodoxes, et mes pensées s'envolent et volent par-dessus tous les mausolées, par-dessus les nuages. Au cours de leur vol, elles se débarrassent de leur propre contenu, de sorte qu'au bout de quelque temps il n'y a plus de pensées au-dessus de ma tête. Comme si j'en avais par-dessus la tête. Voici ce que dit Diderot : « Étendre l'esprit est, à mon sens, un des points les plus importants, les plus faciles et les moins pratiqués. Oublions pour un moment le point que nous occupons dans l'espace et dans la durée, et étendons notre vue sur les siècles à venir, les régions les plus éloignées et les peuples à naître. » Je n'ai aucune envie d'étendre l'esprit (envie, esprit, esprit, envie). Bien au contraire : j'aimerais le presser comme un citron, et quand vous le faites – avec un citron – il y a toujours quelques gouttes qui en sortent. Il en va de même pour mon esprit. Je le presse et mes pensées s'envolent.

Elles se sont mises à s'envoler à l'époque où j'étais encore un prisonnier soviétique. Mes pensées étaient assises dans une cellule et ce n'était pas une cellule de moine. Elles ne savaient pas quoi faire. Il est vrai qu'elles effleuraient tantôt Platon, tantôt Kierkegaard, mais ce n'est pas cela qu'elles voulaient : elles voulaient embrasser le monde entier. Mais le monde entier était loin et il fallait un visa pour le monde entier ; et beaucoup d'attestations, par-dessus le marché. Vos pensées s'envolent et puis on les abat. On leur dit : « Avez-vous des visas, des attestations ? Êtes-vous un membre exemplaire du parti communiste ? » Je ferais mieux de parler de Spinoza et des conférences de Deleuze. Hélas, ni ma biographie ni mon autobiographie (dans sa partie juvénile) ne comporte ces articles, si regrettable soit-il.

Kojève écrit au sujet de mes pensées étriquées et ridicules, jusqu'à un certain point : « L'Autorité de l'être, c'est l'Autorité du type 'Père' : l'autorité de la cause, de l'auteur, de l'origine et de la source de ce qui est ; l'Autorité du passé qui se maintient dans le présent par le seul fait de l' 'intertie' ontologique de l'être. » Et moi ? Que pourrais-je écrire à ce sujet ? N'importe quoi car l'histoire de l'Union Soviétique après la Seconde Guerre mondiale était n'importe quoi. On partait dans tous les sens. Un sens s'avérait bon pendant un an ; puis il retournait sa veste et l'on était obligé de reconnaître (pas publiquement) qu'il était mauvais. Ce qui se passe avec la contessa confirme mon analyse au-delà de toute espérance, de tout pronostic. Son amie envoie une pétition aux juges, aux avocats, à tout le monde ou presque, et rien ne se passe. On lui promet toujours la somme d'huit cents Euros par mois ; elle parle toujours des chiens qui ne peuvent être nourris à l'aide de cette somme ridicule. « Moi, je peux crever. Eux, non, » dit-elle toujours, mais elle ne crève pas, contrairement à ce que je dis d'habitude. (Je ne me souviens même plus de ce que je dis d'habitude. Souffrirais-je d'Alzheimer ?)

L'Autorité du type « Père » convient très bien à Staline. Ses subordonnés lui disaient, « Notre cher chef », et il répondait : « Non, non, non, je suis votre père, ne l'oubliez surtout pas. Répétez, répétez. » Et ils répétaient : « Vous êtes notre père, notre père aux cieux et sur terre. » Il se tournait vers eux et disait : « Oui, mais je ne suis pas votre papa. Ne dites jamais : 'Papa, papa', sauf si vous vous adressez à votre père. » Et ils disaient : « D'accord, d'accord », d'après le sténographe qui garde toujours les feuilles remplies pendant les réunions au plus haut niveau du parti et du pays. En Russie soviétique on demandait aux pionniers : « Qui est votre cause ? » Et les pionniers répondaient : « Notre père qui n'est pas aux cieux, contrairement à ce que pensent les chrétiens. Notre père est sur terre et il se trouve dans notre pays, au Kremlin. » Alors, les agents du KGB (anges gardiens, comme disaient les communistes) leur posaient cette question : « Comment se fait-il que votre père qui ne vous a

jamais vus soit votre cause ? » Et ils répondaient comme un seul homme ou plutôt comme un seul enfant : « Parce que c'est nous qui le regardons. Nous sommes dans le ventre de notre mère, mais son portrait perce la peau de notre mère, de sorte que nous pouvons le voir face à face, comme dit saint Paul. » Il est vrai qu'ils ne parlaient pas de saint Paul, ces enfants-là. Très peu d'enfants parlent de saint Paul, pour tout vous dire. Mais saint Paul existe, les enfants existent et par conséquent il faut en parler. Il faut dire, ne serait-ce que de temps à autre : « saint Paul, saint Paul, enfants, enfants. » C'est ce que l'on appelle le « réalisme ». Et le cubisme ? Sitna, sitna ; autrement dit, Satan.

« L'origine et la source de ce qui est. » Qu'est-ce qui est ? Que sont-ils ? Les Russes d'aujourd'hui ; les Russes d'hier aussi et ceux d'avant-hier. Ils sont un peu abattus à cause de Staline qu'ils considèrent toujours comme un très grand homme. « Il nous abattait, il nous abattait », disent-ils. Et tous ceux qui sont capables d'abattre les Russes sont grands, d'après eux. Staline est la source de ce qui est. Et s'il n'y avait rien, rien du tout ? On dirait : « Il est à l'origine du tout ce qui lui est dû. » N'importe quoi, comme d'habitude. La langue est fasciste ; même les virgules le sont, sans parler des points-virgules. Ce phénomène – langue, Staline, abatement – s'appelle l'inertie de l'être.

Encore une histoire au sujet de Staline. Une fois de plus, il est assis en face de Churchill ; au Kremlin, cette fois. Churchill lui rend visite pour pouvoir lui parler en tête à tête. Pour pouvoir, pour pouvoir, comme il pense. Pour ne pas pouvoir, se dit Staline. Churchill parle de la Pologne, comme d'habitude. Staline ne dit rien. Churchill parle, parle, parle ; Staline fait des signes, comme diraient les sémiologues. Il fait des signes à un sommelier qui continue à verser du cognac dans le verre de Churchill. Il verse, il verse, il verse ; Churchill boit, déguste, sans déguster. Au fait, je ne suis pas sûr que l'on déguste le cognac. Ou bien on le déguste autrement que le vin. Quels sont les rapports entre Churchill et Staline ? Je n'en sais rien. Churchill continue à boire, Staline se tait toujours, comme s'il n'avait rien à dire. Et puis il dit : « Je vous enverrai une caisse de ce cognac tous les mois. Ça ira ? » Et ils entonnent tous les deux la chanson bien connue, « Ah, ça ira, ça ira, ça ira. » C'est la fin de cette histoire plutôt drôle. On connaît l'histoire de la Pologne. Plutôt triste.

Quelle est la suite de ces bouteilles de cognac ? D'un côté Churchill vieillit – prématurément, d'après un médecin russe que je connais personnellement. « Mais Churchill a atteint un âge vénérable », lui dis-je. Il me répond avec un sourire malicieux : « Oui, mais son âge serait devenu encore plus vénérable s'il n'avait rien bu, rien fumé. » L'espace d'une seconde je pensai que la cause de sa mort n'était pas tapie à l'intérieur des molécules de l'alcool, mais plutôt entre les atomes du poison que Staline avait fait glisser dans les

bouteilles en partance pour l'Angleterre. Dès qu'on ouvre la télévision ou l'ordinateur, on entend le mot « poison » et l'on voit un portrait de Staline ou de Lénine ou de Churchill ou de n'importe quel autre homme politique dont l'importance sollicitait le recours au poison. On sait que Mussolini, on le supprima par balle, car il ne portait pas un gilet pare-balles. Imaginons la scène suivante : un partisan (je crois qu'il s'appelle Valerotchka) lui tire dessus. Mussolini se contente d'exhiber un de ses sourires séducteurs. Alors, Valerotchka se sépare d'une autre balle qui vise le cœur du Duce, mais n'arrive pas à le toucher. (Chaque meurtrier par balle dépend du toucher de telle ou telle balle, de son sens du toucher. Ce que l'on appelle communément : « toucher de balle ».) « Que se passe-t-il ? » demande Valerotchka. « Tu ne devines pas ? Alors, tu gâches la grandeur de la mission dont on t'a chargé. Tu la rapetisses, cette mission. À propos, as-tu vu le film intitulé *The Mission* ?

- Non.

- Dommage. Si tu l'avais vu, tu n'aurais pas bâclé la mission qui me concerne au premier chef.

- Une fois notre rite accompli, je le regarderai.

- Hélas, cette opération est déjà noircie par ta maladresse.

- Tant que tu es entre mes mains, tu n'échapperas pas à ton destin.

- Quoi que l'on fasse, on n'échappe pas à son destin, Valerotchka ou pas Valerotchka.

- Ça me revient, à présent. Il y a quelque temps, j'ai vu des photos où on te voyait, toi et ta concubine. Vous étiez pendus, tête en bas.

- C'est ça, c'est ça. J'ai fait un rêve dont le contenu ressemble à s'y méprendre au contenu de la photo que tu viens de décrire.

- Alors, allons-y ! Suivons le conseil qu'une chanson soviétique nous donne si généreusement : 'Travaillons pour qu'un conte de fée devienne réalité.'

- Au boulot, dit Mussolini.

- Ce n'est pas la peine d'enlever ton gilet pare-balles. Je suis assez fort pour t'accrocher à notre gibet en compagnie de ton gilet auquel tu tiens particulièrement. »

Le phénomène de la paranoïa est aussi répandu que la folie et c'est peut-être la même chose. On dit souvent que les génies sont fous et c'est sans doute la même chose, cela revient au même, et certains de nous disent que tout revient au même ; à la mort, autrement dit. Il n'y a pas d'autrement dit, disent les autres. On dit toujours la même chose : « La mort, la mort, la mort, la mort. » On peut répéter ce mot six fois, si l'on veut ; tantôt on le veut – quand on est mélancolique et au bord du suicide, tantôt on ne le dit que quatre fois. Moi, je ne crois pas que je traîne le stalinisme ou même l'Union Soviétique partout, où que j'aille. Je n'ai pas cet

héritage car mon départ n'était pas tardif, contrairement à celui de mes amis, de ceux qui voulaient partir. Les autres amis voulaient partir, mais ils demeurent où ils sont nés parce qu'ils ne connaissent pas les langues étrangères et les contrées où ils ne sont pas nés. Moi-même, la veille de mon départ définitif, je dis à un de mes amis : « Mon Dieu, je mettrai des années à apprendre la langue de la séduction. Je resterai sans partenaire pendant des années à venir. » Mais les années n'avaient même pas assez de temps pour venir : je séduisais mes futures partenaires à tour de bras et grâce à d'autres bras, d'autres tours. Rozanov dit qu'il faut aimer une patrie qui sombre. D'après lui ou moi il est facile d'aimer une patrie qui prospère. Je crois qu'il y a un superbe tableau qui porte le nom de Vénus : « Vénus abandonnée ». (Böcklin ?) Et la patrie ? on n'aurait pas le droit de l'abandonner ?

Une mosaïque byzantine (j'en ai vu des quantités au cours de mes pérégrinations) glisse d'une lumière à une autre (à la place des châteaux, il y a des lumières), et j'ai exécuté ce glissando pendant mes trois visites à Ravenne. Mais j'aimerais m'étendre sur l'ombre que la lumière produit presque toujours ; en tout cas, selon Leibniz. Il y a surtout des ombres politiques – du côté des Soviétiques. Je fais partie de ceux qui ont quitté le pays illégalement. Ou plutôt je suis parti légalement, mais je suis resté illégalement. Je l'ai raconté tant de fois que, pour une fois, cet éternel retour ou cette ritournelle ne me fait pas de bien. Il ne me fait pas de mal non plus. Je ne sais pas ce qu'il ou elle me fait ; aucune idée. Mais je sais que le grand joueur d'échecs, Victor Kortchnoï, a eu des problèmes du même côté, du côté de chez les Soviétiques ; à tel point qu'on a failli le supprimer. Et on l'aurait fait, purement et simplement : les empoisonnements et les accidents de voiture sont aussi simples que « bonjour » ou plutôt « adieu ». (Du même côté, dans le même milieu.) Vous êtes au milieu d'une rue et une voiture passe ; et vous ne passez plus, vous ne passerez plus jamais, ni dans un sens ni dans un autre. Si quelqu'un ose prononcer la phrase : « Cet homme va dans notre sens », cette phrase sera un bon exemple de « non-sens ». Et les empoisonnements ? Vous êtes assis sur un banc quelconque et puis vous entendez une guêpe, et vous vous demandez s'il s'agit d'une guêpe ou d'une abeille ; ou d'un bourdon. Ni l'un ni l'autre ni le troisième. Et vous voilà étendu sur le banc, au lieu d'y être assis, en lisant un journal.

Kortchnoï affronte le champion soviétique par excellence, Karpov. Tout le KGB est derrière lui – même Félix Edmoundovitch Dzerjinski, et ce malgré sa mort prématurée en 1926, d'après mes souvenirs, mes *fake memories*. C'est le moment de terminer le match et par conséquent les deux champions jouent la dernière partie. Fin de la partie. Tout le monde apprend que Kortchnoï a perdu le match et toutes les couronnes possibles et imaginables. Un journaliste a même écrit qu'il avait perdu la couronne de la reine d'Angleterre. Quinze ans

après, Michael Thal que j'adorais dans mon enfance où le jeu d'échecs jouait un rôle prépondérant, dit à Kortchnoï : « Si tu avais gagné, on t'aurait supprimé. » Et pourtant Staline était déjà mort. Et sa mort était aussi prématurée, du point de vue médical, physique. Elle n'était prématurée ni politiquement ni intérieurement ; je pense à l'intérieur du pays des Soviëts. D'ailleurs, je pense à cette mort de *mon* point de vue, du point de vue d'un homme qui est plus âgé que Staline. Oui, je l'ai déjà dépassé sur ce plan, dans ce domaine ; c'est comme si l'on courait dans un stade, comme s'il s'écroulait et moi, je continuais à courir Dieu sait pourquoi et même comment. Avec mes jambes, ces jambes-ci. Je parle trop de mes jambes, comme si j'étais une femme dont les jambes m'excitaient au point de me tenir éveillé une grande partie de la nuit.

Staline, lui aussi, souffrait d'hypertension, mais son hypertension était encore plus hyper que la mienne, à en juger d'après des documents que je n'ai jamais vus. Et sa paranoïa n'a rien à voir avec l'allergie que j'éprouve vis-à-vis d'un certain nombre d'humains. Je n'ai jamais essayé de définir ce nombre, de compter les gens que je supporte à peine, avec beaucoup de peine. Par contre, ma chatte – encore un leitmotiv, les chats en général – est dans une clinique ; on l'opère ce matin. Elle a été ma chatte pendant tout un temps, et je m'en souviens, comme si c'était ce matin. Ma compagne a fait une séance – je rappelle au monde entier que ma femme est magnétiseuse ; elle sauve l'humanité, les mains suspendues au-dessus des têtes – pour préparer la chatte à cette opération. (Une hernie discale, comme moi ou presque ; comme son papa.) Elle a été ma chatte pendant une année ; l'année dernière avec ma chatte. L'opération s'est bien déroulée ; par contre, Staline est mort d'une hémorragie cérébrale ou d'un empoisonnement, comme d'habitude. Très souvent les citoyens soviétiques (haut-placés, mieux-placés) meurent à cause de poisons ; ou grâce à des poisons. Pendant les dernières années de sa vie, Staline passait le plus clair de son temps sur les bords de la mer Noire ; pas à Marienbad, contrairement à ce que pensent les cinéphiles.

Pour Hegel : l'individu se juge lui-même par la *réussite*. Pas moi, pas moi. *Not I*. De quelle réussite peut-on parler aujourd'hui ? d'un prix Nobel ? Pour « avoir raison », il doit imposer son idée aux autres, quels que soient ces autres. Il (cet individu) s'approche des autres et dit : « Pourriez-vous imposer mon idée à votre club ?

- Pour quoi faire ?

- Pour pouvoir imposer une idée précieuse à des gens qui visiblement s'entendent entre eux et se comprennent.

- Que voulez-vous nous imposer ? Nous n'aimons pas les œuvres imposées.

- Avez-vous jamais pensé à la lumière, en dehors du soleil, de votre lampe de chevet ? La lumière qui spatialise le monde. Pas de contours, rien que la lumière qui ne s'arrête nulle part, sauf si la couleur intervient.

- C'est trop compliqué pour moi. »

Alors vous entamez un hymne qui dit textuellement : tout est insupportable. Sans le dire clairement :

Tout s'écroule sans vouloir s'écrouler. Rien ne veut
Se vautrer dans la boue. Tout veut se redresser et agir, voir périr
Car la bonne cause n'est pas si bonne que ça.
Elle n'est qu'à moitié bonne, si vous vous voyez ce que je veux dire.
Périr, dire – et tout s'arrête : les rimes freinent notre existence.
Ils la farinent et nous n'avancions pas. Nous mangeons notre avance,
Notre naissance et même notre mort, ce qui nous faire croire
Qu'elle est plus douce que notre naissance,
Notre renaissance et les autres d'ances qu'on nous jette à la figure.

J'ai encore quelques mots à dire au sujet de Staline qui marchait à peine, avec beaucoup de peine. Il n'y avait pas de justesse dans sa démarche, dans son pas à pas ; ou pas de deux. Il fait un pas et puis il fait un deuxième pas, et son pas de deux prend autant de temps qu'un pas de deux appartenant à un ballet classique ; par exemple à *La belle au bois dormant*. Je regarde son pas de trois et je me dis que je marche mieux, malgré la douleur et la fatigue que j'éprouve. Aujourd'hui, j'ai fait des courses et je me suis même acheté un pantalon – sans pour autant m'écrouler au milieu de la rue. Serait-ce une victoire supplémentaire sur la mort ? Peut-être. Mais à quoi riment ces victoires passagères ? Vous voulez écrire un oratorio à la mémoire de votre mère. Et vous commencez à rimer tout ce qui vous tombe sous la main ou les yeux : Maman, maman / Satan, Satan, / Des ans, des ans / Cancan, an, an. Cela donne quoi ? Rien du tout. Il en va de même pour les victoires sur la mort. Vous en sortez toujours victorieux et puis vous rentrez dans le moule, dans le moule de la mort. Et vous êtes vaincu une fois pour toutes, même s'il y a des éternels retours et des réincarnations à n'en plus finir.

NOTRE DERNIÈRE CONVERSATION

« L'alarme, je mets toujours l'alarme.

- Moi pas.

- Vous faites ce que vous voulez.
- Vous aboyez parce que vous êtes aux abois.
- Je ne suis pas aux abois. Pour une fois, je suis dans une forêt, une très belle forêt. Mes chiens les aiment.
- Parfois je pense que c'est vous qui aboyez.
- Non, ce sont mes chiens.
- Mais ils prononcent des mots.
- Ils font semblant. »

*

La présence de la contessa dans ma vie. Où pourrait-elle être présente, à part dans ma vie, à part dans celle-ci ? Dans la vie d'une de ses cousines les plus proches. Cette cousine l'invite à dîner, mais la contessa refuse : elle n'a pas assez d'essence pour y aller (une rue bruxelloise). Elle regrette de ne pas avoir acheté trois kilos de patates, au lieu de n'en acheter qu'un. L'alimentation, l'essence, son absence la cloue sur place, dans sa maison dont elle commence à se méfier à cause de l'escalier qu'elle monte ou qu'elle ne monte pas. Parfois, un récit s'arrête sur cette réflexion : qu'elle, qu'elle, qu'elle. Si on répète cela vingt fois, on se dit qu'elle ne peut rien nulle part. Il n'y a qu'elle, elle, elle, et elle est toute seule. Même les muscles ne l'aident pas, et pourtant les muscles sont là pour l'aider, pour nous aider. Que ferions-nous sans nos muscles, sans nos tendons, sans nos, sans nos, sans nos os ? Notre force spirituelle est immense, surtout si nous nous mettons dans la position du lotus. Nous méditons et nous renversons le monde : ce n'est pas la peine de le maintenir en équilibre. Cet équilibre est tellement précaire que n'importe quelle chiquenaude, même celle-ci, peut le renverser. Il vaut mieux le consolider avant de s'appuyer sur lui, en se disant : « Je suis dans le monde, quel bonheur. Heureusement que je ne suis pas dans le néant. »

Parlons de l'essence, une fois de plus. Pas de l'essence des êtres aristotéliens, pas cette fois. Parlons de l'essence tout court. Et ce tout court se trouve dans une pompe à essence qui ne pompe pas les êtres – je suis au regret de l'annoncer – étant entièrement consacrée aux véhicules de toutes sortes. Bref, la contessa ne peut aller chez la comtesse qui est sa cousine préférée et parfois négligée, à cause de cette maudite essence. La contessa se dit : « À cause de cette maudite essence, je ne peux pas rejoindre ma cousine ce soir. S'il n'y avait pas d'essence dans le monde, je pourrais aller où je voudrais. Et même si je ne veux aller nulle part, je ne vais quand-même nulle part, parce qu'il n'y a pas d'essence. C'est ce qu'on se dit dans un monde où l'essence n'existe pas. Et même si elle existe, quelqu'un ne vient pas tous

les jours pour remplir tous les containers de cette essence, pour que vous soyez entièrement libre de vos mouvements et de vos méditations. On ne m'a rien rempli ni ce matin ni hier soir. Par conséquent, je me sens démuné de tout, même de mes pensées, de mes énergies et de ma force vitale. »

Pourquoi ces cousines parlent-elles si souvent de leur sang, de leurs gènes ? Et quand je dis à la contessa : « Vous n'avez rien en commun avec votre cousine », elle répond sans sourciller (elle sourcille, mais je ne le vois pas) : « Nous avons le même sang. » Ce n'est pas la peine de lui poser des questions au sujet de son groupe sanguin. Et sa cousine ? Elles se mettent ensemble : elles sont assises sur deux chaises dont le voisinage n'éveille aucun soupçon. Elles sont voisines, un point c'est tout. Elles s'ouvrent les veines, peut-être pas au même moment. Leur sang coule, peut-être pas à flots ; mais peu importe : il coule quand-même. Elles prennent une loupe – chaque cousine a une loupe à sa disposition – et elles scrutent leur sang ; attentivement. Elles voient une quantité de globules qui se rapprochent, s'éloignent ; n'oublions pas que les deux flots voisinent coûte que coûte. Et quand les globules s'éloignent, une de deux comtesses leur reprochent cet éloignement, en leur disant : « Que faites-vous ? Ne serions-nous pas deux cousines favorites, préférées et adorées ? » À l'aide de leurs doigts, les deux comtesses poussent les globules les uns vers les autres. Et au bout de quelque temps, tout va bien, à part les tracasseries habituelles du genre : mon argent, mes chiens, leurs croquettes, mes croquettes aux crevettes.

*

Nous étions sans doute endoctrinés. Vous l'êtes dès le début de votre vie, où que vous soyez né. Aux États-Unis vous êtes endoctriné par les produits alimentaires où il y a toujours ce que l'on appelle, non sans raison, du *corn syrup*, et ce n'est pas la peine de traduire cette horreur en français. C'est quelque chose de plus ou moins sucré et l'on vous dit : « C'est plus ou moins sucré et c'est pour ça que tu en manges. Et tu en mangeras toute ta vie parce que le plaisir compte, et le plaisir compte beaucoup plus que n'importe quel autre ingrédient de la vie humaine. Ne pense pas à la mort que ton école ressasse à l'aide des grands classiques. Ces grosses têtes ne réussissent qu'à nourrir notre petite tête. » Vous n'écoutez pas l'histoire et ne connaissez donc pas sa fin où l'on parle de votre obésité, de votre opacité par rapport à la vie. La vie ne vous voit pas. Oui, à un moment donné – et ce moment n'est pas donné ; il est jeté à votre figure – vous comprenez ou ne comprenez pas que la vie et ses représentants ne vous voient pas, ce qui est une arme à double tranchant. Si la vie et les autres (comme disait Gorki, entre autres) ne vous voient pas, vous devenez un Taoïste et jouissez par conséquent d'une

joie inouïe, inconnue des vivants normaux. Le sage n'est visible que sur une feuille de papier, dit-on. Mais essayons d'être plus clair dans cette affaire.

On peut dire que tout était sombre en Union Soviétique et par conséquent que les sages n'étaient pas visibles. De temps à autre on voyait un dissident surgir de l'ombre ; on l'arrêtait, on le mettait soit en prison, soit dans un asile psychiatrique. C'est trop simple, ce schéma. Il y avait des gens entre les deux, et c'est leur cas qui m'intéresse au premier chef. Parfois ces chefs se déplacent : tantôt c'est le premier chef que j'affronte, tantôt c'est le deuxième, le troisième. Il y a des chefs partout, et je ne sais pas à quel chef je suis affronté actuellement. Je ne sais pas non plus si c'est actuel ou non. Il y a des coïncidences dans le monde, mais tantôt ces coïncidences coïncident, tantôt non. Et ce « non » résonne dans l'atmosphère tout un temps, et personne n'arrive à mesurer ce temps.

Je voulais parler d'un acteur soviétique. Ce récit s'inscrit dans l'orbite de ce que je voulais dire à propos de Kojève qui est un des caractères principaux de ce roman, de ce récit ou de ce bouquin ; ou de ce bouquet. Je viens de voir un documentaire à son sujet. C'était un sujet (cet acteur) lié à Staline, à Lénine et à tous les autres dirigeants de l'Union Soviétique. Mais il n'était pas obligé de parler la langue soviétique à l'âge de cinquante ans, de soixante ans. Il était assez célèbre pour ne pas prononcer certains mots. Il parle de son tuteur qui avait été un très grand acteur russe ; et il en parle à propos – et tout est toujours à propos, lorsqu'un grand homme parle de son destin – de ce processus de l'assimilation des connaissances, des expériences qui vous aident à devenir un grand acteur ou simplement un personnage des *Trois sœurs*. Si vous faites partie de ce spectacle vous vous dites : « Il y a quatre sœurs. » Ou « trois sœurs et un frère. » Peu importe. Cet acteur parle donc de son apprentissage, ce qui nous rappelle Goethe, entre autres, et il dit : « C'était un grand acteur, un héros du travail socialiste. » Et cela me répugne ; et l'admiration que je nourris à son égard – littéralement et symboliquement – en souffre.

Qu'avions-nous dans notre tête ? Il y avait une boule appelée « communisme », « socialisme », « Staline », « n'importe quoi ». En Occident, on parlait du lavage des cerveaux que l'on pratiquait communément en Union Soviétique. (Le mot « communisme » présuppose, appelle en quelque sorte l'adverbe « communément ».) Dans beaucoup de têtes d'autrefois – ce phénomène est à jamais révolu – il y avait des idées, des idéaux, une sorte d'harmonie lumineuse qui présuppose des points de vue liés à la politique. On m'implantait un point de vue avec lequel je vivais pendant quelques années. Ensuite mon cerveau subissait des lavages qui finissaient par enlever tout le soviétisme, le communisme et ainsi de suite de mon corps ; de ma substance, comme disaient les scholastiques. C'était un lavage dans le sens

opposé, et à présent je n'arrive pas à comprendre les marxistes qui continuent à prétendre à la connaissance absolue de la vérité. Parlons sérieusement, comme disait un de mes amis français. De quelle vérité peut-on parler sérieusement ? Les mouches ne sont pas les seules créatures qui meurent dans ce monde dépourvu de sens. Et ce n'est pas la peine d'énumérer les autres victimes de ce phénomène mortel. C'est à peu près la seule vérité que l'on puisse connaître *véritablement*. Quoi encore ? Que voulez-vous dire en parlant de la vérité ? Pourquoi imiter Pilate, étant donné que l'on peut l'oublier ? en tout cas dans ce domaine ?

Je me réveille avec des maux de tête. J'imagine qu'ils se réveillent avec moi, comme si je les invitais à une quelconque manifestation de leur présence dans ma tête. C'est ainsi que le monde est fait. Quelque chose se manifeste et pourtant vous n'invitez personne ni rien. Weber écrit une pièce qui s'appelle *L'invitation à la danse*. C'est l'invitation qui demeure et traverse les siècles, et la danse de la folie continue de plus belle. Mais la vraie danse, la danse de Zarathoustra, n'existe plus et c'est cette danse que j'ai toujours dans ma tête qui ne pense à rien d'autre, ne danse rien d'autre, ne danse à rien autre, ne chance à rien d'autre. C'est un autre chapitre que je pourrais intituler de façon hamletienne : « Penser ou ne pas penser. » Un vaste sujet que je traiterai plus tard, si Dieu me prête la vie. Nous sommes tous des comédiens et des poissons.

J'ai encore quelques mots à dire au sujet des conservateurs, et c'est sans doute un héritage soviétique, comme quelqu'un me le disait continuellement il y a une trentaine d'années. Je me souviens très bien de ce quelqu'un qui votait toujours à gauche, dans la France d'autrefois et d'aujourd'hui. Je lui faisais comprendre à quel point je ne comprenais ni les slogans ni les pensées des socialistes français. Il répondait : « Parce que tu es soviétique. Tout était faux dans votre pays, même le marxisme. Essaie de te laver le cerveau dans notre sens. » Je me lave le cerveau tout le temps – beaucoup plus souvent que ma voiture. À quoi ça rime, tout ça ? Une fois de plus, je me sens obligé d'écrire une série de rimes pour justifier mon comportement, mon mode de vie : « Cerveau, cerveau, cerveau, cerveau / Un veau, un veau, un veau, un veau / Le veau d'or, le veau d'or, le veau d'or, le veau d'or. » Cela ne marche pas vraiment, ce qui veut dire que rien ne marche dans la vie, à part les marches funèbres. Ne marche, ne marche, ne marche, ne marche / Une arche, une arche, une arche, une arche / L'arche de Noë. Une façon de marcher. Pourquoi pas ? On se débrouille comme on peut. Même si l'on n'y peut rien. Et la contessa dit : « Vous êtes un vrai soviétique, il n'y a rien à faire. » « Je suis méthodique », réponds-je.

Spinoza disait : « Toute détermination est une négation. » On cite souvent cette phrase – hors de son contexte. Voici mon contexte que j'ajoute, que je joins à cette phrase. Deleuze

parle des contours, des limites et de la dynamique qui est prête à sauter par-dessus les contours. Elle tend vers l'infini, mais l'infini ne tend pas vers elle : c'est un problème éternel. Il n'y a pas de réciprocité entre l'infini et la dynamique qui tend toujours ses pattes dans toutes les directions ; les pattes munies de griffes. On comprend tout de suite qu'il s'agit des régimes totalitaires qui vous enveloppent dans des limites ou des contours. Vous avancez, mais on vous dit : « Vous êtes tout près d'un contour. » En Union Soviétique on disait aux citoyens qu'ils étaient libres, beaucoup plus libres que les Occidentaux. Alors, les citoyens naïfs avançaient, en pensant qu'ils pouvaient le faire impunément, à condition de chanter une marche : « Nous avançons avec Lénine, et nous marchons avec lui. » Et puis quelqu'un parle et dit : « Attention, vous êtes à deux mètres du contour. » Vous franchissez un mètre et la même voix vous informe que vous êtes à un mètre du contour. La même voix vous explique son obsession qui se manifeste obstinément dans le domaine des contours. « Et la dynamique, ça ne vous dire rien ?

- La dynamique est soumise au côté inébranlable des contours. Relisez les Grecs si vous avez besoin d'une confirmation.

- J'ai besoin d'avancer.

- Lisez notre constitution.

- Mais la constitution parle de notre marche en avant.

- Il y a plusieurs amendements. Dans cette sphère nous avons rattrapé les États-Unis.

- De quel amendement m'entretenez-vous en ce moment ?

- C'est le sixième amendement. Il nous parle du Parti Communiste. N'oubliez pas les majuscules qui ont toujours le dernier mot.

- Et quel est ce dernier mot ?

- Le communisme.

- Et l'avant-dernier mot ?

- Le socialisme. »

On peut qualifier ce dialogue de la façon dont on qualifie toujours les dialogues de ce genre : un dialogue de sourds. Mais ce ne sont pas des sourds qui se parlent : ils entendent très bien ce qui se dit au cours de ce dialogue. Les contours se dessinent autour de leur tête, de leur cerveau. Ce phénomène s'appelle : « Le contournage des cerveau », et ce contournage est bien plus dangereux que le lavage. On vous lave le cerveau et vous dites « merci ». Vous pouvez ajouter que vous n'avez pas le temps de laver votre cerveau tous les jours, à la différence de votre corps qui jouit de l'hospitalité de votre baignoire tous les matins. On vous répond : « De toute façon, on ne lave pas votre cerveau : nous n'avons pas assez d'eau à notre

disposition pour laver vos circonvolutions ; ou les volitions, si vous préférez. Par contre, à l'instar des Grecs, on peut vous contourner pour que vous ne fassiez pas trop de bêtises. »

Il est vrai qu'en Union Soviétique on voyait beaucoup de contours qui surgissaient par-ci, par-là, et l'on se disait : « Encore un contour, en voilà encore un. Où est le reste ? » Et quelqu'un vous répondait : « Le reste se repose sur les plages de la mer Noire. Et ce reste étudie l'anglais, par la même occasion. On combine le plaisir avec l'utilité, comme disaient nos ancêtres. Savez-vous ce que le verbe '*to rest*' veut dire ? Se reposer au bord de la mer Noire. » L'histoire soviétique. Le déterminisme où le contour s'allie étroitement avec la négation de ce qui se trouve au-delà, avec l'au-delà – avec les pays non-communistes. Il y avait tant de choses au-delà des contours soviétiques que l'on se fatiguait en les comptant, en les dénombrant. Il faut reconnaître, pourtant, que les mathématiciens soviétiques étaient mondialement connus. Pourquoi ? on se le demande. Parce qu'ils comptaient, ils ne cessaient de compter ce qui ne leur était pas accessible. De cette manière, vous apprenez le calcul différentiel en un rien de temps. Vous comptez, vous comptez, vous comptez et au bout du compte, vous demandez soit l'asile politique, soit un visa définitif pour l'Israël. Il faudra beaucoup de commentaires pour élucider toutes les énigmes dont je parle dans ce texte et même ailleurs. On ne se souvient du passé que quand il s'agit d'un héritage. Personnel, pas culturel. S'il s'agit d'un héritage culturel on se dit : « Tant pis », ou l'on ne dit rien du tout. Et puis, au bout de quelques minutes on dit quelque chose, mais cette chose n'a rien à voir avec la culture.

HÉRITAGES

La contessa sans laquelle ce roman n'arrive pas à vivre tranquillement, voulait une reconnaissance à la Kojève ; et comme d'habitude, je pense que j'en ai déjà parlé – même à la période où je ne connaissais pas la contessa. Un jour elle dit à tout le monde : « Je lègue ma maison et son contenu à ma petite nièce qui habite en France avec ses parents. » (On lègue sa fortune à un enfant que la société adore au point que les dictateurs se sentent obligés de tenir cet enfant dans leurs bras.) À cette époque-là, reculée et révolue (sans doute à jamais), la nièce n'avait pas d'enfants. Et puis elle en a eu un, si bien que cet enfant partage à présent cet héritage plutôt maigre, à mon avis. (La contessa, étant donné l'état de sa santé, est tout à fait capable de tenir deux enfants dans ses bras.) En tout cas, je n'ai pas envie de comparer cet héritage à ce que reçoivent les enfants et les petits enfants des milliardaires russes. (En Russie, les membres de n'importe quelle famille comparent leur famille à celles des milliardaires sans coup férir ; à tout bout de champ.) Et puis la mère de cette nièce se dit (elle le dit peut-être

aussi à son mari) : « Je crois que ta cousine prend son temps pour rejoindre le meilleur des mondes. » Sur quoi elle décide de vider, ne serait-ce qu'à moitié, la maison de la contessa. Elle dit à celle-ci : « Un jour des voleurs voleront ce que je prends aujourd'hui, si tu n'y vois pas d'inconvénient. » Sur le moment, aucun inconvénient ne surgit dans le cerveau de la contessa, et par conséquent sa nièce ou plutôt la mère de celle-ci remplit sa voiture à ras-bord. Puis elle remplit ce ras-bord à ras bord et ainsi de suite. (Elle a de la suite dans les idées.) Les passants qui se donnent la peine de regarder ladite (maudite) voiture voient sur son toit une pyramide à la Chéops et se disent : « Ce n'est pas la peine d'aller en Égypte : nous avons tout vu. »

Quelque temps plus tard, après avoir passé quelques coups de fil, la contessa commence à « y voir un inconvénient », comme elle s'exprime. Elle téléphone à son cousin pour lui demander de dire à sa femme qu'elle doit rapporter les objets volés séance tenante. Le cousin dit que ça se fera un jour, mais pas séance tenante. « Son explication ne tenait pas debout », explique la contessa, et j'ai entendu cette explication. Un jour, pourtant, elle récupère une grande partie des objets volés, ce qui la rend plus ou moins heureuse. Mais elle remarque une différence entre la pyramide actuelle et celle que les passants avaient admirée quelque temps plus tôt. Alors, elle demande à la mère de la nièce : « Où est la deuxième moitié de la pyramide ? en Égypte ? » Du coup la contessa décide de déshériter la petite nièce, en oubliant la présence de son fils ; de cette bouche supplémentaire, comme disent les Russes. « Dites, à la famille de votre cousin, que ses membres ne doivent plus compter sur votre héritage maigrichon », lui dis-je. « Son mari est riche », me dit-elle. « Mais ils ne sont plus mariés, » objecté-je. « Ça ne me regarde pas », répond la contessa. « Ce vol dont vous parlez. Votre nièce n'y est pour rien. » « Elle disait à sa mère : 'Encore un, encore un, encore un objet. Celui-là me plaît aussi. Et celui-là. Prends-les vite, avant qu'elle ne se ravise.' »

Un jour son oncle l'invite dans sa propriété et elle exprime son admiration pour sa maison. Alors, il lui dit : « Après ma mort, tu en hériteras. » Peu avant sa mort, il lègue sa maison et le reste de sa fortune à une « boniche ». Et puis il y a d'autres héritages. Tante Angelica lui dit : « Tu vois cette robe ? Je te la donne, mais ne la porte surtout pas en présence de ta mère car elle me désavouera, parce qu'elle te déteste. Elle ne veut pas que tu aies des robes décentes et sortables. Elle adore des robes qui restent dans la maison. Et puis je n'aime pas ce genre de désavouement. Pour dire vrai, je n'aime aucun genre de désavouement. Tu sais ce qu'un dévouement veut dire, n'est-ce pas ? Eh bien, un désavouement est le contraire du dévouement. » Et le père de la contessa rejoignait sa tante au moment où il osait lui donner

une robe (à la contessa.) « Mais je vous demande de ne pas porter cette robe à l'intérieur de la maison. Ni à l'extérieur de la maison », ajouta-t-il, après une courte réflexion. « Où pourrais-je la porter, mon père », demanda la contessa. Alors, ils se mirent dans la voiture américaine de son père et ils roulèrent, son père et elle, jusqu'aux confins de l'intérieur. (*On the Road.*) Puis son père arrêta la voiture et dit : « C'est à partir de cet endroit que vous pouvez porter votre robe car votre mère ne vous verra pas. Ni vous ni votre robe. »

*

Voulais-je dire quelque chose encore au sujet de Staline ? Ce n'est pas un sujet inépuisable, quoiqu'on en pense ; aujourd'hui, entre autres. Entre autres jours et nuits. Il y a toujours des gens qui se réveillent au milieu de la nuit et se disent : « Si Staline était encore en vie. » Moi, je me demande pourquoi Kojève était un stalinien convaincu ; pourquoi il défiait toutes les règles de bonne conduite.

Aujourd'hui j'ai perdu toute ma journée ; j'ai perdu le jour d'aujourd'hui et je suis triste car perdre une journée à mon âge est impardonnable. On me dira que c'est impardonnable à n'importe quel âge, mais ce n'est pas vrai. Quand je perdais des jours entiers dans ma jeunesse, je ne me disais rien. J'aurais pu me dire que c'était un symbole de ma jeunesse, de mon insouciance, de ma joie de vivre inconsciente et peut-être consciente, dans une certaine mesure. Aujourd'hui, cet aujourd'hui et n'importe quel autre jourd'hui compte plus que tout le reste. Et je l'ai perdu aujourd'hui. Je voulais revoir une femme que j'avais vue il y a une trentaine d'années. Ma mémoire n'est pas fiable dans tous les sens, et dans un sens je ne parle que de ma mémoire, tout le temps. Parce que la vie n'est que mémoire ; et dans un sens, nous ne faisons qu'écrire nos mémoires. Ce que je fais, en tout cas ; cette nuit, et toutes les autres nuits. Et il n'y a pas d'autres nuits dans ma vie restante.

Je revois cette femme et je suis déçu, ce qui arrive assez souvent, surtout à mon âge. On compare ce que l'on voit à tout ce que l'on a vu autrefois ou ailleurs ; ou nulle part. En revanche, son frère resplendit et je me dis que je ne connais pas la vie. Malgré toutes les surprises, tous les revirements que j'ai connus au cours de cette vie – et aussi au cours de mes vies antérieures – je suis toujours surpris et pris de cours. Et puis je me dis que tout est normal. Un acteur célèbre dont j'ai parlé tout à l'heure joue le rôle d'Ivan le Terrible et meurt quelques mois plus tard. Plusieurs acteurs sont morts après avoir joué ce rôle. Ce rôle est terrible, pourrait-on dire. On le dit et c'est terrible. Cet acteur est mort à l'âge de soixante-cinq ans. Je lui ai survécu. Pourquoi ?

*

« Pour savoir diriger un réseau d'Ehpad, son fondateur, Tristan Robet, sait combien 'les résidences pris en charge par l'institution déclinent rapidement'. Alors, il a imaginé des 'tiers-lieux habités', des 'lieux ressources'. » Ateliers de cuisine et de bricolage, apprentissage des langues, aide aux devoirs. Quels devoirs ? Je ne dois plus rien à personne. »

Tout ça rime à quoi ? Nous recevons une information ; nous la mettons quelque part, dans un coin de notre cerveau. Dans quel coin ? Cette information nous dit que tout décline, pas seulement les résidences dont ce texte nous parle à satiété. Il s'agit de notre retraite, j'imagine, et pour une fois mon imagination n'est pas stérile. Qu'est-ce qui est stérile, à part mon imagination ? Je revois cette femme – j'imagine qu'on se souvient de ce que j'ai dit tout à l'heure – mais je vois d'autres personnes, au cours des même funérailles. (Ai-je dit qu'il s'agissait des funérailles ? Il s'agit toujours des funérailles, d'autant que j'aime cette combinaison de mots qui me rappelle Wittgenstein : « Ce qui est le cas. ») C'est la contessa qui reçoit ce genre de courrier, de temps en temps. On lui conseille – on lui suggère plutôt – d'abandonner sa maison pour vivre tranquillement quelque part, loin des soucis et des préoccupations journalières et nocturnes.

Et moi, si je terminais mes jours dans une telle institution, au lieu de discourir à propos de Kojève et Spinoza ? Qui sont-ils pour moi ? Et pourtant je pleure. Et j'ai pleuré un petit coup en regardant une photo de la défunte, aujourd'hui, pendant cette journée soi-disant perdue. Les jours s'en vont, les fleurs et les pleurs – c'est ce qui me vient à l'esprit en ce moment. Et quand je parle de Staline, je perds plusieurs jours à la fois, d'un seul coup. Kojève en parlait aussi, et je n'arrive pas à comprendre ce phénomène, cette conjonction. Oui, Kojève aussi bien que Staline, tous deux croyaient sans doute que la violence et les camps de concentration étaient une négation, cet élément essentiel de toute dialectique. (*Aufheben, Aufheben.*) Vous vous sentez et puis vous ne vous sentez plus car vous passez de l'autre côté, et par conséquent vous séjournez de l'autre côté des barricades. Il y a des barricades partout ; les Soviétiques le savaient mieux que quiconque. D'ailleurs, je suis peut-être trop sévère envers mes ex-compatriotes. (De toute façon, ils sont tous ex à présent.) Ce phénomène ou ce domaine que l'on peut appeler la lutte pour la vie, pour la survie, pour l'opulence qui se traduit par une sorte de décadence générale, existe un peu partout ; surtout aux États-Unis. Mais en quoi cela me concerne-t-il ? Je ne suis pas concerné, pas du tout. À présent je suis en train de reconstruire mon *Deuxième Concerto* de Brahms pour piano ; cela va sans dire, une fois de plus. C'est amusant d'employer cette expression dans une œuvre de fiction, pas dans

une conversation. Vous pouvez l'employer dans une conversation, mais personne ne s'amusera, ne se divertira en l'entendant dans un salon – quel que soit le contexte.

Eh bien Kojève – Staline n'était pas assez fin et philosophe pour ces tergiversations – pensait sans doute qu'une petite dose de violence et d'emprisonnement et de camps (pas des camps de pionniers) était nécessaire, voire inévitable. Concevable, mais pas inévitable ; en même temps. La dose augmentait presque tous les jours. N'oublions pas que Kojève (pas Kojva) était parménidien, un philosophe qui ne bougeait pas. Il bougeait lui-même, de sorte qu'il est mort à Bruxelles et, d'après ce que je lis dans un bouquin, il est enterré pas très loin de chez moi. Je pourrais aller voir sa tombe, au lieu d'écrire n'importe quoi à son sujet. Ou à n'importe quel sujet. Pour parler franc, les tombes ne m'intéressent pas ; les vivants non plus. Je me souviens de m'être agenouillé devant la tombe de Dante à Ravenne. Mais c'est une histoire ancienne, et cette histoire est peut-être à jamais révolue ; ce qui veut dire que je n'irais plus jamais à Ravenne. Ce matin, la contessa me téléphone – un fait inconnu de mes annales personnelles – pour me dire qu'elle mourait à petit feu ; ou plutôt à grand feu. Ce genre de prose est assez simpliste. Pourtant je me sens obligé de me mettre à son diapason, à sa tonalité. Cette tonalité est plus recherchée que la longueur d'ondes dont on parle à longueur de journée.

Alors, la contessa me dit : « Je me sens très mal ce matin. J'ai l'impression d'avoir une série de trous sous les pieds et j'ai peur de tomber dans ces trous. Pourriez-vous contacter votre copine, votre voisine la magnétiseuse, pour qu'elle me dise si je suis à l'article de la mort. » J'entends sa voix et je me dis que c'est une voix évanescence, voire mourante (ou ne pas voir mourante), mais j'attends la suite : je suis habitué aux revirements de la contessa, à ses voltes-faces. Elle me dit entre autres : « J'ai peur de descendre l'escalier.

- À ce point ? lui dis-je.

- J'ai des vertiges, répond-elle. Et les marches sont très étroites.

- La marge est très étroite, lui dis-je. (Je ne sais pas de quelle marge je parle. Il vaut mieux ne pas savoir ce que l'on dit aux cerveaux détraqués.)

- Je sais que vous ne le ferez pas. J'ai une faveur à vous demander. D'ailleurs, j'ai hésité pendant deux heures. Avant d'oser vous appeler. Vous travaillez le *Deuxième Concerto* et vous ne supportez aucune intrusion dans votre monde musical et aussi dans votre monde littéraire. J'hésite, j'hésite, et puis je me dis : 'Je ne perds rien. Si je ne l'appelle pas je perdrai encore un bout de mon espoir qui ne cesse de s'épuiser. En m'épuisant, en m'épuisant. C'est un double épuisement, mon Dieu. M'aurait-il abandonné ? De toute façon, je suis quasi sûre que vous ne ferez rien pour moi. Mais *no harm in trying*. Vous voyez, je parle anglais.

- Je l'entends. Et je crois que votre vocabulaire est suffisant pour communiquer avec vos amis de Bombay.

- En Amérique, je me débrouillais très bien. »

Bref, elle réitère sa demande, mais elle change la formule. Au lieu de dire : « J'aimerais savoir si je suis à l'article de la mort », elle dit : « J'aimerais être sûre que je suis à l'article de la vie éternelle. »

Je l'appelle trois heures plus tard et la voix qui m'accueille avec dureté et incompréhension (pourquoi ne me téléphonez-vous pas ?) m'informe par l'intermédiaire de ses ondes ou vibrations que tout va mieux, pour ne pas dire parfaitement bien. La contessa reprend du poil de la bête. Alors, je pousse un soupir de soulagement : je ne me sens plus obligé de parler à ma compagne parce que nous savons tous que la contessa n'est pas à l'article de la mort ; sans parler de l'éternité. Je peux donc passer aux choses sérieuses. Néanmoins, il y a une chose sérieuse dans le royaume de la contessa. Il s'agit de ses trous de mémoire qui grandissent à vue d'œil. Je lui fais remarquer que ces trous sont autrement plus dangereux que les trous offerts par son escalier. « Un jour ces trous vous engloutiront définitivement et vous vous oublierez vous-même. » Elle me répond : « Vous savez, dans mon enfance je faisais pipi au lit. Maman n'a jamais réussi à me pardonner cet écart, à l'oublier. » Elle continue sur sa lancée : « Vous obéissez à votre copine-compagne qui vous mène au doigt et à l'œil. Je suis convaincu que vous lui demandez la permission de faire pipi. » Et moi de répondre : « Exact. À propos, aujourd'hui elle ne m'a pas donné cette permission. Elle a dit : 'Je vous autorise, pourtant, à faire pipi inconsciemment, d'une manière désinvolte.' La seule façon d'obéir à son commandement consiste à faire pipi au lit, dans la nuit, au cours du sommeil. Ce sera mon hommage à votre enfance malheureuse.

- Mon enfance n'était pas si malheureuse que ça.

- Et votre mère qui vous supportait à peine ?

- Non, elle me supportait, mais elle préférait mon frère.

- C'est malheureux, ne croyez-vous pas ? Si mes souvenirs sont bons, elle a vendu trois ou quatre fermes, des centaines d'hectares de terrain, pour satisfaire les caprices de votre frère.

- Elle lui permettait de voler tout ce qu'il voulait, à la maison. Et puis il s'est mis à cambrioler les autres.

- Vous dites assez souvent qu'il ne faut pas dire du mal des morts. Et votre mère, votre frère ? Ils sont morts, si je ne m'abuse.

- Je ne dis du mal de personne, ni des morts ni des vivants.

- En tout cas, je suis arrivé à la conclusion suivante : votre frère ne faisait pas pipi au lit. Ruisselant de sueur, il se réveillait à la dernière seconde. Cette seconde lui permettait de se mettre sur son pot de chambre. »

*

Chaplin se trompe dans ce film où il est englouti par une machine qui le traîne à travers ses entrailles pendant une demi-heure (à peu près) pour montrer à tout le monde (avant la lettre, avant les ordinateurs et les robots) que nous sommes déjà soumis aux machines. Mais Hegel dit que les esclaves travaillent, tandis que les maîtres ou les machines, ce qui revient au même, contemplent les esclaves ou tournent leurs rouages – à n'en plus finir. Et même quand ils finissent, quand les maîtres s'écartent de leurs usines, les ouvriers continuent à tourner en rond, comme si de rien n'était. Et qu'est-ce qui *est* ? Il y a les congés payés. En France on continue à en parler, en disant que c'était merveilleux, que les enfants entraient dans l'eau et n'en sortaient pas, sauf pour manger des saucisses (de quel pays parle-t-on ?) et que les ouvriers ne tournaient pas en rond ou plutôt en spirale à l'instar des machines qu'ils sont devenus au cours de ce processus machinale, aliénant et annihilant.

On oublie les manuscrits de 48, 49, 50 ; et Marx lui-même. Les gens vivent, comme si de rien n'était. On ne se demande même pas ce qui était au fond, dans le fond des fonds ou simplement à la surface. On ne se donne même pas la peine de citer quelqu'un, surtout pas Derrida qui passe pour un philosophe incompréhensible, barbant. On dit même qu'il portait une longue barbe, comme Kourtchatov, pas Kourchatovium, ne vous en déplaît (une fois de plus, je m'adresse à mon correcteur d'orthographe qui est à la fois un *Graf* et un correcteur). Kourtchatov était à la tête d'un comité qui présidait à la construction de la bombe atomique soviétique. Kourtchatov se levait et disait : « Nous devons construire cette bombe le plus vite possible pour contrecarrer les manœuvres américaines. » Tout de suite, il recevait une salve de questions interminables, en pleine figure. Sa figure pâlisait, rougissait, et ses métamorphoses dépendaient du volume des interrogations lancées aussi en direction des cuisses de Kourtchatov. J'ai l'impression – et cette impression se confirme de plus en plus – que je n'ai pas le temps d'élucider l'énigme de ces échanges politiques et physiques.

Permettez-moi citer encore un texte qui vient de Derrida, tout naturellement. Je n'ose pas dire que tout vient de la déconstruction, mais si cela en vient, cela vient tout naturellement car nous sommes en train de nous déconstruire, en ce moment, à cette heure et ainsi de suite. Et n'oublions pas qu'il s'agit d'une suite royale qui est interminable et peut-être éternelle. Au fait, cela ne vient pas de Derrida, malgré la présence de ce livre sur mon bureau ; il est même

ouvert, ce livre. Ce qui veut dire que tout en parlant désormais d'une façon adéquate de tout ce qui lui est donné, l'Homme post-historique doit continuer à détacher les « formes » de leurs « contenus », en le faisant non plus pour trans-former activement ces derniers, mais afin de s'opposer soi-même comme une « forme » pure à lui-même et autres, pris en tant que n'importe quels « contenus ». Notons tout d'abord la post-historicité de l'homme. Vous accostez n'importe quel homme et vous lui dites : « Vous savez que vous êtes post-historique ? L'histoire est ailleurs. » Bien sûr, l'homme vous dit qu'il appartient à l'histoire de son pays et si nous nous trouvons en Russie (et pas pour une fois – pour une multitude de fois), cet homme vous dit qu'il est lié viscéralement à Alexandre Nevski, à Pierre le Grand et Catherine la Grande ; entre autres, entre autres. Et vous lui dites : « Vous n'êtes lié à rien. Vous êtes tout seul et votre forme, on la détache tout doucement de votre contenu. Savez-vous ce que contient votre contenu ? » Et l'homme ne vous dit rien, parce qu'il ne sait rien. Voici ce qui se passe aujourd'hui.

Quel est le contenu de l'humanité ? Kant, Hegel, Heidegger. On enlève ce contenu. Que nous reste-t-il ? Les formes, les contours. Vous prenez un crayon et dessinez un contour, et ce contour, quelles que soit ses formes, est l'humanité d'aujourd'hui ; et de demain. Et on peut continuer de cette façon indéfiniment pour que cette ligne ne s'interrompe jamais. Mais à un moment donné, on sera presque obligé de se demander pourquoi cette ligne ne doit pas s'interrompre. C'est presque une obligation. Interromps-toi, comme dirait Faust, même si Goethe était en complet désaccord avec lui. Que ce soit un instant ou une ligne – qu'importe ? Aujourd'hui (et demain) on a l'impression qu'il y a des contours un peu partout ou tout simplement partout, comme s'il agissait d'une gigantesque réclame. Vous buvez du Coca-Cola – sur un bout de carton (ou sur un écran). Vous continuez à boire ce Coca tout en vous disant : « Je bois du Coca. » Puis vous vous dites : « Je vois du Coca », ce qui, plus ou moins, correspond à la réalité. Et puis vous vous dites que vous ne faites rien du tout ; et c'est mieux comme ça. En tout cas, c'est mieux que de boire du Coca.

On peut parler des ombres, tout en demeurant dans ce contexte. Je me souviendrai toujours de l'ombre d'Ivan le Terrible que l'on voit dans le film d'Eisenstein. Elle glisse le long des murs du Kremlin et la vie glisse avec elle, cette ombre, et on essaie de déterminer la position de la vie. C'est cela le déterminisme, cette appellation mystérieuse. Par ailleurs, la contessa – c'est le conseil que je lui donne – doit se détacher d'elle-même pour comprendre le sens de ses propres paroles, de sa conduite qui la conduit n'importe où, n'importe comment. Il y a quelques semaines, je me disais – ce processus (je me disais) dura plusieurs semaines, pour être précis – que mon jardinier n'était pas adéquat, comme disent les Russes

d'aujourd'hui. Je fais part de ce problème à ma compagne ; elle abonde dans le même sens et me propose (dans la foulée) son gendre ; comme un nouveau jardinier. Je dis « oui » tout de suite – d'autant plus facilement que je ne suis pas un Monsieur « *Niet* » ; en tout cas, pas autant que l'ancien ministre des affaires étrangères, Gromyko. (Mon correcteur d'orthographe le connaît. N'importe quoi, comme disent les enfants. Surtout.) Je parle de mon nouveau jardinier à la contessa ; elle s'enthousiasme pour sa personne et dit : « Je ne peux plus grimper sur les toits pour dégager le lierre. C'est lui qui grimpera sur les toits dorénavant. » Hélas, il ne grimpera pas sur les toits ; pas sur ses toits, sur les toits de la contessa. Ce qui m'émerveille dans ce monde se réduit parfois à un vers : « Le ciel au-dessus des toits. » N'est-ce pas suffisant pour tout dire ? à haute voix ? « Le ciel ».

J'en parle à mon amie. Elle me dit : « Non, je ne veux pas que ma famille ait quelque chose à voir avec la contessa. » Une autre version du même lamento : « Je ne veux pas que ma famille s'engage du côté de Madame de Chanteclaire. » Je rapporte cette conversation à la contessa et nous terminons notre dialogue téléphonique sur cette note. Deux jours plus tard, elle me dit : « Alors, votre boniche ne daigne pas entrer en relation avec ma famille. Que lui a-t-elle fait, ma famille, à la famille de cette boniche ? Vous plaisantez ou quoi ? Cette boniche a une famille, c'est certain : toutes les boniches ont des familles. Mais c'est grâce à ces familles-là, Dieu soit loué, que ces boniches et leurs familles peuvent vivre convenablement, plus ou moins. Grâce à *nos* familles. » Tchekhov n'avait pas l'habitude d'expliquer le comportement de ses héros et de ses héroïnes ; d'après les critiques. Dans un de ses récits poignants, le plus poignant peut-être, le héros meurt et on le jette à la mer, comme s'il était une bouée de sauvetage. Destinée à qui ? à lui-même ? Que pourrais-je dire au sujet de la contessa, de son comportement ? Elle s'emporte une fois de plus. Elle dit que la famille de la boniche ne vaut rien, pas même les quelques mots qu'elle profère pendant notre conversation téléphonique. Dans la même conversation, elle profère une autre phrase qui n'a rien à voir avec la réalité, cela va sans dire (mais il faut le dire parfois, même si ça ne se dit pas) : « Vous m'avez rossé. » Parfois elle dit que je l'ai tabassé à plusieurs reprises. Je lui réponds : « J'ai du bon tabac dans ma tabatière. » Ou bien : « Rossi est un grand architecte qui contribua à l'émergence de Petersburg. » Que puis-je dire encore ?

Pour parler des femmes, au lieu de mettre tous les accents du côté de Staline, je dois ajouter ceci : « La première cosmonaute russe fut incapable de se tenir au plus haut niveau pendant sa mission qui comptait énormément pour les Soviets. Pourquoi ? Parce que l'on voulait prouver au monde entier que les femmes jouissaient des mêmes privilèges que les hommes ; en Union Soviétique. À cette époque-là, on battait les femmes en France, entre

autres. Une réclame disait : ‘Ne battez pas votre femme, s’il vous plaît. Vous, les hommes.’ Personne n’a battu la première femme dans le cosmos ; elle s’est battu elle-même, si je puis dire. Elle faisait n’importe quoi. Elle s’endormait au mauvais moment, elle vomissait et l’on peut dire que tous les moments cosmiques étaient mauvais au cours de son voyage autour de la terre. (Pas tout à fait Jules Verne, à ce qu’il me semble.) Est-ce le moment de dire que je ne supporte pas les socialistes ; ni en France ni ailleurs ? C’est à cause d’eux que j’ai quitté mon pays de prédilection.

Pour parler de mon pays de prédilection, je peux citer encore quelques textes qui appartiennent à la plume de Français. « C’est dans un même mouvement que la production sociale répressive se fait remplacer par la famille refoulante, et que celle-ci donne de la production désirante une image délacée qui représente le refoulé comme pulsions familiales incestueuses. » J’aime beaucoup Deleuze et je l’ai prouvé à maintes reprises, de sorte que je n’ai pas besoin de le prouver une fois de plus. Je ne le prouve donc pas une fois de plus ; je le prouve plutôt une fois de moins. Il est vrai que Félix Guattari s’en mêle, mais peu importe. C’est le texte qui compte ; et pas pour une fois. La famille de la contessa la refoulait, surtout sa mère ; ou plutôt sa mère ; ou exclusivement sa mère. La contessa fait son apparition et sa mère la refoule, la refoule, la refoule ; et la contessa disparaît dans les coulisses. Le spectacle se déroule sur scène, comme il se doit. Son frère s’approche d’un tableau exposé dans son château ou plutôt dans celui de sa famille, le décroche et le porte vers un vendeur ou un revendeur. Celui-ci ou celle-là le prend et le revend ; pas tout de suite, cela va sans dire. Mais l’argent est là et il appartient – une partie de cet argent – au frère de la contessa.

Et les fermes, les fermes ? Je crois que j’ai déjà prononcé ce mot car la mère de la contessa trouve que son fils n’a pas assez d’argent pour vivre convenablement à Saint-Tropez. La mère prononce le mot « ferme » quatre fois et toutes les fermes avec leurs fermiers et leurs fermages s’envolent. Elles volent pendant un certain temps, mais la contessa ne les voit pas. Personne ne l’avait mise au courant de la vente des fermes. À dire vrai, elle les voit voler dans les airs et puis au-delà des airs ; elle les reconnaît et elle les salue à l’aide de son bras gauche. Et puis elle pose à sa mère une question plutôt logique : « Hier j’ai vu nos fermes voler dans les airs et même au-delà de toute expression. Les avez-vous dotées d’ailes ?

- Non. Pourquoi l’aurais-je fait ?

- Pour admirer leur vol au-dessus de nos têtes.

- Pourquoi l’aurais-je fait ? Ma tête est bien là où elle est, moi aussi.

- Oui. Mais parfois c’est agréable de voir sa propre maison voler au-dessus de sa tête.

On se dit qu’on pourrait atterrir sur Mars.

- Pour quoi faire ? Pour faire quoi ?
- Pour faire simplement quoi. Il n'y a rien de plus délicieux dans la vie.
- Quoi ?
- Quoi. »

Malheureusement le contenu et la forme ne peuvent voler ensemble, de sorte que l'on voit la forme, au ciel, au ciel, au-dessous et au-dessus des étoiles ; rien que la forme. Cette forme ressemble tantôt à une ferme, tantôt au frère de quiconque ; et parfois cette forme ressemble même à quiconque. Et la vraie vie commence. Peu importe si vous avez l'impression de voler dans les airs à côté de tous ces objets et sujets. Vous êtes séduit par les mouvements qui n'appartiennent pas au train-train de la vie, si uniforme et ridicule. Il suffit de lever le bras au mauvais moment (ou au bon moment : cela dépend de votre point de vue) et vous dites à un autre passant : « Regardez ce geste et admirez-le. Il n'appartient pas au train-train de ma vie. Et le train-train de votre vie n'a rien à voir avec mon geste non plus. » Et puis vous constatez qu'une grande partie de la rue, que la plupart des passants, comprennent de quoi vous parlez ou plutôt à quoi vous pensez : ils n'entendent pas toujours vos paroles. Mais ils voient votre geste. Et ils se disent : « Ce geste n'a rien à voir avec notre train-train. Si nous sommes dans un pays communiste, nous disons : 'Ce geste n'a rien à voir avec le communisme. Cet homme sera arrêté tôt ou tard.' Si nous vivons dans un pays capitaliste, nous disons : 'Ce geste n'a rien à voir avec le capitalisme. Tôt ou tard cet homme se ruinera.' »

C'est ainsi que la vie se déroule. Vous faites un geste ou vous vous envollez, vous vous enfoncez ; ou vous fronchez les sourcils, ce qui ne veut pas dire grand-chose, pas toujours. Il y a des sages qui prétendent que les moments où rien ne dit rien sont les meilleurs moments de la vie de quiconque. Ce quiconque ouvre les yeux, quitte sa maison et dit à toutes et à tous : « Rien ne dit rien. Quel bonheur !

- Et moi, je dis quelque chose, dit ce quelqu'un ou cette quelconque.
- Que voulez-vous dire ?
- Rien du tout. Mais je dis quelque chose, plutôt que rien.
- Quelles pensées voulez-vous exprimer ?
- Aucune pensée, aucun désir. Je n'exprime rien. »

C'est ainsi que se terminent la plupart des conversations.

Je n'ai pas envie de parler d'aujourd'hui ; ni d'hier, si j'ai bien compris le contenu de mes désirs. Il y a d'autres choses à fouetter : je ne veux pas fouetter les chats, cela va sans dire. Mais qu'est-ce qui va sans dire ? Si vous vous mettez à donner des explications à ce sujet, vous dites quelque chose qui peut ne dire ni grand-chose ni petit-chose. C'est comme si vous ne disiez rien du tout ; et pourtant vous dites quelque chose et c'est certain. C'est aussi certain que moi est moi et que est est est. Je n'ai pas de textes sous la main, de livres que je pourrais citer pour libérer ma conscience d'une sensation pénible qui me dit : « Aujourd'hui, je n'ai rien écrit. Hemingway que je n'aime pas avait l'habitude de dire : 'Pas un jour sans une ligne.' Voilà, j'ai écrit une ligne, et cette ligne soulagera et libérera ma conscience jusqu'à demain matin. » Et la contessa à qui j'ai parlé il y a quelques heures ? Elle pourrait me fournir encore une ligne pour soulager ma conscience davantage, au maximum, peut-être. Aujourd'hui – je suis acculé à cette formule, *I'm sorry to say* – elle va voir son bourreau. Qui plus est (c'est vraiment plus, beaucoup plus) elle lui parle et il lui octroie un salaire : mille euros par mois. Cet octroi est le résultat de la pétition adressée aux autorités belges à la suite du confinement pitoyable de la contessa. On ne la confine pas, on ne la contamine pas ; on la fait mourir à petit feu. Ce feu est petit, mais il vous ronge. Cocteau voulait emporter le feu : tout le monde connaît l'histoire. Une maison brûle et on demande à Cocteau à quoi il tient le plus ; autrement dit, on lui pose la question : « Vous emportez quoi, de cette maison qui brûle, de votre maison ? » Et il répond : « Le feu. » Un vrai artiste n'a pas besoin d'un feu emprunté à une maison qui brûle. Et puis, comment voulez-vous l'emporter ? Dans vos mains ? Votre maison brûle avec tous les bijoux que vous avez ramassés n'importe comment et n'importe où tout au cours de votre vie. Mais vous vous dites : « Mon inspiration est plus importante que ces bijoux qui ne sont pas de pacotille pour autant. » D'accord, mais comment pourriez-vous vous y prendre, dans cette situation ? Vous prenez le feu, d'accord, d'accord. Comment ? Pourriez-vous mettre ce feu sur une assiette, dans une boîte ? Où, où, où ?

Passons à un autre sujet, ce qui n'est pas facile, étant donné qu'il n'y a plus de sujets aujourd'hui. Kojève et (dans sa foulée) beaucoup de philosophes – Lyotard entre autres – parlait de la fin de l'histoire, de la philosophie. « Voilà, je termine ma philosophie, dit un philosophe. Je sais que je ne sais rien. Je sais que je ne philosophe pas. Je sais que je ne suis pas un philosophe. Je suis quoi, en définitive ? Il n'y a pas de définitif. Et moi, je n'existe pas, quoi que Descartes puisse dire à ce sujet, à mon 'suis'. »

Je regarde des documentaires qui ne me parlent même pas d'hier. Ils me parlent des années quarante où mon père attendait une voiture qu'il avait commandé en 1938. Cette voiture s'appelait « Victoire » et je ne sais même pas de quelle victoire cette voiture nous

faisait part. La guerre intervint et je dois dire que je suis toujours sensible aux chants (ce n'étaient pas des chansons) de cette époque héroïque, à plus d'un titre. Vous mettez des titres à cette époque-là, et puis vous vous rendez compte qu'il n'y a pas assez de titres. Vous en ajoutez encore deux ou trois, et une fois de plus, vous constatez qu'il n'y a pas assez de titres. Je me demande toujours si j'aurais trahi mon pays au profit des Nazis – Staline était plus qu'insupportable, beaucoup plus – et je me dis que je ne l'aurais pas fait. Ça va de soi ou ça ne va pas de soi – peu importe. À la réflexion, je me dis que ça ne va pas de soi. Mais si, mais si – ça va de soi, quel que soit le nombre des réflexions qui se surimposent.

*

« Je veux vous dire que nous engagerons, avec toute l'énergie possible, la bataille économique de défense de la lire. Du haut de cette place, je déclare au monde entier que je défendrai la lire jusqu'au dernier soupir, jusqu'à la dernière goutte de sang. Jamais je n'infligerai à ce merveilleux peuple d'Italie qui, depuis quatre ans, travaille comme un héros et souffre comme un saint, la honte morale et la catastrophe économique de faillite de la lire. » Mussolini se déchaîne une fois de plus, les grimaces sont de retour, si bien que l'on commence à affirmer qu'elles sont fidèles au poste. Quand on voit quelques grimaces du Duce ailleurs, en dehors de son visage – ses portraits et ses doubles pullulent dans le pays – on leur rappelle leur devoir : « Retournez vite à votre place. Sans vous, le visage de notre Duce a l'air vide. »

Je vais parler de Chostakovitch que je sous-estimais pendant des années ; je préférais Schoenberg et Webern. Mais il s'agit d'un phénomène – ou d'un homme, tout simplement – qui dépasse l'imagination d'un musicien ou d'un écrivain. Et je suis les deux ; je fais partie des deux domaines, de deux genres humains. Il faut être tout près de la vie pour composer les symphonies et les quatuors de Chostakovitch. Je n'ai jamais été trop près de la vie, et c'est pour cela que je ne les ai pas composés. J'ai composé beaucoup d'autres choses, mais pas les symphonies et les quatuors de Chostakovitch, *I'm sorry to say* ; comme disait Nabokov. Il disait que pendant ses années d'apprentissage, il avait toujours ajouté des phrases anglaises et françaises dans ses textes russes. Je ne l'ai jamais fait durant ma vie soviétique – pour plusieurs bonnes raisons. La première bonne raison : on risquait d'être fusillé si on connaissait une langue étrangère. On devenait un espion anglais, allemand ; rarement un espion français.

Je continue à parler de Chostakovitch, comme si l'on pouvait parler d'un compositeur. On doit exécuter sa musique ou au moins la disséquer à l'aide de la soi-disant théorie musicale à laquelle j'ai consacré plusieurs années au cours de ma vie soviétique et moscovite.

C'est bizarre qu'il n'ait pas eu l'air de voir ce qui se passait autour de lui. Il le voyait, mais je ne suis pas sûr qu'il en ait eu l'air : il a toujours eu l'air absent. On disait : « Il n'est pas de ce monde.

- De quel monde est-il ? demandaient les autres.

- Il est lunaire ou solaire. Ça dépend.

- Ça dépend de quoi, de qui ?

- De Lénine ou de la Révolution d'Octobre. Pour lui, c'était une vraie révolution, pas un coup d'état. Une vraie révolution : boum, boum, boum, boum. Et puis une marche : 'Nous brûlons, brûlons, brûlons / et nous brûlons les autres, autres, trrr.' »

Il croyait pour de bon à tout ça. Pour simplifier les choses, pour rendre les choses accessibles à tout cosmos, je dois faire un mauvais calembour : il y croyais pour de mauvais. Pour le mal absolu, pour être plus clair encore. Il travaillait sur une symphonie qui glorifie Lénine et ses actes au-delà de toute expression ; même au-delà de toute expression musicale. Le premier mouvement s'appelle : *Petrograd révolutionnaire* ; le deuxième : *Lénine dans son izba*. Ce n'est pas la peine de continuer ; dommage que les œuvres soviétiques (pas toutes, pas toutes) ne soient pas inachevées. Cette symphonie proposait une suite aux événements de la *Onzième Symphonie* qui chantait les bienfaits et surtout la gloire d'une autre révolution. Cette révolution, elle non plus, n'en était pas une. Pourquoi faisait-il tout cela ? Chostakovitch dans une izba. On ne le persécutait plus ; on lui donnait des titres et l'élite à laquelle je n'appartenais pas chantait ses louanges et même ses chansons. Par exemple : « La patrie entend, la patrie sait / Où son fils vole de ses propres ailes. » Au sujet des cosmonautes soviétiques, cela va de soi.

Et puis n'oublions pas la lumière. Il y a des contours et chaque homme est à sa place, comme on disait autrefois, en indiquant à l'homme en question sa place. Il y avait des tournevis ; il y avait aussi des vices que l'on fixait une fois pour toutes. Mais la lumière n'a pas de contours, de formes, et on peut comprendre cette formule différemment. D'accord, on peut dessiner le contour d'un sage d'où (de sa tête, de son cœur) sort la lumière. Mais parfois la lumière vient d'on ne sait où, d'une tête maléfique. Il paraît que les chats sont capables de tomber amoureux d'une femme maléfique, de la fée Carabosse.

Chostakovitch avait besoin de triomphes intérieurs, de la joie universelle qui se limitait (au départ, en tout cas) à sa propre âme. Il pouvait détruire le monde ; le sien, avant tout. Très souvent cette destruction n'allait pas plus loin. Et il était prêt à retirer ses œuvres de chez les éditeurs, des magasins, des orchestres. Mais il pensait sans doute que la lumière n'adopterait jamais la forme d'une prison, d'une cellule où l'on séjourne en prison (pas dans un monastère

où il y a toujours de la lumière). Même Staline irradiait une lumière qui ne voyait pas sa forme, ses moustaches. Elle se répandait dans sa poitrine et Chostakovitch captait cette lumière ; et celle de Lénine, par la même occasion. Même si l'occasion n'était pas la même. Il écrivait ses symphonies blasphématoires (de notre point de vue) pendant les périodes où rien ni personne ne le menaçait. On ne voyait aucune arme au-dessus de sa tête. Même pas l'ombre d'un gibet. Mais il se disait sans doute que tous ces gibets étaient lumineux. Tout ce que l'on voit est lumineux, sinon on ne le verrait pas. C'est peut-être la formule de sa vie et de sa mort. La mort est lumineuse, par conséquent on peut y penser sans arrêt ; on peut écrire des hymnes à sa gloire, tout en croyant que ces hymnes triomphent de la mort. Il avait besoin de triomphes, ne l'oublions-pas, et à l'époque où l'on ne pouvait vous offrir que la mort, il triomphait avec la mort, sur la mort et aussi sur la vie. C'était un triomphe plus ou moins abstrait sans lequel Chostakovitch (et beaucoup d'autres personnes, pas seulement les artistes) ne pouvaient survivre.

Et Kojève dans tout cela ? Lui aussi effaçait les contours, les frontières entre l'homme et l'animal, entre le rituel et l'automatisme, entre la consommation et l'immobilité, entre l'imbécillité et le nirvana. Mais il sentait que ces contours, ces limites ne se terminaient pas là où ils avaient l'air de se terminer. Il y avait une autre fin de l'histoire. Certes, le capitalisme est éternel et immobile, malgré sa mobilité foncière. Il y a autre chose, d'autres rites. Au Japon, il voit le théâtre Nô. Je ne suis pas sûr si c'est à ce moment-là qu'il l'a découvert (en 1959). Moi, je l'ai découvert dans les années soixante ; la musique qui accompagne les rites de ces pièces s'inscrit en elles rituellement, littéralement et musicalement. L'immobilité raffinée – c'est cela peut-être que Kojève trouve au sein du théâtre Nô, dans tout son corps. On dit « corps de ballet », « corps d'âme », « corps de méditation », « corps de fin », « corps d'histoire », « corps de lumière », « être de lumière ».

Vous demeurez dans le passé et on vous appelle un « demeuré mental » ou même un « demeuré corporel ». Ou même un « demeuré spirituel ». L'essentiel consiste en l'adhésion à ses principes, à son immobilité parméniidienne. Oui, il y a un dessin animé où le héros, un animal quelconque, répète sans arrêt : « Je suis un nuage, je suis un nuage. » Visiblement, il n'est pas un nuage. Et invisiblement ? Dans son *Huitième Quatuor*, Chostakovitch utilise ou même exploite son symbole linguistico-musical – trop difficile d'entrer dans les détails – et il accompagne son propre destin d'un chant révolutionnaire qui nous dit qu'un prisonnier est épuisé, écrasé par la lourdeur de sa non-liberté. Vous n'avez jamais dit « non » à la liberté ; au contraire vous n'avez recours qu'à ce seul mot, en oubliant beaucoup d'autres mots, peut-être plus importants encore : beauté, harmonie et même mécanique quantique. Ce qui me

bouleverse se réduit à une simple formule : « Je partage le destin d'un chant révolutionnaire. » Moi, je n'en serai jamais capable ; même pas à moitié. Inutile de continuer : sur cette voie, j'atteindrai les valeurs infinitésimales, le calcul différentiel, que sais-je. Jamais. C'est pour cela que j'incarne le mot « *otstranénie* » que Jacobson aimait par-dessus tout. (En tout cas, par-dessus quelque chose.) Je m'écarte d'une grande partie de ce qui se déroule, roule ; parfois sous mes yeux, à côté de mes oreilles. Et ce qui se déroule de cette façon me rappelle inexorablement la *Huitième Symphonie* de Chostakovitch, son deuxième mouvement.

Je peux ajouter ceci, à propos de l'harmonie. C'est mon amie, Monique Chatenet, qui m'a mis sur la voie. Plusieurs fois, elle me parle de ses gencives, de la douleur dont elle souffre surtout la nuit ; ou toute la journée. Elle se plaint de ses gencives. Elle passe une nuit blanche. À qui la faute ? à Saint-Petersburg où les nuits blanches fascinent les touristes et même les autochtones pendant un mois environ ? Aux gencives, aux gencives. (Les nuits blanches ne sont pas contagieuses.) Un beau matin, elle trouve une dent sur son oreiller, et la douleur disparaît. C'est cela l'harmonie ou la vie ou les deux à la fois.

PLAISANTERIES

Chostakovitch était nourri par le grotesque, ce qui n'est pas étonnant : le régime soviétique est grotesque, et pourtant ce régime, cette diète, triomphe sur Hitler et quelques autres dirigeants occidentaux. Et nos conversations avec la contessa ? N'est-ce pas un bon exemple ; n'est-ce pas une belle illustration de ce deuxième mouvement ? (Il y a plusieurs deuxièmes mouvements de ce genre.) Il est assez brutal, ce mouvement ; et je crois que l'on ne pourrait pas dire qu'il n'est pas assez brutal. On peut presque toujours dire : « Il n'est pas assez beau. » Je crois que l'on ne pourrait pas dire (à propos de ce mouvement) : « Il n'est pas assez brutal, vous savez. La vie soviétique était mille fois plus brutale que cela, voyons. Voulez-vous compter les têtes qui sont tombées d'une manière ou d'une autre ? Il y avait mille-et-une manière de faire tomber les têtes. Il est vrai que l'on peut faire tomber une tête en donnant une dizaine coups de pied à cette tête. D'ailleurs, sur ordre de Staline on ouvre le cercueil de Gogol. (Cercueil, accueil – on ne peut nier leur fraternité.) On n'y trouve aucune tête : ni celle de Gogol ni celle de Pouchkine que Gogol avait adoré avant sa mort et peut-être même après. »

Confronté à cette réalité sinistre, je débite quelques plaisanteries en présence de la contessa ; pour l'égayer ou la dérider. Il y a quelques jours, elle voit son tortionnaire de qui dépendent sa pitance et même sa connaissance du monde actuel. (Elle n'a pas assez d'argent pour regarder la télévision où les nouvelles défilent devant les yeux des spectateurs, parfois

ébahis, toujours intéressés. Mon Dieu.) Ce fonctionnaire ou tortionnaire lui dit, en répondant à sa question ô combien logique, naturelle, bio : « Cet état de choses, Madame ? Il pourrait durer plusieurs années, voir toute votre vie. » La contessa aurait dû répondre : « Je ne vois pas cette vie et je ne veux surtout pas la vivre. » À présent on lui donne mille euros par mois. Voilà ce qu'elle me dit (je me permets d'inclure mes plaisanteries dans cet échange de points de vue) :

« Ma machine à laver est cassée. Comment voulez-vous que je lave mon linge et le reste de mes vêtements ? Serais-je censée les mettre dans ma baignoire pour les laver à la main ? Je ne suis pas une boniche, vous savez.

- Je sais tout ça. Et je sais des tas d'autres choses, notamment les réflexions que Leibniz consacre aux fenêtres, à leur absence. Savez-vous de quoi je parle ?

- Non, et je m'en fous.

- Je vous parle de votre château qui, d'après vous, resplendit au milieu de la Flandre. Moi, je crois qu'aucun château ne peut resplendir là où vous êtes née. Il y a des régions que l'on appelle 'anti-châteaux'. Mais rassurez-vous : ma maison est trente-six fois pire que votre château, quel qu'il soit : il vaut mieux avoir un château raté qu'une ferme aménagée habilement.

- Comment osez-vous ?

- Permettez-moi de vous mettre au courant du mauvais goût que vous pratiquez avec joie depuis des années. Vous confondez les valeurs sentimentales avec la beauté. Votre chien que vous avez ramassé quelque part est adorable et vous l'aimez profondément. Mais la beauté ne se définit pas de cette façon. On ne dit pas ; 'Tout ce que j'aime est beau, sans exception. Et n'importe quelle exception confirme la règle.' Ce serait un fatras d'inepties. Il y a le beau presque abstrait, indépendant de nos caprices, vices et humeurs. Essayez de faire abstraction de vos amours personnels, sinon vous ne pourriez jamais parler de l'amour aux professionnels, aux historiens de l'art, de la beauté et de l'amour. Tout cela n'est pas dans l'œil de celui qui regarde, contrairement à ce que disent les Anglais.

- En Russie vous ne pouviez avoir de beaux objets, des bijoux précieux, parce que vous aviez des roubles. Et vous êtes trop orthodoxe pour vous permettre de vous enrichir personnellement, au détriment de l'Église, de Dieu, de ses vêtements couverts d'or et de pierres précieuses.

- Vous savez, notre nouveau patriarche, Cyrille, dépose toujours sa montre sur sa chaire avant de s'adresser aux fidèles. Et un jour, un de ces fidèles scrute la montre et découvre sa valeur : dans notre paroisse il y a des gens qui savent de quoi ils parlent. 'Elle vaut des

millions’, dit un oligarque. ‘Elle vaut des milliards’, dit un autre oligarque. Imaginez : le Patriarche de toutes les Russies et de tous les Russes. Eh bien, un cameraman repère cette montre, la montre et les habitants de mon pays natal la voient plein écran, plusieurs fois par jours. Le Patriarche se lève de son siège épiscopal qui correspond à peu près à un trône et prononce un discours ; je viens de le dire, quelque part. (Ces quelques parts sont d’une importance sans mesure dans la vie de tous les jours.) Il dit, entre autres : ‘J’observe avec tristesse la décadence des mœurs, poussées à l’extrême par l’intermédiaire des objets de luxe appelés souvent « *luxus* » ; même par ceux qui ne connaissent pas le latin. Un objet de cette valeur marchande – en passant, je vous fais remarquer que la notion de cette valeur marchande contredit et pour ainsi dire interdit tout commerce avec cette notion – saute aux yeux et trouble les cœurs. Notre motion de censure l’attend avec impatience, entre parenthèses. Entre nous soit dit. De toute façon, tout ce qui vient du Diable – et presque tout vient du Diable par les temps qui courent – est hautement condamnable. Diable – condamnable. On n’a pas besoin d’une oreille absolue pour entendre cette consonance ; ou dissonance – comme vous voulez. Et ceux qui regardent, scrutent, analysent et démontent la montre que je pose d’habitude sur mon bureau pour être plus détendu au cours de mon discours, se trompent lourdement. Elle porte le nom le plus approprié qui soit – ‘La Patrie’ – et je l’ai achetée dans le kiosque à journaux le plus proche (pas le plus *posh* ou chic) de mon domicile. Vous savez, je ne suis pas prêt à marcher des kilomètres pour m’acheter une montre. Dieu m’appelle quand Il veut. Et même un demeuré et un athée savent que la montre (et le temps) de Dieu est bien plus précieuse qu’une Rolex et autres inventions de l’Occident.

- Je m’en fous.

- Revenons à votre machine à laver. Pourquoi en avez-vous besoin ? Vous n’avez qu’à vous plonger dans votre baignoire et y passer une demi-heure. Pourquoi installer une machine à laver à l’intérieur de vos pénates ? Vous êtes vaccinée et vous pouvez vous laver sans l’aide d’une machine plutôt maladroite.

- Je claqué le téléphone.

- Comment se fait-il que vous ne puissiez retirer l’argent de votre compte ? Axelle m’a dit que vous dépensiez trop d’argent pour rien. C’est pour ça, à mon avis, que l’on vous protège dorénavant de vous-même. Nous sommes nous-mêmes nos pires ennemis.

- Axelle n’a pas accès à mes comptes, à mes affaires.

- Axelle a accès à tout. C’est pour ça qu’elle s’appelle Axelle. Sinon elle s’appellerait Nonaxelle. »

*

C'est le côté japonais qui me préoccupe, lorsque je me penche sur la contribution de Kojève. Quelle contribution, à quoi ? Il y a plus de questions que de réponses – nous le savons tous. On vous pose une question et vous répondez : « Puisqu'il y a plus de questions que de réponses, je ne réponds pas à cette question-ci. Ni à la question suivante. D'après les statistiques, j'ai tous les droits pour sauter des questions, une question sur quatre. Allez-y, maintenant vous pouvez me poser une question à laquelle je répondrai coûte que coûte. » Ça vous coûtera combien, la réponse à cette question ? on vous demande. Les taxes, vous savez. On pourrait déduire quelque chose de la somme que vous payerez en répondant à la question.

Le raffinement japonais. Une Japonaise me dit un jour : « Ce n'est pas l'argent qui nous intéresse. C'est la loyauté envers nos entreprises. Je crois que cette affirmation n'est pas dénuée de sens : si vous êtes loyal envers votre entreprise, vous êtes récompensé ; par votre entreprise. Si vous êtes loyal envers votre ami, vous êtes récompensé par une trahison. Pas toujours, pas toujours : il ne faut pas être caricatural. Mais il ne faut pas non plus négliger les réponses simplistes : souvent elles vous conduisent à la vérité. » Et Kojève, que trouvait-il dans le raffinement japonais que je connais non seulement depuis mon enfance quand je lisais des haïkus et écoutais une bande sonore de théâtre Nô, mais quand aussi je scrutais Hokusai et tant d'autres choses et artistes liés au Japon. Hier, j'ai reçu deux e-mails du Japon : je dois m'y produire au milieu de novembre, après avoir passé dix jours dans un appartement dont je ne pourrai sortir pour voir mes amis et aller dans les restaurants qui font la renommée de Tokyo dans le monde entier ; dans le cosmos entier, comme disent les Japonais.

Il n'empêche que je continue à vivre dans une monade ou un monde où il n'y pas de fenêtres. Je regarde par la fenêtre et je constate qu'il n'y a pas de fenêtres. Je ne vois que très peu de choses. Je vois par exemple un chêne contre lequel je suis censé me pencher, d'après mon épouse. Cet arbre est répertorié, protégé, et l'on ne peut l'abattre, ce que ma voisine aimerait faire, j'imagine, étant donné la présence de quelques branches qui dépassent notre mur commun. Elle n'aime pas tout ce qui dépasse, et j'imagine qu'elle ne me porte pas dans son cœur car je le dépasse, sans aucun doute.

C'est peut-être le moment de revenir à la Russie, à mon pays natal, d'autant que j'aimerais dire quelques mots au sujet de notre grande poétesse, Anna Akhmatova. Elle était littéralement persécutée par notre régime, mais admirée, adulée tout au long de sa désolation, de la part de l'intelligentsia, de beaucoup de happy few. (Mon correcteur d'orthographe français parle anglais.) Elle entre dans une salle de concert – pour écouter une nouvelle œuvre de Chostakovitch, peut-être – et la salle se lève. On n'applaudit pas, de sorte qu'on ne pourrait

pas appeler cette manifestation d'admiration une *standing ovation*. (Bizarrement, mon correcteur d'orthographe connaît cette expression également. Serait-il en panne ? définitivement ?) C'est la réaction des organes, des dirigeants du parti communiste qui me fascine et m'agace. Qui est à l'origine de cette idolâtrie ? de sa manifestation ? Une traduction littérale.

Je ne vois pas comment l'Union Soviétique a réussi à gagner la confiance de Kojève : il n'y avait rien de moins parfait dans le monde d'hier que cette Union. Son imperfection empoisonnait non seulement les pays satellites, mais aussi les États-Unis qui déclarèrent une chasse aux sorcières ; et parmi ces sorcières, il y avait Einstein et Charlie Chaplin. Un Américain pointe son index vers Charlot et dit : « Voici le sorcier par excellence. Il nous a ensorcelés. Comment s'en débarrasser ? Où trouver un antidote à ce malheur qui engloutit nos fortunes et notre énergie ? Notre énergie ne dépend-elle pas de notre rire dont le stock est épuisé à cause de ce maudit sorcier ? Et l'argent que nous dépensons ? Nous le suivons partout où il va, comme s'il était indispensable à notre survie. Et nous l'imitons par-dessus le marché. Nous imitons sa façon de marcher, d'enlever ses chapeaux et ses vêtements. Et si nous allons dans un grand restaurant, nous ne réglons jamais notre addition, ce qui nous mène dans des prisons sans nombre. C'est un sorcier qu'il faut brûler car il est mille fois pire que Jeanne d'Arc. Elle parlait avec les anges, lui bavarde avec ses semblables qui sont encore pire que lui : ils n'ont aucun talent. Nous voulons avoir des millions ; il nous en empêche. De temps à autre nous profitons de la générosité d'un millionnaire – au moment où il est ivre mort. Nous allons à la gare et attendons un train en espérant qu'au moins un millionnaire descende de ce train pour nous inviter chez lui, ce qui nous promettrait beaucoup de champagne et de caviar. Nous savons pourtant (par cœur, par cœur) qu'une fois sobre, ce milliardaire nous chassera de notre lit de fortune, de son lit somptueux qu'il a acquis grâce à sa fortune. Eh bien, certains d'entre nous pensent que cette communication avec le milliardaire vaut mille fois plus que les bavardages entendus et enregistrés en compagnie de Jeanne d'Arc et des anges. De la foutaise, de la foutaise, de la foutaise ! C'était le fruit pourri de son imagination. Les prêtres disaient : 'L'imagination de cette femme est complètement pourrie. Il faut que son corps (ce ne serait que justice) suive la pourriture de son esprit. Brûlons-le toute de suite ou demain matin.' Et ils l'ont brûlé demain matin, ne vous en déplaît. Et Charlot ? Il est toujours sur les écrans. Brûlons les écrans, brûlons les cinémas où il continue à se produire, comme si de rien n'était, comme s'il était toujours en vie. À propos, savez-vous que son cadavre a été volé, peut-être pas en plein jour ? En pleine nuit sans doute ; peu importe. Ce qui compte ce sont les brûlures. A-t-on brûlé son cadavre ? L'a-t-on déterré

pour le brûler ? Je parie que non. Je parie dix mille dollars qu'on l'a déterré dans un autre but, dans un but opposé à celui que je viens de décrire. On l'a déterré pour le mettre sur un piédestal dans un jardin, près d'une fontaine ou à proximité d'un arbre. Peu importe, peu importe. Ce qui m'agace par-dessus tout est ce jardin où Charlot se pavane, si je puis dire. Oui, il se pavane malgré son immobilité foncière. Pourquoi ? Parce qu'il ne peut faire autrement. Ça me rappelle cette infante défunte. La pièce de Ravel, si mes souvenirs sont bons. Ils sont mauvais la plupart du temps. Que voulez-vous ? Avec l'âge on devient sage, comme on dit. Moi, je ne le dis pas. Avec l'âge on devient vieux – c'est ce que je dis, moi. Excepté Charlot qui se pavane toujours quelque part, dans un jardin. »

Et Albert Einstein ? Comme d'habitude, on commence par pointer son index vers le physicien, le prix Nobel et ainsi de suite. Quelqu'un pointe son index et continue ainsi : « Je sais d'où vient ma faiblesse, mes maladies, ma façon de boiter. Pourquoi boité-je ? Parce que mes jambes ne fonctionnent pas à l'intérieur du même temps. Elles appartiennent à des temps différents. Un temps traîne, tandis que l'autre court trop vite. C'est pour ça que je traîne une jambe. Et l'autre ? que fait-elle, mon autre jambe ? Elle essaie de courir, et si je la laissais faire, elle déchirerait mon corps. Mon corps serait déchiqueté, ni plus ni moins. Mais je ne la laisse plus faire : ma volonté est si forte, si fière de ce qu'elle peut faire, que si je la laissais faire – ma volonté, ma volonté cette fois – elle anéantirait l'humanité, en sauvegardant les trésors du passé. Vous comprenez ce que je veux dire ? Ma volonté, si je la laissais faire, pourrait tout anéantir, tous les autres ; à condition de garder les chefs d'œuvres du passé glorieux ; pas ceux du passé honteux, monstrueux. D'ailleurs, dans ce dernier cas, il ne s'agit pas de chefs d'œuvres. Ce sont des erreurs de parcours, rien de plus. J'avance donc clopin-clopant et puis je me mets à courir. Je trébuche, tombe car je n'arrive à soutenir ce rythme endiablé, cette vitesse suggérée par la théorie d'Einstein. C'est une subversion, diversion, un vrai sabotage, quoi. Heureusement que mes pensées se meuvent à la même vitesse. J'aimerais qu'elles aillent encore plus vite, sinon je n'aurai jamais mon prix Nobel. Et je ne vauds rien sans ce prix, rien du tout. D'accord, j'accepte la théorie de la relativité pour permettre à une partie de mes pensées d'accélérer leur allure. Dépêchez-vous, bon sang. C'est ce que je dis constamment à une partie de mes pensées. Et cette partie me permet de dire ce que je suis en train de dire. À propos, mon obsession pour le prix Nobel me vient aussi d'Einstein. Comme si personne d'autre n'avait reçu ce prix. Mon Dieu, mon Dieu. Pourquoi me concentrer sur ce physicien qui a terminé ses jours dans une université américaine, si je ne me trompe ? »

« Les Américains ont tout compris, surtout Paul McCarthy, dit la contessa. Parfois, je le confonds avec Mark Arthur, mais peu importe, peu importe. Je me concentre sur le

communisme, parce que nous devons tous nous concentrer sur cette menace qui risque de nous priver de nos bijoux. Et aussi de nos bijoux, *come to think of it*. Vous savez qu'on m'a volé mes bijoux ? dans un coffre-fort ?

- Je pensais qu'on volait surtout les baisers, dis-je.

- Bijoux, pas baisers. Vous êtes sourd ou quoi ?

- Dans un coffre-fort ? à la banque ?

- Mais oui, la banque a déménagé. Les coffres forts l'ont suivi, cela va sans dire. On ne m'a pas permis d'assister au déménagement. On a dit qu'il avait un avocat qui surveillait la procédure. Maintenant cette banque est au diable vauvert. J'y vais quand-même pour prendre une de mes rivières de diamants qui appartenait à mon arrière-grand-mère. Eh bien, il n'y a rien. J'ouvre mon coffre et je constate avec horreur qu'il est vide.

- Les banques ont peur du vide, dis-je.

- Pas cette banque, visiblement. Tout a disparu, à part quelques cuillères en argent.

- Penseriez-vous que les communistes y soient pour quelque chose ? »

La disparition des bijoux est due, à mon avis, au trou de mémoire où ils sont tombés un jour ou une nuit. Nous oublions souvent que les trous où nous tombons ne sont pas toujours sous nos pieds. La plupart du temps ils sont dans notre tête, et je suis presque sûr que la contessa qui a une peur bleue des vols et peut-être même des viols – sa maison est remplie de ses portraits (je suis belle) – les a cachés quelque part. De toute façon, elle n'y recourait que pour aller à des bals de charité. Et elle ne va plus ni aux bals ni aux bois ni aux abois – puisqu'elle y est. Il est vrai qu'on peut toujours vendre ses bijoux, à condition qu'ils ne soient pas faux ou irrémédiablement abîmés par un chien ou un stockage défectueux. Quant aux communistes, elle m'a dit un jour, en pensant aux communistes français et à leur présence au gouvernement : « Une fois installés, les communistes ne partent jamais. » Je ne suis pas convaincu qu'elle soit au courant de leur départ quasi-définitif. Elle vit en compagnie des spectres, et je ne serais pas étonné si un jour j'apprends qu'elle attribue la disparition de ses bijoux à l'action malveillant de son frère – malgré sa mort survenue il y a une douzaine d'années. Les communistes ou son frère. Ou son cousin dont la fille est censée hériter de toute la fortune ou l'infortune de la contessa. Ou un employé de la banque. Ou un notaire quelconque. Le choix est grand, presque inépuisable.

C'est peut-être le moment de penser (de revenir) à la mythologie humaine. Mais si l'on pense que le temps n'existe pas, il n'y a pas de moments ; il n'y a sans doute pas de mythologies non plus. Même les mythologies de Roland Barthes n'existent pas, de ce point de vue. Qu'est-ce qu'elle me dit, cette mythologie ? (Il faut en profiter tant qu'elle existe.) Il y a

des points de comparaison ou des coïncidences entre les Américains, et plus particulièrement ce fameux McCarthy – Paul ou Pierre ou Joseph, peu importe – et Hitler qui détestait les communistes au point de vouloir les anéantir par l’intermédiaire de son armée. Tout le monde sait qu’il ne savait pas se servir d’un simple couteau de cuisine. Bon, Hitler déteste les Russes ou les communistes : pour lui c’était du pareil au même. Et cette haine, mêlée à sa haine des Juifs, lui fit faire examiner Staline – sur toutes les coutures. Deux de ces coutures étaient les oreilles de Staline. Hitler savait – il pensait qu’il savait – comment sont faites les oreilles juives, et après un examen approfondi des oreilles de *notre* führer, on arrive à la conclusion suivante : « Staline n’est pas juif. Il est géorgien. » Cette conclusion avait l’air de plaire à Hitler, même si personne n’a jamais dit qu’il aimait la cuisine géorgienne. McCarthy et Hitler avaient le même penchant ou la même passion. (La passion selon saint Adolf, comme disaient les Nazis.) Nous l’appelons « communismophobie ». C’est cela la vraie histoire du monde, l’histoire mythologique du monde et peut-être de l’univers.

Passons à présent aux autres parallèles qui nous feront découvrir d’autres parentés – encore plus surprenantes sans aucun doute. Tout le monde sait – tout le monde sait toujours tout, comme nous le savons – qu’Hitler ne s’intéressait pas aux femmes ; à la différence de Mussolini qui, d’après les Soviétiques, était aussi fasciste. J’ai déjà parlé – à plusieurs reprises – de la mauvaise habitude des Soviétiques qui les incitaient à mettre tous les personnages négatifs dans le même bateau. À cause de cette habitude, Hitler devint fasciste, ce qui me permet de l’inclure dans l’histoire que je suis en train de raconter. Et pourtant, à la différence d’Hitler, Mussolini adorait les femmes, comme nous le savons. Il avait une chambre aménagée pour ses rencontres avec les demoiselles, les dames et les comtesses. Et même duchesses – je n’en doute pas un seul instant. Pas de doute cartésien ; pour une fois. Hitler ne couchait même pas avec la femme qu’il épousa tout à la fin de sa vie ; pour ne pas se suicider dans la solitude la plus complète, malgré le suicide en masse de la famille de Goebbels. Tous ces personnages abominables, mon correcteur d’orthographe les connaît. Et si je fais une faute d’orthographe en soulignant leur présence dans mon récit, il la signale, imbécile et salopard. N’oublions pourtant pas que la contessa, ma contessa, dit « salaud ». Verbalement, elle préfère ce terme à celui du « salopard ».

Je me donne la peine d’aller chercher le livre sur Kojève, je ne le trouve pas, je retourne dans mon bureau, je le retrouve, et je constate que je continue à confondre Kojève avec Tchekhov. Les deux personnages sont russes, et Tchekhov garda son passeport jusqu’à sa mort ; ce qui ne fut pas le cas de Kojève. Et ce n’est pas le seul détail qui les sépare : Kojève adorait les femmes et ne ratait jamais une occasion, si minime fût-elle, de faire l’amour avec

elles. Même au Japon, il a une aventure avec une geisha, tandis que Tchekhov dit que si une météorite anéantissait la gent féminine une fois pour toutes, il ne dirait pas « non ». Je ne sais pas si Hitler pensait aux météorites, mais indiscutablement il avait quelque chose en commun avec Tchekhov. Une fois de plus, nous nous trouvons face à face avec la mythologie humaine.

IMMOBILITÉ

Une fois de plus je reviens à l'immobilité (pas à l'immobilier, malgré l'envolée des prix) et je me demande si l'on peut revenir à l'immobilité. D'ailleurs, elle ne revient pas, ne dit pas : « Je suis de retour. » Elle attend quelque chose, ou rien : cela fait partie de sa nature. Et si on lui pose la question, « Qu'attendez-vous, chère Madame ? » elle répond : « Je n'attends rien. » Une vieille dame qui n'a qu'une chaussette. Le goujat lui dit, « Madame, vous n'avez qu'une chaussette.

- Et alors ? dit madame.

- Vous ne pouvez pas vous promener en n'ayant qu'une chaussette sur un de vos pieds.

- Pour... »

C'est cela une vraie immobilité. Vous commencez une histoire qui n'a ni queue ni tête. Elle a peut-être une queue, mais elle n'a certainement pas de tête. Et comment voudriez-vous vivre sans tête ? Vous n'êtes pas un oiseau, que je sache. Votre histoire ne débouche sur rien ; elle débouche sur un de ces riens où vous vous enlisez en pure perte parce que, contrairement à ce que pensent les parcimonieux, on ne peut pas toujours tirer quelque chose de rien. Et l'histoire ne bouge pas, l'histoire que vous racontez ; vous non plus, vous ne bougez pas : la fin d'histoire vous rend curieux, mais vous ne voyez pas cette fin et cela vous rend furieux. La dame dit : « Pour » et ce pour, à la différence des autres pour, de la plupart des autres pour, ne sert à rien – à cause de l'immobilité de la dame. Pourquoi ne bouge-t-elle pas ? Elle est sans doute percluse de rhumatismes. Elle a aussi un défaut de prononciation qui ne lui permet pas d'avancer ; un défaut de prononciation ou un défaut de diction. Elle bégaye et sa vie fait de même, de sorte qu'un jour, un sage dit aux autres : « Cette femme symbolise l'immortalité un peu partout. Par exemple, dans les Soviets des crépuscules, à l'époque de Brejnev, on montrait cette dame et on disait : 'Regardez cette paralysie que l'on appelle couramment stagnation.' » Elle ne sait pas quoi dire après « pour ». Elle veut que les travailleurs travaillent, mais où et comment ? et pourquoi ? Pour le communisme ? Elle sait pourtant que le communisme n'est pas Rome et qu'il ne peut être construit ni en trois jours ni en trois siècles – autrement dit, jamais. Les citoyens soviétiques, tels des clowns professionnels, portent une seule chaussette et cela déchaîne des fous rires des hommes ou des femmes

d'occident. Pourquoi mettrait-il une deuxième chaussette ? Pour aller où ? Vers le communisme ? Il ne connaît pas le chemin du communisme qui n'existe que dans les livres. Il marche sur les livres ; ceux-ci se déchirent et la chanson se termine, comme disent les Russes. La dame prononce « pour » et cela devient pourpre pour devenir quelque chose, pour ne pas rester à l'état d'embryon.

La période de stagnation. Vous alliez dans un magasin et vous voyez une boîte de conserve. Le reste du magasin était vide, comme s'il s'agissait du musée de la boîte ; et cette boîte s'appelait « Une boîte de sardines ». Elle symbolisait les transports publics où les passagers étaient comme des sardines, même s'ils croyaient parfois qu'ils étaient des tranches de saumon. Pendant la même période – une stagnation ne change pas du jour au lendemain – vous ne voyiez que cette boîte de sardines et peu à peu vous vous mettiez à croire qu'il agissait d'une œuvre de Wandy Warhol. Mais vous n'êtes pas immobile, même si tout le reste l'est pour une raison (Brejnev) ou pour une autre. Vous bougez, vous allez d'un autre à un autre (il ne s'agit toujours pas de châteaux, hélas) et vous voyez la même boîte de sardines. Parfois vous ne voyez qu'une sardine toute nue, et vous vous dites que les vendeurs ont perdu la boîte.

Il est vrai que cette sardine aspire à devenir un symbole, malgré son entourage plutôt pitoyable. Cette sardine a des rêves de grandeur, et dans ces rêves elle devient le Dieu Tout-Puissant. Comme d'habitude, on compare cette sardine à un héros de Dostoïevski. À un personnage russe en tout cas. Un de nos porte-parole nous raconte une histoire. Il voyage à travers la Russie pour éclairer les cerveaux dont la lumière ne réussit pas à quitter les bordures ou les bords du crâne. Un de ces cerveaux ténébreux lui dit un jour : « Vous parlez de Dieu avec emportement. Moi, je ne m'emporte pas. Je dis : 'Dieu' et c'est tout. Pourquoi devrais-je m'emporter ? Dieu s'apparente aux yeux – il n'y a pas de quoi se réjouir. On voit une sardine et on se réjouit – n'est-ce pas paradoxal ?

- Vous voyez toujours une sardine, lorsque vous priez ? demande un de nos porte-parole.

- Non, parfois je vois un requin.

- D'après vous, ce requin est-il notre Dieu tout puissant ?

- Je suis athée. D'ailleurs, je ne prie pas. Je vois des sardines, une tranche de saumon, de temps en temps, un saucisson, ce qui n'est pas exclu, malgré la pénurie habituelle. Vous dites – et vous êtes un de nos sages – que ce n'est pas la peine de parler avec un homme qui n'a pas Dieu à sa disposition. Est-ce vrai ?

- Imaginons que nous effectuons un voyage à Toula. Pas loin de chez Tolstoï, *you know*. Eh bien, pendant ce voyage qui n'est pas très long, croyez-moi, je n'arrive pas à placer un mot dans votre monologue intérieur car il ne contient pas Dieu. Par conséquent, vous ne m'intéressez pas. »

*

Kojève pensait que le Japon nous offrait une autre sortie à la crise annoncée par la fin du monde. Les rites, les rites, les rites – c'est à cela qu'il pensait et de cela qu'il s'occupait, pendant que le monde se déchirait en deux, en trois sous pression des guerres, des pénuries et autres malheurs qui courent dans notre société, sans être sollicités ; pas outre mesure, en tout cas. Les Japonais s'inclinent en présence des autres Japonais, et Kojève sort son calepin pour y mettre un plus, le signe que nous connaissons depuis notre enfance : « + ». Ce plus signifie qu'au lieu de devenir des animaux du plus bas degré, nous sommes appelés à rejoindre le sommet de notre héritage ; le théâtre Nô, entre autres. Un spectre féminin dit à un homme, à un paysan : « J'aimais quelqu'un dans ce monde où tu marches négligemment, en détruisant quelques brins, quelques herbes et quelques fourmis que tu ne vois même pas. Ce monde ne t'appartient pas, tu sais. Il appartient aux spectres dont je fais partie. Notre parti domine le monde et nous nous embrassons où nous le voulons pendant que vous faites des bêtises, vous autres, les humains. Vous êtes bêtes, beaucoup plus bêtes que les bêtes qui ne sont pas bêtes du tout, contrairement à ce que vous croyez. Je m'entends bien avec elles. Récemment je suis tombée amoureuse d'une vache, ne t'en déplaie. Une très belle vache dont l'allure ferait rougir n'importe quel guerrier de votre race, n'importe quel comte, prince, princesse et duc. Vous ne savez rien des ducs. C'est pour cela que vous appelez 'Monsieur le duc' celui qui n'est même pas un baron de bas étage. Vous ne connaissez pas les étages. Vous ne mesurez ni leur hauteur ni leur profondeur. À quoi bon tomber amoureux de vous ? Dans le passé, dans le passé, quand j'étais encore une femme ou un homme. Je ne sais plus ce que j'étais, mais cela n'a aucune importance. À présent je suis amoureuse ou amoureux d'une vache et cela me suffit amplement. »

« C'est à la suite d'un récent voyage au Japon (1959) que j'ai radicalement changé sur ce point. J'ai pu y observer une autre fin du monde, de l'histoire. Non, ce n'est pas cela que je voulais dire, écrire, confirmer, confiner. Ceux qui lisent mes textes au début du XXIIe siècle savent que le mot 'confinement' veut dire dans le contexte du Covid que Hegel n'a pas su prévoir. Il pensait naïvement à une vulgaire grippe ou une typhoïde, ou une scène déchirante dans les toilettes d'où nous parviennent une série de cris, la musique sérielle de la mort. Hegel

pensait aussi à la révolution. Il ne pensait qu'à ça, pour tout vous dire ; moi aussi, je ne pense qu'à ça ; et à Staline, de temps à autre. »

Comment ne pas penser à Staline, ne serait-ce que de temps en temps ? Aragon écrit un poème où il dit textuellement et spirituellement :

Staline, c'est l'index qui nous montre le chemin.
 Son pied nous donne des coups si nous ne le suivons pas.
 Son œil nous fait voir des Paradis sans bornes.
 Ne me méprenez pas sur ce que je viens de dire,
 Sur les bornes dont je parle avec admiration.
 Il y a des bornes et nous y sommes confinés,
 Comme si le Covid sévissait déjà sur terre.
 Il y sévit, il y sévit, il y a toujours sévi,
 Comme les capitalistes, comme les bourgeois,
 Comme Satan, comme tous ces Satan.
 Mais nous utilisons les vaccins en les faisant gicler,
 En les injectant sur leurs pantalons et dans leurs narines.
 Leurs yeux sont pleins de nos vaccins, de sorte que
 Ce qu'ils voient se borne aux vaccins. Tandis que,
 Tandis que, nous autres, communistes et trotskistes,
 Nous marchons, tantôt avec les staliniens, tantôt avec les trotskistes.
 Nous louchons, nous louchons, nous louchons, nous louchons.
 Pourquoi ? Les cellules où nous sommes sont bouclées,
 Mais les nombres qui s'y trouvent sont innombrables.
 Qui a dit ça ? Répondez-moi, je vous prie. Trotski ? Non.
 Lénine ? Non. Vous ne connaissez ni personne ni rien, ma parole.
 Staline ? Non. Hegel ? Non. Spinoza, Spinoza, Spinoza.
 C'est lui qui a dit ça. Qu'en dites-vous, chers camarades ?

NOTRE DERNIERE CONVERSATION

J'annule votre invitation. Au restaurant je serais sans défense.

Il faut que vous mangiez convenablement, de temps à autre. Au lieu de grignoter n'importe quoi.

Je grignote du pain. C'est défendu ?

Pourquoi seriez-vous sans défense, dans un restaurant ?

Parce que je ne saurais me défendre.

Vous vous défendez maintenant, au téléphone ?

À peu près correctement.

Même au restaurant personne ne vous empêchera de m'appeler salaud.

Je n'aime pas murmurer. C'est une piètre défense, le murmure. Vous savez que je n'ai plus de machine à laver.

Cassée, une fois de plus ?

Pourquoi une fois de plus ? Tout casse, vous savez.

Vous achetez des machines d'occasion. Et ces occasions ne sont pas toujours très bonnes.

Taisez-vous, je n'ai pas d'argent. Je fais ce que je peux. Alors, on me dit : 'Allez à la laverie automatique, comme tout le monde.' C'est quoi, une laverie ?

Une blanchisserie, si vous préférez.

Je ne suis pas une bonniche pour préférer ce genre de choses. J'imagine que c'est un endroit où tout le monde lave son linge sale en public. D'accord, on amène son linge dans cet endroit maudit. Et puis quoi ? On fait quoi pour entrer ? On trimbale des trucs chargés d'eau ? Je ne suis pas une boniche. Ça pèse deux fois, trois fois plus.

*

Bref, je me pose la question : Kojève éprouvait-il un plaisir fou (encore plus fou) en écrasant un maître ou en sauvant un esclave de son esclavage, de ses chaînes ? La question se pose autrement. Kojève voulait-il tabasser tout le monde, à l'instar de Staline ? Vous avez devant vous un maître et un esclave. Vous élevez le premier pour écraser le dernier. Devenu maître, pourtant, l'esclave ne tardera pas à écraser d'autres esclaves ; par le truchement de Hegel. Cela me rappelle un récit de Tchekhov où tout le monde tabasse tout le monde : les esclaves tabassent les maîtres, les ex-maîtres tabassent les ex-esclaves, les princes tabassent les barons et vice-versa.

Je rentre du Japon où j'ai passé presque trois semaines – à cause du Covid 666. D'abord on m'enferme dans un appartement à l'intérieur duquel on me filme. Pas jour et nuit, peut-être pas. On me filme quand-même. Avant l'apparition de la caméra – à l'autre bout de mon Smartphone – je vois une sorte d'annonce : « Dans quelques instants vous serez filmé. » « Pour la postérité ? Pour la postérité ? » je vocifère. On ne me répond pas. On ne se donne même pas la peine de me dire : « On vous filme pour le temps présent. » Je suis présent

devant leur caméra ; j'aimerais être absent, pour une fois. Leur caméra ne vaut rien et par conséquent cet héritage éphémère disparaîtra très vite dans des archives poussiéreuses. Mais les sages, les très sages, veulent justement disparaître à tout jamais quelque part dans le cosmos. Et ils ne savent même pas dans quelle partie ils veulent disparaître car ils ne veulent rien de tel. Et si on leur propose une demeure dans un autre cosmos – pour l'éternité, paraît-il – ils disent : « Mettez-moi où vous voulez. Je ne m'appartiens plus. » Les photos que l'on a pris au cours de mon séjour dans ce studio de confinement ne m'appartiennent pas non plus. « Non plus » est un hymne à ma vie, ou plutôt son symbole.

« Comment allez-vous aujourd'hui ? Avez-vous bien dormi ? Avez-vous eu quelques cauchemars ? Quel genre de cauchemars avez-vous eu ? Avez-vous vu le coronavirus ? L'avez-vous vu de face ou de profil ? L'avez-vous vu à l'intérieur de votre corps ? Se sentait-il à l'aise dans votre for intérieur ? Vous a-t-il dit quelque chose ? Comment l'a-t-il dit ? Sur un ton menaçant ? Était-il armé ? Quel genre d'arme portait-il ? Vous a-t-il proposé une trêve ? L'a-t-il appelée Trêve de Dieu ou Trêve des confiseurs ? Vous a-t-il provoqué en duel ? Quel vaccin avez-vous utilisé pour le combattre efficacement ? Votre cœur a-t-il flanché brusquement ? À quel moment précisément ? Vous êtes-vous cru à l'article de la mort ? À un moment donné ? À quel moment ? À quel article ? »

Il faut comprendre – et Leibniz l'a compris parfaitement – que nous avons le monde entier à notre disposition. Mais il n'y a qu'une zone restreinte que nous voyons clairement. Par exemple, cette tache-ci ou cette tache-là. Cette tache est peut-être insignifiante ; je pourrais même dire qu'elle est *sans doute* insignifiante, sans aucun doute cartésien. Cette tache. Ce que nous voyons, étudions, mettons en valeur et faisons de notre mieux pour inscrire *définitivement* dans notre vie, voire notre éternité. Pour moi, cette tache inclut Staline et le Japon, si étrange que cela paraisse. Que cela paraisse ou non, cela existe quelque part et à présent – dans cette partie de mon éternité – elle est juste devant mes yeux.

À mon arrivée à Tokyo, je suis resté plus de deux heures à l'aéroport de Narita. On vous pose d'innombrables questions, même si l'on sait pertinemment que vous n'êtes atteint ni du Sida ni de Mida ni de Midras ; sans parler de Miko. Vous répondez « non » plutôt automatiquement, si bien qu'au moment où l'on vous pose la question cruciale : « Représentez-vous un danger mortel pour la population du Japon ? » vous répondez « oui » pour ne pas répéter le même mot tout le temps. Vous le faites presque machinalement, à l'instar des Russes et des Français qui disent : « oui » et ensuite, pour ne pas répéter le mot « oui », ils disent « je suis tout à fait d'accord avec vous ». J'en ai déjà parlé, j'ai disséqué ce

problème ailleurs, mais je suis sûr que je l'ai fait autrement, en ayant recours à d'autres styles et syllabes, à d'autres philosophes, à d'autres cosmogonies.

Eh bien, on me laisse partir – pas très loin, il est vrai, car je demeure obstinément dans l'enceinte de l'aérogare, dans son essence, comme aurait dit Leibniz. Je me mets à parler de la manière dont on extrait les données de votre conscience et aussi de votre corps à l'aéroport de Tokyo. Pour une fois, on laisse mes narines tranquilles. En revanche, on me tend une éprouvette – pour mettre à l'épreuve ma patience, une fois de plus – et j'imagine un banquet au Kremlin, une table recouverte de mets exquis parmi lesquels on reconnaît tous les caviars possibles et imaginables et aussi un tas d'esturgeons et de belugas. En Russie, les snobs veulent passer pour les connaisseurs de la culture française et de la pop américaine. Les individus qui vous déplaisent pour une raison ou pour une autre, vous les appelez simplement : « Beluga. » Et quand on vous demande de décortiquer cette énigme ou cette devinette, vous répondez : « En France, on vous appelle 'gaga' si vous débloquez trop souvent et mal à propos. » Et si votre interlocuteur avoue qu'il connaît Lady Gaga et personne d'autre, rien d'autre, vous répondez : « Cette Lady est férue de culture française. »

J'entendais donc une sonnerie qui sortait de mon Smartphone et une inscription attirait mon attention aiguisée par les mesures de précaution. Plutôt démesurées, a-t-on envie d'ajouter. Je n'ai pas cette envie car, d'après mon expérience, les mesures de précaution ne sont jamais démesurées, étant donné la méchanceté des hommes, des femmes et des enfants. Démesurée, c'est le cas de le dire. On ne le dit pas. D'une manière générale, on ne dit rien qui vaille, même si c'est Kojève que l'on écoute. D'ailleurs, il a fini par se réfugier (ou se barricader) dans un mutisme ; assez éloquent, il faut le reconnaître.

J'entends la sonnerie et je me mets en face de mon Smartphone. Une partie de mon corps s'inscrit dans une sorte d'ovale ; il s'agit de mon visage que l'on immortalise pour trois semaines. La durée de mon séjour dans le pays du soleil levant (et couchant). Le regard nébuleux, corrigé par leur appareil. Je ne me reconnais pas, comme Rimbaud. Je suis un autre ou plutôt une autre, une femme, un spectre qu'un voyageur solitaire voit dans la nuit sur une plaine ou dans les parages d'une forêt. Il se dit que c'est une de ses vies antérieures qui lui rend une visite inopinée, et puis elle l'appelle, cette vie ou cette femme. Et il se rend compte, lentement mais sûrement, que c'est sa vie actuelle prise sous un autre angle, par une autre caméra. Et cette vie lui parle de sa vie qu'il connaît et reconnaît à peine. Elle lui parle de sa beauté évanescence et fascinante qui séduisait tout un chacun pendant ses promenades (les promenades de sa vie) dans les parcs, autour des arbres que les Japonais touchent souvent au cours de leurs promenades. C'est aussi un des rites qui a séduit Kojève. Il disait qu'en

touchant un arbre, il devenait sa seconde nature ou son premier dieu. Et personne ne savait ce qu'il voulait dire par les mots « premier dieu ». C'étaient des mots qui tombaient dans les oreilles des sourds et les sourds se mettaient à entendre des sons produits par des spectres. Et les spectres ont la mauvaise habitude de dire des bêtises car ils croient à ce qu'ils disent ; dur comme fer. Ils ne doutent ni comme Descartes ni comme le premier imbécile venu dont le cerveau est encore plus petit qu'un petit pois.

Ce spectre me parle en disant : « J'étais une femme assez belle, à en juger par les regards que l'on jetait dans ma direction. Je me promenais le long des sentiers de notre parc et les hommes aussi bien que les femmes jetaient des regards qui atteignaient et parfois perçaient mon corps, mes jambes surtout. J'étais déjà légère en ces jours-là, comme si je me préparais pour des vols à venir. À voler plutôt. Mais je descends parfois, j'atterris pour raconter mon histoire à ceux qui ne savent pas voler et dont l'ignorance des cieux et même des nuages choque tous les spectres sans exception ; surtout les femmes, vous savez. Que savez-vous des spectres volages ? Rien du tout. Vous ne voyez même pas leurs nombreuses blessures. Tant d'épées ont percé leur peau. Et pourtant ils sont aussi beaux qu'une goutte de rosée qui croît sur une feuille dans une matinée bénigne. Je vais vous raconter mon histoire pour que vous commenciez à croire à l'existence des spectres sans lesquels vous n'existeriez ni sur la terre ni dans vos tombes. J'ai été blessée par un mort que j'aimais comme moi-même. Il était mon autre moi, et c'est pour cela je disais « moi, moi, moi, moi, moi, moi, moi » à longueur de journée et même dans mon sommeil que j'appelais 'somoï'. Que pouvais-je faire d'autre ? La vie n'est qu'un songe : chaque Calderon le sait mieux que Shakespeare. C'est ainsi que disent les Russes, et parfois les Russes disent la vérité, rien que la vérité. Ils frappent leur poitrine et disent : « C'est vrai, je jure que c'est vrai. » Puis ils se déshabillent et frappent leurs cuisses et se mettent à danser accompagnés de croyances insondables.

Moi, je prends un éventail et je le pose sur ma poitrine. Et je fais en sorte qu'il ne tombe pas, quelle que soit la pirouette que j'exécute. Je fais un cabriolet, un duolet, un quadriolet et même un sextuolet durant lequel l'éventail s'envole l'espace d'un instant (vers l'espace) et se pose lentement, sereinement sur ma poitrine. Mon éventail doit aimer ma poitrine. Il n'est pas seul, d'ailleurs. De temps en temps, trois éventails reposent sur ma poitrine et aussi sur mes cuisses. J'ai l'impression que les éventails recouvrent tout mon corps. Mieux encore, mon corps n'est qu'un éventail et je l'utilise pour me procurer de la fraîcheur au cours d'une nuit d'été où les acteurs de Shakespeare jouent leurs comédies pour des spectateurs champêtres. L'homme accepte les mensonges ; des spectres de Marx, entre autres. « Cet homme est le citoyen de l'État parfait, qui est pleinement et définitivement satisfait par cet État. Cet état lui

montre son spectre qui vole au-dessus des têtes et des églises. Il atteint même les sommets du cosmos. On le filme, on lui montre son image qui s’amuse partout et mange à sa faim. Et il dispose de tous les gadgets possibles et imaginables, parce qu’il est leur tsar. C’est une des variétés de l’immobilité : vous êtes assis devant une caméra qui vous filme et montre votre visage immobile ; votre vie immobile. Vous n’osez même pas bâiller : cela détruirait l’immobilité requise par les règles de la bienséance. Rien ne peut détruire cette bienséance, cette *correctness*, pourvu qu’une caméra vous montre votre spectre, votre soi-disant Rimbaud. Il n’y a plus d’Histoire, l’avenir y est un passé qui a déjà été ; la vie y est donc purement biologique. » Vous étiez César et le Rubicon. À présent vous nagez dans le Rubicon et vous criez : « Brutus. Et tu, Brute, *alors padi jé* César. » Toutes les langues vous assassinent ; tous les Brutus se chargent du coup de grâce.

J’aimerais parler de l’immobilité, de ses différentes versions qui nous assurent une vie confortable, quoique sans intérêt. Quelle excitation peut-on éprouver en regardant son image que l’on vous livre gratuitement, tous les jours ? Cette image est presque immobile ; en tout cas, on vous demande de ne pas bouger, sinon un représentant de la police vous rendra une visite inopinée. On vous dira que vous brouillez les traits de votre visage pour estomper votre identité foncière. Je suis là et ailleurs, et on veut que vous soyez là, conforme à l’image qui figure sur votre passeport. Un employé regarde votre passeport, compare les images et finit par bouger le passeport pour s’assurer une fois pour toutes qu’il s’agit de la même personne, vous en occurrence. « Est-ce lui ou pas ? » se demande-t-il, en bougeant dans tous les sens. (Pour une raison inconnue, il croit sincèrement que tout doit bouger dans le monde dont il fait partie ; pour le moment, dans cette situation précise.) Par conséquent, l’immobilité qui nous préoccupe n’est pas tout à fait immobile, et je ferais mieux de me rabattre sur les clichés marxistes-léninistes où l’on trouve une société parfaite, où les citoyens sont sages comme les images qui représentent cette société.

Vous regardez dans un objectif qui observe et même scrute votre visage. On vous apporte une barquette de sushis (pas de soucis, cher correcteur d’orthographe) et vous mangez à votre faim. Par prudence, vous diminuez la quantité de votre faim aux heures des repas pour ne pas vous révolter contre le régime carcéral qu’on vous inflige. En Union Soviétique on vous disait que le monde extérieur, alias capitaliste, était rempli de virus. Et au moment où les saucissons disparaissaient incurablement des rayons, des magasins et même des estomacs, on vous disait que les saucissons étaient porteurs de virus. Et à longueur de journée, vous contempniez un visage souriant qui vous communiquait sa joie dans les rues – pas seulement au cours des parades sur la place Rouge.

NOTRE DERNIERE CONVERSATION

À cause de vous j'ai failli repartir en Union Soviétique.

Comment ça ?

Un jour, vous avez dit à propos de Christosa Tchoudinska : « C'est la plus belle femme d'Europe. » Immédiatement, je me suis dit : « Si c'est la plus belle femme d'Europe, il faut quitter cette Europe sur le champ. »

Pourquoi ?

Parce qu'en Russie...

On vous aurait envoyé au Goulag.

Je serais devenu professeur au conservatoire de Moscou.

Après votre défection ? Vingt ans de Goulag.

Sept ans, d'après les annales du KGB.

Vous y seriez mort au bout de trois mois.

Pourquoi avez-vous dit ça ? au sujet de Christosa ?

Quoi ?

La plus belle femme d'Europe.

Et alors ?

Je n'ai jamais entendu cette expression, nulle part. Elle n'est pas dans les dictionnaires non plus.

Je l'ai inventée, alors. D'après vous, je suis incapable d'inventer quoi que ce soit. Eh bien, vous avez tort.

*

Passons aux choses sérieuses ; parlons sérieusement de la mythologie humaine dont les dirigeants soviétiques nous protégeaient avec obstination et détermination. Prenons le Japon – pour ne pas dévier trop du sujet que j'ai entamé il y a quelque temps. Vous attendez la fin de la quarantaine, on teste l'état de votre corps et celui de votre esprit, vous sortez dans la rue, vous allez dans un magasin et faites la queue pour acheter soit des sushis, soit des sashimis. Vous vous apprêtez à régler vos achats et puis un bruit vous entre dans les oreilles et dans la psyché. Vous vous retournez dans l'espoir de localiser la source de ce bruit et vous voyez une femme qui écarquille les yeux et pointe le doigt vers sa poitrine, comme pour attirer votre attention sur la beauté de ses seins défraîchis. Elle se plante devant la caissière, vous êtes mis de côté, et une fois de plus vous vous souvenez de la mythologie humaine.

Revenons aux rites. Je prends un train pour aller à la ville où mon récital doit avoir lieu, malgré la présence universelle du Covid. Il y a deux poussettes dans la voiture où vous attendez le départ du train. Le départ traîne et on ne vous dit rien au sujet de ce traînage. Les deux bébés auxquels je viens de faire allusion se mettent à pleurer tout doucement. Leurs mères ne pleurent pas encore, mais elles sont au bord des larmes, à en juger par la couleur de leurs yeux. Il y a des jeunes dans la voiture ; ils ne bougent pas, contrairement aux prescriptions de l'étiquette que l'on observait même en Union Soviétique. Tous les jeunes se levaient lorsqu'une vieille femme montait (tant bien que mal) dans un bus. J'exagère sans doute, mais la mythologie exagère tout le temps, et il faut suivre le mouvement, sinon on sera dépassé par les événements. Par parenthèses, le train a eu deux heures de retard.

IMMOBILITÉ (II)

Ni les yeux écarquillés ni les seins de la femme japonaise ne me quittent: mythologie humaine oblige. Je les vois surtout quand la contessa apparaît dans un de mes champs (visuel, auditif).

On nous dit que tout est lié dans le monde parce qu'il s'agit d'un réseau de monades ; ou de mondes, tout simplement. Les impolitesse de la contessa – appelons ce phénomène comme ça pour éviter les injures – ont beaucoup en commun avec les jeunes Japonais qui restent assis dans un train où les bébés pleurent et les femmes sont au bord des larmes. Un jour nous nous sommes trouvés dans une cantine (en Autriche) où les artistes connus et méconnus partageaient un repas plutôt minable. Cela se passait dans le cadre d'un festival dominé par un château où la contessa et moi prenaient nos repas ; la plupart du temps. Ou tout le temps, pourrais-je dire. Mais un jour (et je suis en train de décrire ce jour-là) j'ai décidé de rejoindre les autres artistes parmi lesquels il y avait quelques russes ; l'assistant de David Oïstrakh, entre autres. Il avait soixante-seize ans à l'époque, et je n'avais même pas besoin de me dire qu'il avait vu beaucoup de choses au cours de sa vie soviétique. Il n'avait peut-être pas rencontré Staline, mais c'était tout comme. Tout le monde (en URSS) avait l'impression de rencontrer Staline tous les jours et surtout toutes les nuits pendant lesquelles, assis sur des valises, on attendait les agents et officiers du KGB. (Certains des futurs prisonniers osaient se coucher sur ces valises. Quel manque de respect pour le petit père de tous les peuples sans exceptions.) Au beau milieu du repas qui n'était pas beau du tout, la contessa a dit : « C'est ce qu'on mangeait dans les camps du Goulag, j'imagine. » Le vieux violoniste lui a dit calmement : « Que savez-vous du Goulag ? »

Je raconte cette histoire à une cousine de la contessa et cette cousine me répond sans sourciller : « Mais que sait-elle du Goulag ? » Comme si l'on pouvait dire une chose pareille en connaissant le Goulag. Parlons donc de cette cousine qui partage avec la contessa non seulement les gènes mais aussi la mythologie humaine. Kojève parlait sans arrêt de la fin de notre histoire, de l'histoire de la race humaine. À ma connaissance, il n'a jamais parlé de la fin de la mythologie humaine. Pour parler de ladite cousine, je n'ai qu'à revenir trois heures en arrière. Tout bêtement, je lui passe un coup de fil pour faire écho à son message que j'avais trouvé la veille sur mon répondeur ; hier, autrement dit. J'attendais la visite d'un ami qui prend soin de mes ordinateurs et autres appareils de ce genre. La cousine ne s'occupe que de ses monologues intérieurs qu'elle extériorise au téléphone et ailleurs. Elle me parle de la contessa sans écouter mes réponses. Et ma réponse est toujours : « Elle est folle à lier et on la liera un de ces jours. » Mon ami arrive et par politesse (ou par bêtise, par la même bêtise) je lui passe le récepteur. La cousine ne s'occupe que d'elle-même, quelles que soient les circonstances. Et pourtant, de temps à autre on doit s'occuper des autres, noblesse oblige. En tous cas, on ne parle pas de ses bobos à quelqu'un qui est censé réparer un ordinateur et n'a pas tout le temps du monde à sa disposition. J'entends les réponses de mon ami : « Non, il ne faut pas manger cette herbe. Le foie régit les organes d'une autre manière. Je t'apporterai un livre où on explique le fonctionnement du foie par le menu. » Sans doute lui demande-t-elle de lui exposer le contenu de ce livre par téléphone, séance tenante ; sans tenir compte ni de ses engagements ni de ma présence qui s'impatiente de plus en plus.

Je lui ai passé le téléphone. Je l'ai fait par politesse, et je ne regrette rien, d'autant que l'obstination de la cousine m'a fait démarrer ce nouveau chapitre sans me poser trop de questions. D'habitude les écrivains cherchent des liens, des narrations, des occasions qui leur permettent de s'exprimer avec une éloquence sans bornes. Ils agencent ceci avec cela et puis ceci tombe à l'eau ; et le créateur de cela aussi. Moi aussi, je cherche des liens entre les monstres ; et aussi entre les prédicats et le sujet car chaque prédicat est contenu dans le sujet. Le Rubicon est contenu dans la figure de César et ce dernier n'a pas su se défaire de ce prédicat. Et le prédicat de la contessa ? Les vacheries, pour utiliser un terme qu'elle affectionne. Elle traîne ses gènes, ses prédicats, partout et depuis toujours, depuis le Rubicon de César et les victoires d'Alexandre. Elle me dit : « Je vous ai ramassé sur un trottoir. » Et quand je lui pose une question légitime : « Me comparez-vous à un chat de gouttière ? » elle répond que j'étais un pauvre jeté au milieu de l'Occident qui me rejetait, craignant que je ne sois un agent du KGB, et dont l'argent, l'opulence, le bien-être m'échappaient car on me

prenait pour un agent soviétique. C'est un cercle vicieux, et je suis rarement tombé sur des cercles vertueux.

César revient au Rubicon ; moi, je reviens à César, à la contessa, à ses innombrables connaissances : amis, frères, cousins, élèves. J'aimerais être une vache qui rit, mais je ris comme un humain que l'on insulte ; et mon rit est amer. Je crois qu'il y a un film qui porte le titre : *Le riz amer*. Et cette majestueuse actrice italienne est toujours sous mes yeux, au-dessous de ma conscience. Je ne sais pas si c'est Deleuze qui parle d'un troupeau de vaches, à l'occasion d'une de ses conférences. (Après avoir parlé des essences, de leurs prédicats et de leurs créateurs.) Ce troupeau passe paisiblement et broute, de temps à autre. Est-ce cela l'ultime harmonie dont Kojève nous rebat les oreilles et les autres organes de notre corps ? Je ne crois pas que je regarderais les trains, à cette occasion, dans ces circonstances. Je regarderais plutôt les nuages qui rient parfois, si étrange que ça paraisse. La nature sait tout faire, sans que l'on participe à ses tours de passe-passe.

Je ne crois pas que la contessa prétende à l'infailibilité, mais elle se conduit de façon qui dit à tous les autres : « Je suis infailible. Et si vous ne partagez pas mon point de vue, allez au Diable ou mettez-vous sur le trottoir où j'ai ramassé Monsieur Valéry Aleff. Mais ne comptez surtout pas sur moi pour vous ramasser. Vous crèverez sur ledit trottoir sans que je lève mon petit doigt. J'en ai besoin pour jouer les *Impromptus* de Schubert. » Prétendre ou pas prétendre. Ces monologues quasi-hamletiens n'ont pas cours dans la vie de la contessa : elle marche droit au but, quel que soit ce but. Elle a besoin de dix mille euros. Elle téléphone à une cousine et dit : « Tu m'organises dix concerts au Chili. Je loge à l'ambassade. Quant à la nourriture, je compte sur les employés de l'ambassade qui doivent savoir de quel bois se chauffe la cuisine française. » (La contessa n'aura jamais recours à cette expression rocambolesque : sa droiture ne le permettrait pas.) Il est intéressant de scruter les gens qui ne se posent pas de questions parce que, pour eux, tous les problèmes sont résolus avant qu'ils ne se posent. Ils décrochent leur téléphone, parlent à un cousin ou à un ami d'enfance (ou de jeunesse, ou de vieillesse) et disent : « J'ai besoin de dix concerts » ou « J'ai besoin de dix millions de roubles. Mais, je vous prie, changez-les en dollars. Je n'ai pas le temps de m'en occuper. D'ailleurs, les transactions de ce genre ne sont pas mon fort. Je joue du Schubert ce soir. » La contessa ne prétend pas à l'infailibilité : elle est infailible, un point c'est tout. Il n'y a qu'un point, et ce point lui permettra de vivre jusqu'à cent ans, au minimum.

Pourtant elle se rend compte de ses misères, mais cela ne la préoccupe pas outre mesure : c'est la faute des autres. Et les autres souffriront, tôt ou tard, tandis qu'elle sera délivrée de tous ses maux. Elle sera récompensée démesurément, comme Job. Je peux les

donner tout de suite, ces règles. Il faut être persuadé que les idées grouillant dans la tête sont claires, distinctes et compréhensibles. On voit une idée et on ne se demande même pas s'il s'agit d'une idée ou d'une berlue. On n'est pas toujours en proie au doute cartésien. Et il y a des gens qui ne doutent jamais de rien, parce que Dieu n'est pas un grand trompeur.

Vous voyez une idée et vous ne vous demandez même pas si vous pouvez actionner cette idée, la convertir en quelque chose de tangible et de valable. Vous touchez cette idée ; en tout cas, vous vous dites que vous l'avez touchée, que vous avez touché quelque chose. Les actions passent avant tout, même Hegel le savait, malgré son attachement à l'esprit universel, à la fin de toutes les idées, de tous les cosmos. Si vous n'agissez pas, vous n'existez pas, et les esclaves se mettent au travail. Ils touchent leurs maîtres avant que leurs maîtres ne les touchent. Il y a des attouchements partout, et Kojève appelle cette touche « action » ou « libération ».

Notre monde n'est pas fou, contrairement à ce que l'on dit assez souvent, sans réfléchir : sur un coup de tête, comme on dit. Il est déréglé tout simplement ; tout *simpleton*. C'est un dérèglement de compte. De quel compte ? On n'en sait rien, mais on dérègle tout et partout, souvent inconsciemment. On fonce, on fonce, et si l'on vous disait : « Que faites-vous », vous répondriez : « Que voulez-vous : ça fonce. » Les animaux ne foncent pas ; ils agissent sans l'appui de slogans, sans arrière-pensées. Nos pensées sont en arrière (et arriérées), devant, autour ; ou plutôt nos désirs, notre rapacité. Les animaux agissent sans penser aux esclaves et à leurs maîtres. Ils sont les maîtres : on n'a qu'à les regarder pendant une minute ou deux ; sans préjugés, sans complexe de supériorité.

Je dis souvent aux gens qui me questionnent au sujet de mes interprétations pianistiques : « *Let it happen* ». Lorsque vous vous mettez à exprimer quelque chose, cette chose disparaît au milieu de vos efforts stériles et ridicules. Mais si vous laissez les choses se faire, comme si elles étaient indépendantes (et elles le sont), vous voyez le monde surgir ou plutôt remonter à la surface. Autrement dit, il se comporte comme un grand être, vacciné et suffisamment mûr. Au lieu de supprimer, transformer, lutter et travailler, vous posez les mains sur un clavier – il vaut mieux que ce soit le clavier d'un piano – et Beethoven *happens* ; ou remonte à la surface, si vous préférez. À la surface de la terre ou du ciel.

Mais rien ne surgit, d'après certains philosophes ; et aussi d'après un des sens communs. Tout est là et vous dirigez votre regard tantôt vers ce point-ci, tantôt vers une tache. Un de nos amis commun – je pense en ce moment à la contessa, à l'un de nos amis communs – me dit un jour : « Ses chiens font pipi partout, et elle ne se donne pas la peine de le supprimer d'une manière ou d'une autre. De lutter contre lui, de travailler pour que sa maison

soit propre et acceptable, ce qui n'est pas facile, vu son humidité, son humilité foncière. Elle est tachiste, en quelque sorte. » D'ailleurs, en français, vous pouvez effectuer une liaison entre une tache et la tâche de celui ou celle à qui incombe de l'effacer de la surface de la terre et de la partie du cosmos où elle s'incruste. Je suis sûr qu'avec un peu d'application on pourrait trouver de semblables liaisons dans d'autres langues. Après tout, les langues ne servent qu'à cela : liaisons, liaisons, liaisons. Et ces liaisons sont souvent dangereuses ; comme toutes les liaisons, pour être franc. Il vaut mieux rester seul dans son coin ; pourvu que ce coin soit pourvu de bonne chair.

Lions d'abord une scène japonaise à une autre. J'ai déjà décrit l'écarquille des yeux qu'une vieille bique m'avait offert dans un supermarché de Tokyo. Un autre exemple vient d'un ascenseur que je m'apprêtais à prendre dans un hôtel cinq ou six étoiles – à Osaka, si je ne me goure. (Et si je me goure, tant pis pour l'étoile.) Un vieil homme entre dans cet ascenseur et me barre le chemin, pour une raison inconnue, selon mon jugement imparfait, caduc et occidental. Je lui adresse une question de mes yeux et de tous mes cerveaux, et il y répond ainsi : « Corona. » Ce n'était pas la peine de le mettre au défi de me répondre correctement ; ou passablement. Je lui donc répond ainsi : « Couronne ? couronne ? (Corona est une couronne en russe.) *Crown ? crown ?* (Je l'adresse en anglais, cela va de soi ; ou de moi.) Qui êtes-vous ? Seriez-vous un roi, un empereur ? *The Emperor ?* Montrez-moi, s'il vous plaît, votre couronne. J'en suis féru, vous savez. J'en ai une dizaine à la maison. » Il n'avait que le coronavirus ; dans la tête et peut-être ailleurs.

NOTRE DERNIERE CONVERSATION

Combien d'argent avez-vous ?

Ça ne vous regarde pas.

Je me demande ce qui me regarde. Le ciel ne me regarde pas, la terre non plus. Peut-être mille euros.

C'est deux mille euros.

Le salaud vous a donné deux mille euros ?

Oui, parce que j'ai acheté une cuisine pour pouvoir louer un studio.

C'est comment, cette cuisine ?

Splendide. Je l'ai achetée en solde. Elle est trois fois moins chère qu'une cuisine de cette taille. Dommage que je ne l'aie pas achetée pour moi-même. Elle est deux fois plus belle que ma cuisine. Pourquoi dépenser l'argent pour rien ?

Il vous a donné deux mille euros ?

Oui. Et puis, le mois suivant, il ne m'en donne que cent, au lieu de deux cents cinquante. Il déduit, vous savez. Il sait compter jusqu'à dix. À propos, mon système d'alarme ne marche pas.

Comment ça ?

Ils ont tout fait apparemment. Mais il y a toujours quelque chose qui cloche. Cette fois, ce ne sont pas des cloches qui clochent, si vous voyez ce que je veux dire.

Pas vraiment.

Les cloches sonnent, mais ça ne sert à rien.

Les cloches sonnent toujours pour nous.

Imbécile. Vous ne comprenez donc rien ? Les cloches sonnent...

C'est à moi que vous sonnez les cloches.

Trop facile, imbécile. Les cloches sonnent et les voisins sont ameutés. Mais la police n'en sait rien. Vous pigez ?

Non, je ne pige pas.

Ce salaud-là n'a pas relié l'alarme à la police. Donc, ça sonne, ça sonne, mais personne n'est au courant. Personne ne vient à mon secours.

Vous voulez-dire, la police ?

Mes voisins n'ont que des bâtons. Comment pourraient-ils repousser les bandits ? Ça coûte quatre-cent euros. Je lui pose la question, et il me dit : « Je n'en sais rien, mais j'imagine que ça vous coûtera quatre cents euros. » Vous vous imaginez ? Et vous pensez que ce salaud-là payera ?

Quel salaud ? Là ou ci ?

Le salaud tout court.

NOTRE DERNIERE CONVERSATION

Combien d'argent vous donne-t-on ?

Il y aussi le système d'alarme. Le mois dernier, ou avant-dernier, un technicien est venu pour installer ce système.

Vous l'avez depuis toujours.

Depuis jamais. Il y avait un système, mais pas d'alarme, pas d'alarme. Ça sonnait par ici, autour de la maison. Les voisins l'entendaient. Ça ne rime à rien, les voisins. Ils ne lèveront aucun doigt pour m'aider, aucun. Comme s'ils n'avaient pas de doigts. Je me demande comment ils se débrouillent. Pour la cuisine, par exemple. Avec leurs pieds ? Ils cuisinent avec leurs pieds ?

Il y a des pianistes qui jouent comme des pieds.

Moi ? Vous parlez de qui ? de moi ? Salaud va.

Et maintenant il sonne où, votre système ?

Chez les policiers. Et dire que je mettais ce soi-disant foutu système avant de partir, à chaque fois. Même pour me promener avec les chiens. Pour faire des courses. Pour des prunes. Les policiers n'en savaient rien.

Et maintenant ils savent tout.

Oui, mais ce n'est pas gratuit.

Combien ?

Il a dit que ça coûterait environ huit cents euros. Et le salaud réglera l'addition, sinon je vais à la police. D'ailleurs, ce n'est plus la peine d'y aller. Je déclencherai l'alarme, tout simplement.

NOTRE DERNIERE CONVERSATION

Supposons que vous viviez encore cinq ans. Vous avez, si je ne me trompe, quatre-vingts ans.

Il est indécent de rappeler son âge à une femme. Goujat va !

Pour vous dire que vous vivrez jusqu'à cent ans, au bas mot.

Il est bas, bas, bas, votre mot.

Supposons que...

Vous voulez ma mort ?

Je veux votre vie.

Quelle vie ? celle que je mène maintenant ?

Une autre vie.

Ma mort, autrement dit ?

Si vous continuez à grignoter du pain rassis...

Je mange à ma faim. Hier, ma locataire d'en bas m'a donné la moitié de son colis. Un jour, je donnerai une robe à sa fille.

La moitié d'une robe ?

NOTRE DERNIERE CONVERSATION

Vous savez que mon alarme ne marche plus ?

Non, je ne le sais pas.

Alors, sachez-le ! C'est de l'arnaque.

Quoi ?

C'est une autre compagnie maintenant. Tout est de l'arnaque dans ce pays.

Autrefois, vous disiez que tout était anorak en Belgique. Grâce à la chaleur humaine.

Non, c'est de l'arnaque. Vous ne pouvez même plus ouvrir la porte. On vous dit :
« C'est pour vérifier votre système d'alarme. Vous ouvrez et on vous tue. »

On ne viendra pas chez vous. Il n'y a rien à voler. On n'entrera pas dans votre maison.
Elle ne paie pas de mine. Donc, ce n'est pas la peine de perdre son temps.

Et mes chiens ? On les tuera parce qu'on pensera qu'ils sont méchants.

Vous, en tout cas, on ne vous tuera pas. Vous n'êtes pas méchante.

Donnez-moi le numéro de téléphone de votre alarme.

Le destin s'acharne contre vous. C'est le destin qu'il faut appeler, d'urgence. Je peux
vous donner son numéro de téléphone.

NOTRE DERNIERE CONVERSATION

Je crève de froid.

Mais il fait plutôt chaud aujourd'hui, par rapport à hier.

Hier il n'y avait pas de flaques.

Vos chiens ? Pipi, une fois de plus ?

C'est un radiateur. Si vous continuez comme ça, je raccroche. Deux radiateurs qui
coulent. Et mon piano ! Je l'ai soigneusement recouvert. Trois couvertures.

Et vous ? et vos chiens ?

J'ai trois couvertures pour nous tous. Ils se coucheront avec moi.

Les chats ne supportent pas le froid. C'est pour ça qu'ils se couchent souvent sur les
radiateurs. À condition qu'ils ne coulent pas.

Dipac se pelotonne contre moi. Radjif se pelotonne contre une couverture. C'est comme
ça que je vois l'avenir.

La nuit qui vient, vous voulez dire ?

Je ne suis pas sûr que quelqu'un vienne.

La nuit viendra.

NOTRE DERNIERE CONVERSATION

On m'a donné trois cents euros aujourd'hui. Au lieu de cent-vingt. Je me suis tout
acheté, tout ce que je voulais. Je flânaï dans le magasin et mon regard tombait sur un objet.
Et sans réfléchir, je prenais cet objet et je le mettais dans mon sac. C'est ça le bonheur.

Vous êtes heureuse parce qu'on vous donne deux cents euros de plus ? même pas ? Buñuel parle de la déchéance de la bourgeoisie. Qu'aurait-il dit à votre sujet ?

NOTRE DERNIERE CONVERSATION

Je vous dois une explication. Dans *Crime et châtiment* il y a un chapitre consacré à une explication, une sorte de Deus ex machina où Monsieur Poirot dit la vérité.

Je ne vois pas de quoi vous parlez. Je connais Monsieur Poirot.

Porfiri Petrovitch rend visite à Raskolnikov. Il lui dit : « Je vous dois une explication, Roman Romanovitch. J'étais un chat, vous étiez ma souris. » « Oui, mais vous avez l'assassin à présent. Vous n'avez plus besoin de souris. » « L'assassin. Pensez-vous ! Un Russe qui adore les souffrances qui le propulseront vers le paradis, pense-t-il. Comme les terroristes islamistes. Non, ce n'est pas l'assassin, pas du tout. » « Mais qui est l'assassin, alors ? » L'inspecteur, Porfiri Petrovitch dont je vous parle, est étonné. Soigneusement, il écarquille ses yeux et dit : « Vous, vous, vous-même, Rodion Romanovitch. »

Quel rapport ? Pourquoi me raconter tout ça ?

Pour vous révéler l'origine de ma vengeance. Vous étiez ma souris. Vous ne l'êtes plus.

Parce que vous aimez les chats ? Vous vous identifiez à votre chat ?

En tout cas, je ne suis pas un homme de ressentiment. Je me vengeais de vos insultes gratuites. Il n'y a rien de pire dans le monde que les insultes et les humiliations gratuites. Si on humilie quelqu'un à dessein, dans l'intention d'obtenir quelque chose, c'est plus ou moins normal. Pourquoi humilier quelqu'un si ça ne sert à rien ? Je ne crois pas qu'on doive profiter de n'importe quelle occasion pour humilier la race humaine. Vous tentez de vous suicider, je vous sauve et vous me dites, quelques jours plus tard : « Ce n'est pas pour vous que je l'ai fait, mon pauvre ami. » Vous aviez un amant, à cette époque-là. Les époques changent et parfois elles ne se ressemblent pas. Une fois de plus, vous faites une tentative de suicide. Mais avant d'avaler les pilules, vous écrivez une lettre d'adieu où vous m'accusez de votre mort. Pour protéger votre amant dont je ne sais pas grand-chose. Il avait une femme, deux enfants – c'est tout ce que je sais. Vous vouliez le protéger. S'il avait lu votre lettre d'adieu, il aurait sans doute divorcé de sa femme et abandonné ses enfants. Ce n'était pas tout à fait gratuit, votre dernière lettre. Donc, je vous la pardonne. Raskolnikov ne reconnaît pas son crime sur le champ.

Je ne connais pas ce Monsieur Raskolnikov. Je ne l'ai jamais rencontré.

NOTRE DERNIERE CONVERSATION

Vous seriez avec eux, si vous pouviez. Froussard que vous êtes. Vous voulez tuer les gens, les Ukrainiens en particulier, mais vous avez la trouille. Et vous ne savez pas manier les armes. Vous ne savez rien, rien, rien, rien du tout. Vous êtes lamentable, nordique, primitif. Tous les Russes sont primitifs, à part quelques plunitifs. Vous êtes un Russe de bas étage. Je me demande s'il y a d'autres étages dans la cabane russe, dans cette chaumière immonde pleine d'excréments. Oui, vous êtes un morceau d'excrément et on vous donnerait des coups de pied, si on n'avait pas peur de se salir. Sale type, sale type. Vous êtes tous des sales types, vous autres. Vous n'êtes pas encore sortis de vos steppes. Pourquoi bombardez-vous les enfants en Ukraine et ailleurs ? Tout à l'heure j'ai vu quelques membres d'un enfant. À la télévision. Déchiqueté, il était. Quelle horreur ! Et vous en êtes capables, vous, les Russes. Et vous personnellement. Si on mettait le corps d'un enfant à votre portée, vous lui arracheriez tous les membres, un par un. Et si on vous disait : « Ne le faites pas souffrir. Tuez-le d'un seul coup », vous répondriez : « Non, je veux faire durer le plaisir. » Voilà comment vous êtes. J'aurais dû le savoir. Notre rencontre, c'est la plus grande gaffe de ma vie. J'aurais dû m'enfuir à la vue de vos grimaces. Savez-vous que votre visage est un symbole de la méchanceté absolue ? J'aurais dû m'enfuir de toutes jambes pour me cacher à l'autre bout du monde. Même aujourd'hui je pourrais le faire, et vous ne me rattraperez pas. Vous n'avez plus toutes vos jambes, mon vieux. Salaud, va ! Je demanderai à quelqu'un de vous tuer. Un de ces jours, je le ferai moi-même. Je l'aurais déjà fait il y a longtemps, si je n'avais pas eu peur d'aller en prison. Mais ça ne peut pas durer comme ça. Et ne mettez surtout pas mes paroles dans votre sale, votre ignoble bouquin, sinon je vous poursuivrai en justice. Je ne dois pas vous rater. Pour rien au monde je ne vous raterais, salaud. Sous aucun prétexte. Et je tuerai aussi Poutine, par la même occasion. Ce salopard, cet assassin dégoûtant. Qu'est-ce qu'il me dégoûte ! Si vous saviez à quel point Poutine, et vous me dégoûtez. Oui, j'irais au Kremlin et on me laissera entrer parce que je suis digne. Et je tuerai ce salopard, de sang-froid. Il faut sauver l'Ukraine et l'humanité. Vous ne le feriez jamais. Vous feriez le contraire. Vous tueriez tous les Ukrainiens, si vous pouviez. Heureusement que vous ne pouvez tuer personne : vous n'avez pas assez de force. Il ne suffit pas de le vouloir. Vous ne savez que pianoter, tant bien que mal. Ignoble, ignoble, ignoble. Et Poutine prétend qu'il y a des laboratoires chimiques introduits par les Américains. Avec des puces, figurez-vous. Ces puces sont porteuses de la peste. Elles sautent et vous mourez. Bravo, Poutine ! Un beau mensonge, encore un. La dénazification de l'Ukraine. Et quoi encore ? Ces gens ne parlent même pas l'allemand. Eux, une bande de Nazis ? Quel blagueur, votre Poutine. Vos mauvaises blagues

ne valent pas mieux, d'ailleurs. Je ne veux plus entendre le son de votre voix. Ni votre pianotement. Disparaissez de ma vie ! Oust ! Oust ! Hors d'ici ! Hors de mon monde !

*

On parle de la continuité du monde, et cette continuité perdure malgré les covids et les bêtises qui explosent par-ci, par-là. Je crois qu'il s'agit d'un bruit de fond dont la bêtise est insurpassable. Il est tellement bête que l'on essaie de la supprimer par tous les moyens, y compris l'incendie d'un immeuble. On écoute un immeuble et on se dit qu'il est bête – bête à incendier. « Il y a tant de connards dans son corps qu'il devient de plus en plus bête. » Et on ajoute : « Lui-même », pour que tout le monde comprenne que le monde devient de plus en plus fou. « Non, dis-je. Le monde n'est pas fou, contrairement à ce que les films nous enseignent. Il est hautement déréglé, c'est tout. » Bref, on brûle l'immeuble déréglé. Quelques personnes déréglées sautent par les fenêtres, mais leurs sauts et leurs vols sont déréglés, eux aussi, de sorte qu'elles ne rivalisent pas avec les oiseaux. Ils imitent les sacs poubelles que l'on jette parfois par les fenêtres. La contessa me parle de la salle où elle joue *Le Sacre du printemps* à quatre mains. Elle n'a pas encore réussi à faire croître deux mains supplémentaires, si bien qu'elle se contente d'un partenariat, d'un homme qui lui donne un coup de main ; un coup de deux mains, plutôt. Pour dire vrai, elle a besoin de quatre mains supplémentaires car aucune des mains qu'elle possède depuis sa naissance n'est à la hauteur des tâches imposées par l'orgueil et la pénurie.

Je ne sais pas combien de mains elle avait empruntées (et où) avant ce concert mémorable, mais elle en parle avec fierté, malgré les circonstances. (Son absence absolue de capacités musicales, d'un talent quelconque.) D'après son récit, le public s'est mis debout et a gardé cette position environ cinq minutes. La position dont je vous entretiens est bien connue : les gens se tiennent debout, leurs mains s'agitant à proximité de leurs lèvres. Parfois leurs pieds (eux aussi) entrent en action, comme disait Kojève. Pour travailler ? pour lutter contre les capitalistes ? contre le mauvais traitement infligé à Stravinski, Schubert et ainsi de suite ? Aux suites de Bach, par exemple. « C'est agréable de voir le public debout dans une salle où vous jouez des chefs-d'œuvre, ajoute-t-elle. Toute la salle debout. » « Vous savez, à la fin de la *Neuvième* de Beethoven dirigée par Toscanini, l'enthousiasme n'était pas de la même envergure : seules deux personnes se sont donné la peine de se lever. »

Je me renseigne auprès l'un de nos amis communs. (Il n'est plus ni ami ni « commun », en ce qui me concerne.) « Deux personnes tout au plus, dit-il. Je crois qu'elles se dirigeaient vers la sortie. » « L'intensité de la matière est à l'origine de nos rêves », disait Kant. En effet,

la matière est si intense que toute une salle se lève, sans comprendre pourquoi, sans justifier mentalement son action. Quand une dizaine de prolétaires se précipite vers le Palais d'Hiver pour y fouiller les caves, pour boire quelques bouteilles de prestige, Kojève nous rappelle le conflit des esclaves et de leurs maîtres : « Si les maîtres partageaient leur vin et pain avec les prolétariats de tous les pays, personne ne lèverait le poing contre leurs palais. Tout le monde resterait dans sa chaumière. » L'intensité de la matière nous incite à croire que le futur nous réserve l'immortalité et l'abondance du bonheur sans bornes. Et c'est la même intensité (dirigée par Dieu ?) qui lie les éclats de ce monde pour aboutir à un vrai éclat : le monde harmonieux et paisible.

Les liaisons s'y mettent aussi en créant une harmonie ou une fraternité douteuse. Il y a des vies parallèles partout, non seulement dans l'immeuble brûlé tout à l'heure. Je ne nie pas qu'un lien semblable existe entre la contessa et votre serviteur. Ce lien s'appelle « empathie » ou autrement : quelque chose dans ce genre. « La condition humaine » si chère à l'ex-ministre de la culture. Que pourrais-je conseiller à la contessa pour la guérir de sa condition de victime, de ses illusions perdues ? Une de ces illusions est sa respectabilité que l'on ne respecte visiblement plus, vu le traitement que l'on lui assène ; des coups durs, la plupart du temps. L'autre illusion concerne son infatuation pour le piano qu'elle utilisait comme moyen de bord en disant : « Schubert m'a beaucoup dépannée. Grâce à lui j'ai pu me nourrir pendant des années, pour ne pas dire pendant des décennies. » Même à présent, malgré mes remarques acerbes, elle croit qu'elle ne joue pas mal ou même plutôt bien ; parce qu'elle est bien, sur le plan social. Je ne sais plus sur quel plan elle est bien, mais un de ses amis que l'on appelle « un nouveau pauvre » – un réfugié polonais ou hongrois, un rescapé d'un régime communiste – sourit, lorsque je lui pose la question. « Nous ne sommes plus si pauvres que ça, tandis qu'elle l'est, hélas. C'est une nouvelle pauvre. » On oublie en Occident que ce communisme n'a jamais vu le jour ; il n'a vu que la nuit. Par parenthèse, je trouve que le titre du fameux livre de Céline est la pire phrase du bouquin. Le voyage au bout de la nuit. On voyage toujours, d'accord, d'accord ; malgré toutes les immobilités qui nous paralysent de temps en temps. Mais que ce soit la nuit ou le jour – cela revient au même ; au même cauchemar peut-être. Et encore, et encore.

Alors, ce nouveau pauvre, un ami de la contessa dit qu'elle est très bien « sur le plan » et puis il interrompt son discours, comme s'il avait oublié la langue française. Je lui demande de me parler en anglais et il dit la phrase suivante : « *On the plane of...* » D'ailleurs, il s'agit de sa réponse à mon attitude envers l'art pianistique de la contessa. Je dis qu'elle ne devrait pas jouer de piano, ce qu'elle ne fait plus : âge oblige. Pas la noblesse, hélas. Ce n'est pas la

noblesse de son âme qui l'induit à ne plus toucher le piano. La bassesse de son goût musical l'obligeait de jouer des morceaux immortels et inoubliables pendant toute sa vie. Nos bassesses nous obligent toujours à commettre des péchés dans un domaine qui ne nous expose pas directement à la potence. Schubert la dépannait, Brahms la dépannait. Il y a des compositeurs qui ne l'ont jamais dépannée, mais elle n'en parle pas. Elle ne les écoute même pas. Par exemple, Bruckner ne l'a jamais dépannée – pour de multiples raisons. Je joue le début du deuxième mouvement de sa *Septième* symphonie. Elle écoute la musique, mais ne la reconnaît pas. Elle est capable de dire : « Pourquoi voulez-vous que je reconnaisse cet homme ou cette femme ? Ni lui ni elle ne sont mes cousins. » Elle n'a jamais joué du Bruckner ; pour la bonne raison qu'il n'a pas composé grand-chose pour le piano. Ou plutôt rien, rien du tout. Par conséquent, elle ne pouvait pas gagner de l'argent sur son dos, si je puis dire. J'ai l'impression que je peux tout dire de la contessa, en parlant de sa présence sur terre. Pourquoi ? Parce qu'elle fait n'importe quoi sur cette terre ; et n'importe comment. Et je suis réaliste, après tout.

Un jour, à Versailles, nous rendons visite à un antiquaire ou plutôt à sa boutique où il y a deux commodes. La contessa pointe son index vers une de ces commodes et dit : « Vous pouvez l'acheter. Elle est superbe, je vous le garantis. Vous savez pourquoi je peux tout garantir dans ce domaine ? Parce que j'ai fréquenté beaucoup de salles de vente avec mon père qui était un vrai expert. Moi aussi, je le suis devenue, peu à peu. » Pour lui faire plaisir, j'achète cette commode, et je crois que ça lui fait plaisir. À moi aussi : j'avais rêvé d'une commode Louis XV depuis quelque temps. Et puis, quelques années plus tard, un ami vient et dit : « Cette commode n'est pas authentique. C'est un faux que tu as acheté sur le conseil de ta copine. Le placage est récent : ça se voit à l'œil nu. » Je téléphone à la contessa pour lui communiquer la nouvelle qui n'est pas vraiment nouvelle, étant donné le nombre d'années que j'ai vécu en présence poisonneuse de ce faux. « Que dites-vous ? dit-elle. Ah oui, je n'ai pas ouvert le tiroir. J'aurais dû. » « C'est le placage », lui réponds-je.

MOBILITÉ

Mon héroïne. J'élargis son champ d'action sans aller jusqu'au piano le plus proche – jusqu'à *son* piano, *as a matter of fact*. Il ne faut surtout pas qu'elle touche ce genre de touches, sinon on court à une catastrophe presque mondiale, à un ouragan d'une envergure Catherinesque ; ou Dantesque, ce qui revient au même. Si vous employez cette expression trop souvent, tout reviendra au même, inévitablement.

S'il n'y avait qu'un piano au monde, le sien, on pourrait mettre du fil de fer barbelé autour de lui. Hélas, il y a des millions de pianos de par le monde, et en principe la contessa peut jouer sur tous ces pianos, avec quelques exceptions. L'un de ces pianos se trouve dans la maison de notre ami commun. Sa femme voulait organiser un concert pour la contessa – dans l'intention de lui trouver un impresario. À cette époque-là, je cherchais désespérément un impresario pour un ami, un jeune pianiste archi-doué. Je faisais écouter ses enregistrements aux gens importants qui disaient presque à unisson : « Oui, c'est un nouveau Horowitz, mais on ne peut rien pour lui. Il vit trop loin, à Moscou, et de toute façon il ne nous convient pas. Par parenthèse, est-il gentil ? » « Pas tellement, leur répondais-je. Mais je peux vous assurer qu'il est plus gentil que moi. » Cela n'a pas marché, une fois, deux fois, trois fois. Une marche funèbre en trois parties – comme la célèbre marche de Chopin, somme toute ; tandis que la contessa gagne la confiance de ses amis qui la pousse, pousse, pousse vers le piano et même au-delà du piano – vers les salles de concerts. La contessa s'adjuge la meilleure part, dépasse de loin le jeune pianiste archi-doué, et je n'ai pas le choix : j'interviens au dernier moment. Je dis que la musique passe avant les jeux sociaux et les cousins qui bavardent pendant les concerts en buvant du champagne. La contessa pique une crise ; je deviens persona non grata.

Pendant toute une période, les bijoux hérités de son père lui assuraient une existence plutôt confortable, sauf qu'elle ne voulait pour rien au monde les vendre : elle attendait toujours les jours pluvieux, comme disent les anglais. Et elle continue à étudier cette langue, malgré les avertissements lancés par ses professeurs : « À votre âge, on n'étudie pas les langues étrangères. En tout cas, on n'étudie plus les langues vivantes. » Elle attend les jours pluvieux, les jours anciens et même les jours ensoleillés. Tous ces jours passent et se lassent, et elle demeure non-qualifiée ou simplement non : une épouse virtuelle de Monsieur Gromyko.

Même si la contessa ne bouge pas, vous vous dites : « Elle a l'air d'errer à travers le monde – c'est une grande voyageuse, n'est-ce pas ? – l'air perdu. En d'autres termes, elle a l'air et elle ne l'a pas, parce qu'elle l'a déjà perdu. » Moi, je me souviens de ses bijoux perdus, ce qui me fait revenir à son père qui disait, en lui offrant ces bijoux, « Ma chère fille, vous pourrez vivre tranquillement jusqu'à cent ans, à condition de vendre ces bijoux tout doucement, pas d'un seul coup, en bloc, comme disent les Anglais. Imaginez, cette rivière de diamants est équivalente à deux tonnes du foie gras. Ou à un château en Espagne. Il y a de beaux châteaux en Espagne. Pourquoi ne pas en acheter un ou deux ? Vous pourriez aussi vous acheter une voiture américaine. Et une superbe machine à laver. La vôtre a l'air de battre

de l'aile. » Et la contessa regardait ces bijoux, en se disant : « Il y aura toujours des croquettes pour mes chiens. D'ailleurs, ces perles ressemblent à s'y méprendre à des croquettes de bonne qualité. »

Elle joint les deux bouts, toutes sortes de bouts, de sorte qu'on a l'impression de voir des joints : par terre, sur sa table de nuit. Mais supposons qu'il n'y ait plus ni joints ni bouts. Que pourrait-elle faire en leur absence ? Au mépris de mes conseils emphatiques, elle rejettera toujours les symphonies de Bruckner ; comme moyen de distraction. Alors elle errera à travers sa maison et prêter sans doute attention aux taches dont je parle depuis quelque temps. Je ne suis pas sûr qu'elle soit tentée de les renifler – pour déterminer leur origine. D'où viennent-elles ? de ces chiens ? du plafond ? Y aurait-il une fuite quelque part ? Mais elle n'a pas assez d'argent pour s'offrir une toiture flambant neuve. Alors, il n'y a pas de fuite. Le problème est réglé une fois pour toutes. D'après Calvino, le tripotage des taches est la première pensée qui vient à l'esprit de n'importe quel chien désœuvré. Je ne crois pas que je puisse en dire autant de la contessa. Elle a beaucoup de premières pensées à sa disposition, tandis que ses deuxième pensées n'existent pour ainsi dire pas. Une pensée lui vient – ce n'est pas la peine de lui attribuer le numéro « un » – et elle s'en sert immédiatement pour communiquer avec les autres. Elle matérialise cette pensée et les autres la giflent ou s'éloignent à la hâte pour ne pas entendre une deuxième première pensée. Il faut admettre qu'une deuxième pensée pourrait éventuellement corriger le tir ; ou l'impact négatif de la première pensée. Mais la contessa ne se donne pas la peine de donner le feu vert à son train de pensée (un bel anglicisme). Nous devons nous contenter de ses premières pensées ; et leur numéro « un » ne correspond nullement à leur qualité. *By the way*, la mère de la contessa ne lisait que les romans policiers – en anglais.

Que peut-on faire quand on n'a rien à faire ? (Pas le moindre bout à votre disposition.) On peut apprendre une langue étrangère ; et le cas de la contessa nous prouve l'importance des langues étrangères dans la vie de tous les jours. Vous rencontrez quelqu'un et ce quelqu'un vous regarde avec attention et curiosité. Parfois il vous pose une question, parfois il ne le fait pas car tout est clair, tout est compréhensible sans commentaire : le monde est énigmatique et vous ne le comprendrez jamais. En tout cas, vous n'irez jamais au bout de ce monde, ne serait-ce qu'à cause des années lumières qu'il faut pour un tel voyage. (Quelle est la vitesse des ténèbres ?) La contessa vous lance à la figure sa première pensée, et elle n'est pas seule au monde dans ce domaine, dans le domaine de la pensée unique. Et la deuxième pensée a beau se frayer un chemin vers la conscience et la communication : elle n'y arrivera jamais, même si la contessa fait un effort surcontessien. Mais une langue étrangère est en

mesure non seulement de contenir une deuxième pensée – faut-il vous rappeler que tout dépend des langues ? – mais aussi la rendre désirable, intéressante et même utile. À part les bouts dont j’ai parlé avec méticulosité, la contessa n’a pas grand-chose à se mettre sous la dent. Et puis arrive une langue étrangère ; l’italien, par exemple. Il se compose de poèmes et d’opéras que la contessa ne méprise pas ; elle n’en connaît aucune, pour être franc et cruel. Imaginez la contessa en compagnie de Tosca qui pourrait la convaincre de mettre fin à sa vie en se jetant par une fenêtre située sur une des nombreuses copies de la tour de Babel. Ou autrement ; peu importe. Tosca pourrait dire à la contessa : « Je me suis jetée du toit de je ne sais quoi – j’ai oublié la géographie et la topographie – parce que l’amour de ma vie, l’homme de ma vie, avait disparu de cette vie et aussi de la vie tout court. Toi, tu n’as jamais eu cet homme, l’homme de ta vie. Pourquoi ? Parce que tu n’as jamais vécu ? véritablement ? Je n’en sais rien. En tout cas, ton état actuel ne doit déboucher sur rien d’autre : le suicide est la seule manifestation de noblesse qui te soit encore accessible. Tant d’amants et aucun homme de ta vie – quelle horreur ! »

En matière de nourriture, la contessa change d’avis comme de chemise. Je l’ai souvent invitée dans les restaurants trois étoiles, et je ne le faisais pas pour me démarquer de l’amiral dont j’ai déjà parlé, comme de tout le reste, d’ailleurs. Il y a une dizaine d’années, elle a dit une fois de plus : « Vous n’avez jamais rien fait pour moi. » Pour lui répondre, ce que je fais rarement et à contrecœur, j’ai dit : « Je vous invite de temps à autre dans un bon restaurant. » « Je n’aime pas les restaurants ni la bouffe en général, m’a-t-elle répondu. À part le chocolat. » Est-ce poli, cette réponse et cette tendance ? Elle emprunte la voie la plus simple, la première pensée, et ce n’est même pas une pensée. Nous avons affaire à une sorte d’impulsion qui s’appelle « contredire à tout prix et sans tarder ». Quel est le prix de ce tac au tac ? L’impolitesse à cause de laquelle ses ancêtres se retournent assez souvent dans leur tombe. Je me rappelle un récit sans intérêt dont l’un de mes amis d’autrefois m’a entretenu ; autrefois, j’imagine. Les Russes, eux aussi, emploient cette expression imagée : « Se retourner dans sa tombe. » Autrefois, un de mes amis visiblement disparu de la circulation – de ma circulation, pourrais-je dire – me raconte un rêve. « Tu sais, j’ai vu un groupe de mes ancêtres, la nuit dernière. Ils étaient tous couchés dans leurs cercueils respectifs et ils se plaignaient de cet état de choses. Il est vrai que l’on se sent mieux dans son lit que dans un cercueil, même si l’on attribue aux cercueils la majesté de lits à baldaquin. Donc, ils se plaignent, se plaignent, et je leur dis : ‘Je ne comprends vos plaintes qu’à moitié. Après tout, vous ne restez pas debout, comme certains prisonniers du Goulag. Un supplice bien connu.

Vous êtes couchés, vous dormez sur vos deux oreilles. » « Oui, oui, répondent-ils. Mais nous nous retournons sans arrêt à cause de nos descendants irrespectueux. »

Récemment, j'ai rappelé à la contessa sa remarque impolie, en précisant qu'au moins trois de ses parents ont dû se retourner dans leur tombe à la suite de sa saillie. « Qui, qui, qui ? De quels parents parlez-vous ?

- De votre tante Guilaine, de votre oncle Charles et de votre grand-père que je n'ai pas connu, hélas.

- Comment savez-vous ce qui se passe dans leur tombe ? Seriez-vous un médium ?

- Un gentleman, tout simplement.

- C'est un mensonge : j'aime les grands restaurants.

- Souvent, dans les restaurants auxquels vous faite allusion, vous disiez aux maîtres d'hôtels : 'Je déteste ça.'

- À quel propos ?

- Ils vous disaient : 'Aujourd'hui, en plus de mets que vous voyez sur la carte, nous avons ceci et cela.' Et vous réagissiez de cette manière : 'Je déteste ceci et aussi cela.'

- Ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais dit ceci. Ni cela, d'ailleurs.

- J'oublie toujours comment on appelle les individus qui croient sincèrement, presque voluptueusement, à tout ce qu'ils racontent. »

Je n'ai pas envie de définir la contessa en termes d'« essence » et de « substance ». Elle est pleine de vibrations, elle crée des événements maniéristes, pas seulement parce qu'elle possède une série de robes et de chapeaux criards. La série qui la gouverne – d'après Leibniz, j'imagine – est extensible et sans limites. Tout le temps elle téléphone à quelqu'un, elle s'extériorise d'une manière infatigable (c'est cela son maniérisme, ne serait-ce qu'en partie), tandis que mes séries, quels que soient leur teneur, convergent, de sorte que je n'extériorise presque rien, à part quelques fugues de Bach, quelques mazurkas de Chopin. Mes écrits restent là où ils sont et leur immobilisme reflète la fin du monde et aussi la poésie de Mallarmé, son immobilisme. Heureusement que le temps n'est pas immobile, de sorte que j'aurai sans doute une occasion de dresser un parallèle entre l'immobilisme de Mallarmé et le mien. Quant au maniérisme de la contessa, il se manifeste par l'intermédiaire des réactions de ceux qui la voient au cours de mariages et de funérailles. On entend des gloussements – c'est tout ce que je peux dire. Il est vrai que je suis tout à fait en mesure *to elaborate*, mais le temps presse et je n'ai pas encore fait ma promenade journalière. Espérons que le temps, le beau temps, sera au rendez-vous.

Nous avons parlé de l'apprentissage des langues étrangères. (De la langue des chats, par exemple.) Je ne crois pas que la contessa soit surdouée dans ce domaine ; et pourtant elle est *sourdouée* vis-à-vis de mes conseils, suggestions, recommandations. Dès qu'elle pénètre dans cette sphère, elle tourne la sourde oreille à tout ce que je dis, et je me demande si son oreille n'est pas déjà sourde dans plusieurs domaines qui communiquent dans les réseaux de Leibniz. En quelque sorte, elle est sourdouée dans le domaine de la musique : elle est sourde au point de ne pas distinguer les timbres, les nuances, les vibrations de la musique, les contours des voix dans une fugue de Bach.

Supposons qu'elle ne soit pas surdouée dans le domaine des langues. Elle ne comprend même pas la langue de ses chiens. Pour ne pas être en reste de courtoisie, eux, ils ne comprennent pas la sienne. Je vous donne un exemple. Les chiens se mettent à aboyer farouchement. « Y aurait-il quelqu'un à la porte ? » se demande la contessa. Et elle se met à aboyer à son tour. Elle crie : « Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez ! » Je ne sais pas si les autres chiens la comprennent ; ses propres chiens ne savent pas quoi penser, quoi conclure à la fin de ses discours. Ils continuent, donc à aboyer à qui mieux mieux, comme je dis habituellement ; surtout lorsque je parle des chiens de la contessa. On dit que les chats comprennent mieux les femmes car les voix de ces dernières sont perchées plus haut que celles des hommes. Ma voix de ténor a l'air de plaire à mon chat, mais j'admets volontiers et sincèrement que je n'ai pas une voix de soprano. En revanche, je suis sans doute une femme ; plus qu'un homme, en tout cas. Je suis aussi solitaire qu'une vraie femme : elle ne cherche pas à se faire reconnaître par ses voisins et ses voisines. Elle est capable de travailler seule, pour sa propre solitude. Elle est plus patiente que n'importe quel homme. Et c'est avec de la patience qu'on arrive à survivre, même si l'on n'arrive à rien.

Passons. Vous étudiez une langue humaine et étrangère, et vous faites face à une multitude de problèmes, comme il se doit. Vous pourrez supprimer une partie de ces problèmes si ce que vous lisez ou prononcez est semblable à votre chemise. En disant ceci, je pense aux Russes, à un idiome qu'ils utilisent assez souvent : « Sa chemise est plus près du corps. » Cela veut dire que tout ce qui ne vous concerne ni directement ni personnellement ni corporellement ni psychiquement vous laisse froid, indifférent et même déconcerté. Dans le cas de la contessa, dans sa sphère d'existence ou de non-existence, nous devons prêter attention à la douleur, aux privations. Et c'est de cela que la langue italienne que je compte lui proposer ce soir doit lui parler en premier lieu. Je ne réciterai pas l'*Enfer* de Dante, mais il y a d'autres enfers sur mon bureau. Par exemple, un personnage de Calvino parle de l'*aria buona*, mais ce n'est pas ce bout qui m'intéresse au premier chef. Pourquoi parle-t-on de l'air frais ?

Quand en parle-t-on ? Quand on est sur le point d'être éjecté de sa propre demeure. (*Quando saremo sfrattati e dovremo dormire allo stellato.*) Ne serait-ce qu'en partie, cette soi-disant chemise appartient à la contessa. Pendant toute une époque – et cette époque n'est certainement pas révolue – elle parlait de son expulsion, de l'intention que ses ennemis nourrissent et nourrissent toujours. Et cette intention s'exprime par un seul mot sinistre : on veut l'expulser de chez elle et aussi, globalement, du terrain de notre mondialisation ; du monde, autrement dit. « On veut m'expulser de partout », disait-elle en hochant la tête. Et il n'y avait personne autour d'elle, à ses côtés, pour réfuter sa thèse, en disant : « Personne ne vous expulsera de mon cœur – jamais, au grand jamais ! »

La citation ci-dessus lui convient à plus d'un titre. L'air qu'elle respire à l'intérieur de sa maison est malsain : une mixture du pipi de chien, de pain rassis, de poissons pourris. Elle dit qu'elle n'a plus rien dans son frigo et cette assertion ne contredit pas la vérité. Cette vérité est plus complexe, mais comme d'habitude la première idée de la contessa reste coincée dans un coin de son cerveau et barre le chemin à la deuxième idée, sans parler de la troisième idée, de la première analyse. Si la contessa se donnait la peine d'analyser, de disséquer (chimiquement) les odeurs qui règnent dans le for intérieur de sa maison, elle comprendrait assez vite que les aliments recherchés sont dans l'air. Tout est dans l'air et tout est un événement, comme disent certains philosophes. Admettons, admettons. Mais en l'occurrence il ne s'agit pas d'une doctrine philosophique : la consommation d'un air malsain passe avant la chose en soi de Kant, d'autant que le pipi et les poissons pourris ne sont pas vraiment en soi ; loin de là. Littéralement, littéralement. On se donne la peine de trouver la source de la puanteur et on constate que ses relents sont perceptibles bien loin de cette source qui n'est pas toujours cachée, contrairement à ce que l'on pourrait croire. Les morceaux de poisson ne sont pas toujours enfouis sous les meubles. La plupart du temps, ils s'étalent sur les tapis et à côté des poubelles. Et on se demande pourquoi ils n'ont pas atteint l'ouverture de telle ou telle poubelle. Si la contessa s'était écroulée à la fin de sa course qui relie ses repas et les poubelles, elle en aurait parlé pendant des siècles. Elle ne parle que de ses chutes éventuelles et on admire le caractère stoïque de cette dame qui ne rend pas les armes, malgré un environnement doublement, triplement, quintuplement hostile.

Mais il ne faut pas enfoncer la contessa outre mesure ; on ne doit pas toucher le fond des fonds. Elle n'est pas tout à fait comparable à l'ouvrier qui a mérité tant d'attention de la part d'un très bon écrivain, Italo Calvino. À la recherche de l'air frais, celui-ci (l'ouvrier, pas Italo Calvino) doit traverser la ville : « *fecero un lungo tragitto su un tram affollato.* » Les langues nous égarent parfois ; mais parfois elles nous soufflent les parallélismes révélateurs. Dans la

dernière citation le mot *tragitto* (trajet) nous fait penser immédiatement à la tragédie de la condition humaine et spécialement à celle de l'ouvrier en question qui, dans l'espoir de respirer un petit coup, prend un tram bondé (*affollato*). C'est à devenir fou, comme on dirait en français. « La contessa est déjà folle et par conséquent elle n'a pas besoin de prendre un tram bondé pour le devenir », dit un de ses gardiens. Ne soyons pas trop méchants. Et ne jouons pas sur les langues au détriment de notre pauvre sœur. Résumons-nous : la contessa demeure plus ou moins à la surface de la création (pas tout à fait au fond, pas complètement enfoncée) parce que, à la différence du héros de Calvino, elle ne doit pas passer des heures dans un tram bondé ; à la recherche de l'air frais, s'entend. Il lui suffit de sortir dans son jardin et de s'asseoir par terre : elle est trop fatiguée pour faire le tour de son jardin qui n'est pas si immense que cela.

Nous savons tous que les vaches aiment les trains qui passent. Elles regardent même les trains qui s'arrêtent ; elles cessent de brouter et regardent un train en stationnement. Et vous pouvez vous demander si elles se posent des questions à ce sujet car le train ne s'est pas arrêté pour rien. Il y a une cause qu'un effet a suivi apparemment, visiblement ; d'autant que parfois on voit un homme descendre de ce train. Et il se peut que cet homme soit accompagné d'une femme ou d'un autre homme. Vous vous mettez à réfléchir au sujet de l'amour et de l'amitié, et vous vous demandez si l'unité globale de tous les êtres, le phénomène de cette universalité aimablement imposée par la nature *sive* Dieu permet aux vaches de suivre le même monologue intérieur. En tout cas, vous n'êtes pas très loin du nirvana.

De nouveau la contessa se plaint du manque de nourriture, des vêtements qui flottent sur son corps amaigri au maximum, comme elle dit. « Au minimum, vous voulez dire », je la corrige. Mais ce n'est pas le moment de la corriger : elle ne se sent pas bien, et son corps est en voie de disparition.

MOBILITÉ – IMMOBILITÉ

Sous l'influence de Proust, on parle de plus en plus souvent de la mémoire involontaire. Moi, je parlerais plutôt d'une mémoire inattendue. Je suis né à Moscou, mais je me souviens à peine de cette ville où j'ai passé presque vingt-sept ans. Cette ville ne me procurait aucun intérêt – peut être par méchanceté, car elle sentait que j'aimerais beaucoup plus Florence et les villes de l'Inde ; et les temples, les jardins du Japon. Dans le domaine de l'architecture, je n'ai jamais manifesté aucune trace de patriotisme.

Mes souvenirs inattendus s'attachent aux endroits dont je pouvais ne pas tomber amoureux. La Crimée, par exemple. D'une manière générale je n'aime pas le soleil, mais la

Crimée m'a conquis tout de suite, sans aucun effort de ma part, (de sa part). Je ne me disais pas que je ferais mieux de tomber amoureux de la Crimée pour y passer plusieurs mois tous les ans, pour voir les belles filles et les beaux garçons sur les plages. Je ne me disais rien de tel, mais inexorablement je tombais amoureux de la Crimée, de ses roches baroques, de son climat sec. Tout s'inscrivait dans la beauté des rochers, dans la couleur de la mer. Je me souviens surtout de nos promenades en voiture, notre première voiture que mon père a obtenue après une attente de dix-huit ans. Entre-temps la guerre est intervenue et elle a mis fin à beaucoup de rêves ; mais pas à celui-ci. Les routes russes sont proverbiales : les véhicules nazis en savent quelque chose. C'est surtout grâce aux chars nazis que les routes soviétiques sont connues dans le monde entier. La plupart des gens croient que les Russes ont gagné la guerre grâce à la qualité minable de leurs routes et à cause du froid qui s'abattait sur l'armée allemande sans faire la distinction entre les officiers et les soldats.

Il faut faire en sorte que la vie avance sans trop d'anicroches, trop de réflexions, trop de déviations. Mais la peur de la mort vous pousse en arrière : vous revenez pour vous entraîner dans le domaine de l'éternel retour. Vous êtes tout à fait capable d'atteindre le point où les retours deviennent presque automatiques. Vous avez même l'impression que vous avez ce bouton – le bouton du retour – sous la main. Vous êtes au seuil de la mort, et tout naturellement, tout logiquement, vous poussez sur ce bouton. Et vous vous retrouvez dans votre enfance, ce qui n'est pas toujours souhaitable, étant donnée les idioties dont vous étiez la proie. Par exemple, je croyais sincèrement que l'on devenait libre automatiquement (encore un bouton) dès la sortie de l'Union Soviétique. Vous traversez la frontière (américaine, par exemple) et vous voilà libre. Et puis vous constatez que la démocratie dispose aussi de chaînes ; et vous voyez ces chaînes sur les corps du prolétariat marxiste. Et partout ailleurs, suis-je tenté d'ajouter, mais je n'aime pas les exagérations. Disons : presque partout ailleurs, malgré la grammaire boiteuse que j'admets de plus en plus. J'espère que cela n'a rien à voir avec ma démarche, mes jambes. Tout est lié dans le monde, et de ce point de vue, mes jambes sont partout. Bref, les démocraties manient les chaînes plus habilement que les communistes. Plus habilement que les Soviétiques, en tout cas. On vous arrêta parce que, d'après les autorités, vous vous tourniez les pouces, au lieu d'ériger un monument de plus à la gloire du marxisme, du léninisme, du brejnévisme et ainsi de suite. (Y avait-il une suite ?) Vous dites à ceux qui vous arrêtent : « Mais je suis en train d'écrire un livre. » Et si vous n'ajoutez pas : « À la gloire du socialisme », on continue à vous arrêter.

À présent il y a des observateurs, des journalistes et autres spécialistes qui prétendent que les citoyens de l'Union Soviétique jouissaient d'une liberté inconnue en Occident.

D'après les mêmes personnes, Staline était le génie du siècle ou de deux siècles – à l'égalité avec Marx, en fraternité avec lui, comme on dit – et je crois que ce phénomène s'inscrit dans le schéma du retour dont j'ai amorcé l'éclaircissement tout à l'heure. Il faudra des heures et des heures pour éclairer ce schéma d'une manière satisfaisante, et pour cela il ne faut négliger aucune tradition. Dans certaines sociétés, ce retour, ce renouvellement, ne constitue nullement un indice de stagnation, une paresse historique et progressiste. Au contraire – seul le renouveau dans le cadre de l'ancienneté mérite notre respect et même notre vénération. Nous ne savons plus quoi vénérer, alors vénérons les nouveautés qui s'enracinent dans les siècles, en allant jusqu'aux grottes de Lascaux, pour donner un exemple. Et j'imagine que Kojève – étant donné son admiration pour Staline et pour ce qu'il appelait « état universel et homogène » – serait d'accord pour reprendre l'expérience soviétique, après quelques corrections liées au Goulag et aux purges en général. Les gens dont je parle disent, par ailleurs : « Contrairement à ce que Dante pensait et écrivait, nous ne pouvons atterrir au Paradis sans passer par l'Enfer ou par le Purgatoire, pour mettre les choses au mieux. Les purges staliniennes n'étaient rien d'autre que des purgatoires de poche. » De la foutaise, naturellement.

Mais Kojève, il faut le prendre au sérieux, et nous le faisons depuis pas mal de temps. Il disait que les écrits de Hegel lui paraissaient lumineux. Cela me rappelle cette doctrine qui nous octroie une zone lumineuse dans le royaume des ténèbres. Selon cette doctrine, il ne nous est pas donné de tout voir, tout l'univers, tous ses coins et recoins. Il y a un coin pourtant que nous voyons, étudions – où nous vivons, la plupart du temps. Le coin éclairé de Kojève s'appelle Hegel ou Napoléon ; ou les deux à la fois. Oui, un jour il découvre que la fin de l'histoire a son origine dans le personnage de Napoléon ; même Raskolnikov le comprenait, malgré l'étroitesse et la perversité de sa vision du monde ; de sa zone ténébreuse. Les gens qui prétendent que l'Union Soviétique dépassait les États-Unis dans la sphère des libertés – il s'agit surtout de la liberté de pensée, je crois – prétendent que la Russie est un éternel bouc émissaire persécuté par les Occidentaux. On cite un roi polonais qui écrit à la reine d'Angleterre au sujet de la barbarie « de nos voisins qu'il faut raser de la surface de la terre, eux-mêmes, mais aussi leurs édifices, leurs puits, leurs champs de blé. La barbarie doit être attaquée à la racine, et la racine de cette soi-disant nation se trouve sous la terre, de sorte qu'il faut abattre tous leurs arbres. Ils s'amusent et se nourrissent en jouant avec les fruits qui poussent sur ces arbres. Souvent on les voit parmi les chimpanzés et on hésite, on ne sait pas quelle substance il faut abattre sans trop tarder, sans tergiverser. Il faut abattre tous les troncs le long desquels ces animaux grimpent pour se procurer de la nourriture. »

Les spécialistes lisent ce genre de lettres – elles sont souvent adressées aux rois d'Angleterre et de France – et rien d'étonnant que Napoléon, au lieu d'envahir les Britanniques et leur capitale (et leurs capitaux) se précipite avec son armée vers les steppes russes qui se reposent au-delà de Moscou où Napoléon s'est déjà proclamé « le tsar de toutes les Russies ». Kojève pense que Napoléon est l'empereur de tous les pays importants ; à part les États-Unis. Cela viendra, viendra : il suffit de prendre quelques bateaux chez les Anglais vaincus, terrassés, pour traverser non seulement La Manche, mais aussi l'océan Atlantique ; et le Pacifique car il ne faut pas oublier l'existence de Los-Angeles. Napoléon pense à Los-Angeles toutes les nuits, et les spécialistes continuent à se demander pourquoi il se contente de son siège au Kremlin – comme s'il était le président du Douma. Que fait-il au Kremlin ? À quoi bon conquérir la Russie ? Y a-t-il beaucoup de navires de guerre dans ce pays arriéré ? Ce pays se situe en arrière du monde Occidental. À quoi bon perdre son temps dans ses steppes, car toute la Russie n'est qu'une immense steppe où rôdent des animaux que l'on ne connaît pas.

« C'est quoi, cet animal ? demande Napoléon.

- C'est un Russe, répond Davout, le roi de Davos.

- Que fait-il au Kremlin ? Il doit courir dans les steppes et grimper sur les arbres en Sibérie.

- Le Kremlin fait partie des steppes de l'Asie centrale, mon général.

- A-t-on abattu tous les arbres dans l'enceinte du Kremlin ?

- Tous les arbres sans exception.

- Il y a peut-être encore quelques noix par terre.

- Non, vous avez mangé la dernière noix, mon Empereur. Ce matin, à sept heures.

- C'est pour cela que j'ai faim. Que pourrais-je manger au cours de mon prochain repas ?

- Ce Russe, mon Empereur.

- Est-il délicieux ?

- Je dois vous décevoir, mon Empereur. La cuisine russe n'est pas à la hauteur de nos espérances culinaires. Ils n'ont pas de bateaux non plus.

- Comment ça ? Et Pierre le Grand, son expérience dans le domaine de la flotte de guerre ? Et nos cuisiniers qui travaillent en Russie depuis le XVII^e siècle ? La semaine dernière j'ai savouré une très bonne salade.

- Olivier, mon général.

- Olivier qui ? »

Entre autres, les amis et étudiants de Kojève se demandent pourquoi Napoléon achève l'histoire qu'il n'a pas vraiment dominée. Après tout, l'effet domino n'a pas eu lieu : les pays du monde terrestre ne se sont pas effondrés en cascade, par répercussion. La Grande Armée répercute, répercute, mais on voit très peu de cascades, de sorte que l'on ne peut même pas parler de la Révolution globale. Trotski en a parlé jusqu'à la fin de sa propre histoire, mais d'après les documents que l'on continue à consulter, ausculter, Napoléon gardait silence à ce sujet. « En outre », disent les amis de Kojève, et ce dernier comprend immédiatement de quoi ils veulent parler : de Staline, comme d'habitude. On lui dit sans arrêt que Staline ne mérite pas une telle dépense d'énergie et d'attention de sa part. « Vous connaissez Zénaïde Hippis, Maître ? » En effet, Kojève connaît (et même personnellement) cette poétesse russe. « Vous savez ce qu'elle a dit à propos d'Hitler ? Cet homme avec une souris sous le nez. Personne ne vous empêche de dire la même chose à propos de Staline. Leurs moustaches se ressemblent tellement que c'est à s'y méprendre. »

Kojève persiste et signe. Il sait que le nom de Napoléon n'apparaît pas dans les écrits d'Hegel. Peu importe : Kojève prend un crayon et écrit « Napoléon » sur plusieurs pages. Il l'inscrit aussi dans la table des matières. Et Staline ? N'est-ce pas l'homme le plus indiqué pour ce poste ? Quel poste ? Président du globe. « Mais non, rétorquent les autres. Vous confondez Staline avec Trotski. N'oubliez pas que Staline a renoncé à la révolution mondiale. 'La statue du communisme érigée dans un seul pays.' Voilà ce qu'il disait. Il est délicat, difficile et carrément impossible de construire la fin de l'histoire sans sortir de ses propres frontières, sans conquérir définitivement la terre. Supposons que vous déclariez la fin de l'histoire dans un pays isolé. Et les autres pays ? les autres, comme disent les philosophes ? Les autres présidents et généralissimes disent : 'Pourquoi écouter ce maniaque ? Nous voulons vivre. Nous voulons continuer à raconter des histoires et à les fabriquer à coups de marteaux.' Ces abrutis ne comprennent pas que la logique a ses lois, et selon cette logique – et quelle que soit la logique à laquelle vous avez recours – vous devez dire : « Il y a des stades, et quand tous les stades sont épuisés, expérimentés, il y a la fin des stades. » Les esclaves disaient : « Vive l'avenir radieux du féodalisme. » Les serfs disaient : « Vive l'avenir radieux du capitalisme. » Les ouvriers s'écriaient : « Vive l'avenir radieux du communisme. » Les informaticiens s'écrient : « Vive l'avenir radieux du robotisme. »

Les Soviétiques disaient : « Nous vivons dans le pays le plus parfait qui soit. Ni le plus-que-parfait de l'indicatif ni le plus-que-parfait du subjonctif n'existent car rien ne peut être plus parfait que l'Union Soviétique. Mais il y a encore des capitalistes et nous savons où ils se trouvent. Un de ces jours, nous leur enverrons quelques bombes et nous jouirons de leur péril.

À qui la faute ? Je répète, ils sont toujours là, derrière les rideaux de fer. Pourquoi ? Staline a commis plusieurs fautes. La première concerne le communisme isolé. Un pays, un pays, un pays, répétait-il, au lieu de dire une fois pour toutes : ‘Tous les pays.’ Ensuite, à la conférence de Yalta, il aurait dû annoncer la fin du monde. Il aurait dû se lever et proclamer cette fin haut et fort, fort et haut : ‘*Finita la commedia !*’ Il n’a rien fait de tel. Et nous disons dans le sillage de Koutouzov : ‘C’est à nous de nous occuper des pots cassés.’ »

Mais réfléchissons une fois de plus au sujet de la fin et du non-*finito*, comme disait une de mes maîtresses. En Angleterre, en 1972, on teste un groupe de souris. Soyons plus précis : on a loué une immense salle pour y construire une sorte de paradis sur terre destiné à quatre couples des souris. Je ne suis pas sûr que, dès le départ, ces souris étaient amoureuses les unes des autres ; s’il y avait des hommes parmi ces souris ; s’il y avait aussi des femmes, ce qui est parfaitement logique. N’oublions pas que la logique est l’instrument le plus parfait qui soit ; il est aussi parfait que l’Union Soviétique. C’est une oasis que je décris par tous les moyens qui me sont accessibles ; ou un paradis, pour employer un terme traditionnel. Le paradis des souris, pour être exact. Il va sans dire qu’aucun chat ne sera jamais admis aux environs de ce paradis sur mesure. Les souris s’amuse, mangent du caviar (comme d’habitude, comme d’habitude), dansent sans craindre l’approche de l’hiver. Il n’y a pas de fourmis parmi elles et par conséquent, personne ne leur donne de leçons. Elles dansent, elles s’accouplent, elles remplissent la terre. Et puis le mécanisme casse et les mères cessent d’allaiter leurs enfants. « À quoi bon », disent-elles aux scientifiques qui ne comprennent ni la remarque ni l’allusion ni la prophétie. « *All at sea, completely at sea, all at sea, completely at sea* », répètent-ils, en hochant la tête. Les *members* de ce club paradisiaque ne s’accouplent plus, ce qui ne veut pas dire qu’il n’y a plus de couples. Si, si, si. Mais il s’agit des couples homosexuels, ne vous en déplaie. Comme nous le savons tous, ces couples ne produisent rien car ils ne sont pas productifs. Ils continuent à s’amuser ; c’est un amusement nocif, il faut l’admettre. Et nous l’admettons, sans avoir peur des représailles. Qui plus est (qui moins est) les souris se mettent à mépriser, pour ne pas dire détester, le caviar et le saumon ; et le fromage, inutile de le préciser. Ils se mangent entre elles, à la différence des loups qu’elles ne connaissent visiblement pas. Que nous reste-t-il de cette pagaille, de ce bordel ? Rien, rien du tout : au bout de mille sept cent quatre-vingts jours, la colonie parasitique disparaît de la surface de la terre, sans laisser des traces. Quelques grains du caviar : c’est tout ce qu’il en reste.

Lorsqu’on essaie de remettre sur le tapis le Goulag et le nombre de ses victimes – parfois il suffit de pointer votre index vers un portrait de Staline – les spécialistes répondent (*point out*) : « De deux maux il faut choisir le moindre. Quels maux avons-nous sur la liste ?

Plusieurs, sans aucun doute, mais le pire de ces maux est le cannibalisme. (Ne pas confondre avec le capitalisme. Et pourtant cela revient au même.) Staline a promis le paradis sur terre, et il disait de temps à autre : ‘La vie est devenue encore plus joyeuse, encore plus joyeuse, encore plus joyeuse.’ C’était son ode à la joie. Il paraît qu’il sifflait le final de *La Neuvième* de Beethoven avant de prononcer cette phrase et après, après la fin de la phrase. Mais Staline savait qu’il ne fallait pas devenir trop joyeux, parce que vers la fin de cette joie, les gens se mettent d’habitude à manger leurs camarades. Il est important de souligner qu’ils mangent non seulement les ennemis, ce qui est normal, selon Staline et Lénine, mais aussi leurs copains. Et vous en conviendrez – c’est anormal, plus qu’anormal. Ce n’est pas seulement moins que normal – c’est beaucoup plus qu’anormal. Donc, Staline maintenait la pénurie et la famine dans le pays. Dans quel but ? Pour ne pas avancer trop vite ou pour ne pas avancer du tout. De ce point de vue, ses successeurs sont allés encore plus loin. Sous Brejnev, tout le monde a compris que le communisme (ou le cannibalisme) était inaccessible, inatteignable. ‘Tant mieux, tant mieux, se disaient des sages. Il vaut mieux ne rien manger du tout que...’ Et ils lançaient des regards significatifs en direction de leurs frères et sœurs. »

Il y a un autre point de vue. D’après Kojève, Napoléon n’a pas détruit la Russie, pas complètement. Il a fini par s’en retirer, ce qui est encore plus grave du point de vue des Occidentaux et de leurs leaders, leurs présidents et ministres de l’extérieur. En revanche, Staline a fait tout ce qu’il a pu pour achever la Russie et aussi le programme que se proposent les Occidentaux et même certains Orientaux. C’est pourquoi on l’appelait « le petit père des peuples » car les grand-pères sont la plupart du temps bienveillants et généreux. Le père Noël, par exemple. Et chez les Russes, les grands-pères deviennent inévitablement petits, à cause des diminutifs : *dédouchka*, *dédoulin’ka* (au lieu de *ded*).

Lénine et Staline ont compris que la construction d’une nouvelle société ou une nouvelle humanité demandait beaucoup de victimes ; et ils se mirent à exécuter leur plan avec un nombre incalculable d’exécutions. Et Lénine de préciser : « N’oubliez pas que chaque cadavre n’est pas simplement un cadavre. Il est beaucoup plus : c’est une brique. » Les documents que nous possédons dans nos archives n’en parlent pas pour une raison très simple : les nouveaux capitalistes décidèrent une fois pour toutes de noircir l’histoire de l’Union Soviétique pour promouvoir celle d’un capitalisme naissant. Il est curieux de constater que le capitalisme naît en Russie au moment où il meurt partout ailleurs. Pour vivre dans ce monde il faut avoir un centre, pas seulement des circonférences, des détails, des ruines, quelques bouquins pour passer et tuer le temps. Les dirigeants soviétiques savaient que pour les peuples primitifs – et pour les peuples sophistiqués, *coincidentia oppositorum* – une

maison n'est autre qu'une *imago mundi*. Ils décident, par conséquent, d'ériger un palais des soviets ; à Moscou, au centre de Moscou, à l'endroit occupé par une cathédrale. Dans un poème célébrissime, Maïakovski dit aux membres du gouvernement provisoire : « Qui est provisoire, par ici ? Foutez le camp. Votre provision, alias votre temps, est terminé une fois pour toutes. » (« Une fois pour toutes » était un des leitmotive de mon pays natal que j'ai quitté une fois pour toutes.) On dit à la cathédrale ci-dessus (ci-nulle part disait-on après sa destruction) : « Fous le camp », mais la cathédrale ne foutait pas le camp, malgré l'insistance du politburo. Staline persistait et signait (il a signé plusieurs documents pour condamner la cathédrale irrévocablement) : « Fous le camp. Ton temps *is over*. » Staline croyait que la cathédrale ne pouvait ignorer la langue anglaise. Grâce à son éducation religieuse, il savait que l'Église est universelle. Ses biographes vont jusqu'à dire que les mélanges biscornus et même la folie guettaient Staline – à cause de ses contradictions internes, à cause de Dieu qui le punissait de cette façon. (Une des punitions favorites de Dieu s'appelle en effet « mélange » : souvenons-nous de la tour de Babel, de la multitude des langues, de l'incompréhension totale des bâtisseurs. Rien à voir avec le célèbre café viennois.)

On devient fou lorsqu'on parle des dirigeants soviétiques et leurs projets. Le palais des Soviets était censé devenir le plus grand bâtiment du monde ; plus grand que la tour de Babel. « Une laide bâtisse prétentieuse », comme aurait dit Pierre Loti. À son sommet, Lénine aurait montré le droit chemin au monde entier si la bâtisse avait vu le jour. On compare traditionnellement le régime Nazi et celui que j'ai connu pendant vingt-six ans passés à Moscou ; et en Crimée, en partie. Pendant ses interrogatoires, Göring a dit : « Un four crématoire ? Une *imago mundi*, ni plus ni moins. Dans chaque four de ce type il y avait un pilier au centre et une ouverture pour la fumée. Ce pilier et cette ouverture représentaient l'axe cosmique. Ni plus ni moins. »

J'ai mon axe et mes origines, les origines de ma vie et de ses développements, sa maturité et sa fin qui est encore dans les coulisses. J'ai grandi en Union Soviétique ou en Russie, et ma connaissance du monde est liée à la poésie russe, notamment à Alexandre Block qui m'a inspiré à un moment donné. Ce moment est resté donné (et un moment aussi) dans ma biographie car il s'agit de ma tentative avortée (quel avortement) de composer la musique. J'ai toujours voulu être un créateur, pas un médiateur. Pendant deux ans, j'ai composé de la musique tant bien que mal, tant mal que mal. Je n'ai rien obtenu au cours de cet exercice, à part la conscience de ma propre inaptitude à faire quoi que ce soit dans ce domaine, dans le domaine de la créativité au royaume de la musique. Il y a un royaume de l'incapacité, de l'impuissance ; et j'ai appris cette vérité pendant ces années d'apprentissage futile.

J'ai composé, entre autres (j'aimerais oublier cet entre autres et aussi mes élans de compositeur) six chants sur les textes d'Alexandre Block, un grand poète symboliste ; et léniniste en quelque sorte. En tout cas, il croyait au coup d'état bolchevick et évoquait toutes sortes d'ouragans à ce sujet ; ou de tsunamis, je ne m'en souviens pas vraiment. Parfois, il vaut mieux avoir Alzheimer pour ne pas étudier de trop près les horreurs du temps, de l'espace et de l'histoire. Block écrit quelque chose comme ça : « Rue, lanterne, pharmacie. Dans plusieurs siècles ou décennies, il y aura toujours la même chose. » Il se trompait : ceux qui croyaient dans les Bolcheviks avaient tort immanquablement. Block pensait que trois ou quatre siècles plus tard, il y aurait la même chose : la même rue, la même lanterne, la même pharmacie. Eh bien, d'après les médecins et les prophètes que je connais, d'ici quelques décennies, il n'y aura plus de pharmacies sur la surface de la terre. Plus de médicaments disponibles et indispensables. Les habitants de cette planète dévoreront des herbes en se disant et en disant aux autres : « Les herbes, c'est ce qu'il y a de mieux, vous savez. C'est bio et ça ne vous empoisonne pas. Pas du premier coup, en tout cas. » Cet « en tout cas » commence à me taper sur le système. Comment pourrait-on prévoir, pressentir ou connaître une multitude de cas ? On n'en connaît qu'un, pour mettre les choses au mieux.

Il n'y aura donc pas de pharmacies. Il n'y aura peut-être pas d'herbes ; pas partout ; parfois, par moments, par-ci, par-là. Vous vous agenouillez et vous broutez. Et vous vous dites : « Je serai guéri d'ici très peu de temps, peut-être demain. » Mais vous ne guérissez ni demain ni après-demain. Vous mourez demain ou dans la journée ; cela dépend. Et qu'advient-il de la rue dans ce contexte, dans cette histoire ; ou dans ce cadre, pourquoi pas ? Il y a une lanterne, une rue et une pharmacie. Nous avons déjà compris que la pharmacie n'existe pas. « Tant mieux », disent les magnétiseurs dont ma femme fait partie. D'accord – on s'agenouille et on broute. Et la rue, la lanterne ? Il n'y a plus de rues, étant donné que toutes les villes (et même les villages) ont été détruits par des bombardements ; ou autrement. D'accord, d'accord. Mais il reste quelque chose, sinon ce ne serait pas la peine d'en parler. De quoi ? De ce quelque chose. Ou de quelque chose ; tout court, tout long. Espérons que ce soit tout long.

La rue pose toujours un problème. C'est quoi, cette rue ? de quoi notre poète parle-t-il, emporté par son imagination, par sa verve poétique et politique ? (Tantôt il aime les Bolcheviks, tantôt il les déteste.) La rue, c'est n'importe quoi, cette rue. C'est n'importe quel espace que vous pouvez appeler « rue » : personne ne vous en empêche. Et si quelqu'un vous en empêche, vous dites catégoriquement : « C'est une rue, un point c'est tout. Ou plutôt une ligne. C'est une ligne, c'est tout. Auriez-vous quelque chose contre une ligne ? » Autour de

vous, les prolétaires chantent : « Les aristocrates à la lanterne. » On peut maintenir qu'en écrivant ces vers que beaucoup de Soviétiques connaissaient par cœur, ils prophétisaient, ils prophétisaient. La rue, c'est pourquoi ? La rose n'a pas de pourquoi, mais la rue de Block est chargée de sens. Les sadiques et les Bolcheviks portent leurs victimes. Ils ne les tuent pas sur place – ce serait trop facile. Ils les portent, et tout en les portant, ils mutilent leurs membres, tous les membres. Puis ils se mettent à mutiler le membre d'un club ou un comte ou un prince. Ils portent un aristocrate en lui faisant faire un voyage dans les airs, pour qu'il ne s'ennuie pas trop. Ils étaient tous très généreux, humanistes, aimables et charmants, ces Bolcheviks. On vous porte et vous vous permettez une question, une seule : « Où me portez-vous ? » « Nous vous portons vers le gibet. Savez-vous que la poétesse Tsvetaieva se pendra dans vingt-cinq ans ? C'est en hommage à ses poèmes que nous vous pendrons. »

Block a écrit un poème *Les Douze* ou *Le Duce* : de temps à autre, il faut se souvenir du héros principal de ce livre. Un des héros principaux et repoussants. Ils vous repoussent, mais vous y revenez, comme si vous ne pouviez pas vivre et mourir et même manger sans eux. Heidegger dit que l'on meurt tout seul. Vous avez besoin des héros dont Heidegger parlait aussi ; et ces héros vous disent : « À la lanterne. » Vous répondez : « Mes jambes sont endommagées. Je ne pourrai donc pas grimper sur cette lanterne tout seul. Pourriez-vous m'aider, s'il vous plaît ? » C'est cela la nostalgie, et ce n'est pas la peine de dire, après avoir passé deux, trois ans à l'étranger, à l'étranger par rapport à l'Union Soviétique : « Vous savez, la neige me manque.

- Ah bon ? Pourquoi, si je peux me permettre cette question ?

- Vous pouvez vous permettre tout ce que vous voulez. Ne seriez-vous pas les héritiers de ces Bolcheviks ? Il n'y a que leurs héritiers en Russie, et partout ailleurs. Ils tuent avec un baiser, un dollar et ainsi de suite.

- La neige vous manque-t-elle ?

- Au début elle me manquait. Je donnais des concerts au Norvège. Je regardais la neige depuis l'avion – depuis partout, comme je disais. Vous savez, la grammaire distordue vous aide à vivre. On ne peut parler correctement dans un monde où tout est politiquement correct. Vous vous insurgez contre cette formule et vous vous mettez à parler, à agir, à vivre apolitiquement, incorrectement. »

Hier, j'ai réservé une table dans un restaurant situé à quatre kilomètres de ma maison. Je sors de cette maison qui m'appartient de droit – j'ai signé tous les documents possibles et imaginables (au Japon on signe quelque chose d'inimaginable) et je constate avec horreur – que pourrait-on constater sans horreur ? – qu'il neige, il neige. Je constate qu'il neige aussi

dans mon cœur. C'est ce que je voulais il y a tant d'années, une quarantaine d'années : neige, luge, ski, batailles dans la neige. Je sors et j'ai peur car je me dis que je ne verrai rien sur la route. Je gare ma voiture tout à côté du restaurant, à quelques mètres de l'entrée, de la sortie, de l'échappatoire. Et je me dis : « En sortant je trouverai une voiture enneigée. Une voiture-mère-Noël. » Mais sous certaines latitudes, la neige fond très vite. Pas en Russie, pas en Russie ; encore un petit bout de nostalgie. Je sors du restaurant, je progresse vers ma voiture, je ne tombe pas et me voilà heureux. Pour être heureux, il ne faut pas rester à la maison, à l'abri de votre bibliothèque et de vos livres. Il faut sortir, comme Rimbaud l'a fait un jour. Vous sortez, il neige, vous prenez votre voiture, vous la garez à côté d'un restaurant où vous mangez des huîtres et un tourteau. Vous buvez un verre de vin, quittez le restaurant, faites attention à ne pas tomber au milieu des flaques, des trous et des enfers (pas tout à fait artificiels) et vous atteignez votre voiture sans problème, comme on dit ; ou sans soucis. En Russie de la fin du siècle dernier, on arrivait chez vous, on braquait des Kalachnikov, on vous demandait le numéro de votre maison. Vous disiez : « Dix-neuf », et les attaquants repartaient car ils cherchaient le numéro « dix-sept ». Le bonheur est partout, cela va sans dire. Il suffit de l'attraper, de le presser contre sa poitrine.

Oui, cette poésie était mon pain quotidien. Tantôt j'en mangeais, tantôt je l'apprenais par cœur. Block parlait des ouragans. Ce n'est pas aux hommes que cela incombe, disent les spécialistes. Quoi, quoi ? demandez-vous. Quelle tâche, quel malheur ? L'anéantissement de la race humaine. Vous pensez que votre petite bombe peut raser toutes les surfaces, toutes les profondeurs. Vous vous trompez profondément. Les forces suprêmes décident de tout. Il y a des conseils de forces suprêmes et durant ces conseils des décisions irrévocables sont prises. Vous pouvez révoquer l'édit de Nantes, mais ces décisions, ces révocations sont hors de votre portée. On revient donc aux ouragans qui sont en partie humains, en partie divins. Ou complètement humains, ou complètement divins. C'est le comble, comme on dit. Les forces disent : « La Russie », et les ouragans se mettent en marche. Ils balaient une partie de Petrograd – c'est ainsi que la ville s'appelait pendant la Première Guerre mondiale, chers ignorants – et les représentants tombent comme des mouches. On regarde une mouche et on pose une question à son voisin (vous avez toujours des voisins dans une foule) : « C'est quoi, cette mouche ? » Et votre voisin répond : « C'est le représentant d'un parti qui s'oppose aux Bolcheviks en pure perte. » Et ce n'est pas la peine de se demander si la perte est si pur(g)e que cela.

Récemment – je crois que j'ai entendu cette émission – j'ai écouté une conférence au sujet du capitalisme qui « continue à pourrir », comme on disait en Union Soviétique. Cette

fois, on parle de sa mort certaine, et on dit que les leaders de ce capitalisme se préparent à cette mort depuis très longtemps. Certains ont vu le cercueil du capitalisme, mais il paraît qu'on n'arrive pas à se mettre d'accord sur l'emplacement de sa tombe. Il y a des gens qui proposent une sorte de négociation car, d'après ces individus, la meilleure place, le meilleur emplacement de cette tombe se trouve à côté du mur de Kremlin où tous les grands soviétiques se reposent de leurs labours terrestres. Les paradoxes sont le moteur de l'histoire et, après tout, cette idée ne paraît pas si farfelue que ça. (Que quoi ?) On pourrait même creuser cette tombe à côté du buste de Staline – pour opérer la réconciliation des ennemis ou la coïncidence des opposés.

C'est d'autant plus logique que les méthodes de Staline ne différaient pas des tendances capitalistes ; pas tant que ça, en tout cas. (Tant que quoi ?) D'une main il poussait en avant l'industrie lourde, et de l'autre main il repoussait les avancées de la technologie légère, y compris les voitures individuelles, personnelles, destinées au commun des mortels – à la population. Il est vrai qu'il y avait quelques voitures de ce genre en circulation, mais le vent les rencontrait en cours de route, et ce vent les repoussait, coûte que coûte. Elles roulaient très lentement, ces voitures, et il y en avait très peu – trop peu pour satisfaire la moindre demande de la population. La population a fini par ne plus rien demander du tout, à l'exception du pain qui arrivait de temps en temps. Il arrivait, s'arrêtait quelque part, de sorte qu'on en voyait rarement dans les magasins ; de sorte qu'on continuait à crever de faim. On ne crevait pourtant pas du manque de voitures personnelles, et Staline se disait : « Ils ne crèvent pas encore ? Tant mieux. Pas de voitures pendant les vingt années à venir. » Il est étonnant que les jeunes Russes d'aujourd'hui approuvent la politique de Staline à soixante-dix pour cent. Et pourtant ces jeunes adorent les voitures allemandes, anglaises et les voitures de sport fabriquées en Italie.

Notre mémoire, ses ingrédients. Qu'ont-ils fait pour rester accrochés à notre vie ? La Crimée, qu'a-t-elle fait pour se maintenir au pouvoir dans ma conscience, ma substance ? dans ma manière d'être, comme aurait dit Spinoza ? Je note que la Crimée est indissolublement liée (dans ma mémoire) à notre voiture, comme si je ne pouvais pas y aller en train, en avion. Notre voiture ; parlons-en. Mon père s'est mis sur la liste d'attente en 1938 ; et la voiture inscrite à côté de son nom s'appelait « Victoire ». À cette époque-là, à la fin des années trente, les Russes gagnaient péniblement la guerre finlandaise, comme on l'appelait. On n'en parle toujours pas, à cause d'une défaite camouflée de l'armée rouge. (Cinq fois plus de victimes du côté russe.) Cette voiture, de quelle victoire nous parlait-elle ?

De la victoire des Bolcheviks sur les mencheviks pour qui il n'y a pas de lettres capitales dans les dictionnaires ?

Mon père a eu cette voiture en 1958. À vrai dire, ce n'était pas tout à fait la même voiture, progrès technologique oblige. En outre, cette voiture portait un autre nom, malgré les victoires des Soviétiques sur les Nazis. Fièremment, elle portait le nom de notre fleuve le plus important, ce qui me remplissait d'une joie incompréhensible. Un ami de la famille, un mauvais plaisantin, disait en s'installant dans notre voiture : « On ne peut entrer deux fois dans le même fleuve, mais on peut rouler deux fois dans la même voiture. » Par la suite j'ai appris que ce fleuve n'était ni le plus long ni le plus large, mais il était sans aucun doute le plus important, grâce aux bateliers de la Volga et à Chaliapine qui exécutait leur chant avec brio. De temps à autre, j'écoute son enregistrement de ce chant, mais il ne me rappelle ni la vitesse de notre voiture ni le bruit qu'elle produisait, ni ses contours. En revanche, je me souviens toujours de la beauté de la Crimée où ma famille allait en voiture pour jouir des moindres détails du voyage. Certains détails étaient répugnants, infects, immondes; entre autres, la qualité inadmissible, au-dessous de tout, des repas que nous subissions tout le long du trajet. À un moment donné, maman a proposé de chercher de la nourriture dans les forêts pour ne pas s'exposer à l'empoisonnement en règle pratiqué dans les cantines ou même sur les marchés qui grouillaient d'escrocs. Mais j'attendais la première image de la mer dans ma vie, et je l'attendais avec impatience, comme si je savais que je verrai rarement la mer Noire au cours de mon exil.

Je me souviens donc non seulement de la mer Noire et des rives de ce magnifique espace rempli d'eau. (Seul Dieu a été capable de le créer avec une telle maîtrise.) Je me souviens aussi des tournants de ces routes, de leur contenu, de leurs tenants et aboutissants. Nous savons à quel point la continuité est importante dans la vie du cosmos. Eh bien, Dieu cache des segments de cette continuité, paraît-il. Je monte dans notre ancienne voiture dans le but d'entreprendre le même voyage (Moscou – la Crimée) et après quelques tournants, je perds la route ou plutôt plusieurs segments. Il y a des individus qui prient Dieu pour qu'Il restitue leurs segments perdus : ils ne supportent pas la continuité brisée. À la place de la contessa, je prierais pour que Dieu lui restitue un nombre important de segments : ces bijoux, entre autres. Moi, j'ai mes segments, mes serments, mes sermons. La contessa dit que je la sermonne sans arrêt ; c'est peut-être vrai, ne serait-ce qu'en partie.

Je perds la route, je me souviens de notre recherche d'hôtels : le voyage durait deux jours, et par conséquent il fallait passer une nuit dans un hôtel ou à la belle étoile. Et si l'on ne voit aucune étoile ? ni belle ni laide ? Où passe-t-on la nuit, en ce cas ? Pas d'étoiles, pas

d'hôtels : il n'était pas facile de trouver des chambres dans les hôtels soviétiques. Les hôtels, on n'en trouvait pas beaucoup non plus. Mais il y a toujours quelques segments à votre disposition, pourvu que vous vous donniez la peine de les chercher, d'en faire bon usage.

Et bâtissez un grand plafond silencieux !

C'est ce que l'on doit faire, et si on le fait avec précision, amour et dévouement, on peut dormir n'importe où, même sous le ciel de la mort. On pense d'habitude que le ciel est un bon signe ; d'habitude, les cieux s'entrouvrent pour vous laisser passer, entrer au Paradis. Mais sur terre, on a besoin de dormir, de temps à autre : si l'on ne dort pas, on ne vit pas pleinement. On somnole tout le temps ou presque, et même ce « presque » vous prive du confort et de l'énergie que vous pourriez mettre en œuvre (littéralement, littéralement, une œuvre littéraire) si vous ne vous endormiez pas toutes les cinq minutes. Et puis il ne faut pas ignorer les trahisons du sort qui laisse tomber un tas de pierres sur votre pauvre tête et sur le reste de votre organisme. Celui-ci s'écroule – l'impact de ces pierres est épouvantable – et vous vous trouvez par terre : au mauvais moment. Si l'on se trouve par terre au bon moment, on peut y passer quelques heures agréables en compagnie de ses rêves ou de ses petits cauchemars. Mais si l'on chute au mauvais moment – bonjour les dégâts, même si l'on ne leur dit pas bonjour : en l'occurrence, les bonnes manières ne comptent pas ; pour une fois.

Un grand plafond silencieux. La beauté de cette formule vous laisse pantois ou paralysé : il faut être paralysé pour construire ce plafond. Si vous ne l'êtes pas, si vous bougez tout le temps ou même de temps à autre, ce plafond bougera, lui aussi. Et il parlera à coup sûr, à coup sûr et certain. Le plafond bouge et vous vous dites : « J'ai vécu pour rien. Toutes ces années, tous ces efforts. Pour rien, pour rien. » Supposons que le plafond ne bouge pas, mais que rien ne peut arrêter son bavardage qui vous accuse de tous les péchés dont on se souvient si l'on se donne la peine de se souvenir de l'histoire de l'humanité. Au lieu de se réveiller, on continue à cauchemarder, et on s'accuse même des crimes de Staline. Et pourtant la quantité de nostalgie que j'éprouve vis-à-vis de mon pays natal n'autorise à personne à m'accuser des purges et d'autres trous noirs où la meilleure Russie a disparu une fois pour toutes. Mais il y a des individus qui disent : « Il vaut mieux avoir une Russie quelconque que pas de Russie du tout. » Ils ont peut-être raison.

Vous vous fiez aux formes car tout ce qui sort de leurs limites, tout ce qui se présente sans forme, comme la peinture abstraite, par exemple (celle de l'oncle de Kojève) vous paraît sans intérêt, sans émotion. Vous ne pouvez vous accrocher à rien du tout (un triangle ne suffit

pas), et c'est pour cela que les individus se mettent à la recherche d'un crochet à l'aide duquel ils peuvent se pendre. Vous voyez un arbre connu pour le nombre impressionnant des suicides qui ont été commis sur ses branches, et vous vous dites que cet arbre répond à toutes vos attentes, à toutes vos éternités. Une de vos attentes s'installe sur une branche ; une autre attende choisit une brindille : parfois il est plus facile de quitter ce monde au moyen d'une brindille. Vous vous jetez dans la gueule du loup. Bref, vous voyez un nœud coulant et vous vous dites que ce nœud est destiné à votre tête et aussi à votre vie. Vous voyez un arbre et, étant donné sa longueur, vous vous fiez à cet arbre : il est plus grand que vous et par conséquent votre corps ne touchera pas le sol pendant le rituel de votre pendaison. S'il touche le sol, vous rebondissez et cela ne sert à rien, étant donné que votre tâche consiste en ceci : « Vous ne devez pas rebondir. » Et si un bond vous entraîne d'une main impérieuse au-delà de tous les bonds, vous dites que cela suffit comme ça : il faut respecter l'arbre et sa structure. Votre pendaison se situe tout au début de votre projet éternel. Vous choisissez une branche, et vous faites confiance à cette branche, en lui disant, « Branche, ma chère branche, j'espère que tu ne me laisseras pas tomber. » La branche vous laisse tomber, comme si elle était un être humain. La branche se casse et vous vous retrouvez par terre pour rien. Que pourriez-vous faire sur cette terre ? Alors vous vous relevez et vous vous dites : « Je compterai sur une autre branche dorénavant. » Vous comptez sur une autre branche. Vous comptez aussi sur le tronc de l'arbre, mais vous glissez dès que vous tentez de l'escalader. Vous glissez, même si vous vous agrippez à l'écorce de toutes vos forces.

Vous voyez un arbre. Quel est sa structure ? La pendaison. Vous jouissez des feuilles, de leurs formes et de leur unicité, et puis vous vous pendez. N'est-ce pas logique ? Il y a des humains qui ne sont pas dignes des arbres qui leur offrent la pendaison. Vous continuez à vous fier aux formes de la pendaison. Vous en voyez une, et vous vous demandez s'il s'agit vraiment de votre suicide. Il pourrait s'agir d'un objet non-identifié ; ou d'un autre suicide, tout simplement : il y a beaucoup de morts qui circulent au-dessus de notre terre et aussi au-dessous de cette terre. Vous voyez un monticule et vous vous dites qu'il cache quelque chose. Ce monticule ne ressemble pas à une tumeur maligne ; c'est une tumeur bénigne que vous voyez à quelques mètres de vos pieds. Vous prenez une pelle et vous vous attaquez à ce monticule, à son trésor caché, enfoui, enterré. Vous déterrez le cadavre de ce trésor. Vous vous acharnez, mais le monticule s'acharne aussi : il ne vous laisse rien voir, à part quelques pierres et beaucoup de sable. Et puis vous tombez sur le cadavre de Tolstoï enfoui dans un simple monticule. Pas de croix, pas de monument historique. Que pourriez-vous faire du cadavre de Tolstoï ? Le vendre aux Américains ?

Mallarmé ne sentait pas ses amis (il ne les ressentait pas) tant qu'ils étaient à proximité de son corps et son esprit. Ils partent et il commence à ressentir quelque chose ; et même quelqu'un, un de ses amis. Il embrasse ce quelqu'un, mais ce quelqu'un ne répond pas. Tant mieux, tant mieux – surtout pas de réponse. Rien que des questions ou des élans. Il y a une présence bâtie sur l'absence. Vous avez quelques membres d'un corps humain. À votre disposition. Où pourriez-vous les mettre ? Vous cherchez une absence absolue – surtout pas de *Hello* et *How are you* ? Vous mettez ces membres, ces particules sur une table, sur votre bureau. Et voilà une femme, et voilà un homme. Ce n'est pas la peine de leur parler : ils comprennent tout, absolument tout. C'est ce que l'on appelle « *Absolute* » en anglais.

Vous ne pensez qu'à l'éternité : ce n'est pas la peine de penser à la partialité. Vous pensez que si votre méditation est partielle, vous risquez de tomber à la fin d'une parcelle, à sa limite, à sa frontière. Mais l'éternité n'as pas de borne, et vous continuez à marcher le long de cette notion, en croyant que rien, aucune banane, ne mettra fin à votre démarche. Vous démarchez, vous démarchez et puis vous tombez, inévitablement. Comme si c'était vraiment inévitable. Vous demandez, vous posez cette question à la ronde : « Pourquoi ? pourquoi ? » Et on vous répond : « Le livre nous dit que nous risquons de tomber pendant l'éternité. Les sages profitent de l'éternité, en tirent le maximum, mais ils ne marchent pas *pendant* l'éternité. Le mot 'pendant' remet en question l'éternité : il n'y a pas de pendant au sein de l'éternité. Il n'y a pas de pendants non plus. L'éternité est telle quelle. Pas de pendants, pas de temps. Rien du tout, rien du tout. »

La porte est toujours ouverte. Vous voyez une porte ouverte (ou la porte ouverte) et vous entrez. À quoi bon savoir ce qui se trouve derrière cette porte ? Peut-être rien, peut-être tout. Quelle est la différence entre un rien et un tout ? Vous ramassez quelque chose ou quelqu'un – un être humain, par exemple – et vous vous posez cette question : « Est-ce un rien ? est-ce un tout ? » Et puis vous mangez ce tout ou ce rien. Et votre estomac vous dit : « Je ne sais toujours pas si c'est un rien ou un tout. Disons que c'est un rien du tout. » Le temps passe et vous vous trouvez à l'intérieur d'un caillou et vous vous jetez à la figure d'un humain qui ne vous plaît pas. C'est une question de plaisir, vous savez. J'entre dans un animal.

Les hommes portent des briquets. Ils les passent à ceux qui leur succèdent ou les précèdent. Et quand ceux-ci ou ceux-là leur posent cette question : « C'est quoi ça ? » ils répondent : « C'est une flamme céleste. Il faut la manier avec précaution.

- C'est-à-dire ?

- Il ne faut pas fumer, par exemple.

- Pourquoi ?
- Parce que cette habitude nocive et nauséabonde détruit votre santé.
- C'est quoi, ma santé ? l'immortalité ?
- Non. Une centaine d'années, rien de plus.
- Alors je fume, je fume, je fume. »

Je jouais des gammes dans mon enfance. Et puis j'ai tout arrêté. Pas tout – je n'ai pas arrêté de jouer les préludes et fugues de Bach. Et les mots ? Vous jouez une gamme de mots. Vous vous apercevez que ces mots forment ou composent une fugue. L'art de la fugue se dessine peu à peu. Vous composez, vous composez, et vous devenez fatigué – à mort, pour tout vous dire. Vous êtes fatigué à mort et la mort arrive. Elle vous pose une question assez simple et directe : « Êtes-vous fatigué à mort ? » Et vous répondez : « Non, non, pas du tout. »

Et la mort reprend le dialogue. « Alors, vous devez être fatigué à vie ?

- Non. Pourquoi ? Je ne suis pas fatigué du tout.
- Il faut être fatigué de quelque chose. Chaque mouvement nous coûte un effort surhumain. Et tout ce qui est surhumain est fatiguant, comme nous le savons tous.
- D'après vous, Nietzsche est fatiguant ?
- Sans aucun doute.
- Alors moi, je suis fatigué. Moi aussi. »

MOI : Comment allez-vous, ce matin ?

LA CONTESSA : Ce matin est un matin, mais je vais mal.

MOI : Voudriez-vous dire que le matin, tout le monde ait l'obligation d'aller bien, pour honorer la rime ?

LA CONTESSA : Je n'en fous. J'ai mal.

MOI : Pourquoi ?

LA CONTESSA : Parce que j'ai reçu une lettre de la commune. Je dis toujours « la marie » parce que je suis française, comme papa.

MOI : Que dit cette lettre ?

LA CONTESSA : Un tas de choses. On me dit que je ne peux pas louer mon studio, mais pas à cause du plafond, cette fois. Il y a autre chose, cette fois, un appareil qui détecte quelque chose que je n'arrive pas à détecter moi-même.

MOI : Vous n'êtes pas un appareil, voyons. Vous êtes plutôt un violon, comme dirait Paganini. Ou une flûte, comme dirait Hamlet.

LA CONTESSA : Que dites-vous ?

MOI : Je ne dis rien. Dites-moi plutôt ce qu'on dit dans la lettre.

LA CONTESSA : On dit qu'il aura une saisie. Vous savez, quand j'entends le mot « saisie », j'ai l'impression que quelqu'un va me saisir à bras-le-corps.

MOI : Mais non, voyons. Il s'agit d'une autre saisie. En Belgique on dit souvent : « Vous m'avez saisie. » On veut vous faire peur, c'est tout.

LA CONTESSA : Oui, on dit qu'on peut saisir mon studio ou / et ma voiture.

MOI : Ou / et ?

LA CONTESSA : Oui, ou et / ou.

MOI : Quelle solution préférez-vous ? À votre place, je choisirai ou.

LA CONTESSA : Je ne pourrais pas vivre sans voiture. Par exemple, je dois ce matin aller à la mairie pour régler le problème, pour qu'on m'explique ce qui se passe ou ne se passe pas. C'est à quatre kilomètres. C'est au-dessus de mes forces.

MOI : Quatre kilomètres. Je viens de les faire au cours de ma promenade quotidienne. Vous pouvez en faire autant.

LA CONTESSA : Et pour revenir ?

MOI : Vous ferez de l'auto-stop.

LA CONTESSA : Il faut qu'on m'explique pourquoi je suis persécutée. Je ne suis pas une bohémienne, que je sache.

MOI : Si on avait une machine à remonter le temps, on pourrait dénicher la réponse à cette question tout de suite : en plongeant dans le temps tout simplement ; dans le temps où il y a toutes les sources, toutes les causes de ce qui nous anime, nous fait bouger, vivre et boire.

LA CONTESSA : Dans la lettre que je viens de lire, il y a un mot bizarre. Voulez-vous que je vous le lise ?

MOI : *By all means.*

LA CONTESSA : Ce mot veut dire « dettes », je suppose. En tout cas, il s'écrit comme ça et ça me fait réfléchir. Je n'ai pas de dettes. Jamais eu.

MOI : Vous êtes peut-être endettée jusqu'au cou. Regardez votre cou, les environs de votre cou. Ne voyez-vous pas quelques centimes pendus autour de votre cou, comme si c'était un collier de perles ?

LA CONTESSA : Ne dites pas de bêtises. Tous mes bijoux, on les a volés il y a longtemps. On me menace de la prison, vous savez. Je ne sais pas dans quelle prison on me mettra. Dans mon château en Loir-et-Cher, tant qu'à faire.

MOI : Réfléchissez, ne serait-ce qu'un instant.

LA CONTESSA : À oui. Je dois mille euro à quelqu'un, je ne sais pas à qui ou à quoi. Ça pourrait être une organisation.

MOI : Qu'y a-t-il d'autre dans la lettre que vous avez reçue ?

LA CONTESSA : On me dit que si je n'accompli pas la volonté de Dieu – c'est un curé qui a écrit ça – je serai soit en prison, soit destituée de tous mes biens, en tous cas de ma voiture et de mes maisons. La formule est amusante : vous serez destituée de votre studio que vous comptez louer ou / et de votre voiture qui ne vaut rien : ça se voit à l'œil nu, même à l'œil habillé et habile.

MOI : Mais vous êtes prise en charge. Il y a un gérant qui s'occupe de tout. Il gère vos sorties, vos rentrées, les rentrées de votre argent ; et leur sorties sans aucun doute. Et leurs sorties sont immenses. Et vos rentes sont plutôt modestes.

LA CONTESSA : Hier, j'ai retiré deux cents euros, mais je n'arrive pas à les retrouver. J'ai regardé partout, partout, partout, partout, partout. Même dans mes valises qui n'ont pas bougé depuis des siècles. Personnes ne les a ouvertes, depuis des siècles. Ils ne sont pas là, les deux cents euros.

MOI : Avez-vous inspecté les toilettes ?

LA CONTESSA : Mais que me veut-on ? Je suis en règle depuis ma naissance.

MOI : Allez à la mairie pour que l'on vous offre un rayon de lumière grâce auquel vous pourrez voir ce qui se passe à l'extérieur et aussi dans votre for intérieur.

LA CONTESSA : Je suis forte, comme vous le savez. J'ai toujours rebondi.

MOI : À quand est le nouveau rebondissement ? Vous savez, hier soir, dans mon lit – j'étais déjà couché – j'ai entendu un son qui s'apparentait à un coup de tonnerre. Alors, je me suis dit : « Ça y est. Elle a rebondi. » Et je me suis endormi comme un ange, et j'ai dormi sur mes deux oreilles – à la fois, pas alternativement.

LA CONTESSA : Je m'en fous.

MOI : Puis je me réveille, le téléphone sonne et la voisine me dit : « Avez-vous entendu le coup de tonnerre, hier, hier soir ? » Et j'ai compris que vous n'aviez pas rebondi.

LA CONTESSA : Ce n'est pas drôle. Voulez-vous que je vous raconte une histoire drôle ?

MOI : Répondez d'abord à ma question : c'est prévu pour quand, le rebondissement ? Si vous ne vous en souvenez pas, consultez votre agenda.

LA CONTESSA : Mon oncle était fêru d'avions à l'époque où il n'en avait presque pas. Il possédait un tout petit avion et un jour il décide de faire un petit trajet : Bruxelles-Paris. Il avait beaucoup de provisions sur deux plans : kérosène et la bouffe. Il volait, il atterrissait

tous les deux cents mètres pour bouffer et mettre de l'essence. Ça vous intéresse, cette histoire ?

MOI : Il avait des provisions. Vous n'en avez pas. Il aurait dû vous en offrir un peu pour remplir votre frigo, ne serait-ce qu'à moitié.

LA CONTESSA : Salaud !

MOI : Cette fois vous n'avez pas ajouté « va ». Pourtant c'est nécessaire. Vous vous souvenez de Marmeladov ?

LA CONTESSA : Je connais beaucoup de Russes, mais pas celui-là.

MOI : Il a dit à Raskolnikov : « Il faut pouvoir aller quelque part. » Si vous n'ajoutez pas « va », tous les salauds resteront ici.

LA CONTESSA : Va !

Elle raccroche.

MOI : Avez-vous bien dormi ?

LA CONTESSA : Je ne dors plus.

MOI : Hier, vous m'avez dit que vous dormiez sur vos deux oreilles, sans somnifère ou presque. Un tout petit quelque chose.

LA CONTESSA : Comment voulez-vous que je dorme ? Avant je cassais un cachet en petits morceaux. Maintenant je prends deux cachets et demi et ça ne marche pas.

MOI : Jamais deux et demi sans trois.

LA CONTESSA : Vous savez quoi ? Je vais porter plainte contre vous. Pour ça, il faut que je téléphone à Nicolas. Il connaît un avocat qui s'occupe de harcèlement.

MOI : Je n'ai pas touché votre corps depuis des siècles.

LA CONTESSA : Harcèlements téléphoniques, crétin. Et vous parlez de moi aux autres. Ça me revient. Ça ne se fait pas : on ne parle jamais des autres aux autres, aux autres des autres. Je vous souhaite d'avoir un accident. Mortel, de préférence.

Elle raccroche.

MOI : Avez-vous passé une nuit paisible ?

LA CONTESSA : Vous pouvez me prêter deux cents euros ? Je n'ai rien dans mon frigo.

MOI : Mais vous avez retiré deux cents euros, avant-hier.

LA CONTESSA : Je les ai perdus et je ne sais pas où. J'ai cherché partout. Je ne retrouve rien.

MOI : Même pas vos bijoux ?

Elle raccroche.

MOI : Avez-vous...

LA CONTESSA : Rien du tout. Voulez-vous ou non me prêter deux cents euros ?

MOI : Je n'en ai pas. J'ai acheté du vin.

LA CONTESSA : Si vous le dites à l'avocat, vous serez doublement pénalisé.

MOI : À cause du vin ? Nous ne vivons pas dans la Russie de Gorbatchev, que je sache.

LA CONTESSA : Quel rapport ?

MOI : La réforme antialcoolique.

LA CONTESSA : Il n'y a aucun rapport. Si je meurs de faim à cause de vous, vous serez triplement pénalisé. J'ai tout fait pour vous, tout, tout, tout, tout, tout, tout, tout, tout...

EPILOGUE

Il ne faut pas juger les autres, sinon vous serez jugé par les autres et aussi par ceux qui sont autres que les autres. Il y a une infinité d'autres qui sont tous des juges et vous êtes en face de ces juges qui vous scrutent et disent : « Ce n'est pas bien, il n'est pas bien, il est mauvais, il est plus que mauvais et dans le domaine du mal il est plus que parfait. » Vous avez beau leur dire qu'il vaut mieux être parfait quelque part que nulle part ; ils ne vous écoutent pas, loin de là. Et pourtant ils sont à la portée de votre voix qui porte très bien, d'ailleurs ; même si vous ne forcez pas la note. Toutes vos notes portent bien et se portent encore mieux, mais on ne vous écoute pas tout en disant que vous êtes mauvais et qu'il faut vous éviter. Ils sont toujours là, sur votre chemin ; et vous devez passer pour exister, pour continuer votre bonhomme de chemin.

Vous continuez ce chemin et vous voyez et même sentez des gens qui vous barrent le chemin sans vouloir le barrer. En tout cas, c'est ce qu'ils disent et affirment avec conviction. Vous trébuchez, tombez et le but est encore très loin – vous vous en rendez compte tout le temps, même quand vous ne comptez pas le temps et ne comptez plus sur lui. Mais vous vous dites qu'il vaut mieux peut-être rester là où vous êtes et tant pis pour le but car vous êtes en butte à tant d'obstacles ; et quel que soit ce but, il est inaccessible. Vous vous dites : « Ce but est sans doute le Jugement dernier et, rien que pour cela, il faut s'arrêter, sinon bonjour tout ce que vous voulez, pas seulement les dégâts. Il y a quelque chose de pire que n'importe quel dégât et c'est le Jugement dernier, parce qu'il n'y aura pas d'autre jugement où vous pourriez éventuellement vous rattraper grâce à des appels en série et de beaux discours. Mais après le Jugement dernier – un mot qui veut dire ce qu'il doit dire – il n'y aura plus ni appels ni discours car il est sans appel et sans discours. Un point c'est tout et faites ce que vous voulez de ce point, si vous pouvez en faire quelque chose. En tout cas, vous ne pourrez pas le

convertir en virgule, sans parler de mots, de phrases, de sentences, d'aphorismes. Donc, tout est fini, comme dit Carmen ou José.

Pourtant vous êtes censé avancer parce que si vous ne le faites pas, vous traverserez une période de stagnation, et ce n'est pas bon, vu ce qui s'est passé en Union Soviétique à l'époque brejnévienne. On stagne, on stagne, on fait des queues interminables pour peu de chose ; et on se contente de peu de chose car on n'a pas le choix. On n'a donc pas de libre arbitre et on n'est pas libre, voilà tout ; on vit dans un pays totalitaire où l'on n'a rien dans l'assiette ni ailleurs, sauf le totalitarisme et parfois même le militarisme. Il faut avancer à tout prix pour avoir du saucisson dans l'assiette, et on avance clopin-clopant en se disant que tout le monde est gentil et que les gens comprendront : après tout, ils sont dans le même bateau et parfois même dans la même assiette. Mais les gens ne comprennent rien et on n'est né ni d'hier ni d'avant-hier ; on doit donc comprendre que les gens ne comprennent jamais rien, sauf ce dont ils ont besoin. Ils ont besoin de bijoux ; ils le comprennent parfaitement et ils n'ont pas besoin de vous pour le comprendre. Dans ce domaine, ils n'ont besoin ni de gourous ni de vous, d'autant que vous n'avez pas de bijoux à leur donner, à leur prêter à l'occasion d'une grande ou d'une petite fête. Ils sont là pour vous empêcher d'avancer et c'est le seul rôle qu'ils jouent dans la vie de tous les jours ou dans la vie tout court. Et la vie est trop courte pour que l'on s'occupe d'eux.

Vous avancez en vous disant que Dieu est seul à *pouvoir* vous juger, tandis que la plupart des gens que vous voyez sont seuls à *vouloir* vous juger ; et ils le font sans vous en demander la permission. Ils ne demandent aucune permission et font ce qu'ils veulent, comme s'ils étaient en possession du libre arbitre ou libre vouloir ou libre pouvoir. Ils avancent, eux aussi, et cela pose problème car il ne faut pas oublier la théorie de la relativité qui prévoit les espacements, les déplacements. Vous rajeunissez en vous déplaçant à la vitesse de la lumière à travers les lumières et les noirceurs. Vos amis et ennemis rajeunissent aussi, de sorte qu'il n'y a que des jeunes gens dans le cosmos ; ils se regardent et lèvent les bras. Dieu ne rajeunit pas ; Il ne se déplace pas non plus. Il est à Sa place – au centre de l'univers ; et même Copernic n'a pas le droit de L'en déloger. Il ne se meut pas, d'après nos binocles et nos doctrines. Il est aussi immobile que la pensée d'un fou qui pense qu'il est Napoléon. Dieu pousse tout le monde et toute chose, mais Il reste immobile, quoi qu'Il fasse, quoi qu'il se passe. Même si l'on assistait à un tremblement de l'univers, Dieu ne bougerait pas. Il pousse, c'est tout. Il pousse les planètes, les corps et les atomes qui doivent circuler, sinon ils ne seraient ni atomes ni molécules ni matière.

Dieu nous pousse et nous avançons ; ou bien c'est nous-mêmes qui nous nous poussons pour vivre, survivre et devenir des surhommes, des surfemmes et des surenfants. Si nous ne croyons qu'à nos propres forces, nous nous poussons et poussons notre propre poussette, ce qui n'est pas très commode. Il est plus commode de croire en Dieu, comme disait Pascal. On se laisse pousser par Lui le long de ce chemin que l'on appelle le Chemin de la Vie, le Chemin de Croix ou le Chemin Tout Court. Tout est tout court ou tout long, et l'on préfère tout ce qui est tout long, sinon ce n'est pas la peine de vivre et de jouir de la vie. Comment pourrait-on jouir de ce qui est tout court ? On peut allonger ce qui est tout court pour que cela devienne court, sans tout. Mais comment peut-on vivre sans « tout » ? Donc, on allonge le « tout court » et cela devient court, long, tout long, tout, infini et éternel. On utilise une multitude de rallonges et cela marche, marche, avance. Et puis on s'immobilise parce que le surhomme devient un court-Dieu, pas un court-circuit. Ensuite, il devient un long-Dieu et Dieu tout court. Voilà le Chemin préconisé par les saints.

Pour suivre ce Chemin – et n'importe quel chemin – il faut savoir juger les chemins et les hommes qui barrent tous les chemins possibles, unimaginables, fantaisistes. Il en va de même pour les femmes, comme si elles n'avaient rien d'autre à faire, à se mettre sous la dent. On est constamment dans un supermarché où l'on fait des courses, sinon on meurt de faim. Et je ne parle pas de notre société de consommation ; je parle plutôt des caddies qui sont remplis à ras bord. Vous poussez un caddie et votre caddie rencontre un autre caddie ; et vous vous demandez si vous pouvez pousser l'autre caddie ou non. Pour passer, tout simplement. Il faut toujours passer, aller, avancer, reculer pour mieux sauter, sauter pour mieux reculer. Ce n'est pas la peine de juger le caddie car les caddies ne répondent pas à vos questions, comme disaient Platon à propos des écrits, des textes que l'on reçoit si l'on veut s'instruire. Les caddies ne parlent pas et par conséquent il faut chercher leur propriétaire provisoire pour savoir si l'on peut pousser le caddie pour se frayer le chemin jusqu'aux légumes, viandes, et cetera.

Le caddie et son propriétaire barrent le chemin et vous finissez par pousser ce caddie, mais pas son propriétaire qui est ailleurs. Vous poussez le caddie et entendez un cri. Ainsi vous localisez son propriétaire, étant donné que dans le monde des humains et même des animaux on localise tout le monde grâce aux cris que ce monde pousse continuellement. Vous entendez un cri qui vous dit : « C'est mon caddie, c'est mon caddie. Au voleur ! » Alors, vous ne poussez plus rien, pas même vous-même : il est inutile de pousser quoi que ce soit si vous ne pouvez pas acheter des légumes pour ne pas mourir de faim. Vous ne comptez pas acheter de la viande pour ne pas entendre les voix qui vous disent que les pauvres bêtes souffrent

terriblement quand on les traîne à l'abattoir. Vous dites que le monde entier est un abattoir et pas une salle à manger, pas une salle de bal, comme certains le pensent. On vous dit : « Ce n'est pas bien. Vous êtes un vaurien. Ce mot a vieilli, mais vous êtes vieux. Vous êtes un vieux vaurien vorace. » Et vous finissez par acheter des légumes.

Vous finissez toujours par quelque chose, même s'il n'y a pas de fins dans les parages, ce qui arrive de temps à autre : le Seigneur est parfois à court de fins et même de jugements derniers. On se demande comment le Seigneur arrive à se passer de jugements derniers, étant donné que les jugements premiers ne suffisent pas, à cause des recours et patati. Les jugements deuxièmes ne suffisent pas non plus, sans parler de jugements troisièmes ; on n'en parle donc pas. Bref, il y a des jugements et des gens partout, même si vous êtes à la retraite et n'allez dans le monde que pour acheter des légumes. Il y a des gens, des caddies, des légumes et même des fruits qu'il faut manger, sinon ils pourrissent, comme tout le reste. Le reste pourrit et les légumes ne veulent pas être en reste ; ils pourrissent à leur tour. C'est votre tour à présent et vous vous mettez à pourrir, pour ne pas être en reste de courtoisie. Vous êtes courtois et par conséquent vous pourrissez tous les jours, trois heures par jour. Le reste du temps est consacré au jogging.

Vous n'en finissez pas de jogger et de jocker, par crainte de ne plus pouvoir vivre et devenir éternel, ce qui est nécessaire au cas où vous aimez Spinoza et voulez atteindre le troisième stade. Vous ne savez pas exactement ce que ce stade signifie, mais vous préférez le troisième stade au deuxième et ainsi de suite. Par conséquent, vous préférez le stade « zéro » au stade « moins deux », et vous pensez à Dieu – cela va sans dire. Dieu est partout, Satan aussi. Vous êtes partout, mais les légumes ne sont pas partout ; et vous allez au supermarché pour en acheter. Vous pensez que Dieu est aussi dans ces légumes et vous vous en réjouissez, puisque vous êtes habitué à manger votre père, d'après Freud et ses successeurs. Vous allez au supermarché pour acheter votre père ; vous l'achetez, vous le mangez et le repentir vient petit à petit. Il vient, s'installe et vous regrettez d'avoir mangé tant de légumes. Vous décidez de ne plus rien manger du tout car tout est votre père, sans parler de votre mère. Vous ne voulez manger ni vos parents ni vos enfants. Mais si vous ne les mangez pas, vous mourrez de faim ; c'est cela la condition humaine dont parlait Marivaux ou quelqu'un d'autre.

Vous êtes chargé de tout cela : légumes, conditions, humains, inhumains. Vous ne faites pas le tri parce que ce n'est pas la peine. Vous faites un tri et puis vous constatez qu'il y a un autre tri à faire. Et vous le faites, sinon cela n'a pas de sens. Si vous commencez à faire des tris, vous triezy tout sur tous les volets et vous finissez par vous dire qu'il n'y a qu'un zéro ; vous êtes coincé, en d'autres mots. Vous ne triezy donc plus rien ; vous acceptez la vie telle

quelle, et cela s'appelle le tragique de la vie ou la vie tout court. Ou le tragique tout court ; il en va de même pour le comique. La vie est comique et vous êtes un pitre parce que tout le monde est un pitre, à part le général de Gaulle et Jules César. Les autres se démènent et font l'impossible pour obtenir le possible. Ils l'obtiennent et se reposent sur des lauriers ou des coussins – jusqu'à nouvel ordre. Le nouvel ordre n'arrive pas et ils continuent à se reposer car se reposer est reposant. Et tout ce qui est reposant est bon pour la santé. Et la santé est bonne pour la santé – cela va sans dire, sans redire et sans écrire. On n'écrit donc rien et on jouit de sa bonne santé qui est si bonne qu'elle emplit toute la vie, toute la mort et toutes les galaxies qu'on ne voit pas, mais qu'on scrute grâce aux calculs mathématiques.

Si la santé est bonne et si on ne meurt pas, on peut scruter l'univers et le temps pour savoir ce qui s'est passé au début de tous les temps. J'aimerais plutôt savoir ce qui se passera à la fin de toutes les fins, mais il n'y a pas de fin à ce genre de réflexions et c'est pour cela qu'on les abandonne au début, à tous les débuts. J'abandonne ces réflexions, mais il n'y en a d'autres, de sorte que l'on n'est jamais à court de réflexions, quelle que soit leur teneur et le bonheur qu'elles nous procurent. On réfléchit et on tue le temps – par la même occasion ou une autre occasion. L'essentiel est de tuer le temps qui est long et court car il dépend des réflexions de saint Augustin et de notre humeur. Aujourd'hui, on ne tue pas le temps ; on le caresse, on le nourrit, et le temps grossit à tel point qu'on se dit : « Il devrait faire un régime pour ne pas souffrir de diabète et d'autres maladies liées à l'obésité. » On le met au régime et il ne souffre pas de diabète ni d'autres maux. Il se porte bien, mais l'espace est très malade et on ne peut pas le guérir, étant donné la pénurie de médicaments et de médecins.

On ne guérit rien et on continue à vivre et à juger chaque centimètre, sinon on tombe dans sa propre tombe et il n'y a rien à faire, sauf à rester dans sa tombe qui n'est pas celle où les pharaons se reposaient autrefois. On ne sait pas s'ils s'y reposaient ou s'ils y travaillaient ; peut-être faisaient-ils l'amour à tout le monde, pas seulement à ceux qu'ils trouvaient dans l'au-delà. On imagine qu'ils trouvaient beaucoup de femmes et de garçons dans l'au-deçà et continuaient à vivre dans tous les delà. On n'imagine rien ; on s'arrête pour ne pas devenir fou et on pense aux pharaons qui dorment dans leur tombe, comme des chats qu'il ne faut pas réveiller, sinon bonjour ceci et cela. Surtout cela. On connaît ceci, plus ou moins. On ne connaît pas cela et on a peur de ce et même de la. On a même peur de lala.

Pour ne plus en avoir peur, il faut savoir le juger, le désarmer : le bon jugement nous préserve des maux dont nous souffrons en l'absence de points de repère, de conclusions et d'inventions. Nous inventons un jugement et il nous semble que ce jugement est juste. Nous nous disons que c'est notre intuition qui travaille et trouve ce qu'il faut trouver. Et même nos

inventions sont justes car elles sortent de notre cerveau qui est à l'image de Dieu – de Son cerveau, en l'occurrence. Et le cerveau de Dieu ne se trompe jamais car aucun corps ne le détourne du droit chemin. Il suit ce chemin et tombe sur la bonne réponse à toutes les questions qui nous tourmentent. Il suffit de trouver cette réponse pour devenir Dieu – ou un immortel, le cas échéant. Et si nous devenons immortels, tôt ou tard nous trouverons des réponses à toutes les questions sans exception ; et tous nos jugements seront derniers ou plutôt définitifs. Il n'y aura plus d'étapes, de sorte que nous n'aurons pas de Newton. Nous aurons tout de suite une série d'Einstein qui relativisera tous nos jugements, si bien que nous nous retrouverons au point de départ où nous recommencerons notre chemin.

Nos Einstein et Nils Bohr relativisent tout ; et nos Heisenberg sèment l'incertitude partout où ils passent. Seuls Dieu et Sa lumière sont certains de ce qu'ils avancent ; et ce sont eux que nous écouterons et regarderons pour ne pas nous égarer éternellement, immortellement. Pour le moment, Dieu ne nous parle pas : nous ne sommes ni prophètes ni mystiques. Mais nous voyons Sa lumière ou plutôt celle du soleil, ce qui revient au même, étant donné que le soleil est un messenger lumineux de Dieu. Nous avons besoin de ses lumières et il nous éclaire, malgré les nuages et les ombrages. Nous avançons dans les ténèbres, à tâtons ; nous ne voyons rien, ni face à face ni corps à corps ni esprit à esprit, sans parler des âmes. Nous tombons sur quelque chose et notre main se met à tâter cette chose pour découvrir sa nature profonde. Peu à peu, nous découvrons sa nature superficielle et nous nous disons que c'est un réveille-matin. Mais cela ne suffit pas : ce réveille-matin a toutes sortes de sens et certains de ces sens sont dessus-dessous. Il y a des couches, des interprétations et des sens ésotériques. Il y a même des sens hystériques et nous nous mettons à les déchiffrer. Nous commençons toujours par l'hystérie ; c'est plus facile car nous sommes tous hystériques sur les bords et rien d'hystérique ne nous est étranger.

Nous nous disons que ce réveille-matin-là n'est pas là pour nous rappeler notre routine et le bureau où nos collègues nous attendent en hochant la tête. Non, il est censé nous réveiller de notre sommeil dogmatique et routinier, de notre vie pleine de péchés et autres méfaits. Ce réveil est une des trompettes du Jugement dernier, ce qui veut dire que c'est le moment de nous repentir. Et puis nous nous disons que nous voyons la lumière de Dieu sans laquelle nous n'aurions vu qu'un simple réveille-matin sans plus et avec beaucoup de moins. Et c'est ce plus qui compte car grâce à ce plus nous nous repentons, au lieu d'aller à notre bureau, ce qui ne nous apporte rien, à part une poignée de dollars ; tandis que le repentir nous apporte le salut sans lequel nous ne serons ni immortel ni éternel ; sans lequel nous ne serons pas tout.

Sans l'*Internationale* non plus, disent les communistes et même un certain nombre de socialistes ; l'aile gauche du parti.

Nous sommes dans le noir, mais nous sortons de nous-mêmes – de notre corps, plus exactement. Nous sortons et rentrons en nous-mêmes pour trouver la lumière de Dieu qui, comme d'habitude, se trouve dans les tréfonds de notre âme, à condition que celle-ci soit détachée du corps et enfoncée dans son tréfonds, ses fonds et ses ons, comme disait Freud. Ainsi nous touchons à quelque chose de primordial dans tous les sens du terme. Une fois enfoncés dans tout cela – dans la totalité du tout d'où, pourtant, notre corps est exclu – nous voyons la lumière qui éclaire une série de réveille-matin, de réveille-soir, de réveille-immortalité. Ce sont les fanfares de la Résurrection et nous les écoutons, faute de mieux. Nous préférierions entendre la voix de Dieu, mais nous n'en sommes pas encore dignes. Ce sera une prochaine étape – et demain, et demain, comme dit l'*Internationale*. Par conséquent nous continuons à chercher la voix, la voie et Toi, Toi, Toi.

Nous ne trouvons rien ni par-dessus ni par-delà ni par-delu. Mais nous continuons à chercher parce que nous sommes des chercheurs ; vous aussi, d'ailleurs. Nous cherchons de l'or ; nous nous ruons vers l'or et nous en trouvons, ce qui nous comble ; ce qui veut dire que nous sommes comblés. Et le sens de la vie ? Il n'y en a pas ; il y a des jugements. Il faut se souvenir de Kant, de saint Augustin. Nous nous souvenons de tout le monde et c'est ce qui compte car si on ne se souvient pas de tout le monde, on ne se souvient de rien. Et on ne peut pas vivre sans souvenirs, sans passé, soi-disant, soi-disant. On dit tous les soi et tous les disant ; et on ne dit rien.

La contessa me parle souvent des efforts que ses tuteurs prodiguent à son sujet. Il s'agit, entre autres, de la soupe qu'elle mange tous les jours, et cette soupe populaire – c'est ainsi qu'elle l'appelle – ne lui fait pas plaisir. Ce non-plaisir se manifeste par son rejet partiel de cette soupe qu'elle met de côté, après en avoir avalé deux-trois gorgées – à contrecœur. Elle attribue l'acceptation de ces gorgées par l'amour qu'elle porte à la vie. « Je lui pose la question la plus simple qui soit, me dit-elle. Est-ce la soupe populaire, ce que vous appelez 'la soupe populaire' ? » Et la représentante des tuteurs lui dit, « Je n'en sais rien, mais j'aime le peuple. Pas vous ? » « Je suis humaniste, répond la contessa. Par conséquent, j'aime tout ce qui est humain. J'adore mes chiens aussi. Mais je ne leur proposerais jamais la soupe populaire. Ils méritent mieux que ça. » « Mettez un peu de fois gras dans cette soupe, répond la représentante, et vous aurez une soupe princière à votre disposition. » « Et ce macaron que

vous avez mis dans mon assiette ? » « Il y a une couronne sur votre assiette. » « Vous voulez dire qu'il s'agit des macaronis royales ? »

Si on juge, on juge en tant qu'un individu, ce qui veut dire qu'il s'agit d'un jugement individuel. Un jugement individuel n'est pas un jugement universel. D'autre part, on se dit qu'il n'y a rien d'universel, à part l'univers lui-même ; le reste est individuel et l'individu compte, d'après Aristote et tous les démocrates. L'in-individu compte aussi peut-être dans notre société de consommation, d'information. Dans cette société où nous vivons et prospérons il y a des in, inin, inn, an, et il faut vivre avec, comme on dit. On le dit et on vit, tant bien que mal, tant mal que mieux. On vit et ce n'est déjà pas mal, comme dirait Montaigne. Et l'espérance de vie ? À mon âge, Montaigne était mort. Ses belles pensées ne servent à rien si vous ne vivez pas jusqu'à cent ans au moins. Et au moins veut toujours dire au plus, si l'on tient à la vie. Et on tient à la vie : on n'a rien d'autre à faire. On tient à toutes les lettres ; on tient à « v », à « i », On tient à « i », parce que cela veut dire « moi » en anglais. Et que ferait-on sans son « moi » ?

Que ferait-on sans sa vie ? On se reposerait dans sa tombe. Mais au lieu de se reposer, pour une fois on veut travailler, comme un stakhanoviste. En Orient, les gens travaillent au cours de leur vie – en Union Soviétique, par exemple. En Occident, les gens ne veulent pas travailler de leur vivant ; ils sont prêts pourtant à travailler de leur mourant et aussi de leur mort. Ils sont prêts à tout pour ne pas perdre la vie, et du coup, ils perdent la mort ; en tout cas, c'est ce qu'ils pensent et espèrent. Mais ils ne perdent pas leur état post-mortem, ce qui veut dire qu'il leur reste quelque chose, si minime soit cette chose. Il leur reste le minimum, et cela fait penser à la guerre et aux rationnements. Certains mouraient ; les autres survivaient.

Peut-on comparer cet état de choses et de corps à ce qui se passe après la mort ? L'état post-mortem est-il comparable à ce qu'on subit pendant la guerre ? Peut-être, peut-être. Tout dépend de notre jugement qui est capable de sentir l'infini, même s'il n'arrive pas à le mesurer. Comment mesurer la distance qui nous sépare de l'au-delà ? C'est une distance infinie, quoi qu'on dise. On dit que cette distance se limite aux dimensions de notre cercueil ou de la route qui s'étend entre notre maison et notre tombe. Ce n'est pas vrai ; cette distance est infinie et nous ne pouvons la mesurer que grâce à nos suppositions, intuitions et croyances.

À priori, nous pouvons la mesurer et même trouver ce qui se trouve au bout de cette route. Cette chose fait tourner les choses, les planètes et nous-mêmes. Nous tournons comme des derviches tourneurs ; nous tournons en rond et dansons, dansons, et tout cela grâce à ce principe supérieur, infini, immobile et souverain que nous appelons comme nous le voulons.

Nous l'appelons Dieu et a priori cela marche, comme aurait dit Kant. Il parlait souvent des a priori, et cela marche depuis plus de deux siècles. S'il avait eu tort, cela n'aurait pas marché aussi longtemps, aussi bien. Cela aurait marché très mal, et il vaut mieux que cela ne marche pas du tout car si cela marche mal, cela fait partie du mal et nous ne voulons pas de mal. Pour rien au monde nous ne voulons du mal. Nous voulons du bien partout et à tout le monde parce que nous croyons dans le bien, même si nous ne croyons pas en Dieu : il y a des gens qui pensent qu'on peut être vertueux sans croire en Dieu. Nous sommes foncièrement bons, comme disait Rousseau, et il avait sans doute raison. Donc, nous respectons ses jugements qui nous mènent à la perfection de la nature humaine. Et cette perfection dépend de la quantité de nature qui loge dans nos veines et nos gènes. Il faut être sur la même longueur d'ondes que les forêts, les lacs et les montagnes; et aussi que les ondes et les vagues des océans.

Et aussi que les ondes qui se propagent dans l'univers. Il y a des ondes et des particules ; nous devons être sur la même longueur d'ondes qu'elles. Les particules ne posent pas beaucoup de problèmes : elles sont de la même nature que nos propres particules ou que notre corps, autrement dit. Quant aux ondes, elles sont différentes et nous devons harmoniser toutes ces ondes pour comprendre et sentir l'univers ; et pour pouvoir le juger. Sinon, bonjour les dégâts et la mort. Et nous ne voulons dire ni bonjour ni bonsoir à la mort. Nous lui disons « adieu » et cela suffit largement.

Comment accorder notre corps ? Comment accorder cet instrument de musique ? L'univers est toujours accordé ; notre corps est désaccordé, la plupart du temps. Quel accordeur pourrait nous mettre en état de sentir l'univers, de coïncider avec lui ? Le principe souverain, l'horloger suprême, notre gourou ou un fitness club que nous pouvons mesurer sans recourir aux a priori, intuitions et d'autres instruments de mesure de ce genre ; ce genre d'instruments s'appelle la métaphysique ou la théologie ou simplement la foi. Ou l'hystérie, ou la folie, ou le mysticisme. Ou la poésie.

On préfère la poésie et le mysticisme à la froideur des calculs mathématiques. Peu importe l'incapacité des sciences dans le domaine de l'infini et de l'au-delà : elles n'en savent rien du tout. Par contre, nous en savons quelque chose et notre connaissance – intuition, révélation – est bien plus précieuse que n'importe quelle formule ou loi, à l'exception des lois bibliques. Nous savons que la vie ne se termine pas car tout est infini dans l'univers : il ne peut en être autrement. L'univers n'a pas de commencement ; par conséquent, il n'a pas de fin. Il n'a besoin ni de commencement ni de fin : il s'en passe depuis des siècles et il est toujours en vie, comme on le sait. Sinon on ne serait ni de ce monde-ci ni de ce monde-là. N'importe quelle connaissance présuppose l'existence : ce qui n'existe pas ne sait rien. Socrate disait :

« Je sais que je ne sais rien » et par conséquent il n’existait pas. Non seulement il était mortel, mais il n’existait pas, pas du tout. Et tout ce qu’il disait ne se disait pas, de sorte que les vertus dont il nous rebattait les oreilles n’existent pas non plus. Seule la vie existe – telle quelle, telle quelle. La vie vivante, comme disait Dostoïevski ; ou la vie mourante, si vous préférez. Mais la vie quand-même, quoi qu’on dise ou on ne dise pas. Vous dites ce que vous voulez, mais la vie est plus précieuse que n’importe quelle pierre, n’importe quelle prière, quelle que soit sa spiritualité et son efficacité. La vie est une prière de toute façon, et cette prière permanente, constante et infinie est plus précieuse que celle de saint Antoine ou de n’importe quel autre saint car c’est une prière *globale*. Elle est plus globale que notre village qui n’est qu’un village planétaire. Autrement dit, il n’est pas infini.

C’est cela le sens commun – et la poésie, à la fois. On voit une pierre précieuse et on se dit : « Comme elle est belle ! » C’est notre jugement esthétique qui nous parle. Et puis vient une considération pratique – le sens commun – et on se dit qu’on peut acheter cette pierre pour la revendre ensuite, à la suite de quoi on aura des millions et peut-être des milliards. Mais la vie ne se vend pas car elle est infinie ; on ne peut pas la mettre dans une vitrine. On ne la met nulle part, sauf à l’intérieur de son corps ; et partout ailleurs. Il est vrai qu’on peut acheter la vie de quelqu’un en mettant une poignée de dollars dans la main d’un tueur à gages. Mais ce n’est pas de cela que nous parlons : il ne faut pas tout ramener à l’argent et aux meurtres. Il y en a pas mal autour de nous – surtout des meurtres et des bombes. Mais ce n’est pas la peine d’en parler car nous parlons de la vraie vie, même s’il ne s’agit pas d’une vie vertueuse et socratique ; et même platonique. Oui, nous parlons de l’amour et dès que nous prononçons le nom de Platon, nous pensons à cet amour et à beaucoup d’autres amours. Il n’y a rien de plus important que l’amour et la vie ; ce sont des synonymes, d’ailleurs. Maïakovski disait : « Nous disons ‘Lénine’ et nous pensons au parti ; nous disons ‘parti’ et nous pensons à Lénine. » Il en va de même pour la vie et l’amour. Pas pour la vie et la mort.

C’est l’amour qui est infini, disent certains, tandis que la vie est finie, hélas ; et ces individus répètent cette maxime quand quelqu’un est en train de mourir. On lui parle de la vie éternelle, mais il continue à hocher la tête en disant qu’il n’y a rien d’autre – rien que ce lit de mort, ces arbres au-delà de la fenêtre. Mais il n’y a pas d’au-delà au-delà de cet au-delà, au-delà de cette fenêtre. « C’est votre jugement, répondons-nous. Nous jugeons la situation différemment. » Et puis nous disons à tout le monde que Dieu juge la même situation de *Son* point de vue, comme disait saint Augustin ; et son avis compte beaucoup plus que n’importe quel jugement parce que, d’après Umberto Eco, c’était l’homme le plus intelligent de tous les temps. Nos interlocuteurs nous disent qu’ils ne sont pas d’accord avec nous car l’homme le

plus intelligent de toutes les histoires et de toutes les terres était Aristote. En tout cas, c'est l'avis et le jugement de l'Église catholique et du pape qui ne se trompe *jamaïs*. Les protestants et les orthodoxes ne supportent pas le pape et disent par conséquent que les catholiques confondent le pape avec le riz Uncle Ben's qui ne colle *jamaïs*. Ce n'est pas Uncle Ben qui ne colle pas – cela va sans dire ; c'est son riz. Mais les catholiques répondent que le riz doit coller, sinon on ne peut le manger avec des baguettes. Il est vrai que tous les riz orientaux collent, mais cela n'a rien à voir avec notre histoire, si tant est qu'il y ait une histoire dans tout ce que l'on raconte et supporte.

Il y a beaucoup d'histoires et elles collent, même si elles ne collent pas. C'est ce qu'on appelle une chaîne causale : on entend un mot et ce mot résonne dans le cerveau jusqu'à ce qu'un autre mot lui réponde. C'est ainsi qu'on juge le monde et les actions humaines et inhumaines. On dit « colle » et on pense tout de suite à toutes sortes de colles qui collent et ne collent pas. Ce n'est pas ainsi qu'il faut vivre et raisonner. Tout résonne dans le monde, mais il y a des choses qui résonnent pour rien et il faut laisser ces choses de côté, sinon tout sera encombré de ces choses et de raisonnements sans fin, sans suite et sans issue. On cherche une issue et on la trouve très vite parce que cette issue est l'amour qui mène à la vie éternelle. D'abord, il s'agit d'une vie temporelle : il faut passer par là, sinon il n'y aura pas de vie éternelle. Il faut *vivre* pour vivre *éternellement*. Si vous n'êtes pas né, vous ne pouvez pas vivre – cela va de soi.

Il est vrai que vous n'êtes pas privé d'éternité ; pas tout à fait. Vous vivez dans la non-existence et dans toutes sortes de non qui viennent à votre rencontre dès qu'on pense à vous, dès qu'un vivant se donne la peine de penser à vous. Prenons une femme qui fait une fausse couche. Son enfant n'est pas né, mais elle continue à penser à lui, et s'il agit d'une femme tendre et sentimentale, elle pensera à cet enfant mort-né toute sa vie et même au-delà de cette vie et de toutes les autres vies. C'est aussi une variété d'éternité. C'est l'éternité des mort-nés.

Il y a des éternités partout et il nous incombe d'en trouver une qui nous convienne parfaitement. Mais la perfection n'est pas de ce monde, si bien qu'il faut chercher toutes ces éternités dans la tombe et outre-tombe. L'éternité des mort-nés ne nous convient pas car nous sommes nés. Et nous sommes de ce monde. Il est vrai que personne ne pense à nous, mais cela ne veut rien dire. C'est nous qui pensons à nous en l'occurrence ; c'est une sorte de self-service et nous sommes très serviables. Pour une fois, pour une fois. D'ailleurs, cette fois peut et doit devenir une coutume, sinon nous risquons de mourir.

MOI : À propos : vous savez que Salova est un nom féminin ? Ce nom, vous pourriez tomber sur lui dans Tchekhov et même dans Tourgueniev. Laissons tomber. Parlons plutôt de votre déconvenue. Qu'y a-t-il encore au menu ?

LA CONTESSA : Tout ça est à cause de ces salauds, ces collabos. Leurs parents étaient des collabos, comme vous le savez. Avant de signer le document, je me suis dit : « Je ne dois pas le faire. Ce sont des collabos, eux aussi. Tel père, tel fils. » Et j'ai continué, j'ai continué à me parler.

MOI : Vous n'auriez pas dû. Le silence est d'or, mais le silence intérieur est de platine.

LA CONTESSA : Je sais, je sais. Hélas, j'ai ajouté ceci : « Il s'agit des descendants, pas des parents. Ils sont inévitablement différents. »

MOI : Vous avez lu trop de pages d'*Ulysse*. Il faut exclure James Joyce de la sphère de vos lectures.

LA CONTESSA : Et voilà qu'ils me persécutent, ces nazis. Je n'irai pas à la mairie.

MOI : Si vous changez d'avis, ne mettez surtout pas votre robe de Givenchy. On vous taxera encore plus.

LA CONTESSA : Givenchy ? Je n'ai pas une seule robe de lui. Ce n'est pas mon genre.

MOI : Vous pensez qu'elles sont destinées aux cocottes ?

LA CONTESSA : Je viens de téléphoner à un homme que vous ne connaissez pas. Il vient à trois heures pour m'aider.

MOI : Serait-ce un avocat ?

LA CONTESSA : Non. Il est le président de la Commission du Sauvetage des Pauvres.

MOI : Mais vous n'êtes pas pauvre. Vous avez une maison où vous vivez ou vivotez, comme vous voulez. Et vous avez deux maisons que vous avez vendues en viager.

LA CONTESSA : Taisez-vous ou je raccroche.

Elle raccroche.

Si personne ne pense à vous, vous mourrez à petit feu, comme si vous existiez dans l'esprit de quelqu'un et pas en chair et en os. C'est une vieille chanson qu'on entend de temps en temps. La vie est un songe et c'est le songe de quelqu'un. Pour une fois nous ne parlerons pas de Dieu, mais nous n'en pensons pas moins. Il est vrai que même si nous ne nous donnons pas la peine de penser à Dieu, Il existera coûte que coûte, malgré tout, malgré notre indifférence et notre négligence. Mais nous devons penser à Lui car nous sommes soit catholiques, soit protestants, soit orthodoxes, soit juifs, soit musulmans. Nous sommes parfois

athées, nous aussi, mais même les athées pensent à Dieu quand ils disent : « Il n'existe pas, Il n'existe pas. » Ils pensent donc à Dieu ; c'est une pensée négative, à cause de ne et de pas.

Si on dit « négatif », on passe sans tarder à l'adjectif « positif » car on aime la dialectique et on pense que ce n'est pas la peine de penser autrement : seules les pensées dialectiques sont valables dans le monde qui se souvient encore de Hegel et de Marx. Et de Lénine, naturellement. Lénine raisonnait ainsi : si une liaison téléphonique est mauvaise, il faut fusiller toutes les téléphonistes. Sa dialectique était très simple. La liaison est mauvaise, la punition est bonne. Donc, on fusille les téléphonistes. D'ailleurs, à ce moment-là – comme d'habitude, il s'agissait d'un moment historique – il a parlé à Staline. Et Staline a exécuté l'ordre, cela va sans dire. Tout va sans dire lorsqu'il s'agit de Staline. Et c'est souvent le cas. On compare à Staline tantôt Poutine, tantôt Mao. Hitler n'est pas loin non plus car Poutine est Hitler à cette différence près qu'il parle russe et ne pense pas que les slaves sont des sous-hommes.

Poutine pense que les Occidentaux agissent comme des Nazis ; les comparaisons fleurissent, comme d'habitude. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Soit vous êtes Napoléon, soit vous êtes à la fois Hitler et Staline. Vous êtes plus rarement Lénine car vous n'avez pas envie de mettre les téléphonistes devant un peloton d'exécution. Vous préférez les harasser sexuellement et textuellement. C'est ce que vous faites, d'ailleurs, si vous avez beaucoup d'argent. N'importe quelle téléphoniste vous donnera tout son corps sans exception, si vous lui offrez quelques bijoux et quelques villas avec un nombre impressionnant de piscines. C'est ce que vous faites, si vous avez de l'argent. Si vous n'avez pas le sou, faites de votre mieux pour devenir jeune et beau.

Il y a donc quelque chose de *positif* dans la vie. Il y a la beauté et les beautés ; il y a aussi les plaisirs du sexe qu'on appelle parfois « jouissance ». On jouit parfois de la vie et il ne faut pas le nier à tout bout de champ. Autrement dit, il ne faut pas être pessimiste, malgré la crise économique, politique et psychique. Poutine dit qu'il a assez d'armes pour répondre à tous ceux qui n'aiment pas la Russie et pensent que l'Ukraine doit récupérer la Crimée. Tolstoï a écrit une œuvre intitulée *Les récits de Sébastopol*. À ce moment-là, la Crimée appartenait à la Russie, sinon Tolstoï n'y aurait pas combattu pour pouvoir écrire ces récits. Ensuite, le gouvernement soviétique offre la Crimée à l'Ukraine à l'occasion d'un quelconque tricentenaire, et les Ukrainiens disent aux habitants de la Crimée : « Oubliez la langue russe. Ce n'est plus votre langue maternelle. Ni votre langue paternelle, d'ailleurs. » Mais les habitants de la Crimée n'oublient pas le russe et Poutine les annexe avec toutes les terres, tous les sanatoriums. Les Occidentaux brandissent le poing ; Poutine fait de même. C'est la vie

politique : poings, sanctions, bombes, ruines. Et les enfants qui pleurent. Le nouveau président de l'Ukraine dit ceci et pas cela : « Pendant que les enfants russes pleurent au sous-sol, les Ukrainiens bâtiront leur avenir radieux. » C'est cela la dialectique. Où est la synthèse ? D'ailleurs, ce sont les enfants ukrainiens qui pleurent au sous-sol.

Comment se protéger contre l'histoire et le présent qui donne naissance à l'histoire et la porte vers le passé ? Le passé l'accueille et nous regardons des documentaires où l'on tue tout le monde, sauf les assassins, et on jette des bombes lorsqu'un tsar se promène dans sa calèche ou même dans sa voiture. On regarde les corps déchirés, déchiquetés, et on se dit que l'histoire est cruelle – aussi cruelle que les êtres humains. Que faire ? Peut-on abandonner l'histoire ou la mettre dans un coin ? Elle doit réfléchir avant d'agir. Mais l'histoire ne réfléchit pas et si elle recule, elle saute et écrase un million ou deux millions. Elle écrase les humains aussi bien que les animaux et souvent la terre a l'air d'un bortsch où nagent les corps, les anticorps et tout ce qu'on veut, à condition que l'on veuille quelque chose en regardant ce spectacle. Et si l'on ne veut plus rien, on meurt parce que rien n'est plus précieux que la volonté de puissance. La vie est puissante et si l'on supprime cette puissance sous l'influence de l'instinct de la mort ou de l'indifférence qui est encore pire que la mort, on meurt en présence de ses parents ou de ses bourreaux. Donc, on reste puissant pour pouvoir souffrir et mourir dignement – sur le champ de la bataille pour la vie.

Il est vrai que l'on peut se sauver en contemplant *La Joconde* ou en écoutant un impromptu de Schubert. L'art élargit l'âme et on se dit que tout le monde partage ce sentiment de bonheur, cet élargissement. Et si tout le monde partage la même chose, on devient tout le monde, l'humanité entière et même le cosmos qui écoute la même symphonie, la même musique des sphères. Cette musique et ce partage résonnent dans toutes les sphères et c'est ce qui nous sauve de la solitude et de l'histoire, de ses poursuites. La beauté entre et reste à l'intérieur d'un corps et d'un esprit, sans parler des tous les cœurs où elle règne sans partage. Et puis un partage commence, encore un partage. Si l'on pouvait partager la beauté sans partager autre chose, on serait heureux et à l'abri des surprises, de toutes les surprises, qu'elles soient bonnes ou mauvaises car même une bonne surprise est mauvaise. Elle détruit l'harmonie qui nous porte vers le guide souverain qui ignore les surprises, étant donné que son immobilité foncière et éternelle ne change pas et ne tolère aucune intervention. Et chaque surprise est une intervention et un rappel de ce que l'on appelle « temps-temps » que l'on ne supporte pas à cause de son alliance avec l'histoire, les bourreaux et les martyrs.

Encore un attentat qui n'est autre qu'une mauvaise surprise, une très mauvaise surprise. On n'est pas surpris, d'ailleurs : il n'y a rien que des flaques de sang, soit sur les pavés, soit

sur le parquet. Il faut vivre avec, comme on dit. On continue à dire tout cela pour se calmer, pour ne pas se suicider. On se suicide quand-même et l'on voit le contenu du « grand peut-être ». Ou l'on voit le non-contenu du « grand peut-être » qui est si petit que l'on se dit qu'il n'existe pas. À quoi bon parler des nains dans le domaine de la métaphysique qui ne s'occupe que des grands récits et de l'infini ?

Il faut parler de ce qui est grand et de la joie dont les dimensions sont si infinies que l'on n'en voit ni la fin ni le début. Il y a de la joie et de la béatitude, et il ne faut surtout pas choisir entre elles parce qu'elles reviennent au même – à la même joie et à la même béatitude. Et le même revient à elles, à condition d'être sage comme une image et de ne pas être tristounet. On est béat de béatitude et c'est ainsi qu'il faut vivre, sinon on meurt à petit feu et de temps en temps ce feu devient grand ; alors on meurt à grand feu et en grande pompe. Peu importe la pompe – on meurt et c'est cela qui compte. Par contre, si l'on est béat ou beauti ou *beautiful*, si tous les jours on joue des études du bonheur pour ne pas faire de fausses notes, pour jouir pleinement de la joie et de la jouissance, on devient éternel et quoi que l'on fasse est éternel, lui et elle aussi.

On dit, par exemple : « Je suis superman », et cela perdure parce que la notion de superman ou plutôt son concept est éternel, grâce à Nietzsche et aux films américains. On dit entre autres : « Je suis Dieu », et cela perdure aussi car soit Dostoïevski, soit quelqu'un d'autre parle de l'homme-dieu ou du dieu-homme, ce qui ne revient pas au même : Dostoïevski nous l'explique par l'intermédiaire d'un héros ou d'un anti-héros. Si l'on dit : « Je pense », on pense à Descartes et à l'éternité de sa phrase qui répète « *sum, sum, sum, sum, sum* ». Répétition pure et dure, répétition absolue de soi, répétition du signifiant, du signifié, de l'insignifiant. En somme, il suffit de répéter un lieu commun pour devenir éternel, et l'immortalité n'a pas de sens, d'après Spinoza. Si vous répétez les aphorismes des grands personnages, vous devenez grand vous-même. Et la musique répétitive de votre vie vous portera à coup sûr vers l'éternité – sur ses ailes, sur ses ailes. En tout cas, elle vous portera vers l'éternel retour qui est aussi éternel que les autres retours et les départs. Peut-on concevoir une vie sans départs, sans retours, sans fils prodiges, sans pères patients et magnanimes ? Si les pères n'étaient ni patients ni magnanimes, ils tueraient leurs fils, à l'instar d'Ivan le Terrible. Mais nous vivons toujours, même si nous partons de temps en temps.

Si vous dites, « L'immortalité n'a pas de sens », vous devenez aussi éternel que Spinoza et ce n'est pas si mal que ça. Vous aimeriez probablement être aussi immortel que Jésus, mais vous êtes aussi éternel que Spinoza, et vous devez vous contenter de ça ou de za, sinon vous

n'aurez rien du tout. Vous aurez une série de croix que vous porterez sur votre dos, sur votre ventre, sur votre tête comme le font les femmes qui portent des cruches. Vous porterez aussi une multitude de clous et un marteau, à condition de pouvoir vous en servir. Et si vous ne savez pas vous en servir, il faut vous entraîner avant de vous lancer dans l'imitation du Christ. Si vous êtes droitier, prenez le marteau dans la main droite et posez la main gauche sur une table. Non, d'abord votre main gauche doit prendre un clou et le mettre à proximité de votre main droite. Ensuite, vous posez la main gauche sur la table et vous prenez le clou avec la main droite : votre main est capable de saisir ce clou, même si elle doit tenir le marteau sans le lâcher. Ensuite votre main droite doit planter le clou au centre de la paume de votre main gauche et les doigts de cette main-ci doivent le tenir dans la position verticale pour que la main droite puisse enfoncer le clou. Enfoncez le clou, enfoncez le clou. Répétez le mouvement jusqu'à ce que le clou soit bien enfoncé. C'est bien, c'est bien. À présent vous méritez de porter votre croix et même celle des autres. Et vous pouvez même dire, « Pourquoi m'as-Tu abandonné ? » Bref, plus vous lisez, plus vous apprenez de choses ou plutôt d'éternités ; et vous en profitez pour devenir éternel à votre tour car vous êtes déjà beau et seule l'éternité vous manque pour devenir l'incarnation de la joie. À plein temps.

LA CONTESSA : Qui est à l'appareil ?

MOI : Va...

LA CONTESSA : Même la machine à laver ne marche pas. Et pour une fois c'est une machine flambant neuve. Je n'ai même pas encore enlevé l'étiquette. Elle n'a jamais marché, jamais.

MOI : En principe, à la livraison on fait marcher les machines, ne serait-ce que l'espace de quelques secondes.

LA CONTESSA : Le monsieur a dit : « Vous poussez sur ça, ça et ça. » Et il est parti. Je pousse sur un bouton et j'attends une demi-heure. Rien ne se passe. Je pousse sur un autre bouton et j'attends de nouveau une demi-heure. Rien, rien, rien du tout. J'ai poussé sur tous les boutons. Rien n'a bougé. Rien ne s'est allumé.

MOI : Les professionnels donnent des coups de pied...

Elle raccroche.

On s'enferme chez soi, en soi, pour ne rien entendre et sentir parce que tout ce qu'on sent est douloureux et malheureux. Et on ne veut pas être malheureux ; on veut jouir de la vie grâce aux œuvres d'art qui sont une sublimation de tous les instincts et élans sexuels qu'on

réprime et supprime pour ne pas se retrouver en prison. On a envie de violer toutes les femmes et tous les hommes, mais on ne doit pas le faire, par crainte d'être enfermé soit dans une prison, soit dans un asile. Et on n'aime ni l'un ni l'autre. On aime l'air libre où l'on respire librement et profondément au point de vouloir élargir ses poumons pour pouvoir inhaler encore plus de cosmos. On aime l'humanité, mais on ne doit pas la violer parce que l'humanité n'aime pas être violée, à l'exception de quelques masos qu'il faut enfermer, sinon ils feront n'importe quoi avec leur corps – sous nos yeux. Et ce genre de self-supplice n'est pas toujours agréable à regarder.

On aime l'art qui élève les âmes et élargit les cœurs au point de les rendre sensibles aux autres cœurs et à ce que l'on appelle « universalité » ou « compréhension totale ». On écoute une symphonie et on sort de soi pour rejoindre les autres qui s'amuse quelque part : dans les casinos, sur les plages. On sort de soi et on se dirige vers eux. Tout à coup, la symphonie s'arrête ; on s'arrête aussi et on se dit qu'il s'agit d'une symphonie inachevée. Quel dommage ! On était déjà en route pour le bonheur universel, individuel. On sortait déjà de sa particularité pour se baigner dans la singularité qui combine et mélange l'univers et soi, moi, et cetera. Hélas, toutes les symphonies sont inachevées – de ce point de vue. Toutes les œuvres d'art partagent cette condition, cette « inachevitude ». Nous sommes plantés au milieu de nulle part et ce milieu ne s'appelle ni singularité ni univers ni ville ni village. On s'est enrichi, mais cet enrichissement spirituel n'apporte rien du tout, à l'exception d'une multitude de déceptions. On est déçu, frustré et au bord du suicide. On reste sur ce bord et on regarde autour de soi.

On voit un tableau et une fois de plus on sort de soi, de chez soi. Puis on peint un tableau et on se dit qu'on est un génie. Donc, on crée un monde et c'est un monde nouveau – beaucoup plus nouveau que les États-Unis et l'Amérique en général. Il y a des individus qui prétendent que rien n'est plus nouveau que les États-Unis car toutes les nouveautés s'y trouvent. Et s'il y a quelque chose de nouveau sous le soleil, c'est là-bas qu'il faut chercher cette chose. On y va et on cherche cette chose et même le soleil car il y a des individus qui prétendent que c'est là-bas que le soleil se lève et se couche. Et puis on dit que le soleil ne s'y couche jamais. Et puis on dit que l'on confond tout cela avec l'Empire britannique ou plutôt l'ex-Empire britannique. On confond toujours tout, de toute façon ; une confusion de plus ou de moins. Cela ne fait rien : ni chaud ni froid ni tiède ni glacé.

Une fois de plus on élargit son esprit, son cœur et même son foie. C'est dans ce dernier cas qu'on réussit vraiment, de sorte que son foie est très gros maintenant – au point de toucher et d'accueillir tous les autres foies, fois, et cetera. On comprend toutes les religions et tout le

monde, sauf les terroristes qu'il faut abattre à tout prix, sinon ils abattront tout le monde, vous compris. Et il faut que quelqu'un reste sur terre pour raconter cette histoire, comme disait Homère. D'accord, on raconte cette histoire en détail ; on décrit comment les terroristes abattent tout le monde en filmant les exécutions pour les montrer à la télévision. On montre tout cela et on décide de réagir et de se lancer dans une croisade pour conquérir le Paradis perdu ou l'harmonie du monde. On conquiert le monde, mais l'harmonie échappe à tout le monde, et on ne sait que faire des dissonances qui surgissent de partout et poursuivent les oreilles, même pendant le sommeil.

Nous attendons, vous attendez, ils attendent. Tout le monde attend le renouveau car le balancier ne s'arrête jamais et cet abîme noir nous ouvre la voie vers l'ascension, selon Hölderlin. Nous aimons les ascensions parce qu'elles nous rappellent la Vierge Marie et d'autres représentants de notre religion. Et tout ce qui nous rappelle notre religion et la Vierge Marie est béni d'avance. Donc, nous sommes bénis, à condition de monter, monter, d'ascender, d'ascensionner. Nous ascendons, ascensionnons et décidons de ne plus jamais redescendre, même s'il n'y a rien à boire au sommet de cette montagne où l'on trouve à la fois le bonheur et l'harmonie. Il n'y a rien à boire, rien à manger, mais nous ne descendons pas car il vaut mieux mourir de faim que vivre loin de la béatitude. Nous menons une vie ascétique sans nous élargir outre mesure. Tant pis pour les œuvres d'art : nous pouvons vivre sans elles. Il n'y a plus rien à sublimer non plus. Tout est sublime et quand le sublime est partout, il n'y a pas de place pour le non-sublime ou l'anti-sublime.

Vous êtes au sommet et vous vous dites que pour une fois vous ne vous trompez pas. Vous êtes heureux et le bonheur est un sentiment individuel et particulier : si vous êtes heureux, vous êtes heureux, même si les autres pensent que vous êtes malheureux. Et Dieu ? qu'en pense-t-Il ? Il pense sans doute que vous êtes damné et ce n'est pas la peine de Le contredire et de contredire Ses jugements. Lorsqu'il s'agit de Dieu, on ne peut rien contredire : ni Le ni Ses ni Lui ni Son. On peut contredire et même anéantir tous les Son et Lui, s'ils se rapportent aux humains, mais Dieu est différent et vous le savez mieux que quiconque. Dieu est immobile et sublime, de sorte qu'Il n'a rien à sublimer non plus. C'est-à-dire qu'Il est encore plus sublime que vous, quels que soient votre état mental et votre degré de sublimation. Même si vous êtes sublimissime, il vous reste encore quelque chose à sublimer – pas nécessairement pour créer une œuvre d'art. Vous pouvez vous sublimer dans votre lit, sans bouger, sans composer, sans peindre, sans siffloter. Vous êtes couché et vous sublimez le reste de vos instincts, élans, et cetera. Vous sublimez tout ce qui vous reste, tous les beaux restes qui logent dans votre conscience, dans votre inconscient et même dans vos

poumons. Même vos poumons sont sublimes à présent. Mais Dieu est encore plus sublime ; Il est sublimimimissime. Vous pouvez ajouter tant de mi que vous voulez, et vous le voulez, vous le voulez. Pourquoi ? Pour comprendre Dieu et pénétrer Ses voies. Mais Nicolas de Cues vous dit que c'est un exercice vain et impie. Que ce soit mi ou pi, cela ne sert à rien. Vous ne connaissez pas Dieu et vous ne Le connaîtrez jamais, même si vous passez toute votre vie à écrire : pi... pi... pi... pi... pi... pi... pi.

Vous êtes toujours au sommet et vous croyez que pour une fois votre jugement est sans faille : vous savez où vous êtes et ce que vous faites. Vous faites quoi ? Vous vous prélassiez au sommet de la Montagne du Bonheur et les majuscules vous aident à ressentir ce Bonheur et cette Montagne. Vous mettez une majuscule dans votre cœur et vous vous dites que vous êtes heureux. Mais lorsque vous parlez, les majuscules disparaissent, de sorte que vous ne ressentiez plus le bonheur auquel vous avez droit. Si vous n'avez pas droit au bonheur, Dieu n'existe pas ; l'homme non plus. Sans bonheur, la vie n'a ni sens ni existence ni essence. Pour une fois, l'existence ne précède pas l'essence parce qu'il n'y a rien à précéder ; il n'y a rien ni devant ni derrière ni avant ni après. Et après ? Rien, rien, rien.

Alors, commençons plutôt par l'essence, parce qu'il est essentiel de définir l'homme et son bonheur sur terre et ailleurs. Quelle est son essence ? Le bonheur, sinon rien n'a ni sens ni essence ni existence. D'accord, l'essence de l'homme est un bonheur sans nuage. Si un nuage apparaît à l'horizon, nous le supprimons, par crainte de nous empêtrer dans des problèmes sans fin. Pour le moment, nous ne sommes ni empêtrés ni embourbés. Alors, continuons tant que cela marche en avant et surtout en montant. Nous avons déjà cette essence dont nous parlons sans cesse. À présent il faut trouver l'existence et nous nous demandons où nous pouvons la trouver. Au sommet de la Montagne dont nous parlons sans discontinuer. Nous ne discontinuons pas et la Montagne est toujours là ; et nous savons que si nous discontinuons, ne serait-ce qu'un instant, la Montagne disparaîtra à tout jamais. Jamais, jamais – c'est ce que nous nous disons. Et nous utilisons toutes les majuscules possibles et imaginables – même en parlant, en réfléchissant.

Supposons que nous ayons une pensée très profonde – aussi profonde que l'Enfer de Dante. Un grêlon tombe dans ce puits spirituel. Un tiers de notre pensée est déjà détruit, si bien qu'elle n'est pas aussi profonde que tout à l'heure. Mais elle est toujours assez profonde pour que nous puissions dire à tout le monde : « J'ai une pensée profonde. Voulez-vous savoir ce qu'elle contient ? » Mais le grêlon continue son bonhomme de chemin et nous voilà privés d'un autre tiers de notre pensée. Nous ne disons plus rien ni à nous-mêmes ni aux autres. Nous nous taisons au sommet de la Montagne qui n'a plus rien à voir avec le bonheur. Ce

n'est pas la Montagne du Malheur pour autant : nous sommes encore à mi-chemin entre le bonheur et le malheur. Mais cette privation dont nous souffrons – le manque d'une partie du bonheur – nous fait mal et nous nous disons : « Nous sommes malheureux. » Il est vrai que nous pouvons nous tromper : nous ne faisons que cela. Mais cette fois nous ne nous trompons pas, paraît-il. Et cette fois nous aimerions nous tromper ; pour une fois.

Tout est minuscule à présent ; le monde a l'air d'un grain de sable. Tant pis ou tant mieux. On ne sait jamais ce qui est pis et c'est tant mieux : on n'est pas trop malheureux, somme toute. On est peut-être malheureux, damné et condamné, mais on n'en sait rien : seul Dieu sait tout car il s'agit d'un Dieu-sait-tout. Ce n'est pas toujours le cas et pour étayer ce jugement on n'a qu'à se souvenir des dieux païens qui ne savaient rien ou presque rien. En tout cas, par rapport au Dieu chrétien ils ne savaient rien du tout. Ils savaient simplement qu'ils étaient des dieux et qu'ils devaient se quereller entre eux et s'ingérer dans les affaires des hommes, ce qu'ils faisaient tout le temps pour tuer le temps. C'était donc des dieux-ne-sait-rien ou dieux-ne-sait-presque-rien. Ou dieux-ne-savent-rien. Ils en savaient même moins que les humains d'aujourd'hui. Par exemple, ils n'avaient aucune idée de ce que la mécanique quantique signifie et à quoi elle sert. Elle ne sert peut-être à rien, mais elle existe et ils ne le savaient pas ; même Zeus ne le savait pas. Et le Christ le savait, ainsi que Dieu le Père et le Saint-Esprit. C'est pour cela que nous avons changé de religion. C'est pour cela que nous sommes heureux ou pas trop malheureux.

De quoi peut-on parler, sinon du bonheur ? On en parle sans arrêt, même quand on n'en parle pas. On n'en pense pas moins, comme on dit. Et le bonheur dépend de montées et de descentes. On est de mauvaise humeur et on veut muer cette mauvaise humeur en bonne humeur pour ne pas être malheureux tout court ou trop, trop, trop. Alors, on lui fait escalader la Montagne de La Joie. La mauvaise humeur monte, monte et au bout de quelque temps, elle devient une bonne humeur. En d'autres termes, elle se bonifie en montant. De quoi parle-t-on ? Du bonheur, comme d'habitude. Et ce n'est pas une mauvaise habitude, à ce qu'il paraît. D'après Spinoza, en tout cas. Il croit qu'il ne faut pas parler de la tristesse parce que c'est triste. Et toutes les passions tristes sont mauvaises, même si elles vous font composer le *Requiem* de Mozart. Donc, on ne compose pas le *Requiem* de Mozart ; on ne compose pas non plus la *Quatrième* de Brahms. Mais on est heureux et cela suffit largement. Et puis on se rend compte de cet axiome : il vaut mieux être Mozart et mourir très tôt que vivre jusqu'à cent ans pour rien. On préfère être malheureux et génial.

Et on préfère avoir beaucoup d'argent, même si l'on est Mozart ; et Mozart et l'argent n'allaient pas toujours ensemble. Parfois ils étaient si séparés, si distants l'un de l'autre que

Mozart s'en plaignait à son père et même à Salieri. Mais nous avons assez d'argent pour ne pas mourir de faim. Et nous mangeons à notre faim. Cela n'est pas suffisant, contrairement à ce que pensaient les philosophes grecs et aussi les philosophes qui ont leur succédé en Europe et aussi en Inde et en Chine. Il nous faut un surplus d'argent car nous voulons vivre dans le luxe et pas dans le jardin d'Épicure où l'on ne mangeait que du pain et parfois du fromage. Non, il nous faut des festins, des tables recouvertes de mets et d'entremets. Il nous faut aussi des entremetteurs et des entremetteuses pour pouvoir jouir de l'amour pendant ces festins et surtout après eux. Après les festins, l'amour et pas le déluge, sauf s'il s'agit du vin qui doit couler à flots. Tout coule à flots et nous sommes heureux, même si nous ne sommes pas milliardaires.

Les Américains ne pensent pas que le mot terrorisme soit lié à la terre et non aux islamistes. La terre ne peut pas vivre sans le terrorisme et la terreur en général, que ce soit la terreur de Staline ou celle de Lénine. On fusille tout le monde, mais avant de fusiller qui que ce soit, on joue avec les victimes au chat et à la souris. L'étymologie nous trompe de temps en temps : on pense que les souris sont obligées de sourire, même en présence des chats et de leurs griffes. On se trompe lourdement et notre tromperie ou plutôt notre erreur est lourde de conséquences. Quand Staline jouait avec ses futures victimes – elles étaient *déjà* ses victimes – celles-ci souriaient car elles pensaient qu'il *jouait* avec elles. Elles riaient même de temps en temps, de temps à autre. Les autres temps arrivaient et elles se retrouvaient en prison où l'on les mettait dans une chambre froide où elles ne pouvaient ni se coucher ni même s'asseoir. Il ne s'agissait donc pas d'une chambre à coucher ; il s'agissait plutôt d'une chambre à refroidir. Et Staline commettait ses meurtres à froid, sinon il aurait eu trop chaud, tout le temps. Il n'avait ni chaud ni froid, tandis que ses victimes avaient tantôt froid, tantôt chaud. Tantôt on les mettait dans une poêle à frire, tantôt elles gelaient dans la chambre à refroidir qu'on appelait parfois le « voyage d'hiver ». Et pourtant les victimes ne bougeaient pas, comme si elles étaient clouées au sol, au froid et à la mort. En réalité, elles n'étaient ni clouées ni pendues ; elles grelottaient et s'endormaient dans les bras du Père Noël. Les enfants adorent ce père qui leur apporte des cadeaux et de la joie. Les victimes de Staline le détestaient.

Les stalinistes nous volent notre corps, purement et simplement, comme si nous étions Charlie Chaplin. Nous ne le sommes pas, loin de là. Nous ne sommes pas Buster Keaton non plus. Nous ne sommes même pas Laurel, sans parler de Hardy. Alors, pourquoi nous vole-t-on notre corps ? Est-il si beau que cela ? Il est clair qu'il n'est pas précieux ; en tout cas, il n'est pas aussi précieux que le cadavre de Charlot. Pourquoi, pourquoi ? Encore un pourquoi dans l'histoire de l'humanité. Je crois que l'on vole notre corps parce qu'on ne veut pas nous

laisser en paix. On veut nous laisser en guerre avec le monde parce que la guerre est dans l'air, tandis que la paix est par terre. Tolstoï n'aurait pas été content. D'ailleurs, il n'a jamais été content, sauf quand il était dans les champs, une faux à la main. Il fauchait le foin et les paysans le regardaient avec un sourire malicieux et moqueur. D'ailleurs, ses paysans n'étaient pas contents non plus : tel maître, tel paysan. Pendant les funérailles de leur maître, les paysans portaient une pancarte avec l'inscription : « Cher Lev Nikolaevitch ! Merci pour tout. De la part des paysans. » Après les funérailles, les mêmes paysans s'adressent aux organisateurs en disant, « Nous avons porté la pancarte. Et nous avons perdu notre temps. Il faut que nous soyons récompensés. »

On dit qu'il y aura une révolte en Russie parce qu'on ne peut vivre de cette façon, avec une telle inflation. On dit aussi que les Russes sont trop paresseux pour se révolter. Au lieu de descendre dans les rues avec leurs haches – pas avec leurs vaches –, ils se tourneront les pouces. Une fois les pouces fatigués, ils se tourneront d'autres doigts car ils savent compter jusqu'à dix et savent aussi qu'ils ont dix doigts, de sorte qu'ils n'ont pas besoin de les compter tous les jours. Ils le savent et ils s'en souviennent. Seuls les amnésiques et ceux qui ont la mémoire courte comptent leurs doigts tous les jours et même la nuit, si cette nuit est blanche. Si cette nuit est noire, ils ne comptent rien du tout, pas même les roubles, les dollars et les euros. Donc, il leur reste encore huit doigts et ils savent pertinemment qu'ils peuvent se les tourner jusqu'à ce qu'ils soient épuisés – les doigts et leurs possesseurs. C'est ainsi que les Occidentaux parlent des Russes : ils pensent toujours que les Russes sont des esclaves paresseux et barbares. Mais les esclaves ne demandent pas de récompense après les funérailles de leur maître, même s'ils portent une dizaine de pancartes et perdent trois jours d'affilée.

L'argent ne fait ni le bonheur ni le malheur ; il achète quelque chose et c'est tout ce qu'il fait à longueur de journée, sauf s'il se repose dans un coffre-fort ou sous un oreiller. Un personnage de Dostoïevski le mettait dans ses bas, mais nous n'imitons pas les personnages de Dostoïevski car ils se suicident à tout bout de champ, en un tour de main et à tour de bras. Et s'ils ne le font pas, on les tue pour que le roman soit terminé et que son auteur puisse jouer à la roulette et perdre des dollars à tour de bras. La roulette tourne, le bras aussi ; même la main tourne parfois, ce qui n'est pas bon signe. Encore un tourneur. Mais ce n'est pas le moment de parler des bras et des jambes de Dostoïevski.

On dit que les Russes vont trop loin et qu'ils aimeraient aller encore plus loin – au-delà de l'Ukraine et peut-être même au-delà de l'Europe. Une fois lancés – et on assiste à ce lancement – ils sont capables d'aller jusqu'aux États-Unis et d'annexer l'Alaska qui

appartenait aux tsars il y a un siècle ou deux. Cette terre fait partie de notre histoire et par conséquent de notre territoire – c'est ce que les Russes sont censés dire quand ils annexent quelque chose. Ils commenceront par les pays baltes et ensuite ils s'occuperont de la Pologne qui, elle aussi, fait partie de leur histoire, de leur terroir et des tiroirs où ils gardent des documents qui certifient et approuvent leur conquête. Mais d'autres disent que les Russes ne bougent pas ; ils ne vont jamais nulle part car ils sont paresseux et alcooliques. Dès qu'un alcoolique bouge, il tombe et puis il ne bouge plus. C'est cela la Russie, d'après certains observateurs. La Russie est un énorme morceau de terre recouvert d'ivrognes qui ne bougent pas, sauf s'ils ont soif. Ils se réveillent et bougent un bras qui saisit une bouteille de vodka, pendant que l'autre bras s'empare d'un cornichon. Ils boivent, mangent et se rendorment. Pas de conquête pour le moment. Et ce moment ne passe pas ; tous les moments passent, mais celui-ci demeure sur place, dans sa demeure. Voici l'histoire de la conquête russe, d'après certains observateurs et connaisseurs.

Et pourtant la conquête a lieu quelque part – dans le cerveau des politiciens. Ils commencent à réaliser, à comprendre tous les quoi et pourquoi, mais ils ne sont pas prêts à engager une compétition globale avec Moscou et même avec Saint-Petersburg. Ils engagent une compétition partielle et cela ne marche pas parce que le territoire russe est global, pas partiel. Mais les Occidentaux ne sont pas habitués à ce genre de territoire et par conséquent ils mesurent leurs mesures de rétorsion d'après leurs territoires minuscules. Il est vrai que le Canada n'est pas si petit que cela, mais le Canada ne dit rien ou presque rien, tandis que l'Allemagne s'affaire. Elle bouge parce qu'elle n'est pas ivre ; elle est fâchée contre les Russes, contre ces usurpateurs notoires. Les Anglais sont en colère, eux aussi, et ils ne sont pas ivres non plus. Ils bougent donc en tous sens et tous ces sens sont dirigés contre Moscou et même contre les environs de Saint-Petersburg. Contre Peterhof, par exemple. Mais Poutine leur dit : « Vous ne connaissez pas les Russes. Nous sommes tous ivres morts. Comment voulez-vous que nous avancions ? Nous ne pouvons même pas reculer. D'ailleurs, nous ne reculons jamais. Les Russes ne reculent jamais. Ils ne bougent pas. »

C'est ainsi que cela se passe et se déroule. Il y a un rouleau qui s'appelle « histoire » ou « parchemin » et il se déroule à n'en plus finir, et par conséquent cela ne finit pas. Cela ne fait que commencer, comme on dit. « Poutine n'est plus seulement un danger pour la souveraineté de l'Ukraine et la sécurité européenne, mais un danger pour l'ordre politique européen et un danger pour le nouvel ordre mondial. Poutine est un danger tout court. D'ailleurs, il n'est pas très grand. » C'est une observatrice qui parle. Elle observe Poutine et voit qu'il est assez petit – elle l'appelle même Petitine – et cela lui rappelle Napoléon, d'autant qu'elle est française.

Et Napoléon avançait, avançait. « On avance et ensuite on pense », disait-il. Et Poutine avance et pense, pense et avance – en même temps, ce qui ne veut pas dire qu'il soit plus génial que Napoléon. C'est un gredin, c'est tout ; tandis que Napoléon est un grand homme, la légende des siècles. Poutine est un crétin ordinaire, pas un grenadier extraordinaire. Mais les gredins (ainsi que les crétins) sont dangereux, même s'ils ne sont pas extraordinaires. Surtout s'ils ont une armée à leur disposition ou plutôt à portée de la main. Et c'est le cas, c'est le cas ; c'est même un cas de figure.

Nous sommes tous égaux, pauvres et riches, doués et sous-doués. Les sous-doués sont tellement gentils et généreux que l'on leur pardonne leur sous-douement, pourvu qu'ils restent aussi gentils qu'ils le sont. Et ils le sont, ils le sont ; en tout cas, on entend le son de leur gentillesse. Ce son est très harmonieux et aussi beau que le cosmos des Grecs qui était clos et avait une bonne acoustique. Nous sommes tous égaux car c'est l'intention qui compte. Vous êtes sous-doué, mais vous avez de bonnes intentions. Donc, vous êtes bon et la société vous respecte et même vous admire. Par contre, les surdoués sont mauvais ; ils ont de mauvaises intentions et tous leurs dons ne servent à rien, à l'exception du mal. Autrement dit, ils sont au service du mal et du Diable, ce qui n'est pas bien. Le bien et le mal ne se mélangent pas, si bien que si vous êtes au service du mal, on ne dit pas que c'est bien ; on dit que c'est mal. Et on a raison. On ne peut avoir raison et tort à la fois ; tantôt on a raison, tantôt on a tort. Avant on avait raison ; à présent on a tort. Et on a tort d'avoir tort et d'être en tort : tôt ou tard on sera puni pour ce manque de jugement et de discernement. Il ne faut jamais oublier ni le Jugement dernier ni le Discernement premier. Ni le Jugement de Salomon ; ni le Jugement d'Apollon. On peut se passer du Jugement de Dionysos.

Bref, depuis la Révolution française nous sommes tous égaux, même si nous sommes sous-doués, sous-talentueux et sous-géniaux. Nous sommes égaux et nos egos sont égaux également, à condition que nous ayons de bonnes intentions et faisons du bien partout : dans les champs, dans les salles de concert. Il n'y a plus de hiérarchies et de gènes : c'est la morale qui compte, comme disait Kant et pas Auguste Comte. Kant était très pratique et c'est pour cela qu'il disait que la morale était plus importante que les gènes et le génie car le génie n'est pas très pratique ; il est même très impratique, apratique et parfois apathique, surtout lorsqu'il pense à ses poèmes et à ses équations. Einstein n'était pas en mesure de nouer sa cravate, donc il n'était pas pratique ; il n'était ni ci ni ça. Il était un génie tout simplement, mais Kant n'aimait pas cela. Il y préférait ceci et sa morale s'harmonisait avec la Révolution française, comme si l'on était en Grèce, autrefois. L'harmonie régnait une fois de plus ; elle ne règne plus, à cause de Poutine.

Entre-temps, la langue française continue à sévir partout où on la parle. Et même si on ne la parle pas, elle continue à sévir en traduction. Elle continue à disséquer ce qu'il y a à disséquer et même ce qu'il n'y a pas à disséquer, ce qui reste tranquille dans son coin. L'anglais embellit les choses en y ajoutant des ornements en guise d'adjectifs ou autrement ou vice versa. Le français nous donne une leçon d'anatomie. Nous disséquons, séquons et ons, et nous sommes prêts à devenir ns, à condition que nous soyons soumis à ce supplice de dissection. La langue française sait que le monde est un cadavre et que l'on n'a rien d'autre à faire que de le disséquer, l'autopsier, l'aupsier, le pssier. Plutôt le scier. Vous sciez un corps et voyez son âme. Où est-elle logée ? Un peu partout ; en tout cas, pas dans la glande pinéale ou une autre glande, quelles que soient ses dimensions. D'ailleurs, l'âme humaine n'a pas de dimensions ; elle a des perfections, mais pas de dimensions. C'est ce que la langue française dit sans ambiguïté. Elle est claire et disséquante, et c'est en cela qu'elle s'apparente à Kant. Elle dit que vous êtes clair et ombrageux ; ou carrément noir, ce qui est cartésien et gaullien. C'est aussi napoléonien, si l'on veut. Et si l'on ne le veut pas, ce n'est pas napoléonien ; c'est plutôt napolitain.

Et si c'est napolitain, on se met à chanter des chansons qui ne sont pas toujours d'origine napolitaine. Mais on aime chanter et on profite de chaque occasion pour le faire en buvant du vin ou en ne buvant rien du tout, même pas un verre d'eau. On chante, c'est tout. On est heureux et c'est ce qui compte, même si l'on n'est pas heureux, même si l'on n'est que l, et même pas on. L'on chante, l'on danse et pas uniquement sur les ponts, au-dessus des rivières. Et puis on se souvient de la morale et l'on se dit que ce n'est pas bien. Il faut faire du bien pour que ce soit bien, sinon ce ne sera pas bien ; ce ne sera pas mal non plus. Ce sera par-delà de tous les biens, tous les maux, et même par-delà nous-mêmes. On imagine tout ce que l'on peut et l'on constate qu'il y a quelque chose par-delà tout cela. Il y a l'être que l'on ignorait jusqu'à présent. Mais l'on a commencé à s'en approcher lorsque l'on a ajouté l à tout ce que l'on faisait. C'est cela l'immortalité et aussi l'éternité, comme aurait dit Spinoza. Sans l, l'immortalité ne serait pas ce qu'elle est actuellement. Certains disent qu'elle n'est rien ni actuellement ni postérieurement. C'est une erreur de jugement ; ou c'est un autre jugement dont l'on ne doit pas parler par crainte de perdre l'on temps.

Entre-temps, entre tous les temps, il se passe quelque chose ; et cette chose et ce quelque se rapporte à quelque chose, quelle que soit la dimension et l'importance de cette chose-ci.

On parle beaucoup de la langue et on lui attribue trop d'importance peut-être, surtout quand on dit que la langue est tout et que sans elle on ne peut aller ni à droite ni à gauche, comme dit une chanson russe. D'ailleurs, elle parle de l'eau et pas de la langue : les chansons sont rarement consacrées aux problèmes linguistiques. Elles nous parlent surtout de politique et d'amour, ce qui se comprend et trouve un écho dans les cœurs et les cerveaux des auditeurs. La langue règle la vie au point de nous emprisonner, comme disent Barthes et la plupart de ses collègues. À ce propos, ils parlent même du fascisme. Il paraît que notre code génétique obéit à la langue, aux structures linguistiques sans lesquelles il est incapable d'écrire nos livres. Et nos livres ne se bornent pas au thème « fascisme ». Il y a aussi le thème « amour » et même « tendresse », « jeunesse », « compréhension », « passion », « vocation ».

On va jusqu'à prétendre que la langue est un vêtement – que nous la portons, en d'autres termes. Comme je l'ai dit un jour, il y a toujours d'autres termes et c'est eux qui définissent la richesse de la langue. Je ne crois pas qu'un anglo-saxon parlerait de la prison des langues, de leur tyrannie et de leur fascisme. C'est un phénomène plutôt français car la langue française emprisonne tous ceux qui la parlent à la différence de l'anglais qui offre beaucoup d'échappatoires. On peut aller *in, out, away, up, down, to Hell*.

Il est vrai qu'en français vous pouvez aller au diable : personne ne vous l'interdit. Votre mère ou votre femme peut vous retenir, l'espace d'un instant, mais si vous êtes résolu d'aller en enfer, vous le ferez sans permission, sans l'accord de vos parents. Vous profiterez de n'importe quelle occasion pour le faire et vous aurez raison car il faut se sentir libre dans cette vie où les langues peuvent nous emprisonner de temps à autre pour nous empêcher de tomber amoureux, de jouir d'un instant qui passe et ne passe plus.

Tout se termine assez vite dans cette vie, même si la vie-même ne se termine pas – en tout cas, pas tout de suite, ce qui permet aux langues ou plutôt à la langue – et je pense surtout à la langue française – d'exercer leur ou son pouvoir sur nous. Il s'agit en quelque sorte d'un exercice de style que les langues pratiquent pour nous importuner et triompher de nos instincts et bonnes résolutions. Certes, nous pouvons nous libérer et les fanfreluches nous y aident énormément. Nous allons dans les boîtes de nuit, nous inventons la nouvelle cuisine et même la cuisine moléculaire. Mais le problème reste parce que, au cours d'un cocktail nous sommes entourés de gens qui parlent sans arrêt de leurs enfants, de tous leurs triomphes possibles et imaginables. Nous leur répondons pour ne pas être en reste de courtoisie.

En France, la vie mondaine a toujours offert un nombre impressionnant d'échappatoires qui libéraient nos ancêtres de la langue française – même s'ils parlaient sans cesse pendant ces

bals, réceptions, dîners, et cetera. Et cetera les libéraient aussi, de sorte qu'ils jouissaient de la vie, malgré la pression continuelle de la langue.

La langue française est aussi tranchante que la guillotine et c'est pour cela que la guillotine était si populaire en France et pas en Russie, par exemple. La langue russe ne tranche rien ; rien d'étonnant que les Russes ne sachent jamais ce qu'il faut faire. Et s'ils font quelque chose, ils s'exposent eux-mêmes et exposent leur pays à des périls sans nombre et sans fond. Et ils n'ont pas encore touché le fond, malgré tous leurs efforts et leurs morts.

La langue russe est si riche en préfixes et suffixes que les Russes ne se sentent pas obligés d'être libres dans la vie de tous les jours : à l'instar des stoïques qui profitent de leur liberté intérieure, de l'espace de leur langue pour se sentir à l'aise même en prison, même dans les chaînes, dans les fers. Les prolétaires du monde entier sont censés rompre leurs chaînes, mais pendant tout un temps les prolétaires russes ne ressentaient pas cette nécessité : grâce à leur langue, ils se sentaient libres dans les prisons offertes par les PDG de l'époque. (Il s'agit surtout du début du XXe siècle.) Il en allait de même pour les serfs qui respiraient librement et profondément à l'intérieur des domaines où ils travaillaient pour gagner un morceau de pain à la sueur de leur front. La langue russe leur faisait des cadeaux et ces cadeaux étaient si généreux que les paysans consacraient le plus clair de leur temps à l'invention de nouveaux jurons. Cette langue est riche dans tous les sens et ceci non seulement parce que chaque mot russe contient beaucoup de sens et de nuances : de ce point de vue, le russe n'est pas unique. Mais son répertoire de jurons demeure inégalé, malgré les efforts des Cockneys.

Proust fait un effort surhumain pour se débarrasser de la tyrannie de sa langue natale en mettant des rallonges partout où il peut, en sortant ainsi de sa cellule, en escaladant les murs de sa prison linguistique. Il va jusqu'à dire qu'un bon écrivain écrit toujours dans une langue étrangère – surtout lorsqu'il écrit dans sa propre langue. Tous les moyens sont bons pour se libérer de la tyrannie du français : nouvelle cuisine, cuisine traditionnelle. Même les pirojki contribuent à cette libération française, sans parler des koulibiaks.

Les Anglais ne connaissent ni les pirojki ni les koulibiaks : leur langue contient tous les koulibiaks dont ils ont besoin. C'est pour cela que le puritanisme est un phénomène anglo-saxon. Leur langue est si savoureuse qu'ils se contentent de plats immangeables, tout en continuant à savourer leur poésie. Et ils élargissent leur espace – celui dont Kant parle dans sa *Critique de la faculté de juger* – en racontant des histoires. Ni Rimbaud ni Lautréamont ne racontent d'histoires.

La langue française est puritaine au plus haut degré, sauf quand elle se met à décrire les mets que l'on sert dans les restaurants et même chez les particuliers. Il y a une harmonie dans la vie et ni Copernic ni Kant n'ont réussi à la détruire. La langue compense ceci et détruit cela ; il en va de même pour la vie qui ne réussit pas à envahir l'espace occupé par la langue. Si la langue est savoureuse, on se contente de *lamb / bean / fishstew*. Si la langue vous met dans un asile rempli de camisoles de force, vous vous précipitez vers le foie gras. Et si vous êtes au régime ? Et si vous êtes en train d'écrire un livre en oubliant de manger, en buvant du vin ? La langue vous épuise, vous étreint, vous pousse vers vos et ses limites, vers l'espace où Flaubert écrit *Bouvard et Pécuchet*.

Je ne suis ni Atlas ni Hercule. Pourquoi dois-je tenir le monde ou plutôt un balcon où tant de fascistes s'agglutinent ?

POSTFACE

À cette époque-là, j'habitais Moscou et je sais de quelle époque il s'agit, si on me le demande, comme aurait dit saint Augustin. Mais si j'effectue un plongeon dans mon inconscient ou plutôt dans l'inconscience de mon inconscient, je ne sais rien et ce rien est plus rien que celui de Socrate. Pour une fois, je suis supérieur à Socrate qui était un homme, rien de plus ; tandis que je suis un surhomme en l'occurrence, et j'espère que cette occurrence se répétera aussi souvent que possible et qu'impossible.

Donc, j'habitais Moscou à cette époque-là, et à une autre époque peut-être, mais je ne m'en souviens pas ; et c'est dommage, surtout au regard de ceux qui se souviennent de toutes leurs vies antérieures. Je ne me souviens de rien : ni de mes vies antérieures ni de celles qui sont postérieures à moi et même à l'univers. À l'occasion je pourrais survivre à l'univers, mais cette occasion ne se présente pas et je ne survis donc pas à l'univers. Ce jugement est peut-être faux, comme tout autre jugement ; peut-être survis-je à cet univers-ci et à cet univers-là, mais je n'en sais rien et il vaut mieux n'en rien savoir. Tant mieux, mieux.

Il faut être immobile pour survivre et même pour vivre ; il faut devenir son propre monument, ce que Bruckner a fait dès le début de sa vie créatrice. Et il n'avait pas d'autres vies, sinon il aurait peut-être survécu à toutes les vies et même à sa *Neuvième*, à sa *Dixième* ; il n'a survécu à rien, sauf à lui-même. Mahler était mobile ; il continuait son bonhomme de chemin pour aboutir à la fin. On aboutit toujours à la fin, même si cette fin-là, n'importe quelle fin, cache d'autres fins sans nombre. Et Mahler a abouti à une fin avec des nombres. C'est une fin quand-même ; si vous voulez continuer, vous continuez ailleurs, au-delà de la terre et de son chant. On continue en disant « adieu ».

À cette époque-là, à cette époque-ci, à cette époque possible et imaginable – j’imagine toutes sortes d’époques et de temps et de mouvements – j’ai acheté un disque à Moscou. Il s’agissait de la *Sixième* de Mahler ; il s’agit toujours de la *Sixième* de Mahler. Il s’agit aussi de la *Sixième* de Beethoven. Mais ce soir-là j’ai écouté la *Sixième* de Mahler, pour la première fois. J’ai étendu mon espace et mon temps ; et pourtant ils ne vont pas toujours ensemble, contrairement à ce que pensait Einstein et à ceux qui croient à ce qu’il disait. Devant moi il y a beaucoup d’espaces ; derrière moi il y a très peu de temps. Ils ne se mélangent pas : mon temps est privé d’espace, étant donné que je ne suis plus à Moscou.

Il y a la science et la religion. Dans le domaine de la religion vous croyez ou vous ne croyez pas ; dans le domaine de la science vous savez et ce savoir vous dispense de toutes les croyances possibles et imaginables. Vous n’imaginez plus rien et vous croyez que tout est possible. Il en va de même pour la religion, sauf que vous pensez que tout est possible, imaginable, pensable et croyable.

Mais il s’agit toujours de la *Sixième* de Mahler, même si cela paraît incroyable. Comment peut-on parler d’une symphonie, d’une seule ? Le monde nous offre tant de possibilités et d’opportunités, et elles sont à la fois possibles et imaginables. Et même si elles sont imaginables, nous ferons en sorte qu’elles soient possibles, imaginables et vraisemblables. Tout est vraisemblable et nous nous mettons au travail. Pour commencer, nous écoutons la *Sixième* de Mahler, surtout le dernier mouvement. Nous sommes déroutés et nous abandonnons notre commencement ; nous ne commençons plus rien et abandonnons tout. Il part dans tous les sens, ce final-là, ce final-ci. Il est partout et il part dans tous les sens, ce qui est normal, étant donné que ce qui part dans tous les sens – ou revient dans tous les sens – est partout, étant donné que le sens est partout et le tout est partout et nulle part, lui aussi.

Que faire de ce dernier mouvement ? Est-il le dernier de tous les mouvements ? Peut-être. Dernier, premier – cela ne compte pas vraiment. Il faut durer, perdurer ; les derniers sont au début de la queue, mais cela n’a pas d’importance. La queue perdure et les derniers aussi ; les premiers aussi, à condition qu’ils perdurent. Perdurent-ils ? On se le demande et on se demande qui est cet « on » qui se demande quelque chose. Personne ne se demande plus rien ; tout le monde agit tout de suite car le monde n’a pas de temps à perdre ; ni de monde. Tout le monde a tout à perdre, mais ni le monde ni tout n’a envie de perdre quoi que ce soit, sauf peut-être le dernier mouvement de la *Sixième*. Je n’ai pas envie de le perdre ; je ne le perds ni de vue ni d’ouïe.

Il part dans tous les sens ; je pars dans tous les sens, moi aussi. Mais on ne peut pas toujours partir dans tous les sens. Il y a un sens, deux sens, et il faut partir dans ces sens-ci ou dans ces sens-là. Il faut partir – c'est certain ; on ne peut rester où l'on est, sinon on ne sera pas ou plus, étant donné qu'on était quelque chose et même quelqu'un. Alors, l'on adopte le chaos pour pouvoir survivre et l'on survit dans le chaos, dans les lettres et les mots. Est-ce la survie ou la vie que l'on désire ? Il est vrai que l'on désire n'importe quelle vie, pourvu que cela dure, perdure, endure ; pourvu que ce soit une vie et pas autre chose. Mais on ne peut pas partir dans tous les sens, dans tout : on se perd dans tout et dans rien. On se retrouve quelque part au milieu. Et le milieu est la *Neuvième* de Mahler. Vous avez tous les côtés de toutes les barricades. Vous êtes entre les barricades, donc vous survivez à toutes les révolutions, toutes les Bastilles, tous les Lénine.

Comment s'organise-t-on ? On meurt de toute façon et tous les jours, mais on s'organise et il ne s'agit pas de l'instinct de la vie qui pourrait éventuellement contrecarrer l'instinct de la mort. Il s'agit d'une structure biologique, génétique ; ou du destin, tout simplement. Pour une fois, c'est simple, quoique très complexe. On meurt au bon moment, même si l'on sait et si l'on répète à n'en plus finir – pour ne pas finir – que c'est un mauvais moment, que ce moment est mauvais et même très mauvais, un très mauvais moment. C'est un mauvais moment à passer, mais on ne passe pas et c'est là que se trouve le hic proverbial. Et si, malgré tout, on passe, on passe de l'autre côté, de tous les côtés, et quel que ce soit le nombre de ces côtés-là, ou ci, ou ici, on n'est pas satisfait car on veut rester de ce côté-ci des barricades ou de tout ce qu'on veut, pourvu que ce soit ce côté-ci et pas ce côté-là.

J'ai été déçu par le dernier mouvement de la *Neuvième*, à cause de son austérité, de son caractère non-débridé qui semblait jurer avec le final de la *Sixième* ; et de la *Septième*. Que s'est-il passé entre les deux, entre les trois ? entre-temps ? Il se passe quelque chose entre les temps, tous les temps et même entre le temps, dans l'entre-jambe du temps. Et ce qui se passe s'organise. Que peut-on faire contre cette organisation ? Elle organise la mort, et si elle organise la vie, elle le fait pour justifier la mort. Elle juge la vie, en d'autres termes ; et ses termes sont toujours les mêmes. Ils nous condamnent sans appel. Et la *Neuvième* de Mahler, son dernier mouvement, entre autres, nous dit que tout est circonscrit, circoncis ; et sa *Dixième*. Tant mieux, tant mieux.

POSTFACE

À Moscou j'étais jeune ; j'ai été jeune une fois, deux fois peut-être. Jamais deux sans trois et trois sans quatre. Bref, j'étais jeune et beau car tous les jeunes sont beaux et très

doués, sinon on n'en parlerait pas. Et l'on en parle sans arrêt pour parler de quelque chose, pas nécessairement de quelqu'un ; et l'on parle de quelque chose et de choses et d'autres. On parle surtout d'autre, avec s ou sans s, ou sans, sans rien du tout. Moi, j'étais à Moscou, à cette époque-là, et j'étais jeune, beau et génial, comme tous les enfants. Je fréquentais une école normale qui n'était supérieure à rien ; c'était une école normale et même primaire. Moi aussi, j'étais primaire et normal ; pas de scandales, pas d'écarts outre mesure. Tout était plus ou moins mesuré.

Je pense à tout ce que je veux et l'on appelle cela « liberté ». Le corps fait ce qu'il veut, même quand il ne fait rien. Arrête-toi ; il faut s'arrêter quelque part, sinon on n'ira nulle part ou partout et on se dira que ça ira, que ça ira ; et ça n'ira pas. Et ça n'ira pas parce que ni ça ni ira ne peuvent aller quelque part, de sorte qu'on reste sur place et qu'on se dit que ça ira, et l'on se le dit pour ne pas mourir.

La vie demeure pour nous ennuyer, peut-être. Qu'elle nous ennuie, cette vie ; nous la supporterons. Nous la supportons.

Il y a deux ans je me suis cassé quatre côtes, mais elles ne m'ont pas lâché, de sorte qu'elles sont toujours là. Mon sort y est aussi, lui aussi.

POSTFACE

La lumière qui descend, les ténèbres qui se tortillent. La pluie, et puis un rayon du soleil qui entre. La joie. Si tout le monde pouvait ressentir cette joie, on serait sauvé.

POSTFACE

On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. On est Dieu. On est Dieu. On est Dieu. On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je ne suis pas Dieu. Je suis hideux. Je suis deux. Je suis trois. Je suis Dieu. On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. On n'est pas Dieu. On nest Dieu.

MOI : Comment allez-vous, ce matin ?

LA CONTESSA : Ce matin est un matin, mais je vais mal.

MOI : Voudriez-vous dire que le matin, tout le monde a l'obligation d'aller bien, pour honorer la rime ?

LA CONTESSA : Je m'en fous. J'ai mal.

MOI : Pourquoi ?

LA CONTESSA : Parce que j'ai reçu une lettre de la commune. Je dis toujours « la mairie » parce que je suis française, comme papa.

MOI : Que dit cette lettre ?

LA CONTESSA : Un tas de choses. On me dit que je ne peux pas louer mon studio, mais pas à cause du plafond, cette fois. Il y a autre chose, cette fois, un appareil qui détecte quelque chose que je n'arrive pas à détecter moi-même.

MOI : Vous n'êtes pas un appareil, voyons. Vous êtes plutôt un violon, comme dirait Paganini. Ou une flûte, comme dirait Hamlet.

LA CONTESSA : Que dites-vous ?

MOI : Je ne dis rien. Dites-moi plutôt ce qu'on dit dans la lettre.

LA CONTESSA : On dit qu'il aura une saisie. Vous savez, quand j'entends le mot « saisie », j'ai l'impression que quelqu'un va me saisir à bras-le-corps.

MOI : Mais non, voyons. Il s'agit d'une autre saisie. En Belgique on dit souvent : « Vous m'avez saisie. » On veut vous faire peur, c'est tout.

LA CONTESSA : Oui, on dit qu'on peut saisir mon studio ou / et ma voiture.

MOI : Ou / et ?

LA CONTESSA : Oui, ou et / ou.

MOI : Quelle solution préférez-vous ? À votre place, je choisirai ou.

LA CONTESSA : Je ne pourrais pas vivre sans voiture. Par exemple, je dois ce matin aller à la mairie pour régler le problème, pour qu'on m'explique ce qui se passe ou ne se passe pas. C'est à quatre kilomètres. C'est au-dessus de mes forces.

MOI : Quatre kilomètres. Je viens de les faire au cours de ma promenade quotidienne. Vous pouvez en faire autant.

LA CONTESSA : Et pour revenir ?

MOI : Vous ferez de l'auto-stop.

LA CONTESSA : Il faut qu'on m'explique pourquoi je suis persécutée. Je ne suis pas une bohémienne, que je sache.

MOI : Si on avait une machine à remonter le temps, on pourrait dénicher la réponse à cette question tout de suite : en plongeant dans le temps tout simplement ; dans le temps où il y a toutes les sources, toutes les causes de ce qui nous anime, nous fait bouger, vivre et boire.

LA CONTESSA : Dans la lettre que je viens de lire, il y a un mot bizarre. Voulez-vous que je vous le lise ?

MOI : *By all means.*

LA CONTESSA : Ce mot veut dire « dettes », je suppose. En tout cas, il s'écrit comme ça et ça me fait réfléchir. Je n'ai pas de dettes. Je n'en ai jamais eu.

MOI : Vous êtes peut-être endettée jusqu'au cou. Regardez votre cou, les environs de votre cou. Ne voyez-vous pas quelques centimes pendus autour de votre cou, comme un collier de perles ?

LA CONTESSA : Ne dites pas de bêtises. Tous mes bijoux, on les a volés il y a longtemps. On me menace de la prison, vous savez. Je ne sais pas dans quelle prison on me mettra. Dans mon château du Loir-et-Cher, tant qu'à faire.

MOI : Réfléchissez, ne serait-ce qu'un instant.

LA CONTESSA : Ah oui. Je dois mille Euros à quelqu'un, je ne sais pas à qui ou à quoi. Ça pourrait être une organisation.

MOI : Qu'y a-t-il d'autre dans la lettre que vous avez reçue ?

LA CONTESSA : On me dit que si je n'accomplis pas la volonté de Dieu – c'est un curé qui a écrit ça – je serai soit en prison, soit destituée de tous mes biens, en tous cas de ma voiture et de mes maisons. La formule est amusante : vous serez destituée du studio que vous comptez louer ou / et de votre voiture qui ne vaut rien : ça se voit à l'œil nu, même à un œil habillé et habile.

MOI : Mais vous êtes prise en charge. Il y a un gérant qui s'occupe de tout. Il gère vos sorties, vos rentrées, les rentrées de votre argent ; et leur sorties sans aucun doute. Et leurs sorties sont immenses. Et vos rentes sont plutôt modestes.

LA CONTESSA : Hier, j'ai retiré deux cents euros, mais je n'arrive pas à les retrouver. J'ai regardé partout, partout, partout, partout, partout. Même dans mes valises qui n'ont pas bougé depuis des siècles. Personne ne les a ouvertes depuis des siècles. Ils ne sont pas là, les deux cents euros.

MOI : Avez-vous inspecté les toilettes ?

LA CONTESSA : Mais que me veut-on ? Je suis en règle depuis ma naissance.

MOI : Allez à la mairie pour qu'on vous offre un rayon de lumière grâce auquel vous pourrez voir ce qui se passe à l'extérieur et aussi dans votre for intérieur.

LA CONTESSA : Je suis forte, comme vous le savez. J'ai toujours rebondi.

MOI : À quand est le nouveau rebondissement ? Vous savez, hier soir, dans mon lit – j'étais déjà couché – j'ai entendu un son qui s'apparentait à un coup de tonnerre. Alors, je me suis dit : « Ça y est. Elle a rebondi. » Et je me suis endormi comme un ange, et j'ai dormi sur mes deux oreilles – à la fois, pas alternativement.

LA CONTESSA : Je m'en fous.

MOI : Puis je me réveille, le téléphone sonne et la voisine me dit : « Avez-vous entendu le coup de tonnerre, hier, hier soir ? » Et j'ai compris que vous n'aviez pas rebondi.

LA CONTESSA : Ce n'est pas drôle. Voulez-vous que je vous raconte une histoire drôle ?

MOI : Répondez d'abord à ma question : c'est prévu pour quand, le rebondissement ? Si vous ne vous en souvenez pas, consultez votre agenda.

LA CONTESSA : Mon oncle était fêru d'avions à l'époque où il n'y en avait presque pas. Il possédait un tout petit avion et un jour il décide de faire un petit trajet Bruxelles-Paris. Il avait beaucoup de provisions sur les deux plans : le kérosène et la bouffe. Il volait, il atterrissait tous les deux cents mètres pour bouffer et mettre de l'essence. Ça vous intéresse, cette histoire ?

MOI : Il avait des provisions. Vous n'en avez pas. Il aurait dû vous en offrir un peu pour remplir votre frigo, ne serait-ce qu'à moitié.

LA CONTESSA : Salaud !

MOI : Cette fois vous n'avez pas ajouté « va ». Pourtant c'est nécessaire. Vous vous souvenez de Marmeladov ?

LA CONTESSA : Je connais beaucoup de Russes, mais pas celui-là.

MOI : Il a dit à Raskolnikov : « Il faut pouvoir aller quelque part. » Si vous n'ajoutez pas « va », tous les salauds resteront ici.

LA CONTESSA : Va !

Elle raccroche.

MOI : Avez-vous bien dormi ?

LA CONTESSA : Je ne dors plus.

MOI : Hier, vous m'avez dit que vous dormiez sur vos deux oreilles, sans somnifère ou presque. Un tout petit quelque chose.

LA CONTESSA : Comment voulez-vous que je dorme ? Avant je cassais un cachet en petits morceaux. Maintenant je prends deux cachets et demi et ça ne marche pas.

MOI : Jamais deux et demi sans trois.

LA CONTESSA : Vous savez quoi ? Je vais porter plainte contre vous. Pour ça, il faut que je téléphone à Nicolas. Il connaît un avocat qui s'occupe de harcèlement.

MOI : Je n'ai pas touché votre corps depuis des siècles.

LA CONTESSA : Harcèlement téléphonique, crétin. Et vous parlez de moi aux autres. Ça me revient. Ça ne se fait pas : on ne parle jamais des autres aux autres, aux autres des autres. Je vous souhaite d'avoir un accident. Mortel, de préférence.

Elle raccroche.

MOI : Avez-vous passé une nuit paisible ?

LA CONTESSA : Vous pouvez me prêter deux cents euros ? Je n'ai rien dans mon frigo.

MOI : Mais vous avez retiré deux cents euros, avant-hier.

LA CONTESSA : Je les ai perdus et je ne sais où. J'ai cherché partout. Je ne retrouve rien.

MOI : Même pas vos bijoux ?

Elle raccroche.

MOI : Avez-vous...

LA CONTESSA : Rien du tout. Voulez-vous ou non me prêter deux cents euros ?

MOI : Je ne le sais pas. J'ai acheté du vin.

LA CONTESSA : Si vous le dites à l'avocat, vous serez doublement pénalisé.

MOI : À cause du vin ? Nous ne vivons pas dans la Russie de Gorbatchev, que je sache.

LA CONTESSA : Quel rapport ?

MOI : Sa réforme antialcoolique.

LA CONTESSA : Il n'y a aucun rapport. Si je meurs de faim à cause de vous, vous serez triplement pénalisé. J'ai tout fait pour vous, tout, tout, tout, tout, tout, tout, tout...

NOTRE CONVERSATION

Vous savez que j'ai perdu le procès ? Évidemment, vous ne savez rien, rien du tout. En ce qui me concerne. Je ne vous intéresse pas, un point c'est tout. Et pourtant j'ai tout fait pour vous, je me suis ruinée pour vous. Mais ça ne compte pas, d'après vous. Vous m'exploitez et ça ne compte pas. J'ai vendu la maison, ça, vous le savez. D'ailleurs, je ne suis pas sûre que je l'aie vendue. Ils disent que oui, tous ces salauds. J'aurais dû m'en douter : le mauvais sang ne s'en va pas. Il reste, et il reste pour toujours. Si vous commettez un meurtre, le sang reste sur vos mains. J'ai vu ça quelque part. Vous pouvez rendre des visites innombrables à votre salle de bain, le mauvais sang restera. Si vous scrutez vos mains, vous verrez ce sang parce que vous m'avez tué, moralement. Bon, j'ai perdu le procès, j'ai perdu beaucoup plus que ce simple procès. Ce sont des collabos, les acheteurs, les gagners de procès. Les gagners ont toujours du fric et c'est pour ça qu'ils gagnent. Leurs parents étaient des collabos, et je pensais qu'on n'héritait pas de ce genre de chose. Je me suis lourdement trompée : le mauvais sang reste là où il est. Leurs enfants sont aussi des collabos, même s'ils ne collaborent pas. Avec qui pourrait-on collaborer de nos jours ? avec Poutine ? Je n'en sais rien. En tout cas, ils

viennent tout à l'heure. Ça s'appelle « une contre-expertise ». Ça veut dire quoi, ça ? ce galimatias ? Une expertise dirigée contre moi, sans doute. Je serai polie, mais froide. J'ai tous les droits d'être froide. Ils sont déjà venus pour expertiser ma maison. Elle était en parfait état, à l'exception d'un carreau cassé. Ce n'est rien du tout : ça vaut trois euros, quatre euros maximum. Alors, ils ont dit : « Votre maison est en mauvais état. » À quoi ça rime, tout ça ? Bref, ils viennent tout à l'heure, mais je ne serais pas là. Si on me fout à la porte de ma propre maison, j'irai dans le Loir-et-Cher. Mes cousins ont acheté une maison que je pourrai louer. La seule chose qui me préoccupe, c'est leur mort. Ils sont plus âgés que moi. Supposons qu'on me prenne la maison après leur mort. Où irais-je ? Et demain, ce sont les salauds et les salopes qui viennent. Je souhaite leur mort de toutes mes forces. Je sais que ce n'est pas bien. D'accord, je souhaite qu'ils tombent dans un gouffre. Ça arrive à tout le monde. Vous savez ce qu'Axelle m'a dit ? « Si tu ne les accueilles pas, ce sera considéré comme un affront. Il vaut mieux les affronter. Tu dis toujours que tu es combative. Alors, ça tombe sous le sens : il faut les combattre, ces salauds. Et tu te souviendras de ce que tu dois faire. Affront, affronter. Affronter, au lieu d'un affront. » Vous savez ce qu'elle a dit ensuite ? « Tu es dans un grand pétrin. Pétrin le Grand, pour ainsi dire. Et tu ne vis pas à Bruxelles, contrairement à ce que tu penses. » C'est Axelle qui dit tout ça. Vous vous imaginez ? « Oui, tu ne vis pas à Bruxelles. Tu vis à Saint-Pétrinbourg. » Une vraie amie, il n'y a rien à dire. Inutile de vous demander de venir pour m'aider. Vous n'avez jamais rien fait pour moi. Et moi, j'ai tout fait pour vous. Si vous ne venez pas, vous pouvez aller au diable. À propos, mes cousins français vont porter une plainte contre vous. Ça vous coûtera une fortune, mon cher. Et ils seront aussi gérants de ma fortune – à la place de cette ignoble Geneviève qui est venue l'autre jour avec le salaud numéro un, l'ancien gérant de ma fortune. De quelle fortune parlent-ils tous ? J'aimerais le savoir. Donc, le salaud numéro un se promène dans ma maison et voit ma bibliothèque. « Ça sert à quoi, tout ça ? » Charmant, comme réaction. « Vous lisez ces livres ? Ça prend trop de place. » Et cette idiote de Geneviève le regarde, les yeux écarquillés. Elle doit être amoureuse de lui, de ce type qui porte une queue de cheval. Vous voyez le genre ? Il n'a pas aimé le tableau pendu dans l'escalier. Vous vous imaginez ? Je regarde ce tableau et je me dis : « Si ce salaud continue à me tourmenter, je serai pendue comme ce tableau. » Vous venez ou non ? pour m'aider ? Non ? Je m'en doutais. Alors, foutez le camp !

La contessa me parle souvent des efforts que ses tuteurs lui prodiguent. Il s'agit, entre autres, de la soupe qu'elle mange tous les jours, et cette soupe populaire – c'est ainsi qu'elle l'appelle – ne lui fait pas plaisir. Ce non-plaisir se manifeste par son rejet partiel de cette

soupe qu'elle met de côté, après en avoir avalé deux-trois gorgées – à contrecœur. Elle attribue l'acceptation de ces gorgées à l'amour qu'elle porte à la vie. « Je lui pose la question la plus simple qui soit, me dit-elle. Est-ce la soupe populaire, ce que vous appelez 'la soupe populaire' ? » Et la représentante des tuteurs lui dit, « Je n'en sais rien, mais j'aime le peuple. Pas vous ? » « Je suis humaniste, répond la contessa. Par conséquent, j'aime tout ce qui est humain. J'adore mes chiens aussi. Mais je ne leur proposerais jamais la soupe populaire. Ils méritent mieux que ça. » « Mettez un peu de foie gras dans cette soupe, répond la représentante, et vous aurez une soupe princière à votre disposition. » « Et ces macaronis que vous avez mis dans mon assiette ? » « Il y a une couronne sur votre assiette. » « Vous voulez dire qu'il s'agit de macaronis royaux ? »